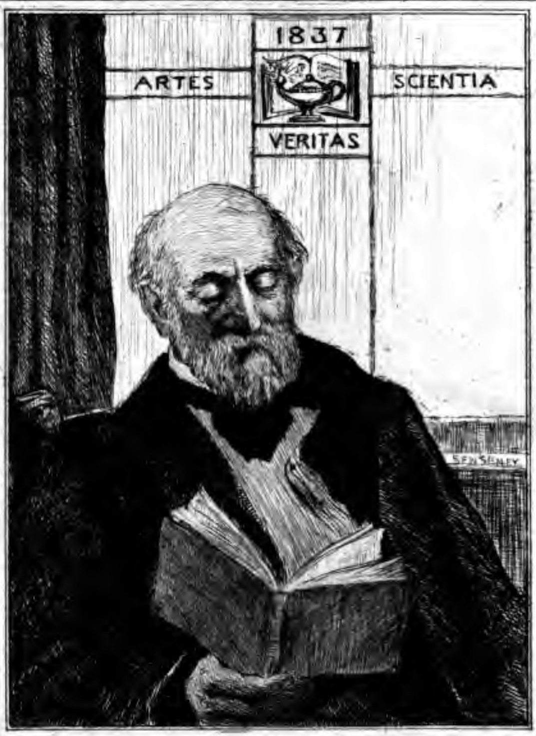

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

[illegible]

LES
PREMIÈRES CIVILISATIONS

LES

PREMIÈRES CIVILISATIONS

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

TOME SECOND

CHALDÉE & ASSYRIE

PHÉNICIE

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE, 15

1874

III

CHALDÉE ET ASSYRIE.

LE DÉLUGE

ET L'ÉPOPÉE BABYLONIENNE (1)

Peu de découvertes scientifiques ont eu plus de retentissement que celle du récit babylonien du déluge, qui vient d'être faite par un jeune employé du Musée Britannique, M. Georges Smith, parmi les documents si précieux et si variés en écriture cunéiforme que possède le riche dépôt à la garde duquel il est attaché, et qui proviennent des fouilles de M. Austen-Henri Layard, actuellement ambassadeur d'Angleterre à Madrid. Avec l'intérêt passionné qu'ils apportent à tout ce qui touche à la Bible, les Anglais s'en sont émus comme d'un véritable événement. En quelques jours, M. Smith, qui n'était connu que des savants spéciaux pour des travaux assyriologiques, a conquis une re-

(1) Publié dans le *Correspondant* en janvier 1873; nous y avons joint, en le réimprimant, d'assez notables additions.

nommée populaire dans les Trois Royaumes. Il a été le *lion* du jour, et un grand journal anglais, le *Daily Telegraph*, lui a confié la mission d'aller, à ses frais, exécuter de nouvelles fouilles, sur une vaste échelle, en Assyrie et en Chaldée (1). Le journal anglais a été jaloux de surpasser ce qu'a fait dernièrement le *New-York Herald*, quand il a envoyé M. Stanley dans le centre de l'Afrique, à la recherche du docteur Livingstone, et ce sera certainement un des faits les plus extraordinaires de l'histoire de la presse anglo-saxonne dans notre siècle, que ce rôle nouveau qu'elle tend à prendre également en Angleterre et aux États-Unis, substituant son initiative à celle des gouvernements dans les grandes entreprises qui intéressent le progrès de la science. Rien ne pouvait honorer davantage le journalisme anglais et américain, et pareil spectacle est de nature à nous faire faire de tristes retours sur l'esprit de notre propre presse.

Le retentissement de la découverte de M. Smith ne s'est pas borné, du reste, à l'Angleterre. Tous les organes de la publicité, en Europe et au delà de l'Atlantique, s'en sont occupés avec plus ou moins de compétence. En France, spécialement, le *Journal officiel* a traduit en entier l'article dans lequel le savant

(1) M. Smith est en effet allé en Assyrie, et y a fait des fouilles aux frais du *Daily Telegraph*. Sa mission a été couronnée de succès et a produit une abondante récolte épigraphique qui n'est pas encore terminée, mais dans laquelle on signale de nouveaux fragments des tablettes contenant le récit du déluge.

anglais a fait connaître sa découverte en analysant une partie du document trouvé par lui et en donnant la traduction intégrale de la portion directement relative au déluge. M. Oppert y a consacré la première leçon de son cours au Collége de France.

L'importance de la découverte justifie cet éclat de renommée : non pas, à dire le vrai, qu'elle apporte aucune preuve ou aucun argument nouveau pour ou contre l'authenticité de la tradition biblique. A ce point de vue, le public anglais, sous l'empire de ses préoccupations habituelles, s'en est fort exagéré la valeur. Mais ce qui y donne un prix extrême, ce sont les lumières inattendues qu'elle jette sur les idées religieuses des Babyloniens et leurs traditions relativement aux âges primitifs de l'humanité; c'est le fait qu'elle révèle de l'existence, à Babylone, d'une grande légende épique comparable à celle de l'Inde; ce sont les aperçus absolument nouveaux qu'elle ouvre sur une des plus vieilles littératures poétiques du monde, dont l'existence n'était même pas soupçonnée, et dont elle nous rend un morceau capital. Sous ce triple aspect, on peut dire que M. Smith a eu l'heureuse fortune d'attacher son nom à l'une des plus belles et des plus fécondes trouvailles qui aient illustré la carrière de la science de création nouvelle à laquelle on a donné le nom d'assyriologie. Le déchiffrement de l'écriture cunéiforme de Ninive et de Babylone, dû aux patients efforts et au génie pénétrant de Hincks, de sir Henri Rawlinson et de M. Oppert, n'avait pas

encore amené de plus précieuse conquête sur les ténèbres d'un passé avec lequel l'Égypte seule peut rivaliser d'antiquité.

Les documents étudiés par le jeune assyriologue de Londres ne sont encore que très-incomplètement publiés. M. Smith a seulement fait paraître, avec sa traduction et quelques brèves remarques, deux planches photographiques exécutées d'après les fragments des tablettes d'argile où il a déchiffré le récit du déluge (1). Pour y distinguer quelque chose, il faut une grande pratique de la paléographie particulière à ce genre de documents, où l'écriture a un aspect très-différent de celui des inscriptions monumentales. La connaissance du caractère des inscriptions, adopté par la typographie et dont on s'est rapproché le plus possible, avec raison, dans les grandes publications lithographiques exécutées jusqu'à ce jour par les ordres des Trustees du Musée Britannique, ne suffit pas pour être en mesure de lire ces photographies ; il faut y joindre une habitude de l'écriture cursive, impossible à acquérir pour ceux qui se trouvent obligés de travailler exclusivement sur les livres, sans avoir l'occasion d'étudier les monuments originaux. Aussi les photographies ne peuvent être considérées que comme une sorte de demi-publication, dont ne pourront profiter

(1) *Chaldæan account of the Deluge from terra-cotta tablets found in Nineveh, and now in the British Museum; two photographs with translation and text by* Georges Smith; *photographeld by* Stephen Thompson. Londres, 1872.

qu'imparfaitement ceux qui sont plus philologues que paléographes. Sans compter que dans toutes les parties du texte en mauvais état, les accidents de la surface de l'argile prennent avec ce mode de reproduction une importance égale à celle du sillon des traits de l'écriture, de telle façon qu'on arrive à ne plus rien distinguer.

On ne pourra donc considérer le récit babylonien du déluge comme définitivement mis entre les mains des érudits compétents que lorsqu'on en aura publié une copie exécutée dans le même système que les planches du splendide ouvrage des *Cuneiform inscriptions of Western Asia,* et une copie qui soit une édition critique, combinant dans les portions mutilées les leçons des trois exemplaires parallèles parvenus jusqu'à nous, car en beaucoup d'endroits tel de ces exemplaires, dont il ne reste plus que des débris informes, fournit un mot ou un membre de phrase effacé sur l'exemplaire dont il reste le morceau le plus étendu. Dans l'état actuel, on n'est pas encore en mesure de vérifier mot à mot la traduction de M. Smith. Mais il a fourni, par d'autres publications, la preuve de son aptitude à un pareil travail. Après les maîtres et les fondateurs de la science, comme sir Henry Rawlinson et M. Oppert, M. Smith est actuellement, en Europe, l'homme le plus capable de bien lire un texte cunéiforme et d'en donner une version satisfaisante. Pour quiconque a pratiqué les documents épigraphiques assyriens et en a fait une

étude approfondie, sa traduction porte en elle-même le cachet le plus évident d'exactitude. On peut et on doit la tenir pour généralement bonne, sauf un certain nombre d'erreurs de détails, inévitables dans l'état actuel de la science, quand on interprète pour la première fois un texte d'une grande étendue dans une langue qui présente encore tant d'obscurités, même pour les plus habiles et les plus compétents.

Il m'est permis d'être encore plus affirmatif sur la valeur de la traduction de M. Smith. J'ai dû personnellement à la libéralité de la direction du grand établissement scientifique d'Outre-Manche un moulage du fragment le plus étendu et le mieux conservé des tablettes du déluge, d'un fragment qui contient dans un état parfait de préservation plus de la moitié du texte (1). J'ai donc pu sur ce moulage, pour toute la partie qu'il embrasse, comparer pas à pas la version de M. Smith à l'original. Cette comparaison m'a mis à même de reconnaître quelques corrections faciles à apporter au travail de l'érudit anglais (2), et de noter un certain nombre de passages douteux, qui devront fournir matière à discussion entre les assyriologues. Mais en même temps le contrôle partiel qu'il m'a été donné d'exercer ainsi sur le travail de M. Smith m'en a fait constater la très-haute valeur. Pièces en main, j'affirme l'exactitude générale de sa traduction, qui ne

(1) Un exemplaire du même moulage existe au musée du Louvre.

(2) On trouvera ces corrections introduites dans la traduction que nous donnons un peu plus loin.

devra être modifiée dans rien d'essentiel et n'a besoin d'être révisée que sur quelques points secondaires. Dès à présent elle fournit un excellent et solide terrain à l'étude de ceux qui s'occupent de comparer les traditions des différents peuples de l'antiquité; elle permet d'apprécier d'une manière déjà très-sûre la valeur de la découverte de l'habile attaché au Musée Britannique, et d'en mettre en lumière les principales conséquences. C'est ce que je voudrais faire aujourd'hui, en m'aidant des secours encore incomplets dont je dispose. Un peu plus tard, quand M. Smith nous aura donné l'édition critique dont le monde savant attend et réclame de lui la publication, quand l'administration du Musée Britannique y aura consacré l'un de ces beaux et utiles volumes de textes dont elle fait si généreusement les frais, viendra l'œuvre minutieuse et patiente des philologues, qui reprendront la traduction mot à mot, l'éplucheront, la rectifieront dans ses parties douteuses, en effaceront toutes les taches et l'amèneront enfin à un degré de certitude absolue jusque dans les moindres détails.

I

Que les Babyloniens possédassent une tradition sur le déluge, offrant les plus étroites et les plus curieuses ressemblances avec le récit biblique, c'est ce que

l'on savait depuis longtemps par les fragments de Bérose, le prêtre chaldéen qui, sous Séleucus Nicator, rédigea en grec, pour l'usage des nouveaux conquérants, les annales et les légendes de sa patrie. Eusèbe de Césarée, qui nous a conservé presque tous les débris que nous possédons de Bérose comme de Sanchoniathon, dans l'intention de corroborer les récits des Livres Saints par le témoignage de la tradition orientale païenne, inséra ce morceau dans ses ouvrages, et depuis la Renaissance, il a été l'objet des études et des commentaires de nombreux érudits. Je crois utile de le replacer tout d'abord sous les yeux des lecteurs, afin de les mettre à même de le comparer au récit original découvert par M. Smith. On pourra juger par là plus exactement la mesure de ce que cette trouvaille apporte de nouveau pour la science; en même temps, on y aura la preuve de l'exactitude vraiment admirable avec laquelle l'auteur des *Antiquités chaldéennes* avait rapporté les traditions de son pays, de l'autorité qui doit s'attacher à ses dires et de la confiance entière avec laquelle la critique doit accepter désormais son témoignage sur les points où les documents originaux ne sont pas encore venus en apporter la confirmation directe, comme par exemple en ce qui touche à la légende de la Tour des langues. J'avais essayé déjà de montrer, dans un ouvrage spécial, par le contrôle des textes cunéiformes, l'exactitude et le prix inestimable des fragments de Bérose; mais je dois confesser que je

n'avais pas eu la chance d'en rencontrer une aussi éclatante et aussi directe confirmation.

Le livre même de Bérose n'existait plus, paraît-il, au temps d'Eusèbe ; on en possédait seulement deux abrégés dus à des polygraphes postérieurs, Abydène et Alexandre Polyhistor. L'évêque de Césarée rapporte successivement, au sujet du déluge, la rédaction de chacun de ses abréviateurs, et il faut faire comme lui, car, tout en concordant sur les données essentielles, elles se complètent réciproquement.

Voici d'abord la plus développée. L'auteur vient de parler des neuf premiers rois antédiluviens, auxquels la tradition babylonienne attribuait des périodes fabuleuses de dizaines de milliers d'années :

« Otiartès étant mort, son fils Xisuthrus régna dix-huit sares (64,800 ans). C'est sous lui qu'arriva le grand déluge, dont l'histoire est ainsi rapportée dans les documents sacrés. Cronos lui apparut dans son sommeil et lui annonça que le 15 du mois de dæsius (au solstice d'été) tous les hommes périraient par un déluge. Il lui ordonna donc de prendre le commencement, le milieu et la fin de tout ce qui était consigné par écrit et de l'enfouir dans la ville du Soleil à Sippara, puis de construire un navire et d'y monter avec sa famille et ses amis les plus chers ; de déposer dans le navire des provisions pour la nourriture et la boisson, et d'y faire entrer les animaux, volatiles et quadrupèdes ; enfin de tout préparer pour

la navigation. Et quand Xisuthrus demanda de quel côté il devait tourner la marche de son navire, il lui fut répondu « vers les dieux, » et de prier pour qu'il en arrivât du bien aux hommes.

« Xisuthrus obéit et construisit un navire long de cinq stades et large de deux ; il réunit tout ce qui lui avait été prescrit et embarqua sa femme, ses enfants et ses amis intimes.

« Le déluge étant survenu et bientôt décroissant, Xisuthrus lâcha quelques-uns des oiseaux. Ceux-ci n'ayant trouvé ni nourriture ni lieu pour se poser, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, Xisuthrus leur donna de nouveau la liberté ; mais ils revinrent encore au navire avec les pieds pleins de boue. Enfin, lâchés une troisième fois, les oiseaux ne retournèrent plus. Alors Xisuthrus comprit que la terre était découverte ; il fit une ouverture au toit du navire et vit que celui-ci était arrêté sur une montagne. Il descendit donc avec sa femme, sa fille et son pilote, adora la Terre, éleva un autel et y sacrifia aux dieux ; à ce moment il disparut avec ceux qui l'accompagnaient.

« Cependant ceux qui étaient restés dans le navire, ne voyant pas revenir Xisuthrus, descendirent à terre à leur tour et se mirent à le chercher en l'appelant par son nom. Ils ne revirent plus Xisuthrus ; mais une voix du ciel se fit entendre, leur prescrivant d'être pieux envers les dieux ; qu'en effet il recevait la récompense de sa piété en étant enlevé pour habi-

ter désormais au milieu des dieux, et que sa femme, sa fille et le pilote du navire partageaient un tel honneur. La voix dit en outre à ceux qui restaient qu'ils devaient retourner à Babylone et, conformément aux décrets du destin, déterrer les écrits enfouis à Sippara pour les transmettre aux hommes. Elle ajouta que le pays où ils se trouvaient était l'Arménie. Ceux-ci, après avoir entendu la voix, sacrifièrent aux dieux et revinrent à pied à Babylone. Du vaisseau de Xisuthrus, qui s'était enfin arrêté en Arménie, une partie subsiste encore dans les monts Gordyéens, en Arménie, et les pèlerins en rapportent l'asphalte qu'ils ont raclé sur les débris; on s'en sert pour repousser l'influence des maléfices. Quant aux compagnons de Xisuthrus, ils vinrent à Babylone, déterrèrent les écrits déposés à Sippara, fondèrent des villes nombreuses, bâtirent des temples et restituèrent Babylone. »

Cette rédaction est celle d'Alexandre Polyhistor. Le récit d'Abydène est plus abrégé, mais précise davantage les circonstances relatives à l'envoi des oiseaux.

« Après Évedoreschus, il y eut plusieurs rois, et enfin Sisithrus, à qui Cronos annonça que le 15 du mois de dæsius il y aurait une grande abondance de pluies. Le dieu lui ordonna donc de cacher tout ce qui composait les écritures dans la ville du Soleil à Sippara. Sisithrus, ayant accompli ces prescriptions,

navigua bientôt vers l'Arménie, car aussitôt la prédiction du dieu se réalisa. Le troisième jour après que la pluie eut cessé, il lâcha plusieurs oiseaux pour voir s'ils découvriraient quelque terre déjà sortie des eaux. Mais ces oiseaux, n'ayant trouvé partout qu'une mer prête à les engloutir, et ne pouvant se poser nulle part, revinrent auprès de Sisithrus; il en renvoya d'autres. Ayant enfin réussi à la troisième fois dans son dessein, car les oiseaux étaient revenus avec les pieds couverts de limon, les dieux l'enlevèrent à la vue des hommes. Et du bois de son navire, qui s'était arrêté en Arménie, les habitants du pays font des amulettes qu'ils suspendent à leur col contre les maléfices. »

En rééditant, l'année dernière, les *Fragments cosmogoniques de Bérose*, avec un long commentaire, je me suis efforcé de grouper toutes les indications fugitives de cette tradition du déluge que l'on pouvait relever dans les textes cunéiformes connus et étudiés à cette date. Mais elles se réduisaient à peu de chose, même, en général, à des allusions dont l'application pouvait largement prêter au doute. Encore ces allusions avait-elles surtout trait à l'enfouissement des tablettes contenant les Écritures sacrées, à Sippara. Elles prouvaient seulement que la fameuse légende juive des bas temps sur les colonnes inscrites élevées par le patriarche Seth dans la Terre Sériadique, en prévision du cataclysme, n'était qu'un écho altéré de

la tradition babylonienne, et que le patriarche, fils d'Adam, y avait, par suite d'une assonnance de nom, pris la place d'un dieu de l'antique religion des riverains de l'Euphrate et du Tigre.

Quant au récit lui-même, il fallait l'accepter sur la foi de Bérose et remarquer seulement que, son exactitude étant établie sur d'autres points d'une manière satisfaisante, toutes les présomptions militaient pour la faire accepter encore ici. Mais j'étais obligé d'ajouter : « Les textes cunéiformes n'ont pas encore fourni de récit du déluge où nous trouvions la forme originale des données que Bérose a mises en grec. » C'est cette grave lacune qui est heureusement comblée aujourd'hui.

II

On sait que M. Layard a retrouvé dans la partie du palais royal de Ninive appelée des habitants actuels Koyoundijk, qui fut bâtie sous le règne d'Assourbanipal, le dernier des conquérants assyriens, la salle des archives et de la bibliothèque. Cette bibliothèque, bien singulière pour nos idées et nos habitudes, se composait exclusivement de tablettes plates et carrées, en terre cuite, portant sur l'une et l'autre de leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive, très-fine et très-serrée, tracée sur l'argile en-

core fraîche, avant sa cuisson. Chacune était numérotée, et formait le feuillet d'un livre dont l'ensemble était constitué par la réunion d'une série de tablettes pareilles, sans doute empilées les unes sur les autres dans une même case de la bibliothèque. Les Babyloniens et les Assyriens n'avaient pas, du reste, d'autres livres que ces *coctiles laterculi*, comme les appelle Pline. Ils ne traçaient les signes de leur écriture, ni à l'encre, ni avec le calame ou le pinceau, sur le papyrus, des peaux préparées ou des bandelettes de toile, ni à la pointe sèche, sur des planchettes, des feuilles de palmier ou des écorces d'arbres. Faute d'autres ressources facilement à leur portée, ils les dessinaient en creux sur des tablettes d'argile molle qu'ils faisaient cuire après, pour les conserver. De là l'apparence de leur écriture; car l'élément tout particulier qui produit l'aspect original des écritures cunéiformes et y devient le générateur de toutes les figures, le trait en forme de coin ou de clou, n'est autre que le sillon tracé dans l'argile par le style en biseau dont on se servait pour cet usage, et dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Ninive.

Les fragments de tablettes recueillis par les ouvriers de M. Layard, dans la salle où Assourbanipal avait établi sa bibliothèque, montent à près de dix mille, provenant d'ouvrages qui traitaient des sujets les plus différents, grammaire, histoire, droit, mythologie, histoire naturelle, astronomie et astrologie.

Ils ont été transportés au Musée Britannique, à part un petit nombre qui ont été dérobés par l'infidélité des ouvriers, et se sont répandus dans les diverses collections publiques ou privées de l'Europe. Malheureusement, ces fragments ont été ramassés sans ordre et entassés pêle-mêle dans les caisses où ils ont été envoyés en Angleterre. Aussi n'est-ce qu'avec beaucoup de lenteur, par des efforts suivis et opiniâtres, et en surmontant mille difficultés, que l'on parvient à reconstituer plus ou moins complètement une partie des tablettes. M. G. Smith a succédé à un autre jeune savant d'un vrai mérite, M. Coxe, dans ce travail délicat, qui demande autant d'intelligence des textes que de minutieuse patience, aussi bien qu'une attitude très-spéciale, et il y a rendu de grands services.

C'est par le rapprochement de quatre-vingts fragments provenant de trois exemplaires différents — car la bibliothèque palatine de Ninive possédait souvent plusieurs copies du même ouvrage — que M. Smith est parvenu à reconstituer en grande partie le texte du document dont il vient de faire connaître le contenu. Ce document se composait de douze tablettes, portant chacune plus de deux cent quatre-vingts lignes d'écriture. Le récit du déluge, introduit comme épisode dans le cours d'une autre histoire, y remplit la onzième tablette ; car la division des feuillets du document primitif a été soigneusement notée par les scribes qui l'ont transcrit

plus tard. Les copies que l'on possède à Londres ont été faites par ordre d'Assourbanipal, dans le septième siècle avant notre ère, d'après un exemplaire très-ancien qui existait dans la ville d'Ourouk, en Chaldée, l'Érech du chapitre x de la Genèse, l'Orchoé des géographes grecs, siége d'une grande école sacerdotale encore florissante au temps de Strabon. Érech avait été, avec Sippara, « la ville des livres, » la cité dans laquelle les rois chaldéens de l'Ancien Empire avaient fondé la plus antique bibliothèque, et la plupart des textes qu'Assourbanipal fit copier pour les déposer à Ninive sont dits également avoir été reproduits d'après les livres de la bibliothèque d'Érech. Ce prince entretenait, en effet, avec le sacerdoce d'Érech des relations particulièrement bienveillantes. Lors de la grande révolte de la Babylonie et de la Chaldée, provoquée par Samoulsoumoukin, la ville d'Érech lui était seule demeurée inébranlablement fidèle. Et plus tard il l'en avait récompensée en y ramenant triomphalement de Suse, après le sac de cette dernière cité, la statue de la grande déesse Nana, enlevée du temple pyramidal d'Érech 1635 ans auparavant par le conquérant élamite Koudour-Nankhounda. Il était donc naturel que, voulant placer dans son palais de Ninive une collection de copies des grands ouvrages sacrés de la Chaldée, il les fît demander à Érech plutôt qu'à toute autre cité possédant des bibliothèques et des écoles sacerdotales.

Il est difficile de préciser la date de l'original ainsi

transcrit par les scribes assyriens sur l'ordre de leur maître; mais il est certain qu'il remontait à l'époque du premier empire de Chaldée, dix-sept siècles au moins avant notre ère, et même probablement plus; il était donc fort antérieur à Moïse. Qu'il ait été rédigé originairement dans la langue sémitique commune à Ninive et à Babylone, ou qu'il ait été (ce que des indices assez sérieux me semblent rendre moins probable) traduit, à cette époque reculée, d'un document antérieur en *accadien*, c'est-à-dire dans l'idiome touranien des plus anciens habitants de la Chaldée, il ressort, des observations de M. Smith et de quelques faits grammaticaux sur lesquels il a judicieusement insisté, que la langue en porte des marques incontestables d'archaïsme. Une des plus saillantes est dans l'expression constante du pronom de la première personne, qui dans l'état de l'idiome qu'on peut appeler classique est d'ordinaire indiqué par la forme verbale, mais non exprimé. Si l'on compare la langue du document qui comprend le récit du déluge avec celle des textes datés du règne de Sargon Ier et de son successeur Naram-Sin, elle a un cachet incontestable d'antiquité supérieure.

Il résulte aussi des variantes que les trois copies existantes présentent entre elles, que l'exemplaire d'après lequel elles ont été faites était tracé au moyen du type primitif d'écriture désigné sous le d'*hiératique*, type qui était déjà devenu difficile à lire au VIIe siècle, puisque les scribes ont varié sur l'in-

terprétation de certains caractères; dans d'autres cas ils ont purement et simplement reproduit dans leur copie les caractères hiératiques qu'ils ne comprenaient plus. Il résulte aussi de la comparaison des mêmes variantes que l'exemplaire transcrit par ordre d'Assourbanipal était lui-même la copie d'un manuscrit plus ancien, sur laquelle on avait déjà joint au texte original quelques gloses interlinéaires. Certains des copistes les ont introduites dans le texte; les autres les ont omises.

Le texte, où le récit du déluge n'intervient, nous l'avons déjà dit, que comme un épisode, est une grande histoire épique sur la vie et les aventures d'un personnage fabuleux dont, malheureusement, le nom est toujours écrit en caractères idéographiques, ce qui en laisse encore la véritable prononciation inconnue. Comme on ne peut pas l'appeler X ou ***, il faut provisoirement lui donner, comme a fait M. Smith, l'appellation d'*Izdubar*, prononciation phonétique des caractères employés comme idéogrammes à écrire son nom. Mais certainement les Assyriens et les Babyloniens le lisaient autrement. Des trouvailles ultérieures nous fixeront sans doute à ce sujet; mais il est probable que la lecture définitive du nom de ce héros devra correspondre à la forme dont Bérose a fait Evéchoüs, nom de son premier roi postdiluvien, dont la vie et le règne ont encore une durée fabuleuse de milliers d'années, ou peut-être à celle du Nemrod de la Bible. En effet, nous savons aujour-

d'hui d'une manière positive que la légende de Nemrod, « le fort chasseur, » que la Genèse cite comme un dicton populaire antique, appartenait au cycle des légendes assyro-babyloniennes. Assourbanipal, dans ses inscriptions historiques, y fait une allusion manifeste, quand il applique à Resen, une des cités d'Assyrie dont la construction est formellement attribuée par la Bible à Nemrod, l'épithète de « la ville du chasseur. » Ceci donné, il est très-frappant de voir le document babylonien faire régner *Izdubar* sur *quatre villes* : Babylone, Érech, Sourippak (?) et Nipour, dont trois se retrouvent certainement dans les *quatre villes* que la Genèse dit avoir été « l'origine de l'empire » de Nemrod, Babel, Érech, Accad et Calneh. Babel et Érech sont nommés de même dans les deux sources; les talmudistes s'accordent à dire que Calneh est Nipour. En voyant deux énumérations parallèles de quatre termes chacune en donner trois identiques, et dans le même ordre, il est bien difficile de ne pas rapprocher le quatrième dans l'une et dans l'autre, d'autant plus qu'Accad est dans les textes assyriens un nom de peuple, et non de la ville. (1) Il est donc probable que le rédacteur de la Genèse l'aura substitué à celui de Sourippak, lequel paraît avoir été complètement oublié dès le temps où il écrivait, puisqu'il disparaît dans la géographie pos-

(1) Dans le passage des tablettes grammaticales (W. A. I. ii, 46, 51) où M. Schrader a cru dernièrement trouver mention d'une ville d'Accad, il est indubitablement question du « pays d'Accad. »

térieure des textes cunéiformes eux-mêmes. Peut-être l'a-t-il fait d'après quelque tradition qui lui signalait Sourippak comme la capitale primitive du peuple d'Accad (1). En tous cas, on est conduit, par les arguments que je viens d'indiquer, à rapprocher étroitement la tétrapole sur laquelle règne *Izdubar*, dans le récit des tablettes cunéiformes, de la tétrapole nemrodite citée par la Bible, et ceci me semble un argument très-fort pour l'assimilation des deux personnages.

Izdubar est formellement donné comme un dieu dans d'autres textes, et nous essaierons un peu plus loin de déterminer son caractère précis. Mais la légende épique, ainsi qu'il est arrivé chez tous les peuples, en fait un héros; elle lui attribue une vie humaine, lui prête des exploits et des aventures terrestres; elle le présente comme un conquérant et un

(1) L'assimilation de Sourippak à une localité de la géographie postérieure se fait avec certitude d'après ce fait que les tablettes cunéiformes disent Sisithrus et son père originaires de Sourippak, tandis que Bérose, traduisant les mêmes données en grec, dit ces personnages originaires de Larancha, la Larsa des textes assyriens, aujourd'hui Senkereh. Sourippak est donc un nom considéré comme plus antique de Larsa.

Il est curieux que la grande épopée d'*Izdubar* ne mentionne pas une seule fois le nom d'Our, de la cité qui devint dans les premiers temps historiques la capitale de l'empire accadien, « la ville » par excellence, comme l'indique son nom. La même particularité s'observe dans ce qui nous reste des récits de Bérose sur les rois antédiluviens. Ceux qui viennent du Nord y sont dits originaires de Babylone ou de Sippara, ceux qui viennent du Sud originaires de Larsa, pas un originaire d'Our. Il semble donc que l'on considérât comme de fondation postérieure la grande ville d'où partit Abraham.

chef d'empire qui parvient, au travers de nombreuses épreuves, à l'immortalité. C'est la transformation qu'ont subie chez les Iraniens les personnages de Yima et de Thraêtaona, qui étaient certainement des dieux dans leur conception première. Elle constitue précisément ce qui fait passer le mythe religieux à l'état d'épopée. Au reste, les dix rois antédiluviens de Bérose, qu'il représente comme ayant régné sur la terre, sont aussi incontestablement des personnifications divines, d'un caractère avant tout zodiacal. Je crois l'avoir établi ailleurs.

M. Smith n'a jusqu'à présent retrouvé qu'un très-petit nombre de fragments détachés qu'on puisse attribuer avec certitude aux cinq premières tablettes qui commençaient l'histoire épique. L'un d'entre eux raconte la conquête du taureau ailé, qu'*Izdubar* parvint à capturer vivant avec l'aide de son serviteur Nouahbani, qui l'accompagne fidèlement dans toutes ses aventures. Un autre parle d'un monstre marin appelé Boul (le dévorant), qui sortait périodiquement des flots pour ravager le pays, et dévorait les jeunes filles exposées à sa fureur. *Izdubar* parvient à en délivrer le pays, comme on le voit par ce passage dont nous empruntons la traduction à M. Smith :

Izdubar en ces termes parla à son veneur :
— « Va, mon veneur, avec la femme Hakirtou
et la femme Oupasamrou,
et quand le monstre passera

sortant de ses confins,
que chaque femme dépose son vêtement ;
ainsi leur beauté sera en vue
et lui, le monstre, se précipitera vers elles.
Alors toi, immole-le se livrant ainsi. »
— Le veneur Ssaïd (chasseur) partit,
avec lui partirent Hakirtou
et Oupasamrou.
Ils prirent la route et se dirigèrent
là bas le long du chemin.
Le troisième jour dans un pays désert
ils arrivèrent, le veneur et la femme Hakirtou
et la femme Oupasamrou.
Ils s'assirent là un jour
et le second jour,
en face des confins du monstre,
du. . . . .
Le monstre passa. . . . .
et. . . . .
il se précipita sur elle. . . . .
Il le détruisit, lui, le monstre. . . . .
suivant l'ordre de son père. . . . .
. . . . . le veneur Ssaïd. . . . .
Il alla. . . . . il prit la route. . . . . il vint
au milieu de la ville d'Érech.

C'est le prototype de l'histoire de Persée et d'Andromède, la principale de ces fables céphéniennes que le baron d'Eckstein a étudiées avec une érudition si

ingénieuse, et dont il a indiqué la source comme devant avoir été à Babylone.

La tablette qui suivait immédiatement celle dont je viens de citer un passage représente *Izdubar* comme devenu le chef d'une armée d'envahisseurs, et faisant la guerre à Bélésou, roi d'Érech. Il défait ce prince, s'empare de la couronne, et établit ses soldats dans le pays. La violence de la conquête est décrite en termes très-saisissants par le poète, qui montre les dieux et les esprits habitants des sanctuaires d'Érech prenant la forme d'animaux pour échapper aux atteintes du vainqueur. Il y a là certainement, mêlé aux conceptions mythologiques, comme dans presque toutes les épopées primitives, un lointain souvenir de l'histoire, un écho des luttes de races, qui eurent la Chaldée et la Babylonie pour théâtre aux âges primitifs, lors du premier contact entre les Accads et les Soumirs, les Touraniens et les Kouschites, qui se superposèrent les uns aux autres sur ce territoire et formèrent les deux éléments constitutifs de sa population. Ce sont les mêmes luttes de race dont nous trouvons un autre écho dans le mythe de la lutte des Trois Frères divins que Bérose racontait après la confusion des langues, aussi bien que la notion de violence qui s'attache au nom du Nemrod biblique.

Pour la Genèse, Nemrod appartient à la race de Kousch. Ce sont donc les Kouschites que l'écrivain sacré représente comme les envahisseurs, qui établissent « l'origine de leur empire » dans quatre villes

existant antérieurement, fondées en conséquence par une population précédemment établie dans le pays et conquise. De même, dans l'histoire des Trois Frères telle que nous la donnent les fragments de Bérose, Cronos ou Zerovan paraît personnifier la population touranienne, et Titan la population kouschite; là encore l'idée d'antiquité et de priorité s'attache au représentant du peuple d'Accad. Il faudrait avoir le texte entier de l'épopée d'Érech, pour savoir si dans le récit de la conquête *Izdubar* se présentait également avec un caractère ethnique bien déterminé. Mais ce qui me frappe surtout dans ce qu'en a fait connaître M. Smith, c'est qu'*Izdubar*, le conquérant d'Érech, est donné comme habitant Érech au commencement de sa vie et comme originaire de cette cité. C'est le pendant exact de ce qui est arrivé pour les Héraclides dans les traditions de la Grèce, et pour les Pandavas dans l'épopée indienne; après la fusion des deux races d'abord en lutte, l'amour-propre des vaincus, redevenus les égaux des vainqueurs, s'est plu à se représenter le chef de la conquête, non comme un étranger, mais comme un exilé revendiquant son héritage légitime.

Le texte de la sixième tablette s'ouvre ainsi :

..... Bélésou, il avilit Bélésou.
Comme un taureau il foula son pays à sa suite;
il le détruisit, et sa mémoire périt.
Le pays fut subjugué, et après il prit la tiare;
Izdubar se ceignit de la tiare, et après il prit la tiare.

Avec complaisance la reine Istar tourna ses yeux vers *Izdubar*,

et elle parla ainsi : — « *Izdubar*, tu seras mon mari ;

ta parole me liera dans des liens ;

tu seras mon mari, et je serai ta femme.

Tu seras porté dans un char de pierres précieuses et d'or,

dont le corps est d'or et le timon magnifique ;

tu monteras dans les jours de grande gloire

au Bit-Ani (1), dont l'enceinte renferme le bois sacré de pins ;

le Bit-Ani à son entrée

du côté de l'Euphrate baisera tes pieds.

Là te seront soumis rois, seigneurs et princes ;

ils t'apporteront les tributs des montagnes et des plaines, des présents d'hommage

ils te donneront. Tes troupeaux de bœufs et de moutons produiront de doubles portées.

. . . . . Le mulet sera obéissant

. . . . . au char il sera fort et sans faiblesse

. . . . . au joug. Tu n'auras pas de rival. »

C'est ainsi qu'*Izdubar* épouse la déesse Istar, la Vénus chaldéo-assyrienne, veuve d'un premier époux divin dont le nom, écrit idéographiquement, signifie « le Fils de la vie » ou « le Fils de l'esprit. » Je ferai voir un peu plus loin que ce premier époux n'est

(1) « La maison du ciel, » nom du grand temple pyramidal d'Érech ; en arcadien *É-anna*.

autre que Tammuz, l'Adonis babylonien, dont le culte s'était introduit à Jérusalem au temps d'Ezéchiel, qui aperçut dans ses visions les femmes assises, pleurant Tammuz jusque dans le temple de Jéhovah. Le mariage d'*Izdubar* avec Istar le ramène dans le cycle des dieux, et établit clairement son caractère essentiel et originaire de divinité.

Autant qu'on en peut juger par les indications qu'a données M. Smith, il semble y avoir dans les débris jusqu'à présent retrouvés de l'épopée une lacune de plusieurs tablettes après le mariage d'*Izdubar*. Quand le texte reprend avec une certaine continuité, le héros règne depuis longtemps déjà ; il est tombé malade et « craint la mort, le dernier ennemi de l'homme. » Dans cette inquiétude, il résout d'aller chercher Sisithrus, à qui les dieux, en le sauvant du déluge, avaient accordé le privilége de l'immortalité sans passer par la mort, afin de savoir de lui comment il était devenu immortel, et par quels moyens lui-même pourrait parvenir à la même faveur. Je me sers intentionnellement de la forme hellénisée du nom de ce personnage, car le texte n'en donne pas la prononciation en caractères phonétiques; il l'exprime par des idéogrammes signifiant « Soleil de vie » ou « Lumière de vie. » Nous restons donc dans l'ignorance de la forme exacte du nom qu'Alexandre Polyhistor a écrit Xisuthrus et Abydène Sisithrus ; mais des raisons d'une nature trop spéciale pour être exposées ici m'induisent à penser qu'elle devait être *Sousrou*.

Izdubar à son serviteur Nouahbani
se lamentait amèrement, et demeurait étendu à terre :
— « J'ai reçu la nouvelle de Nouahbani et
la faiblesse est entrée dans mon âme ;
j'ai craint la mort et je gis à terre.
Pour trouver Sisithrus, fils d'Oubaratoutou,
je me suis mis en route et joyeusement je suis arrivé
à l'ombre des montagnes, que j'ai atteintes à la nuit.
J'ai vu les dieux et j'ai été saisi de crainte.
. . . . . j'ai prié Sin (1),
et en présence des dieux ma prière a monté ;
ils ont accordé la paix sur moi
et m'ont envoyé un songe.

Malheureusement, à ce que nous apprend M. Smith, le récit du songe qui guide *Izdubar* dans la recherche de Sisithrus est très-mutilé, et il n'en reste que peu de fragments. L'histoire fort développée du voyage n'est pas en meilleur état, et il n'est pas possible d'en déterminer toutes les aventures. Dans un passage on voit en scène trois hommes qui se racontent les uns aux autres quelques épisodes de ce voyage.

Après avoir erré longtemps, *Izdubar* finit par rencontrer un personnage expert dans les choses de la navigation. M. Smith en a lu le nom *Ourkhamsi*, sous

(1) Le dieu de la lune et du mois, le grand dieu de la ville d'Our.

l'empire d'une préoccupation de le rapprocher de celui d'Orchamus, qui se trouve seulement dans les *Métamorphoses* d'Ovide, comme le roi babylonien père de Leucothée, et qui, par conséquent, n'a en réalité aucune valeur sérieuse de tradition asiatique. Sur l'orthographe originale du nom, je crois devoir proposer une tout autre lecture. Il se compose de deux éléments : le mot *our*, « lumière, » et un nom de divinité; celui-ci est écrit idéographiquement par le signe « dieu » et le chiffre 50; M. Smith l'a lu *khamsi*, parce que c'est de cette façon que se disait « cinquante » en assyrien. Mais nous savons par d'autres sources qu'en vertus d'idées mystiques sur la valeur des nombres, assez analogues à celles qu'adoptèrent les Pythagoriciens, les prêtres de Babylone faisaient correspondre à chaque nom de dieu un chiffre déterminé. Une tablette que possède le Musée Britannique en donne l'échelle complète. D'un autre côté, des exemples formels fournis par l'orthographe de noms propres dont on a la lecture positive, comme celui de Sennachérib, prouvent que lorsqu'on écrivait dans les textes cunéiformes la mention d'un dieu par le chiffre qui lui était affecté, on la lisait par son nom habituel. Il est certain que « le dieu 30 » se lisait Sin, « la déesse 15 » Istar, « le dieu 60 » Anou. « Le dieu 50 » doit se lire de même, par le nom auquel correspond le chiffre 50 dans la tablette du Musée Britannique, et ce nom est celui de Bel. Je déchiffre donc comme *Our-Bel*, « lumière du dieu Bel, » l'appellation du

compagnon qui, à partir de ce point du récit, s'attache aux pas d'*Izdubar*.

Les deux héros construisent un vaisseau pour continuer leurs recherches, et s'embarquent sur l'Euphrate. Il était déjà question, dans des textes antérieurement connus, du « vaisseau du dieu *Izdubar*, » flottant sur les eaux de l'Euphrate. La navigation d'*Izdubar* et d'Our-Bel dure un mois et quinze jours, au terme desquels ils arrivent dans un pays situé près de l'embouchure du fleuve, au milieu des marais, où résidait Sisithrus. Elle est marquée par diverses aventures, au cours desquelles Our-Bel parle à *Izdubar* des eaux de la mort, en lui disant : « Les eaux de la mort ne laveront pas tes mains. »

Au moment où *Izdubar* et Our-Bel s'approchent de lui, Sisithrus est endormi. La tablette, suivant ce que nous apprend M. Smith, est à cet endroit trop mutilée pour apprendre comment ils arrivèrent à se rencontrer; mais il semble résulter de ce qu'on y distingue que Sisithrus se trouvait avec sa femme à une certaine distance des deux héros qui le cherchaient, au delà d'un cours d'eau (1). Ne pouvant traverser le fleuve qui sépare les mortels de l'immortel, et qu'une puissance supérieure rend infranchissable, *Izdubar* appelle Sisithrus et lui adresse la redoutable question sur la

(1) M. Sayce dit que cette rivière est qualifiée comme « les eaux de la mort; » il faudrait dans ce cas en rapprocher la rivière mythique Datilla, dont on attribue (W. A. I. ii, 62, l. 50) la domination au « Seigneur de l'Hadès. »

vie et la mort. Il ne reste plus que la fin de la réponse de Sisithrus, qui proclame l'universalité de la mort pour les hommes : « La déesse Mamit (déesse de la destinée dont la mention apparaît ici pour la première fois), la déesse Mamit, la créatrice du destin, leur a fixé leur sort fatal; elle a déterminé la mort et la vie, mais le jour de la mort est inconnu. » Ces mots, qui terminent le discours de Sisithrus, conduisent à la fin de la dixième tablette.

La onzième commence par une nouvelle question d'*Izdubar*, qui demande à Sisithrus comment il est devenu immortel; Sisithrus, dans sa réponse, raconte l'histoire du déluge et donne sa piété comme la cause qui l'a préservé dans le cataclysme. C'est cette tablette que M. Smith a traduite intégralement. Nous reproduisons sa version, en y introduisant seulement un petit nombre de corrections qui nous ont paru s'imposer d'une manière évidente dans la partie du texte que nous avons pu vérifier sur l'original (1); mais nous n'avons pas cru que ce fût ici le lieu d'essayer de modifier le travail du savant anglais sur les points de détail tout à fait secondaires, et ne touchant pas au sens fondamental et à la marche du récit, où sa traduction peut être discutée et amendée. Nous avons aussi changé la forme donnée à quelques noms de dieux, qui s'écrivent au moyen d'idéogrammes et dont la prononciation est par conséquent encore douteuse.

(1) Ces corrections portent sur les lignes 90, 96, 118, 152-155.

Les assyriologues français, suivis par les Allemands et les Italiens, les lisent un peu différemment des savants de l'école anglaise, et d'une manière que je crois plus exacte.

Le texte présente encore dans cette partie, comme on va le voir, de nombreuses lacunes; mais elles n'empêchent pas de suivre le sens général et de saisir les traits principaux.

1. — *Izdubar* de cette manière parla à Sisithrus de loin :

2. — « . . . . Sisithrus,

3. raconte-moi le récit,

4. raconte-moi le récit,

5. . . . . jusqu'au milieu pour faire la guerre.

6. . . . . je monte vers toi.

7. Dis comment tu as fait et au milieu de tous les dieux as acquis la vie. »

8. — Sisithrus de cette manière parla à *Izdubar* :

9. — « Je te révélerai, o *Izdubar*, l'histoire cachée,

10. et la sagesse des dieux je te la ferai connaître.

11. La ville de Sourippak, la ville que tu as établie. . . . . placée,

12. était ancienne et les dieux en elle

13. habitaient. Une tempête. . . . . leur dieu, les grands dieux,

14. . . . . Anou (1),

(1) L'Oannès des Grecs, premier personnage de la triade suprême

15. . . . . Bel (1),

16. . . . . Adar (2),

17. . . . . seigneur du Pays immuable (3),

18. révélèrent leur volonté au milieu de [la nuit;

19. je fus] entendant [Nouah] (4), et il me parla ainsi :

20. « Homme de Sourippak, fils d'Oubaratoutou (5),

21. « fais un grand vaisseau pour toi. . . . .

22. « Je détruirai les pécheurs et la vie. . . . .

23. « Fais entrer la semence de vie de la totalité des êtres pour les conserver.

24. « Le vaisseau que tu fabriqueras,

25. « . . . . . coudées seront la mesure de sa longueur,

26. « . . . . . coudées la mesure de sa largeur et de sa hauteur.

27. « Lance-le sur l'abîme. »

des Babyloniens et des Assyriens; le dieu Cosmos; le chaos primordial et incréé.

(1) Second personnage de la triade suprême; le démiurge, seigneur de l'univers organisé avec lequel il se confond. Aux époques les plus anciennes, Bel est spécialement le maître de la terre et du monde inférieur, tandis qu'Anou se présente d'abord comme le ciel personnifié.

(2) Dieu de la planète Saturne; l'Hercule chaldéo-assyrien.

(3) L'Hadès, la région souterraine, où descendent les morts.

(4) Troisième persounage de la triade suprême : l'intelligence divine qui pénètre tout l'univers, et en même temps le roi de l'élément humide. C'est « l'Esprit porté sur les eaux. » Nous reviendrons plus loin sur son nom et ses attributions.

(5) C'est le nom que les fragments de Bérose écrivent Otiartès, à corriger en Obartès.

28. Je compris, et je dis à Nouah, mon seigneur :
29. « Nouah, mon seigneur, ce que tu m'a commandé
30. « je l'accomplirai ; cela sera fait.
31. « . . . . armée et troupes (?) »
33. Nouah ouvrit sa bouche et parla et dit à moi, son serviteur :
34. « . . . . tu leur diras. »
35. . . . . il se détourna de moi, et
36. . . . . fixé. . . . . . .

Ici se trouvent environ quinze lignes entièrement perdues. Le passage qui a disparu, et dont M. Smith, dit-on, a retrouvé plus récemment quelques débris, contenait le récit de la construction de l'arche.

51. Il. . . . . .
52. qui dans. . . . . .
53. fort. . . . . j'apportai.
54. Au cinquième jour. . . . . son. . . . .
55. Dans son circuit quatorze mesures . . . . sur ses côtés
56. quatorze mesures il avait de dimensions. . . . . par dessus
57. je plaçai son toit par-dessus ; de. . . . . . . je l'entourai.
58. Je naviguai dedans ; pour la sixième fois je. . . . pour la septième fois,
59. sur l'abîme sans repos. . . . . à la [huitième] fois,

60. ses planches à l'intérieur laissaient entrer les eaux;

61. je vis des fissures et des trous..... ma main plaça.

62. Trois mesures de bitume je répandis sur le dehors;

63. trois mesures de bitume je répandis à l'intérieur;

64. trois mesures prirent les hommes chargés des baquets..... Ils posèrent un autel;

65. j'entourai l'autel..... l'autel pour le sacrifice;

66. deux mesures l'autel..... Pazzir le pilote.

67. Pour..... immola des bœufs

68. de....... dans ce jour aussi

69. .... autel et raisins

70. .... comme les eaux d'un fleuve et

71. .... comme le jour je couvris et

72. ..... quand..... ma main plaça la couverture.

73. ..... et Samas (1) ..... compléta les matériaux du vaisseau.

74. .... fort et

75. des roseaux j'étendis dessus et dessous.

76. .... allèrent aux deux tiers.

77. Tout ce que je possédais, je le réunis, tout ce que je possédais d'argent je le réunis,

78. tout ce que je possédais d'or je le réunis,

(1) Dieu du soleil.

79. tout ce que je possédais de la semence de vie je le réunis, le tout

80. je le fis entrer dans le vaisseau ; tous mes serviteurs mâles et femelles,

81. les animaux domestiques des champs, les animaux sauvages des champs, et les jeunes hommes de l'armée, eux tous, je les fis entrer.

82. Samas fit une inondation et

83. il parla, disant dans la nuit : « Je ferai pleuvoir du ciel abondamment ;

84. « Entre au milieu du vaisseau, et ferme ta porte. »

85. Il suscita l'inondation et

86. il parla, disant dans la nuit : « Je ferai pleuvoir du ciel abondamment. »

87. Dans le jour où je célébrai sa fête,

88. le jour qu'il avait déterminé, j'eus peur,

89. j'entrai à l'intérieur du navire et je fermai ma porte.

90. Pour guider le vaisseau vers les lieux inaccessibles des grandes montagnes, au pilote

91. je confiai la demeure à sa main.

92. La fureur d'une tempête au matin

93. s'éleva, de l'horizon du ciel s'étendant et large.

94. Bin (1) au milieu du ciel tonna et

95. Nébo (2) et Sarou (3) s'avancèrent en face ;

(1) Dieu de l'atmosphère et de la tempête.

(2) Dieu de la planète Mercure, qui préside aux mouvements sidéraux.

(3) Personnage divin d'ordre inférieur, qui accompagne Nébo.

96. les Dévastateurs (1) marchèrent sur les montagnes et les plaines;

97. le destructeur Nergal (2) bouleversa;

98. Adar marcha en avant et terrassa;

99. les Esprits (3) portèrent la destruction;

100. Dans leur gloire ils balayèrent la terre.

101. L'inondation de Bin atteignit jusqu'au ciel;

102. la terre brillante fut changée en un désert (4);

103. [l'inondation] balaya la surface de la terre comme.....

104. elle détruisit toute vie de la face de la terre.....;

(1) *Guzalu*, esprits destructeurs rangés dans la classe des démons.

(2) Dieu de la planète Mars, qui préside à la chasse et à la guerre.

(3) *Anunnaki*, ou plutôt *Anunna-irsiti*, génies secondaires à la puissance terrible, placés d'ordinaire sous la puissance du dieu Anou.

(4) Il est intéressant de comparer le fragment d'un autre récit du déluge contenu dans la tablette K 136, du Musée Britannique. C'est une seconde version de la même partie de l'histoire :

Un commandement [sortit] du milieu de la mer;
un ordre [sortit] du milieu des cieux;
une tempête couvrit la terre comme des. . . . .
Aux quatre points cardinaux elle répandit la terreur; elle détruisit comme le feu;
au peuple des villes elle fit qu'il ne pouvait plus tenir fermes ses reins, et inspira la terreur;
dans les villes et les pays elle les frappa de stupeur et de silence;
homme libre et esclave elle abattit et
dans le ciel et la terre comme un ouragan de grêle elle fit pleuvoir, et elle grossit en inondation.
Vers les sanctuaires de leurs dieux ils fuirent et cherchèrent un refuge
. . . . . leurs puissants. . . . ils prièrent, et comme. . . .
. . . . en même temps la mort [les saisit].

105. la forte tempête sur le peuple atteignit jusqu'au ciel (1).

106. Le frère ne vit plus son frère. Elle n'épargna pas le peuple. Dans le ciel

107. les dieux craignirent la tempête et

108. cherchèrent un refuge; ils montèrent jusqu'au ciel d'Anou (2).

109. Les dieux, comme des chiens cachant leurs queues, se blottirent.

110. Istar prononça un discours,

111. la plus grande des déesses parla sa parole :

112. « Le monde a tourné au péché, et

113. « alors, en la présence des dieux, j'ai prophétisé le malheur.

114. « Quand en présence des dieux j'ai prophétisé « le malheur

115. « au malheur fut dévoué tout mon peuple, « et j'ai prophétisé

116. « ainsi : J'ai donné naissance à l'homme; « qu'il ne soit plus

117. « comme les petits des poissons qui remplis« sent la mer. »

118. Les dieux ainsi que les Esprits pleuraient avec elle;

119. les dieux sur leurs siéges étaient assis en lamentation;

(1) Ici commence le texte continu du grand fragment dont j'ai un moulage sous les yeux, et dont une autre épreuve a été envoyée au Musée du Louvre.

(2) La partie la plus élevée du ciel des étoiles fixes.

120. leurs lèvres étaient closes à cause du mal qui venait.

121. Six jours et [six] nuits

122. passèrent ; le tonnerre, la tempête et l'ouragan dominaient.

123. Dans le cours du septième jour l'ouragan se calma, et toute la tempête

124. qui avait détruit comme un tremblement de terre

125. s'apaisa. La mer se dessécha ; le vent et la tempête prirent fin.

126. Je fus porté à travers la mer. Celui qui avait fait le mal

127. et toute la race humaine qui avait tourné au péché,

128. comme des roseaux leurs corps flottaient.

129. J'ouvris la fenêtre, et la lumière entra sur mon refuge

130. elle passa ; je m'assis tranquille et

131. sur mon refuge vint la paix,

132. Je fus porté par-dessus le rivage à la limite de la mer ;

133. jusqu'à douze coudées en tout il (le vaisseau) monta au-dessus de la terre.

134. Au pays de Nizir (1) alla le vaisseau ;

(1) Le site des montagnes de Nizir est formellement établi par l'inscription du grand monolithe d'Assournazirpal (col. 2, l. 33 et suiv.). En effet, ce roi y porta la guerre, et dit que les gens du pays appelaient aussi ce district Loullou-Kinipa. Le district de Nizir était limitrophe du pays de Zamoua (Sur celui-ci, voyez mes *Lettres as-*

135. la montagne de Nizir arrêta le vaisseau, et il ne put passer par-dessus.

136. Le premier et le second jour la montagne de Nizir, la même;

137. le troisième et le quatrième jour la montagne de Nizir, la même ;

138. le cinquième et le sixième jour la montagne de Nizir, la même.

139. Dans le cours du septième jour

140. je lâchai dehors une colombe, et elle partit. La colombe partit et chercha, et

141. de place de repos elle ne trouva point, et elle revint.

142. Je lâchai dehors une hirondelle, et elle partit. L'hirondelle partit et chercha, et

143. de place de repos elle ne trouva point, et elle revint.

144. Je lâchai dehors un corbeau, et il partit.

145. Le corbeau partit, et il vit les cadavres sur les eaux, et

146. il les mangea ; il nagea et il erra au loin, et il ne revint pas.

147. Je lâchai dehors les animaux aux quatre vents. Je versai une libation ;

syriologiques, t. I, p. 23). Assournazirpal s'y rendit en partant d'une localité voisine d'Arbèles, en passant le Zab inférieur et en marchant toujours vers l'Orient. On peut donc déterminer avec certitude sa position à l'est de l'Assyrie, entre le 35° et le 36° de latitude. Il coïncide, on le voit, exactement avec les monts Gordyéens du récit de Bérose.

148. je bâtis un autel sur le pic de la montagne;

149. sept par sept je coupai des herbes;

150. à la base je plaçai des roseaux, des pins et des arbres *simgar* (1).

151. Les dieux se réunirent à sa conflagration; les dieux se réunirent à sa bonne conflagration.

152. Les dieux comme des bancs de poissons se réunirent au-dessus du sacrifice.

153. De loin en même temps le Dieu suprême dans son approche

154. produisit la grande lumière d'Anou (2); alors la gloire

155. de ces dieux, pareille à une gemme brillante, je ne pouvais la supporter.

156. En ces jours je priai que pour toujours je n'eusse pas à souffrir :

157. « Que les dieux viennent à mon autel!

158. « Que Bel ne vienne pas à mon autel!

159. « car il n'a pas eu de considération et il a fait un orage,

160. « et il a voué mon peuple à l'abîme. »

161. De loin en même temps Bel dans sa course

162. vit le vaisseau, et Bel alla plein de colère vers les dieux et les Esprits :

163. « Que pas un ne sorte vivant, qu'aucun homme ne soit sauvé de l'abîme! »

(1) Espèce d'arbre que l'on n'est pas encore parvenu à identifier.

(2) Anou est évidemment pris ici, ainsi que dans les documents très-antiques, comme personnifiant le ciel.

164. Adar ouvrit sa bouche et parla, et dit au guerrier Bel :

165. « Qui alors sera sauvé ? » Nouah exprima sa volonté,

166. et Nouah savait toutes choses;

167. Nouah ouvrit sa bouche et parla, et dit au guerrier Bel :

168. « Toi, prince des dieux, guerrier,

169. « quand tu as été irrité, tu as fait un orage.

170. « Le pécheur a fait son péché, le malfaiteur a fait le mal;

171. « que celui qui est élevé ne soit pas brisé, « que le captif ne soit pas délivré (?)

172. « Au lieu que tu fasses [désormais] une tem- « pête, que les lions s'accroissent et que les hommes « soient réduits;

173. « au lieu que tu fasses une tempête, que les « panthères s'accroissent et que les hommes soient « réduits;

174. « au lieu que tu fasses une tempête, que la « famine survienne et que le pays soit détruit;

175. « au lieu que tu fasses une tempête, que la « peste s'accroisse et que les hommes soient dé- « truits. »

176. Je ne scrutai pas la sagesse des dieux

177. dans mon respect et mon attention; ils envoyèrent un songe, et il entendit la sagesse des dieux.

178. Quand sa sentence fut décidée, Bel entra au milieu du vaisseau.

179. il prit ma main et me conduisit dehors, moi

180. il me conduisit dehors et fit amener ma femme à mon côté.

181. Il purifia le pays, il établit un pacte et prit [en main] le peuple

182. en présence de Sisithrus et du peuple.

183. Alors Sisithrus et le peuple pour être semblables aux dieux furent emmenés;

184. alors Sisithrus habita dans un lieu écarté à l'embouchure des fleuves.

185. Ils me prirent et m'établirent dans un lieu écarté à l'embouchure des fleuves.

186. Quant à toi que les dieux ont choisi, toi et

187. la vie que tu as cherchée, tu la gagneras;

188. fais ceci pendant six jours et six nuits

189. comme je dis; liez-le dans des liens;

190. la route (de la vie) comme une tempête s'élargira pour lui. »

191. — Sisithrus de cette manière parla à sa femme :

192. — « J'annonce que le chef qui s'attache à la « vie

193. la route comme une tempête s'élargira pour lui. »

194. — Sa femme en ces termes parla à Sisithrus, de loin :

195. — « Purifie-le et que l'homme soit renvoyé;

196. par le chemin où il est venu qu'il retourne en paix;

197. ouvre la grande porte et qu'il retourne en son pays. »

198. — Sisithrus en ces termes parla à sa femme :

199. — « Le cri d'un homme t'alarme.

200. Fais ceci ; pose sur sa tête ton vêtement de pourpre. »

201. — Et le jour qu'il monta sur le flanc du vaisseau

202. elle le fit, et posa sur sa tête son vêtement de pourpre ;

203. et le jour qu'il monta sur le flanc du vaisseau...

Ici s'arrête le texte continu et intact de l'exemplaire le mieux conservé ; il faut chercher la suite dans des fragments en fort mauvais état, présentant à chaque pas des lacunes qui ne contribuent pas médiocrement à l'obscurité du texte. On discerne seulement que les quatre lignes qui venaient immédiatement après décrivaient sept actes purificatoires accomplis par *Izdubar*.

208. *Izdubar* de cette manière parla à Sisithrus de loin :

209. — « Par cette voie, elle a agi, je viens

210. joyeusement ; tu m'as donné ma force. »

211. — Sisithrus en ces termes parla à *Izdubar* :

212. — « . . . . ton vêtement de pourpre

213. . . . . je l'ai placé.

214. . . . .

Les cinq lignes suivantes ont largement souffert; elles continuent à se rapporter à la purification d'*Izdubar*.

219. *Izdubar* en ces termes parla à Sisithrus de loin :

220. — « ..... Sisithrus, ne pouvons-nous « aller à toi ? »

Vient une partie du texte extrêmement mutilée et dont il n'est possible de présenter qu'une analyse sommaire. Aux lignes 221 et 222 il est question d'un personnage qui a été pris par la mort et a habité avec elle. Les lignes 224 à 235 contiennent un discours de Sisithrus au nautonier Our-Bel; il lui donne des indications pour guérir *Izdubar*, qui, d'après quelques passages fragmentaires, paraît avoir été atteint d'une maladie de la peau. Il doit être plongé dans la mer, et son corps reviendra à sa beauté première. Dans les lignes 236 à 241, on rapporte l'effet de ce remède et la guérison complète d'*Izdubar*.

242. *Izdubar* et Our-Bel remontèrent dans le vaisseau;

243. Là où ils étaient placés ils naviguèrent.

244. Sa femme parla en ces termes à Sisithrus de loin :

245. — « *Izdubar* s'en va, il est satisfait, il a accompli

246. ce que tu lui as ordonné, et il retourne dans son pays. »

247. — Et il entendit, et à la suite d'*Izdubar*

248. il alla sur le rivage.

249. Sisithrus parla en ces termes à *Izdubar* :

250. — « *Izdubar*, tu t'en vas, tu es satisfait, tu as accompli

251. ce que je t'ai ordonné, et tu retournes dans ton pays.

252. Je t'ai révélé, ô *Izdubar*, l'histoire cachée. »

Les lignes 253 à 262, en très-mauvais état, contenaient la fin du discours de Sisithrus. Elles ajoutent ensuite qu'après l'avoir entendu, *Izdubar* prit de grandes pierres et en fit un monticule en mémoire de ces événements.

Les lignes 263 à 289, également fort mutilées, rapportent encore des discours et des actions d'*Izdubar* et d'Our-Bel, pendant leur retour. Il y est question de longs voyages par terre, dont on précise l'étendue. On y parle aussi d'une lutte avec un lion. Ainsi se termine la tablette. M. Smith ne dit pas s'il a trouvé des fragments de la douzième, qui complétait le document et portait la fin de l'histoire d'*Izdubar* ou, comme nous l'avons conjecturé, de Nemrod.

III

Ce grand morceau de style poétique babylonien, aussi curieux par sa forme littéraire que par son sujet, méritait bien d'être cité en entier. Sauf que la circonstance des tablettes des écritures sacrées enfouies à Sippara y est passée sous silence, il offre jusque dans les détails les plus secondaires et les plus minutieux une concordance absolue avec le récit que Bérose présenta aux Grecs comme extrait des monuments indigènes. Celui-ci en est pour ainsi dire le squelette, le sec abrégé, dépouillé de toute couleur de poésie, mais extrait avec une fidélité merveilleuse. Nous saisissons ainsi sur le fait la manière dont le cadre fondamental des antiques légendes de Babylone a été résumé par Bérose d'abord, puis par ses abréviateurs, mais aussi le degré d'exactitude qu'il faut reconnaître à ses rapports. Un point capital a cependant été complètement laissé dans l'ombre dans les fragments que nous possédons des *Antiquités chaldéennes*, et sur la tablette cunéiforme met la tradition babylonienne dans une connexité encore plus étroite avec le récit biblique; c'est que cette tradition présentait aussi le déluge comme un châtiment des péchés des hommes.

Sur les seuls fragments de Bérose, on pouvait se

demander si la traduction diluvienne était vraiment très-antique et indigène à Babylone, ou si elle n'était pas d'introduction assez récente et due à une influence des idées juives. Aujourd'hui le doute n'est plus possible; la tradition était véritablement nationale et remontait à une extrême antiquité. Si les copies que l'on en possède ne datent que du VII[e] siècle avant notre ère, le récit tracé sur les tablettes trouvées à Ninive avait certainement, d'après les raisons que nous avons indiquées plus haut, sa rédaction arrêtée plusieurs centaines d'années avant la naissance de Moïse. C'est donc le plus ancien de tous les récits subsistants du déluge. Mais il ne faut pas donner à la découverte de M. Smith plus d'importance qu'elle n'en a réellement au point de vue de la science sacrée. Car on ne saurait trouver dans cette narration toute mythique, et qui d'ailleurs n'ajoute rien d'essentiel à celle de Bérose, aucune preuve nouvelle de l'authenticité historique du cataclysme raconté par la Bible comme par la tradition babylonienne.

La comparaison du récit de la tablette provenant originairement d'Érech et du récit biblique est, d'ailleurs, fort intéressante à faire. Les deux narrations suivent exactement la même marche dans le développement des faits, avec une conformité saisissante. C'est ce que le lecteur constatera tout de suite, s'il prend la peine d'établir le parallèle des deux textes de la manière que nous indiquons.

GENÈSE.	TABLETTE CUNÉIFORME.
VI, 13-17.	L. 14-27.
VI, 18-21; VII, 1-4.	31-36.
VI, 14-16; 22; VII, 5.	51-57; 60-64.
VII, 7-9; 13-16.	77-81.
VII, 11-12.	82-86.
VII, 16.	87-89.
VII, 17-20.	92-106.
VII, 24.	121-122.
VIII, 1-3.	123-125.
VII, 18.	126.
VII, 21-23.	126-128.
VIII, 6.	129-131.
VIII, 4-5.	132-138.
VIII, 7-12.	139-146.
VIII, 18-19.	147.
VIII, 20-22.	148-152.
IX, 12-16.	153-155.
VIII, 15-16; 18.	178-180.
IX, 9-11.	181-182.

Aucun des autres récits du déluge, conservés chez tant de peuples divers, n'est aussi voisin que la narration babylonienne de celle de la Bible et ne pourrait se prêter à un parallèle aussi exact et aussi continu. Et ce parallélisme de la tradition biblique et de la tradition babylonienne ne se borne pas au récit du déluge. Il est aussi frappant lorsque l'on prend dans

Bérose l'histoire de la création du monde ou celle de la Tour des langues et qu'on les met en regard du texte de la Genèse. Semblable parenté entre ce que les Babyloniens et les Hébreux racontaient des origines est, du reste, historiquement très-naturelle ; car le rédacteur de la Genèse, dans toute cette partie de son œuvre, a manifestement rassemblé les récits qui se conservaient d'âge en âge par la tradition orale parmi les descendants d'Abraham, dont quelques-uns même devaient avoir une rédaction écrite extrêmement antique ; et les Abrahamides étaient sortis de la ville d'Our, du cœur de la Chaldée, où leurs ancêtres avaient vécu longtemps avant la vocation du patriarche.

Cependant, en ce qui est de la narration du déluge — la seule pour laquelle la comparaison puisse se faire d'une manière rigoureuse et probante, puisque c'est encore la seule dont nous possédions la rédaction babylonienne originale, les histoires de la création et de la Tour des langues n'étant connues que par le récit abrégé, et de seconde main de Bérose — en ce qui est de la narration du déluge, il est difficile maintenant de soutenir, ce que j'étais disposé à croire d'après les seuls fragments de Bérose, que le récit biblique est une sorte d'édition corrigée et épurée du récit babylonien, faite systématiquement sur un texte dont la rédaction fondamentale était arrêtée déjà dans ses points essentiels et faite de manière à effacer tout l'appareil mythologique et polythéiste, pour donner à

la tradition l'empreinte d'un rigoureux et irréprochable monothéisme. Nous n'avons pas là deux récits dont l'un découle de l'autre, mais deux courants parallèles sortis de la même source, d'une tradition bien antérieure, qui suivent sans doute la même marche et présentent une très-remarquable conformité, mais qui ont pris malgré cela un caractère d'individualité distincte et ont certainement bifurqué avant l'époque où se fixa la rédaction que nous lisons sur les tablettes découvertes à Ninive. Je laisse à d'autres plus hardis le soin de se prononcer sur la question de savoir laquelle des deux versions doit être considérée comme la plus conforme à la tradition plus antique dont elles descendent également, la question de juger si les Chaldéens ont altéré cette première tradition ou si les Abrahamides l'ont épurée à la lumière de la révélation religieuse. Dans l'état actuel, c'est un problème où l'on ne peut guère se décider que par des raisons de sentiment et de foi ; la science pure et la critique ne donnent pas encore de moyens de le résoudre. Mais après avoir fait ressortir les analogies et le parallélisme des deux récits du déluge, nous ne serions pas complet si nous n'indiquions pas les différences principales qui établissent leur caractère individuel et leur dérivation indépendante d'une source commune.

Je laisse de côté tout ce qui tient au caractère absolument monothéiste d'une des versions et à l'exubérant développement polythéiste de l'autre, car

ceci s'accorderait aussi bien avec l'idée d'une simple édition expurgée de la tradition babylonienne dans la Bible. C'est précisément la nature de différences qui devrait se manifester seule dans cette hypothèse. Je m'attache à celles d'un autre ordre.

Et d'abord voici l'une des plus frappantes et des plus essentielles. La narration biblique porte l'empreinte d'un peuple qui vit au milieu des terres et ignore les choses de la navigation. Dans la Genèse le nom de l'arche, *tébâh*, signifie « coffre, » et non « vaisseau ; » il n'y est pas question de la mise à l'eau de l'arche; aucune mention ni de la mer, ni de la navigation; point de pilote. Au contraire, dans la rédaction d'Érech, tout indique qu'elle a été composée chez un peuple maritime ; chaque circonstance porte le reflet des mœurs et des coutumes des riverains du golfe Persique. Sisithrus monte sur un navire formellement désigné par le mot propre ; ce navire est mis à l'eau ; il est éprouvé par une navigation d'essai ; toutes ses fentes sont calfatées avec du bitume; il est confié à un pilote. Et comme l'a judicieusement remarqué le savant ecclésiastique qui déguise modestement son nom dans la *Revue des questions historiques* sous le pseudonyme de F. Grégoire, la couleur particulière que le rédacteur de la Genèse a laissée empreinte de cette manière dans le récit du déluge est un exemple frappant de la fidélité avec laquelle il reproduisait la forme même des traditions et des documents antérieurs qu'il mettait en œuvre ; car la

Genèse n'ignore pas ailleurs à ce degré les termes propres aux choses maritimes ; on y trouve des mentions de la mer, *yam*, des ports, *hhôph*, et des navires, *onyyôth* (1).

D'accord avec Bérose, la tablette assyro-babylonienne représente Sisithrus comme un roi qui monte dans le vaisseau entouré de compagnons et de soldats ; dans la Bible il n'y a que la famille de Noé qui soit sauvée avec lui ; la nouvelle humanité n'a pas d'autre souche que les trois fils du patriarche. Pas de trace aussi dans le poème chaldéen de la distinction biblique des animaux purs et impurs et du nombre de sept couples pour chaque espèce des premiers, bien qu'en Babylonie le nombre sept eût un caractère tout à fait sacramentel.

Pour les dimensions de l'arche nous trouvons un désaccord, non seulement entre la Bible et la tablette copiée par ordre d'Assourbanipal, mais entre celle-ci et Bérose. La Genèse et le document cunéiforme évaluent en coudées la dimension de l'arche; Bérose la compte en stades. Les chiffres de la longueur et de la largeur sont perdus dans le texte retrouvé par M. Smith ; mais la Genèse les met entre eux dans le rapport de 6 à 1 et Bérose de 5 à 2. En revanche, les fragments de Bérose ne parlent pas du rapport des dimensions de hauteur et de largeur, et l'inscription dit que ces dimensions étaient égales, tandis que

(1) Genes., XLIX, 13.

la Bible parle de 30 coudées de hauteur et de 50 de largeur. Autre divergence sur la hauteur de l'inondation; dans la Bible elle dépasse de 15 coudées les plus hautes montagnes; dans la version babylonienne il est question d'un niveau de 12 coudées, et s'il n'est pas sûr que le poète se représentât la montagne de Nizir comme constamment émergeant des eaux du déluge, il est certain du moins que d'après lui le vaisseau de Sisithrus ne put passer par dessus.

Mais ces différences de chiffres n'ont qu'une importance secondaire; c'est la chose où il s'introduit le plus vite des altérations et des variantes entre les éditions diverses d'un même récit. Il ne faut pas non plus attacher une valeur bien grande aux divergences légères qui se montrent entre les deux textes au sujet de l'envoi des oiseaux, car la tablette cunéiforme ajoute l'hirondelle à la colombe et au corbeau, et intervertit le rôle de ces deux animaux par rapport à ce qu'il est dans la Genèse. Ici la concordance sur le point essentiel l'emporte de beaucoup sur les variantes.

Mais ce qui est tout à fait sérieux et décisif pour l'indépendance des deux versions dans les rédactions que nous en possédons, c'est qu'elles ne s'accordent pas sur la durée du déluge et l'époque de l'année où il se produit. Le récit biblique et celui du vieux poème d'Érech portent ici la trace manifeste de l'application d'idées calendaires différentes à l'antique tradition. Et cette divergence est d'autant plus re-

marquable que les diverses phases du déluge dans la Genèse sont incontestablement en rapport avec l'ordre habituel des saisons et les phénomènes atmosphériques dans la Babylonie et la Chaldée ; d'où il faut conclure que le systéme de la tradition des Abrahamides s'était formé pendant le séjour de leurs ancêtres à Our des Chaldéens.

Dans la narration biblique, les époques du déluge sont indiquées par les numéros d'ordre des mois ; mais ces numéros d'ordre se rapportent à une année commençant le 1er tischri, à l'équinoxe d'automne ; c'est ce qu'avait déjà reconnu Josèphe et ce que, parmi les modernes, Michaëlis a établi d'un manière définitive. La pluie commence à tomber, et Noé entre dans l'arche le dix-septième jour du second mois, c'est-à-dire de marchesvan ; quarante jours après, au solstice d'hiver, quand le soleil entre dans le signe de Capricorne, l'inondation est dans son plein, et l'arche commence à flotter. Ceci s'accorde avec une théorie astrologique d'origine chaldéenne, que Sénèque (1) attribue à Bérose et qui, nous le verrons plus loin, n'a pas eu d'influence sur le rédacteur d'Érech, théorie d'après laquelle les déluges reviendraient périodiquement toutes les fois que les cinq planètes, le soleil et la lune se trouvent en conjonction dans le signe du Capricorne (2). La grande force

(1) *Quæst. natur.*, III, 29.

(2) Quand je dis que le récit de la Genèse s'accorde avec cette théorie astrologique, je suis bien loin de prétendre qu'elle ait exercé

des eaux dure encore cent cinquante jours, et le 17 du septième mois, c'est-à-dire de nisan, l'arche s'arrête sur le mont Ararat. Le premier jour du dixième mois ou de tammuz, vers le solstice d'été, les montagnes sont découvertes. C'est précisément le moment où les eaux de l'Euphrate et du Tigre abandonnent les terres qu'elles ont inondées ; aussi est-ce le dernier jour de sivan que les prescriptions de la religion chaldéo-assyrienne ordonnaient de placer la cérémonie du moulage des briques pour les édifices sacrés et royaux, cérémonie dont les conditions du climat avaient déterminé l'époque. Quarante jours après, dans le mois d'ab, que les Babyloniens appelaient « le mois du feu, » au moment de la plus grande chaleur des jours caniculaires, Noé, comprenant que la terre doit commencer à être séchée, envoie les oiseaux à la découverte. Enfin c'est le premier jour du premier mois de l'année suivante, c'est-à-dire de tischri, à l'équinoxe d'automne, que Noé sort de l'arche. La délivrance du père de la nouvelle humanité et le pacte de Dieu avec lui et sa race se placent donc précisément au jour où une opinion

sur lui la moindre action, car elle doit être de date relativement récente, et elle est même contraire aux notions primitives qui ont déterminé la nomenclature des signes du zodiaque. Je crois, au contraire, que la théorie astrologique apportée à Rome par les *Chaldæi* du temps de l'Empire a dû sa naissance à ce que dans quelques sanctuaires de la Chaldée on suivait pour les époques du déluge un système différent de celui des tablettes d'Érech, et analogue à celui des Hébreux.

très-ancienne, qui s'est maintenue parmi les Juifs, fixait la création du monde.

La durée du cataclysme est bien plus courte dans le récit découvert par M. Smith. La fureur du déluge, de son commencement à son point culminant, dure seulement sept jours, et sept autres s'écoulent depuis la fin de la tempête et l'arrêt du vaisseau de Sisithrus sur la montage de Nizir jusqu'à l'envoi des oiseaux. Cette version est manifestement dominée par l'idée de la heptade planétaire, qui a aussi servi de point de départ à l'invention de la semaine.

Quant à l'époque de l'année où commence le déluge, la tablette cunéiforme n'est pas plus d'accord avec Bérose qu'avec la Bible. Pour l'auteur des *Antiquités chaldaïques*, le déluge a commencé le 15 du mois macédonien de dæsius, c'est-à-dire du mois babylonien de sivan, aux environs du solstice d'été. Même si l'on admet une erreur dans son texte, si l'on suppose, comme je l'ai fait ailleurs, qu'il a pris le troisième mois dans le comput partant du 1er tischri, pour le troisième mois du comput partant du 1er nisan, c'est du 15 kislev, un peu avant le solstice d'hiver et l'entrée du soleil dans le signe du Capricorne, que les documents suivis par lui plaçaient le cataclysme. Dans la tablette, sans doute, la date n'est pas exprimée formellement, mais l'économie générale de l'épopée d'*Izdubar* ne permet guère de douter, comme nous le montrerons un peu plus loin, que le récit du déluge n'y fût mis originairement en rapport avec le mois de schebat.

Et ce système, comme nous le montrerons aussi, a été celui des inventeurs chaldéens du zodiaque, puisque le signe du mois de schebat y est celui du Verseau. Il me paraît donc extrêmement probable que sur ce point il y avait des opinions diverses, suivant les localités de la Chaldée et les écoles sacerdotales.

Enfin là où le récit épique babylonien et le récit de la Bible s'écartent d'une manière absolue, c'est quand il s'agit de ce que devient le juste sauvé du déluge après le cataclysme. Noé vit encore trois cent cinquante ans au milieu de ses descendants et meurt âgé de neuf cent cinquante ans. Sisithrus reçoit le privilége de l'immortalité ; il est enlevé « pour être semblable aux dieux » et « transporté dans un lieu écarté, » où *Izdubar* va le visiter pour apprendre les secrets de la vie et de la mort. Mais la Bible raconte quelque chose d'analogue de l'arrière-grand-père de Noé. « Tous les jours d'Enoch furent trois cent « soixante-cinq ans; — Enoch marchait dans la voie « de Dieu, et il ne fut plus, car Dieu l'enleva. » Or il me semble qu'on ne peut regarder en bonne critique comme une coïncidence purement fortuite le fait signalé par M. Sayce (1); c'est que le nom du père de Sisithrus dans le document cunéiforme, Oubaratoutou, nom emprunté à la langue accadienne, signifie dans cet idiôme « splendeur rutilante du soleil

(1) *The Academy*, 15 avril 1873.

couchant » *ubara-tutu* (1), et que le nom du père d'Enoch dans la Bible, *Yirad* (Jared dans la Vulgate), veut dire en hébreu « descente, couchant. » La tradition babylonienne réunissait donc sur le personnage de Sisithrus les faits que la Bible distingue entre ceux d'Enoch et de Noé, et le nom du père d'Enoch correspond en hébreu, pour sa signification, à celui du père de Sisithrus en accadien.

Il reste un dernier point de vue, et qui n'est pas le moins curieux, à signaler avant de terminer cette comparaison minutieuse du récit babylonien et du récit biblique du déluge. Les chapitres relatifs au déluge sont une des parties de la Genèse où l'on constate le plus manifestement et où l'on peut le mieux saisir sur le fait l'emploi de documents originairement détachés ou la combinaison de plusieurs récits suivis, distincts avant la rédaction définitive du livre, et plus tard fondus en un seul. Car ces deux hypothèses entre lesquelles se sont partagés les critiques peuvent faire valoir des arguments sérieux en leur faveur, et de plus, l'une ou l'autre sont admissibles pour les savants mêmes qui tiennent le plus à rester dans l'orthodoxie ; en effet, elles n'entraînent aucune conséquence absolue sur la date de la rédaction finale, question où l'autorité des Pères de l'Église, de saint Jérôme entre autres (2), laisse à l'exégèse

(1) Pour la justification de cette explication, voy. W. A. I. ii, 2, l. 254, et iii, 67, l. 21.

(2) *Contr. Helvid.*

une latitude beaucoup plus grande qu'on ne se l'imagine généralement. Quoi qu'il en soit, il est impossible de lire la narration du déluge dans le texte hebreu sans y discerner deux récits distincts, dont des différences caractéristiques de style font faire aisément le départ, récits dont chacun est complet en soi-même et qui relatent exactement les mêmes faits; l'un de ces récits me paraît incontestablement antémosaïque. Le dernier rédacteur les a combinés avec un art remarquable, mais qui n'empêche pas que tous les incidents du commencement et de la fin de l'histoire sont répètés deux fois avec les mêmes circonstances et presque les mêmes termes. C'est ce que montre la comparaison des versets parallèles empruntés aux deux rédactions originaires et fondus en seul tout, mais qu'on distingue ainsi :

PREMIER DOCUMENT.	SECOND DOCUMENT.
VI, 12.	VI, 5.
13.	7.
9.	VII, 1.
19.	2.
20.	3.
17.	4.
22.	5.
18.	1.
VII, 11.	6.
13.	7.
14, 15.	8.

PREMIER DOCUMENT.	SECOND DOCUMENT.
16.	9.
18.	17.
21, 22.	23.

Le parallélisme est moins exact entre VIII, 21 et 22, style du premier document, et IX, 8-11, style du second, et il n'y aurait vraiment pas à y chercher des morceaux provenant de deux rédactions distinctes à l'origine, si l'existence de ces deux rédactions premières n'était pas attestée par les parallélismes que nous venons d'indiquer, trop nombreux et trop suivis pour qu'on y voie seulement de ces retours de pensée qui se produisent souvent sous la plume d'un écrivain qui compose une rédaction complètement originale.

Eh bien! le récit poétique babylonien tracé sur les tablettes qu'Assourbanipal fit copier à Érech porte aussi l'empreinte manifeste et incontestable de la compilation des fragments de compositions antérieures, compilation faite avec bien moins d'art que dans le récit de la Genèse, car elle n'amène pas seulement des retours de pensée, des répétitions, mais des contradictions graves. Ainsi, après le premier récit de la sortie de Sisithrus de son vaisseau, dans les lignes 147-155, à la ligne 156 nous en voyons commencer un autre qui va jusqu'à la ligne 182, et qui, non seulement fait double emploi avec ce qui précède et

reprend les faits de plus haut, mais encore tranche absolument avec le reste de la narration et porte la marque d'une autre origine. En effet, c'est Bel qui y est donné comme le dieu vengeur dont la colère suscite le déluge, tandis que dans les autres parties ce rôle est attribué à Samas (l. 82-86), qui a Bin pour principal exécuteur de ses volontés.

Ailleurs la combinaison de fragments d'origines diverses se reconnaît encore, bien qu'elle ne donne pas naissance à des contradictions de la même nature. Ainsi, après un premier récit de l'entrée dans le vaisseau (l. 77-81), qui finit en disant : « Samas fit une inondation » (l. 82), vient un second récit de la même entrée (87-91), après quoi reprend : « La fureur d'une tempête au matin s'éleva » (l. 92). La combinaison des deux documents que nous distinguons après tant d'autres critiques fait aussi que dans la Genèse, après une première narration de l'entrée dans l'arche (VII, 6-9) et une première mention de la rupture des sources du grand abîme et de l'ouverture des écluses du ciel, ainsi que des quarante jours et quarante nuits de pluie (VII, 10-12), on voit revenir un second récit de l'entrée dans l'arche, en termes presque semblables à ceux du premier (VII, 13-16), à la suite de quoi reprend l'indication de la pluie de quarante jours et quarante nuits (VII, 17).

IV

Mais la narration du déluge n'est qu'un épisode dans la grande épopée d'*Izdubar*. Il importe d'étudier maintenant celle-ci dans son ensemble et d'essayer d'en pénétrer l'intention et l'économie.

Et d'abord quel en est le héros ? Nous l'avons déjà dit, *Izdubar* est formellement donné comme un dieu dans d'autres textes ; c'est un personnage de l'Olympe chaldéo-assyrien transformé en héros dans le cycle épique. Ainsi que l'ont reconnu sir Henry Rawlinson, M. Sayce et M. Oppert, il n'est autre que l'antique dieu accadien du Feu, dont le culte paraît avoir eu beaucoup d'importance aux époques primitives et qui joue un rôle de premier ordre dans les vieux hymnes magiques en langue accadienne, réunis en collection, avec une traduction assyrienne, par les hiérogrammates d'Assourbanipal. Ce dieu passa ensuite au second plan quand le système savant et hiérarchisé de la religion babylonienne se fut définitivement constitué vers le temps de Sargon Ier, à la suite d'un grand travail sacerdotal comparable à celui des Brahmanes dans l'Inde. Dans les documents de la période assyrienne, nous ne le trouvons cité qu'une fois, comme un des *Dii minores*. On pourrait citer chez plus d'un peuple de l'antiquité d'autres exem-

ples de dieux jadis au premier rang auxquels la tradition poétique assure un refuge parmi les héros de l'épopée quand ils ont perdu leur importance divine prépondérante.

Le nom du dieu accadien du feu s'écrit idéographiquement en faisant suivre le déterminatif de l'idée de « dieu » des deux signes *iz-bar*, dont la réunion s'emploie fréquemment dans les textes pour exprimer, à titre d'idéogramme complexe, la notion de « feu, » ou des deux signes *ne-gi* dont la réunion est usitée au même titre pour dire « flamme. » La différence entre l'orthographe par les signes *iz-bar* et celle par les signes *iz-dhu-bar* consiste dans l'introduction du caractère *dhu*, qui a la valeur de « masse ; » nous avons là deux expressions accadiennes, *bar*, « feu, » et *dhu-bar*, « masse de feu, » précédées l'une et l'autre du signe *iz* employé comme déterminatif aphone. Si nous ignorons donc comment ce dieu igné s'appelait en assyrien, nous discernons que les Accadiens lui donnaient trois noms différents, susceptibles de s'échanger et signifiant l'un « flamme, » l'autre « feu, » le troisième « masse de feu. » C'est ce dernier qui lui appartient spécialement dans l'épopée, et en effet ses aventures, comme nous allons le voir, montrent qu'il n'y était envisagé que sous un aspect solaire.

Ces remarques sur la nature d'*Izdubar* comme dieu ne portent pas atteinte au rapprochement que nous avons fait entre ses exploits héroïques, sa té-

trapole, son rôle de conquérant et de dompteur de monstres, et la légende de Nemrod rappelée par la Bible. Sir Henri Rawlinson l'a parfaitement reconnu. « Feu, dit-il (1), est l'élément principal du nom. De là l'application, faite par les Grecs, au sage antique de Babylone du titre de Zoroastre, qu'on dit avoir non seulement enseigné aux Babyloniens l'astronomie et l'astrologie, mais aussi avoir introduit le culte du feu. Les Juifs et les premiers chrétiens comparèrent ce Zoroastre avec le Nemrod de la Bible, et c'est de là que naquirent les traditions qui, par la Babylonie, rapprochèrent Nemrod du feu. » Qui ne connaît en effet le cycle des légendes judéo-musulmanes sur la fournaise de Nemrod, légendes qui se rattachent évidemment à des idées et à des traditions antiques? Le point où je m'écarte de l'illustre assyriologue anglais, c'est en ce que je tiens pour appartenant à l'essence primitive de la tradition le rapprochement où il voit l'œuvre postérieure des Juifs. Quand la Genèse parle de Nemrod, elle fait directement et en termes formels allusion à une légende populaire ; mais de cette légende elle ne pouvait accepter que le côté qui faisait de Nemrod une personnification ethnique de la conquête kouschite en Chaldée et en Babylonie, et de la fondation de son empire. Et c'est ce qu'a fait l'écrivain sacré, tandis que toutes les vraisemblances tendent à faire croire

(1) *Athenæum,* 7 décembre 1872.

que dans la légende babylonienne originale à laquelle il se réfère la personnification de la conquête s'identifiait avec le dieu du feu, comme nous le voyons dans l'épopée d'*Izdubar*, que nous croyons n'être qu'une rédaction de cette légende.

Une observation féconde de sir Henry Rawlinson, à laquelle on regrette seulement que ce savant n'ait pas donné plus de développements, jette la lumière sur le plan et l'intention de l'épopée d'Érech, de la forme qu'y a reçue la tradition d'*Izdubar*. C'est que le dieu du feu y est envisagé sous un aspect calendaire et confondu avec le soleil; que la division du texte original en douze tablettes formant autant de chants distincts, dont chacun est consacré à un épisode principal, a une importance fondamentale dans le plan du poème, de telle façon qu'elle a été scrupuleusement conservée dans toutes les copies; enfin que les épisodes qui forment la matière de ces douze tablettes sont en rapport avec les douze mois de l'année et les signes du zodiaque.

Ici quelques explications préliminaires sont indispensables.

L'origine chaldéenne du zodiaque est un fait désormais incontestable et qui ne fait plus question dans la science; j'ai essayé ailleurs (1) d'en rassembler toutes les preuves fournies par les monuments écrits ou figurés de Babylone et de l'Assyrie, et je pourrais

(1) *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 226-238.

aujourd'hui grossir encore notablement le faisceau de ces preuves par de nouveaux passages empruntés aux textes cunéiformes. La nomenclature des signes, telle qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, ne diffère en rien d'essentiel de celle qu'avaient établie les prêtres astronomes de la Chaldée et de Babylone. En effet, d'après les passages écrits des documents astrologiques et d'après les figures zodiacales qui se rencontrent sur un grand nombre de monuments, particulièrement sur les cylindres, on est en mesure de rétablir ainsi la série des signes telle que l'admettaient les Chaldéens :

1. Le bélier ou l'ibex;

2. Le taureau; quelquefois il est représenté ailé ou avec une face humaine;

3. Les gémeaux, exprimés par deux petites figures viriles superposées;

4. L'écrevisse ou le homard;

5. Le lion, remplacé quelquefois par le groupe du lion dévorant le taureau;

6. L'archère, mentionnée par les textes, mais dont on n'a pas encore observé la figure;

7. Les pinces du scorpion;

8. Le scorpion; il résulte formellement d'une tablette encore inédite sur les mouvements de la planète Vénus, que j'ai eu l'occasion d'étudier à Londres, qu'on réunissait quelquefois ce signe avec le précédent sous le nom commun du « scorpion, » qui

était alors compté comme un signe double des autres en étendue;

9. La flèche, que remplace aussi, mais très-rarement, le sagittaire tirant de l'arc;

10. La chèvre, dont le corps se termine souvent en queue de poisson;

11. Le verseau, dont la figure se réduit le plus habituellement à celle d'un vase d'où coule de l'eau;

12. Le poisson ou les poissons.

Ce sont évidemment des raisons mythologiques qui ont fait assigner ces noms et ces figures aux constellations de la bande zodiacale, car on y chercherait vainement une relation directe avec les travaux de l'agriculture et les phases des saisons envisagées à ce point de vue. On sait à quelles conjectures sans fondements l'école de Dupuis recourait pour trouver une relation de ce genre, puisqu'elle était obligée de reporter l'invention du zodiaque à une époque fabuleusement reculée, afin d'atteindre un temps où, grâce à la précession des équinoxes, la présence du soleil dans le taureau coïncidât avec le moment du labourage, et ainsi de suite.

Quelques éclaircissements sur les mythes qui ont déterminé les noms des signes du zodiaque sont fournis par la double nomenclature des mois dans les textes cunéiformes. A Babylone et à Ninive, à l'époque où la langue improprement appelée assyrienne — et qu'il serait plus exact, je crois, de dire *sumé-*

rienne — dominait presque exclusivement, on désignait les douze mois de l'année par les noms d'origine sémitique, très-difficiles à expliquer, du reste, qu'ont ensuite adoptés les Juifs et la majorité des Sémites; mais dans les textes cunéiformes on n'écrivait que rarement ces noms en caractères phonétiques. Le plus souvent on les remplaçait par l'emploi d'un signe idéographique affecté à la désignation de chaque mois. Le sens de ces signes idéographiques n'a aucun rapport avec le sens que l'on peut parvenir à discerner sous le nom sémitique correspondant. Ils constituent donc une seconde nomenclature symbolique et religieuse, tout à fait distincte, et une précieuse tablette du Musée Britannique révèle que cette désignation de chaque mois par un idéogramme simple n'est qu'une abréviation d'une antique nomenclature accadienne, où les appellations des mois, plus développées, se référaient toutes à des mythes. Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur la vieille nomenclature mythique des Accadiens, qui malheureusement n'est parvenue à nous qu'incomplète, pour y apercevoir une parenté entre la fable à laquelle font allusion plusieurs de ces noms et l'appellation du signe correspondant au même mois dans le zodiaque.

Je réunis dans un tableau le double système d'indication des mois dans les textes assyriens avec la nomenclature accadienne plus développée, et de plus avec l'indication de l'époque de notre année où se place chaque mois et du signe zodiacal qui y répond.

	ÉPOQUES DE L'ANNÉE.	NOMS ASSYRIENS.	NOMS SYMBOLIQUES		SIGNES CORRESPONDANTS du Zodiaque.
			ABRÉGÉS.	DÉVELOPPÉS EN ACCADIEN.	
1.	Mars-avril	*Nisannu*	Mois de l'autel	Mois de l'autel de rectitude	Bélier.
2.	Avril-mai	*Airu*	Mois du taureau	Mois du taureau favorable	Taureau.
3.	Mai-juin	*Sivanu*	Mois de la brique	Mois de la construction en briques	Gémeaux.
4.	Juin-juillet	*Dûzu*	Mois du saisisseur	Mois du saisisseur de la semence	Écrevisse.
5.	Juillet-août	*Abu*	Mois du feu	Mois du feu brûlant	Lion.
6.	Août-septembre	*Ululu*	Mois du message	Mois du message d'Istar	Archère.
7.	Septembre-octobre	*Tasritu*	Mois de la colline	....	Pinces du Scorpion
8.	Octobre-novembre	*Arakh-samna*	Mois de la fondation Mois de la peau	Mois de la peau du buffle	Scorpion.
9.	Novembre-décembre	*Kisilivu*	Mois du nuage	Mois du nuage pluvieux	Flèche.
10.	Décembre-janvier	*Tabitu*	Mois de la tache	Mois de la tache du soleil déclinant	Chèvre.
11.	Janvier-février	*Sabatu*	Mois de l'arpentage (1).	....	Verseau.
12.	Février-mars	*Addaru*	Mois du bon augure	....	Poissons.

(1) Ceci est douteux, et le manque du nom développé ne permet pas de donner une traduction certaine ; les diverses valeurs du signe caractéristique du onzième mois permettraient aussi de proposer les explications de « mois du nombre » et de « mois de imprécation » ou « de la malédiction. » Ce dernier sens est peut-être celui que l'on doit préférer.

Ce sont ces mythes relatifs aux mois et ayant produit leur nomenclature accadienne qui, comme l'a reconnu sir Henry Rawlinson, formaient le sujet de chacune des douze tablettes ou de chacun des douze chants du poème épique dont M. Smith a retrouvé les débris. L'histoire héroïque d'*Izdubar* leur servait de lien commun et de cadre, et ils y étaient tous introduits successivement et dans leur ordre calendaire, les uns comme aventures du héros, les autres sous la forme d'incidences et de récits épisodiques, comme celui du déluge.

En effet, l'aventure culminante de la seconde tablette était la capture du bœuf ailé par *Izdubar*, et le second mois de l'année est « le mois du taureau favorable » *(ab gut s'idi* en accadien), de même que le signe qui y correspond celui du taureau.

C'est la quatrième tablette qui comprenait l'histoire du monstre marin Boul, de ses ravages et de sa défaite ; or, le quatrième mois est celui « du saisisseur de la semence » *(ab su muna)*, qualification qui s'applique d'une manière tout à fait exacte au monstre mythique. Le signe qui répond à ce mois est l'écrevisse ou le homard, devenu dans notre zodiaque le cancer ; c'est donc probablement sous cette forme qu'on se figurait l'être malfaisant sorti de la mer dont la légende plaçait la destruction par un héros solaire au moment du solstice d'été. Le dieu présidant à ce mois est Adar, un dieu guerrier et destructeur de monstres par excellence.

Le sixième mois s'appelle « le mois du message d'Istar » *(ab kin Tiskhuna)*, et un passage du prisme d'Assourbanipal atteste formellement que l'archère, devenue pour nous la vierge, qui répond à ce mois dans le zodiaque, n'est autre que la déesse Istar, la déesse présidant au même mois d'après les calendriers des fêtes religieuses. Il le qualifie en effet de « mois de la constellation lumineuse de l'archère, fille de Sin, » et ailleurs, quand il raconte une apparition d'Istar, donnée toujours comme fille de Sin, il décrit cette déesse en archère : « à droite et à gauche elle était entourée d'une auréole flamboyante ; elle portait un arc dans sa main, prête à décocher une flèche puissante pour combattre (1). » Si nous nous reportons maintenant à l'épopée que le même roi avait fait copier à Érech, nous y constaterons que c'est précisément la sixième tablette qui s'ouvrait par le message d'amour d'Istar à *Izdubar*, que nous avons cité plus haut, et qui racontait le mariage de la déesse et du héros.

Des concordances aussi exactes, et qui se répètent ainsi sans manquer pour toutes les tablettes dont nous connaissons le sujet, ne peuvent être l'effet du hasard. Sir Henry Rawlinson a signalé les trois précédentes ; mais il a négligé celle-ci, qui ne me paraît pas moins significative. La cinquième tablette a pour sujet la conquête d'Érech par *Izdubar*, et le cin-

(1) Voy. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 124.

quième mois, coïncidant avec les jours caniculaires, a pour signe zodiacal le lion et pour nom celui de « mois du feu brûlant » *(ab bilbilna)*. Cette dernière expression est très-clairement expliquée, et le phénomène atmosphérique de la saison présenté sous la forme d'un mythe en action dans une des inscriptions de Sargon : « le mois d'ab, qui est le mois de la descente du dieu du feu, chassant les nuées humides (1) » Cette victoire du soleil brûlant de l'été, considéré à ce titre sous son aspect le plus spécialement igné, sur les nuages pluvieux, n'est pas moins clairement indiquée lorsque — et nous avons déjà remarqué que c'était le plus souvent — le simple lion est remplacé comme figure du zodiaque par le groupe du lion terrassant le taureau ; car dans la symbolique de toutes les religions de l'Asie, ce groupe exprime le triomphe du principe igné, personnifié par le lion, sur le principe humide, auquel appartient le taureau. La manière dont une semblable notion devait naturellement se présenter dans l'épopée était comme une conquête guerrière accomplie par le dieu du feu, dont *Izdubar*, nous l'avons dit, est la forme héroïque, et la conquête épique d'Érech à ce point de vue est d'autant plus remarquable qu'Érech était la grande nécropole de la Chaldée, la cité des morts et des dieux infernaux.

Non moins probante est la coïncidence qui met le

(1) Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*, p. 18.

récit du déluge dans la onzième tablette, qui fait de cet épisode le sujet principal du onzième chant du poème ; et sir Henry Rawlinson a justement insisté sur ce point. Nous avons vu plus haut qu'il paraît y avoir eu entre les différentes écoles sacerdotales de la Chaldée des divergences d'opinion sur l'époque de l'année où aurait eu lieu le déluge. Un système le plaçait au solstice d'hiver. Mais une autre opinion, plus ancienne peut-être ou du moins très-répandue aux époques les plus anciennes, rapportait le déluge au mois suivant, au onzième mois de l'année, à l'époque des grandes pluies qui dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre marquent la fin de l'hiver ; et c'est indubitablement cette opinion qui a déterminé la figure donnée par les Chaldéens au signe correspondant au onzième mois, au signe du verseau ou du vase laissant échapper les eaux. En effet, des témoignages antiques formels disent que le verseau est Deucalion-Sisithrus (1). Dans les calendriers des fêtes sacrées, par suite de la même tradition, le onzième mois est consacré à Bin, « l'inondateur, » le dieu « qui répand les pluies, » le dieu qui dans le récit épique (l. 94), obéissant aux ordres de Samas, est le principal agent de la production du déluge. Le nom accadien développé du onzième mois n'est malheureusement pas connu jusqu'à présent ; et l'idéogramme affecté à la designation de ce mois est sus-

(1) Ampel., *Lib. memor.*, 2.

ceptible de plusieurs sens fort divers, entre lesquels le manque du nom plus développé ne permet pas de choisir avec certitude. Il peut vouloir dire « le mois de l'arpentage, » ce qui se rapporterait à une opération agraire que la religion aurait fixée à cette époque, peut-être en souvenir de la nouvelle distribution des terres entre les compagnons de Sisithrus quand « ils restituèrent Babylone, » suivant les expressions de Bérose; on pourrait même invoquer en faveur de cette interprétation la présence constante des figures des quatre signes des mois de la saison pluvieuse, le scorpion, la flèche, la chèvre et le verseau, parmi les symboles astronomiques sculptés sur les bornes de fonds de terre, comme le fameux Caillon Michaux de notre Bibliothèque nationale (1). Mais il peut également signifier, d'après une autre acception de l'idéogramme dont les textes magiques nous offrent de fréquents exemples, « le mois de la malédiction, » et ceci semblerait plutôt nous ramener au souvenir du cataclysme.

La onzième tablette de l'épopée d'Érech ne contient pas seulement, du reste, le récit épisodique du déluge ; toute la fin en est occupée par un autre fait appartenant directement à l'histoire d'*Izdubar* et méritant aussi d'être pris en sérieuse considération, si l'on veut se rendre un compte exact de l'intention générale et de la signification du poème. C'est la guéri-

(1) Voyez ce que j'en ai dit dans mon *Commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose,* p. 228 et suiv.

son d'*Izdubar*, qui, sur les indications de Sisithrus, est plongé dans la mer et en ressort délivré de la maladie de peau qui lui a fait craindre la mort. « C'est le mythe vêdique d'Indra, remarque très-judicieusement M. Angelo de Gubernatis (1); c'est aussi le mythe hellénique de Tithon. La maladie des rois héroïques est la lèpre; la lèpre est la vieillesse, dont on se guérit seulement, suivant la croyance populaire, ou par l'eau de jeunesse ou par le sang d'un enfant; le vieux héros solaire, le soleil moribond, se rajeunit au matin aprés avoir traversé la mer de la nuit. » Ajoutons que tous les peuples antiques ont constamment assimilé la course annuelle du soleil à sa course diurne; si le soleil se rajeunit chaque jour au matin après s'être baigné dans les eaux de la nuit, il vieillit aussi chaque année et semble moribond pour prendre une nouvelle vigueur et une nouvelle jeunesse après avoir traversé l'hiver. Le mythe trouve aussi bien son application dans ce phénomène périodique, qui présente la même alternance de déclin et de rajeunissement que le phénomène quotidien. Or, le moment où le soleil commence à retrouver sa force et à reprendre une marche ascendante, le moment où il est guéri de sa maladie annuelle et cesse de craindre la mort, est précisément le onzième mois de l'année chaldéo-assyrienne, le mois qui suit celui du solstice d'hiver.

(1) *Rivista europea*, 1er mars 1873.

Mais s'il en est ainsi, l'époque culminante de la décadence et de la lèpre du dieu solaire et igné doit être dans le mois précédent, au solstice. C'est en effet ce que nous observons dans le poème. La maladie symbolique d'*Izdubar*, qui décide son voyage à la recherche de Sisithrus, y ouvre la dixième tablette; et en même temps, dans la nomenclature accadienne des mois, le dixième s'appelle « le mois de la tache du soleil déclinant » (*ab abna ud di*), nom dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître une allusion à la même fable. Ici encore la signification calendaire de la légende d'*Izdubar*, et le rapport de ses épisodes successifs avec les mois de l'année et les phases de la révolution du soleil, se dessine avec une grande netteté.

Les observations qui précèdent nous amènent, comme on le voit, à élargir le point de vue ouvert si heureusement par sir Henry Rawlinson, et à poser deux ordres de conclusions :

1° Les Chaldéens et les Babyloniens avaient sur les douze mois de l'année des mythes appartenant pour la plupart à la série des traditions antérieures à la séparation des grandes races de l'humanité descendues du plateau de Pamir, car ils ont leurs analogues chez les Sémites purs et chez les nations aryennes; ces mythes ont été localisés par eux dans les différentes époques de l'année, quand ils habitaient déjà les plaines de l'Euphrate et du Tigre, non au point de vue des occupations agricoles, mais en rap-

port avec les grands phénomènes périodiques de l'atmosphère et les phases de la marche annuelle du soleil, telle qu'elle se manifestait dans cette région ; de là sont venues les figures attribuées aux douze mansions solaires dans le zodiaque et les noms symboliques donnés aux mois par les Accadiens.

2° Ce sont ces mythes dont la succession et l'enchaînement servaient de fondement à l'histoire épique d'*Izdubar*, le héros igné et solaire, et dans le poème qu'Assourbanipal fit copier à Érech chacun d'eux faisait l'objet d'une des douze tablettes, répondant comme douze chants distincts aux douze mois de l'année.

Malheureusement l'état de mutilation de l'épopée d'*Izdubar* n'a laissé parvenir jusqu'à nous qu'une partie des épisodes auxquels elle servait de cadre ; six des tablettes, celles qui correspondaient aux 1er, 3e, 7e, 8e, 9e et 12e mois, ont disparu, ou du moins il n'en reste pas de vestiges suffisants pour qu'on puisse en déterminer les sujets. Mais il n'est pas absolument impossible de chercher, par la comparaison de la désignation du signe zodiacal et de l'appellation du mois dans la nomenclature symbolique accadienne, à retrouver ce que pouvaient être les mythes se rapportant à quelques-uns de ces mois. Il est du moins en ce genre une coïcidence qui me frappe et qui a cela de curieux qu'elle nous conduit à entrevoir encore un point de contact entre les traditions babyloniennes et les souvenirs primitifs de la Bible.

Le troisième mois de l'année, sivan, s'appelle « le mois de la construction en briques » (*ab munga*), et c'est dans ce mois, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, qu'une prescription rituelle fixait la cérémonie liturgique du moulage des briques pour les constructions sacrées et les édifices royaux. La religion consacrait ici un usage résultant des conditions physiques du climat. En Chaldée et en Babylonie, on bâtissait la masse des édifices en briques simplement séchées au soleil. Le mois de sivan, mai-juin, coïncide avec le moment où les eaux de l'Euphrate et du Tigre, accrues pendant mars et avril, commencent à baisser; l'état de la terre, abandonnée par les fleuves, permet alors de mouler facilement des briques que l'on fait ensuite sécher par le soleil, ardent déjà à cette époque; mais il ne fait pas encore assez chaud pour que la brique crue se fendille, ce qui arriverait inévitablement si on la faisait sécher en juillet ou en août. En voyant attestée par les inscriptions royales l'importance solennelle qu'avait au point de vue religieux la cérémonie de la fabrication des briques, et en constatant qu'elle est rappelée par le nom symbolique du mois, il est difficile de ne pas croire que le mythe s'y rapportait aussi, qu'il avait trait à une fondation de ville, sans doute de la première ville. Or, le signe du troisième mois dans le zodiaque était pour les Chaldéens, comme pour nous encore, le signe des gémeaux. Comment, dès lors, ne pas se souvenir du récit biblique qui lie la construction de la première

ville au premier meurtre, perpétré par un frère sur son frère? C'est en effet une des notions communes au plus grand nombre de peuples, une de ces notions tout à fait primitives antérieures à la dispersion des grandes races civilisées et qui se retrouvent chez presque toutes, que la tradition qui rattache une fondation de ville à un fratricide; et il y aurait une étude curieuse à faire pour en suivre toutes les formes depuis Caïn bâtissant la première ville, Hanoch, après avoir assassiné Abel, jusqu'à Romulus fondant Rome dans le sang de son frère Rémus. Quelque hardie qu'une telle hypothèse puisse paraître, j'ai la conviction que si l'on retrouve les fragments de la troisième tablette de l'épopée d'*Izdubar*, on y lira une histoire analogue à celle de Caïn et d'Abel, comme on a lu dans la onzième un récit du déluge.

V

Pour la connaissance de l'antiquité asiatique, et même pour l'histoire générale de l'esprit humain, c'est un fait capital que la révélation de l'existence, à Babylone et en Chaldée, d'un vieux cycle de légendes épiques où les mythes religieux se mêlaient aux souvenirs des âges primitifs, ainsi qu'à l'écho des premiers développements de la civilisation nationale et des conflits de races dont le bassin de l'Euphrate et du Tigre

avait été le théâtre, cycle de légendes qui, dès une époque fort reculée, avaient été rédigées sous la forme de compositions poétiques ayant dans leur conception et dans leur marche quelque chose de très-analogue aux épopées de l'Inde. C'étaient de même, ainsi qu'on vient de le voir, des histoires de héros divins, de dieux transformés en rois primitifs, dont on racontait les actions, l'existence terrestre, les exploits guerriers, les aventures fabuleuses, les fondations de villes et d'empires, histoires qui servaient d'occasion et de prétexte pour amener, au cours des événements, les légendes cosmogoniques, sous la forme de récits épisodiques susceptibles d'un long développement.

Il est évident, en effet, que l'histoire d'*Izdubar* n'était pas une exception isolée dans la littérature babylonienne, et devait appartenir à un vaste ensemble de rhapsodies de même nature, embrassant toutes les parties de la tradition, mais demeurées, suivant toutes les vraisemblances, à l'état de morceaux séparés, n'ayant pas subi le travail de raccordement et de suture qui dans l'Inde a donné naissance au *Mahâbhârata*. Par la mention qui y est faite d'Istar comme veuve d'un dieu appelé « Fils de la vie, » quand elle épouse *Izdubar*, cette histoire se relie à un autre récit poétique, qui devait la précéder dans le cycle légendaire et dont nous possédons un curieux fragment.

C'est le récit de la descente d'Istar dans « le Pays immuable, » c'est-à-dire dans la région des morts, dans

la contrée mythique qui pour les Assyriens et les Babyloniens correspondait à l'Hadès des plus anciens poètes grecs, un enfer où n'apparaît pas — du moins dans ce que nous en connaissons — de trace d'une distinction de récompenses et de peines. J'ai tenté ailleurs un premier essai de traduction de ce morceau très-important pour la mythologie ; mais il était encore fort incomplet et renfermait plusieurs erreurs considérables ; depuis j'en ai publié le texte (1). La traduction que je donne aujourd'hui est intégrale, et je crois être en droit de la considérer comme définitive, sauf en quelques détails.

C'est au milieu du deuil du « Fils de la vie » qu'Istar descend dans les sombres régions du Pays immuable, que les Babyloniens et les Assyriens se représentaient divisé en sept cercles, sur le modèle des sphères célestes. Elle franchit l'enceinte extérieure, puis les portes des sept cercles, et à chacune le gardien infernal la dépouille d'une des pièces de son costume, de telle façon qu'elle est entièrement nue quand elle pénètre en présence de la reine de ces demeures souterraines. Celle-ci n'est autre que Belit sous sa forme chthonienne et funèbre ; elle est appelée « la Dame de la terre, » et à cette qualification une tablette mythologique fait correspondre le nom d'*Allat*,

(1) Dans mes *Textes cunéiformes inédits*, n° 30. — Il est inscrit sur la tablette côtée K 162 au Musée Britannique. M. Fox Talbot et M. Smith ont donné depuis des essais indépendants de traduction de ce texte capital.

qui se retrouve plus tard dans le paganisme arabe, et qu'Hérodote, en le citant comme Alilat et Alitta, dit formellement avoir été une des appellations principales de la divinité du principe féminin dans les régions de l'Asie. Allat, qui semble figurer ici comme une rivale jalouse d'Istar, la frappe, par l'organe de son ministre Namtar (la Peste personnifiée), de maux sur toutes les parties de son corps, et veut la retenir captive dans ses domaines. Les dieux du ciel s'émeuvent de ne pas le voir revenir; Nouah, appelé par Samas, envoie pour la faire sortir un fantôme qu'il a formé et qui impose à Allat la puissance mystérieuse du nom des grands dieux. Alors Istar, avant de remonter, entre dans le palais éternel où siége Anounnaki, le maître de l'empire des morts. Elle y reçoit les eaux de la vie, puis sort du Pays immuable en passant de nouveau par les sept portes, à chacune desquelles elle reprend la parure qu'elle y a déposée.

Le texte est entremêlé de récits, de strophes dialoguées et d'invocations; diverses circonstances porteraient même à croire qu'il se récitait dans les phases successives d'une cérémonie symbolique et commémorative, du même genre que les Plyntéries athéniennes, ou qu'il se jouait dans les temples comme une sorte de mystère.

1. Vers le Pays immuable, la région [d'où l'on ne revient pas],

Istar, fille de Sin, son oreille

a tourné; la fille de Sin [a tourné] son oreille,
vers la demeure des morts, le siége du dieu Ir. . . . .
5. Vers la demeure où il est entré sans en sortir,
vers le chemin de sa propre descente par où l'on ne revient pas,
vers la demeure où il est entré, la prison,
le lieu où ils (1) n'ont que de la poussière pour [apaiser] leur faim, de la boue pour aliment,
où l'on ne voit pas la lumière, et dans les ténèbres [ils demeurent,
10. où les ombres comme des oiseaux [remplissent] la voûte;
au-dessus des montants et du linteau de la porte s'amoncelle la terre.
Istar à la porte du Pays immuable, en approchant,
au gardien de la porte a exprimé sa volonté.
— « Gardien des eaux, ouvre ta porte (2);
15. ouvre ta porte, que moi j'entre;
si tu n'ouvres pas ta porte et que, moi, je ne puisse pas entrer,
j'assaillirai la porte, j'en briserai les ferrures,
j'assaillirai l'enceinte, je franchirai de force la clôture,
je ferai relever les morts pour dévorer les vivants (3),
20. je donnerai puissance aux morts sur les vivants. »

(1) Ceux qui y sont enfermés.
(2) C'est celle de l'enceinte extérieure de l'Hadès.
(3) Allusion à la croyance aux vampires.

— Le gardien a ouvert sa bouche et a parlé,
il a dit à la grande Istar :
— « Contiens-toi, ô Dame, ne fais point cela.
Que je puisse aller, messager de cette nouvelle, vers la reine des grands dieux. »
25. — Il est entré, gardien, et il a annoncé [à la Grande Dame de la terre :
— « Ces eaux, Istar, ta sœur [veut les franchir ;
la révélation des grands cercles. . . . . »
La Grande Dame de la terre ces eaux a. . . . . . .
comme la moisson des herbes elle a. . . . . . .
30. comme la lèvre de. . . . . le livre de ses décrets. . . . .
la décisision de son cœur elle m'a imposée, la résolution vénérée. . . . .
— « Ces eaux, moi, avec. . . . .
comme des aliments que l'on mange, comme des breuvages. . . . .
Qu'elle pleure sur les vaillants qui sont restés. . . . .
35. qu'elle pleure sur les femmes esclaves qui. . . . . fiancées. . . . .
qu'elle pleure sur le jeune fils unique qui avant le terme de ses jours [a été ravi.
Va, gardien, ouvre-lui les portes. »
— Il lui a été ouvert comme dans les temps antiques ;
le gardien a été et lui a ouvert les portes.
40. — « Entre, ô Dame de Tiggaba (1). Que. . . .

(1) La même ville que Cutha, près Babylone.

Que le palais du Pays immuable se réjouisse devant ta face. »

I

— « A la première porte, je l'ai fait entrer, je l'ai dépouillée; a été enlevée la grande tiare de sa tête. »

— « Sers-moi, gardien; tu as enlevé la grande tiare de ma tête. »

— « Entre dans l'empire de la Dame de la terre, à ce degré de ses cercles. »

II

45. — « A la seconde porte, je l'ai fait entrer, je l'ai dépouillée; ont été enlevés les pendants de ses oreilles. »

— « Sers-moi, gardien; tu as enlevé les pendants de mes oreilles. »

— « Entre dans l'empire de la Dame de la terre, à ce degré de ses cercles. »

III

— « A la troisième porte, je l'ai fait entrer, je l'ai dépouillée; ont été enlevées les pierres précieuses de son col. »

— « Sers-moi, gardien ; tu as enlevé les pierres précieuses de mon col. »

50. — « Entre dans l'empire de la Dame de la terre, à ce degré de ses cercles. »

IV

— « A la quatrième porte, je l'ai fait entrer, je l'ai dépouillée ; ont été enlevées les parures de sa poitrine. »

— « Sers-moi, gardien ; tu as enlevé les parures de ma poitrine. »

— « Entre dans l'empire de la Dame de la terre, à ce degré de ses cercles. »

V

— « A la cinquième porte, je l'ai fait entrer, je l'ai dépouillée ; a été enlevée la ceinture garnie de pierreries de sa taille. »

55. — « Sers-moi, gardien ; tu as enlevê la ceinture garnie de pierreries de ma taille. »

— « Entre dans l'empire de la Dame de la terre, à ce degré de ses cercles. »

VI

— « A la sixième porte, je l'ai fait entrer, je l'ai

dépouillée ; ont été enlevés les bracelets de ses pieds et de ses mains. »

— « Sers-moi, gardien ; tu as enlevé les bracelets de mes pieds et de mes mains. »

— « Entre dans l'empire de la Dame de la terre, à ce degré de ses cercles. »

VII

60. — « A la septième porte, je l'ai fait entrer, je l'ai dépouillée ; a été enlevé le voile de sa pudeur (1). »

— « Sers-moi, gardien ; tu as enlevé le voile de ma pudeur. »

— « Entre dans l'empire de la Dame de la terre, à ce degré de ses cercles. »

De loin de cette façon Istar est descendue dans le Pays immuable ;

la grande Dame de la terre l'a vue, et en sa présence elle s'est irritée.

65. Istar n'a plus été reine, sur soi-même elle s'est assise.

La grande Dame de la terre a ouvert sa bouche et parlé ;

à Namtar (2), son ministre, elle a exprimé sa volonté :

(1) Mot à mot : *Velamen naturæ ventris ejus.*

(2) C'est, comme je le disais tout à l'heure, la Peste personnifiée, digne ministre de la reine des enfers.

— « Va, Namtar. . . . .
fais-lui apparaître sur sa main. . . . . . . Istar,
70. un mal sur les yeux. . . . . . .
un mal sur les flancs. . . . . . .
un mal sur les pieds. . . . . . .
un mal sur le cœur. . . . . . .
un mal sur la tête. . . . . . .
75. A cause de cela je lui fais dire et pour. . . . »
Ensuite Istar, la dame. . . . . . .
Le taureau n'a plus voulu saillir pour l'accouplement [les animaux mâles et femelles ne se sont plus unis;]
l'esclave [a refusé son devoir (1);. . . . .
le maître a retiré [son. . . . . dans son. . . . .;
80. [l'esclave a retiré son. . . . . dans son flanc.

Le dieu Frère de l'intelligence, ministre des grands dieux. . . . . . .

— « Pars, Samas, accomplis. . . . . . . »

— Samas est allé, devant la face de Sin, son père (2), il a. . . . . . .

(1) Je rends ici l'idée générale, pour ne pas la traduire mot à mot. Tout ceci peint les malheurs que la captivité d'Istar amène sur la terre.

(2) Le pronom possessif de la troisième personne est en cet endroit au masculin; mais c'est le résultat d'une faute manifeste du scribe, qui se répète en plusieurs autres endroits, car dans la théogonie chaldéo-assyrienne, Sin n'est pas le père de Samas, mais d'Istar. Samas est fils de Nouah.

il est allé devant la face de Nouah, du sauveur.

85. — « Istar est descendue vers la terre ; elle n'est pas remontée.

De loin en même temps Istar est descendue vers le Pays immuable ;

le taureau ne veut plus saillir pour l'accouplement ;
les animaux mâles et femelles ne s'unissent plus ;

l'esclave refuse son devoir;......

le maître retire son...... dans son......

90. l'esclave retire son...... dans son flanc. »

— Nouah dans la sublimité mystérieuse de son cœur a pris une résolution,

il a formé pour sa sortie le fantôme d'un homme noir.

— « Va pour sa sortie, fantôme, à la porte du Pays immuable présente ta face.

Que les sept portes du Pays immuable s'ouvrent devant ta face !

95. Que la grande Dame de la terre te voie et se réjouisse devant ta face !

Dans le fond de son cœur elle se calmera, et sa colère se dissipera ;

prononce-lui le nom des grands dieux.

Tenant haut ta tête, par des miracles fixe son attention ;

comme principal miracle produis les poissons des eaux au milieu de la sécheresse. »

100. La grande Dame de la terre, en entendant cela,

trembla sur sa base et arracha sa couronne ;

elle se tourna et ne voulut pas se calmer.

— « Va (maintenant) pour sa sortie, fantôme ! Que le grand geôlier te garde (1).

Les aliments que rejette la ville seront ta nourriture ;

105. ce qui coule des égouts de la ville sera ta boisson ;

les ténèbres de la forteresse seront ton lieu d'exaltation ;

le conduit des eaux sera ta demeure.

Que l'esclavage et la misère frappent ta postérité ! »

La grande Dame de la terre a ouvert sa bouche et a parlé ;

110. à Namtar, son serviteur, elle a exprimé sa volonté :

— « Va, Mamit, nettoie le Sanctuaire éternel (2) ;

orne les frises des chapiteaux ;

fais sortir le dieu Anounnaki (3) ; assieds-le sur le trône d'or.

Istar, prends et reçois de lui les eaux de la vie. »

115. — Namtar a été, a nettoyé le Sanctuaire éternel ;

(1) Allat se venge de sa déconvenue sur le fantôme envoyé par Nouah.

(2) C'est le point le plus profond et le plus reculé du Pays immuable.

(3) L'esprit de la terre, roi de l'Hadès ; on l'identifie quelquefois avec Anou ou Bel.

il a orné les frises des chapiteaux.

il a fait sortir le dieu Anounnaki et l'a fait asseoir sur le trône d'or.

Istar a pris et reçu de lui les eaux de la vie.

— « A la première porte, je l'ai fait sortir; je lui ai rendu le voile de sa pudeur.

120. A la seconde porte, je l'ai fait sortir; je lui ai rendu les pierreries de ses mains et de ses pieds.

A la troisième porte, je l'ai fait sortir; je lui ai rendu la ceinture ornée de pierres de sa taille.

A la quatrième porte, je l'ai fait sortir; je lui ai rendu les parures de sa poitrine.

A la cinquième porte, je l'ai fait sortir; je lui ai rendu les pierres précieuses de son col.

A la sixième porte, je l'ai fait sortir; je lui ai rendu les pendants de ses oreilles.

125. A la septième porte, je l'ai fait sortir; je lui ai rendu la grande tiare de sa tête. »

— « Ainsi sa libération tu n'as pas opéré secrètement et à cause de cela. . . . . .

La tablette finit par quelques lignes très-obscures où il est de nouveau question du « Fils de la vie, sa jeune passion, » à qui l'on présente « les eaux sublimes, » et « du jour de la fête du Fils de la vie. »

Dans le livre des *Philosophumena*, rempli de si précieux renseignements sur les religions du paga-

nisme, qu'on attribue maintenant assez généralement à saint Hippolyte après l'avoir d'abord donné à Origène, il est dit qu'Isis, lorsqu'elle mène le deuil d'Osiris, et Vénus, lorsqu'elle pleure Adonis, est « couverte d'une septuple parure, car la nature a un septuple vêtement et est revêtue de sept stolas éthérées, » qui sont les orbites des planètes. Ce passage donne, je crois, la clé de tout le morceau que je viens de traduire. Le dieu « Fils de la vie, » dont Istar est en deuil quand elle descend dans les enfers, ce « jeune homme, fils unique (1), enlevé avant le terme de ses jours, » sur lequel on prononce des lamentations funèbres, n'est autre que le dieu lumineux, moissonné dans la fleur de la jeunesse, qu'on appelait Adonis à Byblos et en Cypre, et que de nombreux témoignages disent avoir été Tammuz à Babylone. Ce dernier nom n'est certainement pas sémitique, et par conséquent on est induit à en chercher l'origine et l'étymologie dans la langue accadienne. Or, dans les documents babyloniens et assyriens, le mois qui tire son nom du jeune dieu ne se presente pas précisément sous la forme *tammuz*, mais sous celle de *dûzu* ou *duvazu*. En même temps un des mots par lesquels s'exprime l'idée de « fils » en accadien et par lesquels se lit dans cette langue, d'après le témoignage formel des syllabaires d'Assourbanipal, le premier signe du nom du « Fils de la vie, » est *dû* ou *duv*. Ce dieu s'appe-

(1) C'est là une des épithètes caractéristiques d'Adonis, μονογενής.

lait donc *Du-zi* ou *Duv-zi*. Un des faits les mieux constatés de la phonétique accadienne est la confusion des articulations *v* et *m*, que l'écriture ne distinguait pas plus que l'organe ; cette confusion s'est toujours maintenue dans l'orthographe des textes cunéiformes et a persisté dans la prononciation locale de l'assyrien à Babylone jusqu'à l'époque grecque ; d'où Hésychius transcrit *Samas* en Σαώς, et Bérose *tahamti* en θαυάτθ. On comprend dès lors comment, dans le nom d'origine accadienne du « Fils de la vie, » DVZ (*Duvzi*) s'est transformé pour les peuples de la Syrie et de la Palestine en TMZ, que les Hébreux et les Phéniciens ont vocalisé ensuite *tammuz*, tandis que les Syriens, disant *tomûz*, restaient plus près de la prononciation originaire.

L'identification que je propose pour le « Fils de la vie » est encore confirmée par le fragment d'hymne bilingue, en accadien avec traduction assyrienne, contenu dans la tablette K 4950 du Musée Britannique et qui commence ainsi :

Gouffre où descend le seigneur Fils de la vie, passion brûlante d'Istar,

seigneur de la demeure des morts, seigneur de la colline du gouffre,

et continue par une série de comparaisons peignant la stérilité de la fosse qui sert d'entrée aux enfers, de l'empire qui reçoit le dieu jeune et lumineux en-

levé à l'amour de la déesse céleste. En même temps, dans un document mythologique (1), *Dûzi*, « le Fils de la vie, » est assimilé au Soleil et donné, non plus comme l'objet de la passion amoureuse d'Istar, mais comme son fils. Et dans un travail en grande partie consacré au mythe d'Adonis ou Tammuz (2) j'ai essayé, bien avant d'avoir constaté ces faits, d'établir que la conception du dieu mari ou amant de sa mère, si capitale dans les religions de l'Asie, y tenait une place essentielle.

Le morceau que nous a conservé la tablette K 162 du Musée Britannique provient donc d'un poëme sur la légende religieuse de Tammuz, et la mention du veuvage d'Istar dans l'histoire d'*Izdubar* fournit un point d'attache entre ces deux débris du cycle épique de Babylone.

Il est plus que probable qu'avant la descente d'Istar dans le « Pays immuable, » le poëme racontait la mort de *Dûzi* ou Tammuz, et je crois retrouver une trace de la manière dont elle était présentée, une sorte de traduction de cette partie du récit — abrégée et dépouillée de ses ornements de poésie, comme le récit du déluge dans les fragments de Bérose — dans un morceau d'un caractère très-particulier que le célèbre philosophe juif Moïse Maïmonide rapporte d'après le livre de l'*Agriculture nabatéenne* (3).

(1) V. A. I. ii, 59, col. 2.
(2) Dans la cinquième de mes *Lettres assyriologiques*, tome II.
(3) Maïmonide, *Moré nébouchim*, III, 29. — Le texte arabe du

« On raconte au sujet d'un personnage d'entre les prophètes de l'idolâtrie, qui s'appelait Tammuz, qu'il invita un certain roi à adorer les sept planètes et les douze signes du zodiaque. Ce roi le fit mourir d'une manière cruelle; et on rapporte que, la nuit de sa mort, toutes les idoles de differentes contrées de la terre se réunirent dans le temple de Babylone, auprès de la grande statue d'or, qui est celle du Soleil. Cette statue, qui était suspendue entre le ciel et la terre, vint se placer au milieu du temple, et toutes les autres statues se placèrent autour d'elle. Elle se mit à faire l'oraison funèbre de Tammuz et à raconter ce qui lui était arrivé; toutes les idoles pleurèrent et gémirent pendant toute cette nuit, et au matin elles s'envolèrent et retournèrent à leurs temples dans les différentes contrées de la terre. De là vient cette coutume perpétuelle de gémir et de pleurer sur Tammuz. »

En tenant compte du langage spécial à un auteur juif, qui ne peut parler des dieux du paganisme qu'en les qualifiant d'idoles, je ne doute pas que tout le monde ne soit frappé de la parenté saisissante d'accent, de couleur et de manière de présenter le récit entre ce passage et l'histoire d'*Izdubar*. L'assemblée des dieux en deuil rappelle en particulier, de la façon la plus étroite, celle qui est décrite aux lignes 118-120

passage de l'*Agriculture nabatéenne,* tout à fait conforme à cet extrait, a été publié à Saint-Pétersbourg, dans une dissertation spéciale, par M. Chwolsohn.

de la tablette traduite en entier par M. Smith. On peut donc encore ici reconnaître, comme dans certains passages de Bérose, un fragment de l'épopée babylonienne, conservé de troisième ou de quatrième main dans une traduction abrégée, et il me semble qu'on est en droit de le compter comme élément de restitution de la première partie de l'histoire de Tammuz. D'autant plus que le texte arabe ajoute ce fait, que nous reconnaissons aujourd'hui comme très-exact, que les prêtres babyloniens possédaient un recueil de poésies sur Tammuz.

Les érudits ont beaucoup discuté sur la nature, l'origine et la valeur de l'étrange livre de l'*Agriculture nabatéenne*. Entre la confiance dépourvue de toute critique de M. Chwolsohn, qui acceptait cette compilation de très-basse époque comme une œuvre prodigieusement antique de la littérature originale babylonienne, et l'hypercritisme de M. Gutschmidt, qui le regardait comme inventé de toutes pièces au neuvième siècle après Jésus-Christ et ne contenant rien que de méprisable, il y a un moyen terme à tenir, et il me paraît que la plus juste appréciation a été celle de M. Renan. L'*Agriculture nabatéenne* a été rédigée en très-grande partie à l'aide de documents araméens composés dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces documents pouvaient renfermer un certain nombre de débris, plus ou moins altérés par les versions successives, mais remontant véritablement à la source babylonienne et en ayant même conservé la couleur

dans une certaine mesure. La chose est d'autant plus vraisemblable que les écoles sacerdotales de Borsippa et d'Orchoé étaient encore debout au temps de Strabon et de Pline, et que la langue assyrienne était demeurée vivante, avec l'usage de l'écriture cunéiforme, au moins jusqu'au règne de Domitien; M. Oppert vient de le prouver par un document formel qui mentionne le roi parthe Pacorus. L'exemple de Bérose avait eu sans doute des imitateurs, et bien des indices donnent à penser que du sein des écoles de Borsippa et d'Orchoé il avait dû sortir plus d'une version, surtout de textes religieux, soit en grec, soit en araméen. C'est ainsi qne je m'explique l'origine du morceau sur Tammuz, qui porte en lui-même l'empreinte si manifeste de sa provenance première. Tout n'est donc pas à mépriser dans l'*Agriculture nabatéenne*, et les assyriologues feront bien d'en étudier soigneusement le texte, car il doit renfermer, au milieu d'un fatras de choses sans valeur, plus d'un morceau de la même nature.

VI

Mais ce sont les fragments de Bérose qui nous ont conservé le plus d'indications sur les sujets qu'embrassait le cycle de la poésie mythologique et épique de Babylone, au moins sur les récits cosmogoniques qui s'y introduisaient à la façon de celui du déluge

dans l'histoire d'*Izdubar*, sous la forme d'épisodes racontés au milieu des aventures des héros. Toutes les traditions provenant du premier et du second livre des *Antiquités chaldéennes*, contenues dans les morceaux qu'Eusèbe et Georges le Syncelle nous ont conservés à cause de leur ressemblance avec les récits bibliques, sur la création ou plutôt l'organisation de l'univers par Bel coupant en deux Omoroca (*Belit Um-Uruk*), la matière passive et incréée, sur les dix roix antédiluviens, sur la Tour des langues et la guerre des trois frères ennemis personnifiant les trois races primitives admises par la légende, tout cela devait y avoir trouvé successivement sa place dans des compositions différentes, aussi bien que l'histoire du déluge.

Les tablettes cunéiformes découvertes par M. Smith sont même de nature à jeter un jour très-neuf et très-précieux sur ce que devait être le plan du livre de Bérose dans ses portions relatives aux premiers âges et aux temps mythiques. Nous n'avons de ce livre que des fragments détachés et sans lien entre eux, dont l'enchaînement est fort difficile à saisir. On n'entrevoit cet enchaînement qu'entre l'histoire des rois antédiluviens et le déluge lui-même. Mais aujourd'hui qu'un texte original nous met à même de connaître ce qu'était le cadre de quelques-uns des morceaux du cycle épique, on est induit à attacher une grande importance à des indices jusqu'à présent négligés, d'où il résulterait que Bérose avait, dans

une certaine mesure, conservé dans les récits qu'il offrait aux Grecs ce cadre d'épopée avec ses épisodes. Tout mutilés qu'ils sont, les fragments parvenus jusqu'à nous montrent que plusieurs des narrations cosmogoniques les plus importantes de son livre étaient présentées sous la forme de récits placés dans la bouche de personnages divins ou héroïques mis en action, sous la forme de discours, de révélations épisodiques intervenant au cours d'une histoire continue qui y servait de lien. Les abréviateurs eux-mêmes y avaient laissé ce caractère.

Le récit de la naissance et de l'organisation du monde céleste et terrestre, par lequel s'ouvrait le livre, est donné comme une révélation du dieu Oannès, dont la mise en scène semble l'écho du début d'une composition d'épopée mythologique.

« Il y eut à l'origine, à Babylone, une multitude d'hommes de diverses nations, qui avaient colonisé la Chaldée, et ils vivaient sans règle, à la manière des animaux. Mais dans la première année [du monde], apparut, sortant de la mer Érythrée, dans la partie où elle touche à la Babylonie, un animal doué de raison, qu'on appelle Oannès. Ce monstre avait tout le corps d'un poisson, mais au-dessous de sa tête de poisson une seconde tête qui était celle d'un homme, des pieds d'homme sortant de sa queue et une parole humaine; son image se conserve jusqu'à ce jour (1).

(1) Cette figure du dieu, tont à fait conforme à la description de

L'animal en question passait toute la journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture, leur enseignant les lettres, les sciences et les principes de tous les arts, les règles de la fondation des villes, de la construction des temples, de la mesure et de la délimitation des terres, les semailles et les moissons, enfin l'ensemble de ce qui adoucit les mœurs et constitue la civilisation, de telle façon que depuis lors personne n'a plus rien inventé de nouveau. Puis, au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès rentrait dans la mer et passait la nuit au milieu de l'immensité des flots, car il était amphibie. Par la suite, il parut encore d'autres animaux semblables, dont l'auteur annonce qu'il parlera dans l'histoire des rois. Il ajoute que Oannès écrivit sur l'origine des choses et les règles de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes. [Voici ce que disait ce livre.] Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, etc. »

Le récit de la construction de la Tour et de la confusion des langues était aussi placé dans la bouche d'un personnage désigné sous le nom de la Sibylle, ainsi que l'atteste le langage formel d'un fragment de l'abrégé d'Alexandre Polyhistor. Nombre d'écrivains, d'ailleurs, parlent également du discours de la Sibylle dans le livre de Bérose, et il était même tellement

Bérose, s'est retrouvée sur les monuments de l'art assyrien et babylonien.

célèbre, cent cinquante ans seulement après la composition de l'ouvrage du prêtre chaldéen, qu'il servit de texte à un Juif alexandrin pour forger, sous Ptolémée Philométor, vers 165 avant Jésus-Christ, le plus ancien morceau que renferme la collection des vers sibyllins. Ce fut le point de départ de la légende judéo-chrétienne qui fit ensuite enregistrer au nombre des Sibylles une Sibylle babylonienne à laquelle on donna le nom de Sambéthé ou Sabbé.

Voici le passage d'Alexandre, conservé par Eusèbe :

« La Sibylle dit que lorsque les hommes avaient encore une seule langue, quelques-uns d'entre eux entreprirent de construire une tour immense, afin de monter jusqu'au ciel. Mais la divinité, ayant fait souffler les vents, les bouleversa et donna à chacun une langue propre; d'où la ville fut appelée Babylone. Et après le déluge naquirent Titan et Prométhée. »

Abydène mentionne en une seule ligne, immédiatement après la Tour des langues, la guerre des trois frères ennemis, chefs de races dont les noms avaient été rendus en grec Cronos, Titan et Iapétos (ou Prométhée). L'historien arménien Moïse de Khorène en donne un récit plus développé, qu'il affirme avoir emprunté à Bérose, ou plutôt à ses abréviateurs, récit offrant des traits d'une nature fort spéciale, des circonstances en rapport avec certaines expressions allusives des textes cunéiformes, et dans lequel la

déesse Istar joue un rôle digne d'une grande attention. Or il précise que ce récit était la continuation du discours de la Sibylle. Et ceci est confirmé par le morceau des poésies pseudo-sibyllines dont je parlais tout à l'heure. L'auteur, qui avait certainement l'ouvrage même de Bérose sous les yeux, puisqu'il écrivait quatre-vingts ans avant Alexandre Polyhistor, et qui tenait à donner un caractère bérosien au langage de sa Sibylle, a inséré dans ses vers l'histoire de la guerre des trois frères en la paraphrasant, en la mêlant d'éléments étrangers, empruntés à la mythologie grecque et principalement à la *Théogonie* d'Hésiode, de manière à y greffer le mythe hellénique de la Titanomachie. Mais s'il l'a ainsi dénaturé, son œuvre de faussaire ne contribue pas moins à prouver que le récit en question faisait chez Bérose partie du discours de la Sibylle et devait avoir un certain caractère poétique, où se conservait quelque chose de l'accent des vieilles compositions auxquelles il avait été originairement emprunté.

VII

L'épopée babylonienne n'était même pas exclusivement mythologique; son domaine se prolongeait jusque dans les temps de l'histoire. L'instinct particulier et la faculté de l'esprit qui donne naissance à

cette forme de légendes était si naturel, si bien inné chez les Babyloniens, qu'à côté des documents d'un caractère sèchement positif conservés avec soin dans les archives des palais et des temples, la tradition populaire avait transformé en héros épiques, à la vie entourée de circonstances légendaires, des monarques d'un caractère tout réel, ayant vécu dans les siècles pleinement historiques et dont on possédait les annales officielles, sans trace d'aucune de ces circonstances.

Il n'y a pas dans toute la période de l'ancien empire chaldéen de figure plus historique que celle de Sargon Ier, qui régnait environ 2000 ans avant l'ère chrétienne. Continuant la série des rois aux noms sémitiques qui depuis plusieurs siècles dominaient dans la ville d'Aganê (1), au nord de Babylone, il étendit sa puissance bien au-delà des limites de celle de ses prédécesseurs. Détruisant la plus grande partie des petits royaumes entre lesquels ces contrées étaient alors divisées, il conquit toute la Babylonie et la Chaldée, sauf Larsa et Apirak, et en fit un seul État. Il vainquit les Élamites et soumit la Syrie à son sceptre, préparant les voies à son fils Naram-Sin, qui atteignit jusqu'aux frontières de l'Égypte. Il fut aussi un législateur fameux, et le roi qui dans ces temps reculés s'occupa le plus activement du progrès

(1) Le quartier de Sippara, situé de l'autre côté de l'Euphrate; on le considérait comme une ville distincte.

des sciences sacerdotales. C'est lui qui créa la grande bibliothèque d'Érech, à l'imitation de celle qui avait valu à Sippara son nom de « ville des livres; » il paraît même avoir renouvelé et beaucoup accru celle de cette dernière cité. Il rebâtit magnifiquement le palais d'Aganê et la pyramide sacrée de la déesse Anounit, fameuse sous le nom d'*Ulbar*. Nous possédons dans les copies qu'en fit faire Assourbanipal une partie notable des grands ouvrages d'astronomie et d'astrologie, de magie, de grammaire et de législation qu'il avait fait composer, et qui résumaient les travaux comme les traditions du sacerdoce chaldéen. Ses exploits guerriers et les principaux événements de son règne nous sont connus année par année, grâce aux tables astrologiques contemporaines qui les enregistrent en face des augures tirés des apparences de la lune dont l'observation avait coïncidé avec ces événements.

Ce roi devint plus tard l'objet d'un culte héroïque; et c'est même le seul exemple d'un fait de ce genre que nous puissions jusqu'à présent constater en Babylonie. Alors autour de son nom, resté justement grand dans le souvenir des peuples et grandi encore par l'ancienneté, se forma une légende à demi-mythique, ayant trait spécialement à son enfance et à son élévation au trône. Nous trouvons l'écho de cette légende dans le texte d'une curieuse petite tablette qui provient de la bibliothèque de Ninive. Sargon l'Ancien y est censé prendre la parole et raconter sa

vie en défiant aucun roi postérieur d'être aussi grand que lui (1). Quand même le caractère fabuleux du récit n'éclaterait pas aux regards autant qu'il le fait, il suffirait de la langue de ce document, où l'on ne voit plus une seule marque d'archaïsme, pour établir qu'il n'a été composé que bien des siècles après le monarque dans la bouche duquel est placé le discours. Il y avait à Aganê une statue de « Sargon, roi de justice, méditateur des lois, méditateur des choses heureuses, » comme il est appelé dans quelques documents (2), et cette image y recevait les honneurs divins. Il est probable que c'est l'inscription de la base dont nous possédons ici la copie.

1. Sargon, le roi puissant, le roi d'Aganê, c'est moi.

Ma mère fut enceinte sans connaître mon père. Le frère de mon père opprimait le pays.

Dans la ville d'Azoupirani (3), qui est située sur la rive de l'Euphrate,

elle me conçut. Ma mère enceinte me mit au monde dans un lieu caché.

5. Elle me déposa dans une corbeille de joncs dont elle ferma le couvercle avec de l'asphalte ;

(1) Publiée, mais en partie seulement, dans le t. III des *Cunéiform inscriptions of Western Asia,* cette tablette a été déjà l'objet des études de M. Smith et de M. Fox Talbot.

(2) W. A. I. ii, 48, l. 40.

(3) Localité du voisinage de Sippara.

elle me confia au fleuve, dont l'eau ne pouvait pas venir sur moi.

Le fleuve me reçut; il me porta jusque vers Akki l'ouvrier irrigateur (1).

Akki l'ouvrier irrigateur, dans la bonté [de son cœur], me recueillit.

Akki l'ouvrier irrigateur m'éleva comme [son] fils.

10. Akki l'ouvrier irrigateur m'établit comme jardinier,

et Istar dans ma profession de jardinier me fit prospérer.

Au bout de] cinq ans je m'emparai du pouvoir royal.

J'ai gouverné [les hommes] à la face brune (2), j'ai. . . . .

Sur les pays les plus difficiles d'accès j'ai fait rouler mes chars de guerre en bronze.

15. J'ai dominé les contrées supérieures,

j'ai commandé] aux rois des contrées inférieures.

J'ai pris trois fois. . . . .; j'ai soumis Dilmoun (3);

(1) Mot à mot « homme — d'eau — tireur; » c'est l'ouvrier qui manœuvre, pour l'arrosement des champs, l'antique machine appelée des Arabes actuels *schadoûf*, qui servait et sert encore sur l'Euphrate comme sur le Nil.

(2) Cette mention de la race brune des Kouschites comme formant, à l'époque de Sargon Ier, la population d'une portion de la Babylonie, est extrêmement importante au point de vue historique et ethnographique.

(3) Ile sacrée située dans le golfe Persique, à peu de distance de l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre. Elle formait un royaume particulier.

j'ai fait plier la grande Douban (1); j'ai détruit
. . . . (2).

Quand un roi qui me succédera dans l'avenir [comme moi

20. gouvernera les hommes à face brune, ...

sur les pays les plus difficiles d'accès [fera rouler] ses chars de guerre [en bronze,

dominera les contrées supérieures

et commandera] aux rois des contrés inférieures,

prendra trois fois. . . . . [soumettra Dilmoun,

25. fera plier la grande Douban [détruira. . . . .

mon image sera enlevée ?] de ma ville d'Aganê.

Le début de ce récit semble comme une sorte de contre-épreuve de l'histoire biblique de l'enfance de Moïse. La légende de Sargon l'Ancien est peut-être encore plus voisine dans tous ses détails des traditions populaires romaines sur Romulus, né secrètement d'une fille de roi, exposé dans son berceau sur le fleuve qui le porte au pied du figuier Ruminal, où le découvre le berger Faustulus, élevé par ce berger comme son propre fils, grandissant dans la vie des champs et devenant tout d'abord le chef d'une troupe d'aventuriers, puis le fondateur de la Ville Éternelle.

(1) Ville de la Chaldée, qui est encore mentionnée par Darius, fils d'Hystape, dans l'inscription de Behistoun; mais ce n'était plus qu'une ville de second ordre, tandis qu'elle paraît avoir eu une importance beaucoup plus grande dans les temps antérieurs.

(2) Ici s'arrête le texte publié dans W. A. I. iii, 4, 7; c'est par M. Smith qu'on connaît la suite.

Dans la mythologie grecque nous trouvons encore des histoires analogues, comme celle du coffre dans lequel Acrisius enferme Danaé et son fils Persée pour les jeter à la mer, et celle de Dionysus enfant transporté sur les flots dans un coffre jusqu'à la côte de Brasiæ en Laconie. Et quand on lit dans Hérodote la légende qui s'était formée sur l'enfance de Cyrus, légende où il n'est pas question, sans doute, de la corbeille flottant sur les eaux d'un fleuve, mais où le fondateur de la monarchie des Perses est représenté comme un enfant de race royale exposé par l'ordre de son grand-père, recueilli par un berger qui l'élève en le faisant passer pour son fils, et arrivant jusqu'à l'adolescence au milieu de ses rustiques compagnons, il est difficile de ne pas la rapprocher des récits que nons venons de rappeler. Chez toutes les races de l'antiquité, l'imagination populaire s'est complue à entourer de ces circonstances, qui roulent dans le même cercle, l'enfance des grands chefs de peuples, les fondateurs d'empires, de ceux qui ont appelé des nations nouvelles à la puissance et les ont fait sortir de l'obscurité.

La tradition du chef d'une dynastie des rives de l'Euphrate, qui aurait été jardinier avant de devenir roi, a été connue des Grecs. Un écrivain de l'époque byzantine, Agathias, la raconte d'après des auteurs plus anciens aujourd'hui perdus, mais sous des noms de pure fantaisie. Ce n'est plus qu'une altération lointaine de la légende originale d'Aganê, mais elle

n'en est pas moins curieuse à mettre en regard du récit de la tablette cunéiforme.

« Les premiers, parmi ceux dont nous avons ouï parler, les Assyriens sont dits avoir soumis toute l'Asie, à l'exception de l'Inde au-delà du Gange. Ninus paraît avoir été le premier à fonder parmi eux une royauté puissante ; après lui vint Sémiramis et ensuite leurs descendants jusqu'à Béléus, fils de Delcétade. En effet, la race de Sémiramis s'étant éteinte avec ce Béléus, un certain Bélétaras, jardinier, intendant et inspecteur des jardins royaux, parvint à cueillir contre toute attente le fruit de la royauté, et greffa le pouvoir suprême dans sa famille, comme le racontent Bion et Alexandre Polyhistor. »

Les légendes de ce genre se formaient vite, et l'on en vit naître à Babylone jusqu'à la fin de sa splendeur. Abydène, évidemment d'après Bérose, en racontait une fort curieuse et fort saisissante sur la fin de Nabuchodorossor.

« Les Chaldéens disent que, monté sur les terrasses de son palais, il fut tout à coup possédé d'un dieu et prononça cet oracle : « Moi, Nabuchodorossor, je vous prophétise, ô Babyloniens, le malheur qui va fondre et que ni Bélus, mon auteur, ni la reine Beltis, n'ont eu la puissance de persuader aux déesses du destin de détourner. Un mulet perse viendra, ayant pour

auxiliaires vos propres dieux, et il vous imposera la servitude. Son complice sera un Mède, dont l'Assyrie se glorifiait. Plût aux dieux qu'il eût pu, avant de trahir ses concitoyens, périr englouti dans un gouffre ou dans la mer, ou se tournant vers d'autres voies errer dans les déserts où il n'y a ni villes ni sentiers foulés par le pied des hommes, où les bêtes fauves habitent librement et où volent les oiseaux, et seul être perdu dans les rochers stériles et les ravins! Quant à moi, puissé-je atteindre un terme meilleur avant que cette pensée n'entre dans son esprit! » En disant ces mots il disparut aux yeux des hommes. »

Dans l'allusion que font les paroles attribuées à Nabuchodorossor à un personnage d'origine médique, occupant une grande situation dans l'empire de Babylone, qui aurait contribué à livrer la ville aux Perses, il y a peut-être une indication de nature à guider pour trouver la clé de l'énigme du fameux Darius le Mède, qui a inspiré déjà tant de conjectures démenties par les faits. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette recherche. Je me bornerai donc à faire remarquer quelle étroite parenté cette légende sur Nabuchodorossor, dont l'origine réellement babylonienne ne peut guère être contestée, offre avec le chapitre IV du livre de Daniel. Je ne doute pas, pour ma part, qu'en présence des résultats du déchiffrement des textes cunéiformes, on ne doive réviser la condamnation, portée beaucoup trop vite

par l'école qui prétend dans l'étude des Livres Saints être en possession du privilége exclusif de la critique, con:re le livre auquel est attaché le nom du grand prophète de la Captivité. Le texte que nous en possédons porte dans sa langue la marque d'une rédaction récente, mais le fond est beaucoup plus ancien que les exégètes d'aujourd'hui ne le prétendent. La couleur en est très-exactement babylonienne, et les détails de mœurs sur la cour de Babylone, confirmés déjà par presque tous les monuments, sont d'une exactitude à laquelle n'aurait pas pu atteindre un écrivain de la Palestine au troisième ou au second siècle avant l'ère chrétienne.

VIII

Depuis une vingtaine d'années on a prodigieusement abusé de la théorie des races en histoire ; ce sont surtout les aryanistes qui s'en sont faits les apôtres et qui, l'exagérant au delà de la juste mesure, se sont efforcés de tout ramener à l'objet de leurs études. A entendre certains d'entre eux, dont les idées ont été acceptées docilement par une notable portion du public et se répètent à satiété sans qu'on prenne la peine de les contrôler, l'épopée aurait été dans le monde une chose exclusivement propre à la race aryenne, une création spéciale à son génie, et rien

de pareil ne se serait développé dans une autre race. On peut s'étonner du succès d'une pareille affirmation, quand l'existence chez les peuples ougro-finnois d'une épopée aussi développée et aussi remarquable que le *Kalevala* suffisait à la réfuter.

Sans aller jusqu'à cette exagération, M. Renan a soutenu à plusieurs reprises — et c'est même une de ses idées favorites — la thèse de l'inaptitude absolue de la race sémitique à la conception de la poésie épique. C'est dans la préface de sa traduction de Job qu'il l'a exposée avec le plus d'éclat et de séduction.

« L'imagination des peuples sémitiques n'est jamais sortie du cercle étroit que traçait autour d'elle la préoccupation exclusive de la grandeur divine. Dieu et l'homme en présence l'un de l'autre, au sein du désert, voilà l'abrégé, et, comme l'on dit aujourd'hui, la formule de toute leur poétique. Les Sémites ont ignoré les genres de poésie fondés sur le développement d'une action, l'épopée, le drame et tous les genres de spéculation fondés sur la méthode expérimentale ou rationnelle, la philosophie, la science (1). »

M. Renan, quelques pages plus loin, refuse com-

(1) Les tablettes cunéiformes prouvent, au contraire, que les sciences tenaient une grande place dans les préoccupations intellectuelles des Babyloniens et des Assyriens, et qu'ils y apportaient, à côté d'idées bizarres, un remarquable esprit de méthode.

plétement aux Sémites le développement mythologique et la faculté d'imagination qui l'a produit. Il parle d'une des images les plus poétiques et les plus saisissantes du livre de Job.

« On croit lire les Vêdas en voyant l'Aurore saisir les coins de la terre pour en chasser les méchants et changer la face du monde comme le sceau change la terre sigillée. Mais tout cela reste infécond. Chez les Ariens, ces attributions de l'Aurore fussent devenues un acte ou une aventure d'une déesse ; puis, avec le temps, cessant d'être comprises, elles eussent produit des contes bizarres où le caprice des poètes se fût donné carrière..... Puis on eût cherché dans ce récit, interprété avec une latitude indéfinie, une matière pour des drames, des allégories, des compositions littéraires de toute espèce. »

Et il ajoute que chez les Sémites « ces hardies images ne dépassent jamais la métaphore. »

La fameuse doctrine de M. Renan sur les caractères essentiels du génie de la race sémitique, qui généralisait à toute la race, comme une disposition commune, le génie particulier du peuple hébreu et l'esprit de son monothéisme, où il faut pourtant bien voir au moins un fait historiquement exceptionnel au milieu de toutes les populations voisines, quand on se refuse à y reconnaître un privilége d'origine surnaturelle, cette doctrine, dis-je, a été réfutée d'une

manière complète par les savants les plus compétents, et son auteur lui-même ne la soutient plus qu'avec de grandes atténuations. On a prouvé en effet l'inanité de ce prétendu monothéisme fondamental des Sémites. On a rassemblé les preuves innombrables qui montrent à Babylone, en Assyrie, en Phénicie, en Syrie, chez les Arabes jusqu'à Mahomet, en un mot chez tous les Sémites, sauf les Hébreux, l'existence d'un polythéisme aussi caractérisé que celui des peuples aryens, un polythéisme comptant autant de dieux divers, si ses conceptions sont d'une autre nature et si l'origine de ses personnages divins est plus métaphysique, en rapport moins direct avec des phénomènes déterminés de la nature. La démonstration a été si péremptoire que la polémique antibiblique a depuis lors changé de terrain, et qu'à la théorie de M. Renan s'en est substituée une autre, non moins facile à réfuter, celle qui veut que les Hébreux aient été, jusqu'à une époque très-tardive, polythéistes comme les peuples qui les entouraient, et que le monothéisme mosaïque soit une invention des prophètes contemporains de la fin du royaume de Juda.

Mais si le fait du polythéisme sémitique est incontestable, on pouvait se demander s'il s'était borné à peupler le ciel d'une hiérarchie de dieux gardant un certain caractère abstrait, gouvernant le monde sans sortir d'un rôle immuablement fixé, manquant en un mot de toute vie poétique, si jamais les peuples appartenant au grand rameau de l'humanité qui a

couvert la Syrie et l'Arabie, avec le bassin de l'Euphrate et du Tigre, avaient possédé ce genre particulier d'imagination qui transforme les formules religieuses en mythes en action et ouvre à la fantaisie des poètes le riche domaine de l'épopée mythologique. Tout ce côté de la théorie de M. Renan restait donc intact, puisqu'on ne pouvait y opposer aucune preuve directe.

La découverte de M. Smith et les faits qu'elle permet de grouper autour d'elle, pour en confirmer les conséquences, doivent désormais lever les doutes qui subsistaient sur ce point, et modifier, par la révélation du cycle épique de Babylone, les idées qui prévalaient encore dans beaucoup d'esprits. La forme particulière d'imagination que l'on tendait à refuser aux Sémites, nous la voyons maintenant se manifester par des preuves incontestables chez un des principaux peuples de langue sémitique, et son existence se traduit dès les temps les plus reculés, au sein de la plus grande cité de l'Asie antérieure, dans le foyer de culture intellectuelle, scientifique et religieuse dont l'influence a rayonné en souveraine sur toute la race sémitique, par un large développement de la branche de littérature que M. Renan regardait comme faisant absolument défaut chez cette race. Car l'ingénieux écrivain semble avoir précisément décrit les caractères qu'il faut maintenant reconnaître aux épopées babyloniennes du genre de l'histoire d'*Izdubar*, quand il indiquait les particularités de la forme de

développement poétique qu'il s'efforçait de montrer comme étrangères aux Sémites. Il y a là tout un ordre de données que rien ne permettait de pressentir, et dont la constatation est une véritable conquête pour l'histoire des premières civilisations humaines.

Que si, l'existence de l'épopée babylonienne une fois établie, on essayait de déterminer en quoi son génie différait de celui de l'épopée aryenne, il serait peut-être dès à présent permis de conclure des fragments originaux qui en ont été retrouvés — quoiqu'ils soient encore bien peu nombreux pour permettre d'asseoir un jugement définitif — qu'elle avait un caractère moins héroïque. Elle tournait plus naturellement au conte merveilleux, et dans ce qu'on en a traduit nous n'apercevons rien de cette expression si vivante et si émue des sentiments humains que les poètes de la Grèce et de l'Inde savent introduire dans leurs œuvres, et qui fera leur éternelle gloire. En même temps, et c'est ce qui m'y frappe davantage, elle a dans son esprit et dans son aspect quelque chose de plus evhémériste. Chez les Indiens, comme chez les Grecs, les héros sont bien, à l'origine, des conceptions divines, des formes terrestres des dieux; mais dans la poésie ils s'en distinguent et ne se confondent point avec eux : ils forment une classe de personnages à part. Ce ne sont point généralement les dieux eux-mêmes, gardant le nom sous lequel on les adore, qui sont transformés en rois antiques, vivant d'une vie terrestre et sujets aux infirmités des mor-

tels, comme *Izdubar* dans les documents étudiés par M. Smith.

Il est difficile de croire, du reste, que le cycle épique de Babylone et de la Chaldée ait constitué une exception isolée, sans avoir produit rien d'analogue chez les peuples de même race, de même langue et de même civilisation.

Les Assyriens, eux aussi, avaient une légende poétique, une épopée nationale, d'un caractère sans doute plus guerrier et plus héroïque que celle des Babyloniens, comme leur peuple était lui-même plus guerrier, mais ayant de même pour fondement des mythes religieux. Les documents qui viennent d'être mis en lumière éclairent, en effet, sous un aspect tout nouveau les récits que Ctésias rapporta du fond de l'Asie et présenta aux Grecs comme l'histoire véritable de la monarchie assyrienne. Depuis qu'on a eu, par le déchiffrement de l'écriture cunéiforme, accès dans les sources indigènes et contemporaines des annales de l'Assyrie, on sait positivement que ces narrations brillantes et poétiques, auxquelles on avait trop longtemps attaché une foi qu'elles ne méritent pas, n'ont absolument rien à voir avec l'histoire réelle. Dans les récits sur Ninus et Sémiramis, l'Hercule androgyne et la Vénus guerrière dont les noms les plus habituels sont Adar et Istar (1); sur la querelle de Nannarus et de Parsondas, deux personnages

(1) J'ai étudié spécialement ce récit dans un mémoire inséré au recueil de l'Académie de Belgique.

à l'aspect ambigu, dont le premier est certainement le dieu de la lune, Sin, bien des fois désigné dans les textes cunéiformes sous le surnom de *Nannarou*, « le lumineux, » et le second encore une fois l'Hercule androgyne, dont le nom dans cette circonstance est composé de la réunion des deux formes, accadienne et assyrienne, de sa qualification la plus importante, celle du « Puissant, » *Bar-Samdan ;* enfin sur le bûcher de Sardanaple, donnée dont Ottfried Müller et Raoul Rochette ont montré depuis longtemps la nature toute religieuse, attestée par la cérémonie du bûcher de l'Hercule asiatique qui se célébrait solennellement chaque année en Assyrie, en Phénicie et en Syrie ; dans tous ces récits, qui portent une empreinte commune si nettement déterminée, on a reconnu des mythes sacrés, des histoires symboliques de dieux transportées sur la terre et transformées en événements humains. Ceci n'est plus contestable ; mais on se demandait encore d'où la connaissance avait pu en venir au médecin d'Artaxerce Mnémon, et qui leur avait donné cette forme.

Il devient probable aujourd'hui, quand on compare ces récits à ceux de même nature dont Assourbanipal avait fait recueillir les copies en Chaldée, que ce sont les Assyriens eux-mêmes qui avaient tiré des mythes en question, et d'autres sans doute, — car nous sommes loin de connaître tous les récits que faisait Ctésias sur les rois qu'il énumérait, — les éléments d'une épopée nationale, présentant les mythes comme

une histoire primitive, et grandissant ainsi démesurément l'antiquité de leur peuple. Et en effet le roi Sargon, le vainqueur de Samarie et le constructeur du palais de Khorsabad, atteste l'existence de ce cycle de légendes, plaçant avant l'histoire réelle de longues dynasties fabuleuses, quand il parle de trois cent cinquante rois qui l'ont précédé sur le trône; d'après ce que l'on sait aujourd'hui de la naissance relativement récente de la monarchie et de la nation même des Assyriens, il y avait au moins deux cent soixante, sur ces trois cent cinquante rois, qui appartenaient au pur domaine de la fable. Ctésias dut connaître par des traductions plus ou moins fidèles, à la cour de Suse, les récits de l'épopée héroïque assyrienne, et son imagination de Grec fut sensible à ce qu'ils avaient précisément d'éclatant et d'épique; en les recueillant comme les véritables annales de cet empire, qui dans sa chute même avait laissé derrière lui un tel renom de grandeur guerrière, et en les offrant à ce titre à ses compatriotes, il fit exactement la même chose que ceux des modernes qui ont été chercher une tradition nationale sur l'histoire antique de la Perse dans le *Schah-Namèh* de Firdouçi, et qui ont enregistré dans leurs livres historiques les exploits de Djemschid et de Féridoun, dernières transformations héroïques de dieux dont les ancêtres des Aryas orientaux avaient conçu les mythes sur les bords de l'Oxus, antérieurement à la séparation des Iraniens et des Indiens.

Le plus développé des fragments sur la religion et la cosmogonie des Phéniciens, provenant du livre fameux de Sanchoniathon, que les compilateurs d'extraits auxquels Eusèbe les a empruntés avaient si maladroitement cousus les uns au bout des autres, et que la critique contemporaine est parvenue à distinguer, le plus développé de ces fragments est comme le sommaire d'une épopée théogonique, dont le plan aurait eu quelque analogie avec celle d'Hésiode. Tous les dieux de la Phénicie, distribués par générations successives, y entrent en scène les uns après les autres dans le développement d'un même récit en action. La disposition de ce cadre épique et l'esprit evhémériste qui s'y manifeste ont paru aux derniers critiques qui se sont occupés du texte de Sanchoniathon, comme M. Ewald et M. Renan, l'indice d'une composition récente. Ils en ont tiré un de leurs principaux arguments pour penser que le livre phénicien que Philon de Byblos traduisit en grec avait dû être rédigé postérieurement à Alexandre, et sous une influence des idées comme de la littérature hellénique. N'y aurait-il pas lieu à réviser ce jugement, sinon pour ce qui concerne la date de la rédaction du livre lui-même, qui s'appuie encore sur d'autres preuves, mais pour ce qui est de l'antiquité du morceau en question, qui pourrait bien, avec sa forme épique et sa tournure générale, remonter beaucoup plus haut et avoir été emprunté à des sources vraiment antiques, comme d'autres récits cosmogoniques qui

avaient également trouvé place dans le même ouvrage, et dont l'ancienneté n'est pas mise en doute? N'a-t-il pas pu exister une épopée religieuse phénicienne, vraiment nationale, indépendante de toute influence grecque, parallèle à l'épopée babylonienne, et remontant aussi à un âge plus reculé qu'on ne croit, — épopée dont un débris nous aurait été conservé par Sanchoniathon d'abord, puis par Philon de Byblos, réduit à son simple canevas, comme les morceaux de la légende épique de Babylone dans le livre de Bérose? Je n'ose rien affirmer, rien préciser à ce sujet, car l'examen de la question demanderait une étude longue et approfondie. Mais ce qu'il est du moins permis de dire, c'est qu'elle doit être maintenant reprise, et que la connaissance des compositions babyloniennes apporte au problème des éléments tout à fait nouveaux.

IX

Ce qui me paraît enfin ressortir comme dernière conclusion des documents cunéiformes signalés par M. Smith à l'attention du public savant, et qui nous ramène à la tradition spéciale du déluge, c'est le caractère d'importation étrangère, et non de tradition véritablement indigène du récit indien du cataclysme, et la manière dont ces documents permettent d'en

restituer la filiation avec une vraisemblance qui touche presque à la certitude.

La forme la plus ancienne et la plus simple du récit indien du déluge se trouve dans le *Çatapatha Brâhmana* compris dans la collection du Rig-Vêda, mais très-postérieur à la composition des hymnes de ce recueil, dont la rédaction flotte par conséquent entre le quatorzième siècle avant notre ère, date approximative des hymnes les plus récents, et le neuvième siècle, où la collection du Rig paraît avoir été définitivement constituée. Ce morceau a été traduit pour la première fois par M. Max Müller.

« Un matin, on apporta à Manou de l'eau pour se laver; et quand il se fut lavé, un poisson lui resta dans les mains. Et il lui adressa ces mots : « Protége-moi, et je te sauverai. » — « De quoi me sauveras-tu ? » — « Un déluge emportera toutes les créatures; c'est là ce dont je te sauverai. » — « Comment te protégerai-je ? » Le poisson répondit : — « Tant que nous sommes petits, nous restons en grand péril; car le poisson avale le poisson. Garde-moi d'abord dans un vase. Quand je serai trop gros, creuse un bassin pour m'y mettre. Quand j'aurai grandi encore, porte-moi dans l'Océan. Alors je serai préservé de la destruction. » — Bientôt il devint un gros poisson. Il dit à Manou : « Dans l'année même où j'aurai atteint ma pleine croissance, le déluge surviendra. Construis alors un vaisseau et adore-

moi. Quand les eaux s'élèveront, entre dans ce vaisseau, et je te sauverai. »

Après l'avoir ainsi gardé, Manou porta le poisson dans l'Océan. Dans l'année qu'il avait indiquée, Manou construisit un vaisseau et adora le poisson. Et quand le déluge fut arrivé, il entra dans le vaisseau. Alors le poisson vint à lui en nageant, et Manou attacha le câble du vaisseau à la corne du poisson, et, par ce moyen, celui le fit passer par dessus la montagne du nord. Le poisson dit : « Je t'ai sauvé ; attache le vaisseau à un arbre, pour que l'eau ne l'entraîne pas pendant que tu es sur la montagne ; à mesure que les eaux baisseront, tu descendras. » Manou descendit avec les eaux, et c'est ce qu'on appelle *la descente de Manou* sur la montagne du nord. Le déluge avait emporté toutes les créatures, et Manou resta seul. »

Vient ensuite, par ordre de date et de complication du récit, qui va toujours en se surchargeant de traits fantastiques et parasites, sur quelques-uns desquels nous reviendrons tout à l'heure, la version du Mahâbhârata. Celle du Bhâgavata-Pourâna est encore plus récente et plus fabuleuse. Enfin, la même tradition fait le sujet d'un poème entier, de date fort basse, le Matsya-Pourâna, dont Wilson a donné l'analyse.

Dans la préface du troisième volume de la traduction du Bhâgavata-Pourâna, notre illustre Eugène

Burnouf a comparé avec soin les trois récits connus quand il écrivait (celui du *Çatapatha-Brâhmana* a été découvert depuis) pour éclairer la question de l'origine de la tradition indienne du déluge. Il y montre, par une discussion qui mérite de rester un modèle d'érudition, de finesse et de critique, que cette tradition fait totalement défaut dans les hymnes des Vêdas, où on ne trouve que des allusions lointaines à la donnée du déluge, et des allusions qui paraissent se rapporter à une forme de légende assez différente, puisqu'elle a dû être primitivement étrangère au système essentiellement indien des *manvantaras* ou destructions périodiques du monde. Il en conclut qu'elle doit avoir été importée dans l'Inde postérieurement à l'adoption de ce système, très-ancien cependant, puisqu'il est commun au brahmanisme et au bouddhisme. Il incline dès alors à y voir une importation sémitique, opérée dans les temps déjà historiques, non pas directement de la Genèse, dont il est difficile d'admettre l'action dans l'Inde à une époque aussi ancienne, mais plus probablement de la tradition babylonienne.

Les documents nouveaux me paraissent confirmer l'opinion du grand indianiste, dont le nom restera l'une des plus hautes gloires scientifiques de notre pays.

Le trait dominant du récit indien, celui qui y tient une place essentielle et en fait le caractère distinctif, est le rôle attribué à un dieu qui revêt la forme d'un

poisson pour avertir Manou, guider son navire et le sauver du déluge. La nature de la métamorphose est le seul point fondamental et primitif, car les diverses versions varient sur la personne du dieu qui prend cette forme : le Brâhmana ne précise rien ; le Mahâbhârata en fait Brâhmâ, et pour les Pouranistes c'est Vichnou. Ceci est d'autant plus remarquable que la métamorphose en poisson, *matsyavatara,* demeure isolée dans la mythologie indienne, étrangère à sa symbolique habituelle, et n'y donne naissance à aucun développement ultérieur (1); on ne trouve pas

(1) En parlant ainsi, je laisse provisoirement de côté le cycle particulier des légendes sur les Matsyas, qui ne me paraît pas d'origine directement et originairement aryenne. J'y reviendrai un peu plus loin.

Il faut lire, du reste, dans le beau livre de M. Angelo de Gubernatis, intitulé : *Zoological mythology*, le chapitre relatif aux poissons. L'auteur y passe en revue les traditions mythiques des différents peuples aryens. Bien qu'il soit d'un autre avis que nous sur la forme indienne de la tradition du déluge, qu'il regarde comme bien indigène et purement aryenne, il me semble que la lecture des renseignements colligés par lui, avec l'érudition la plus sûre et la plus ingénieuse, devra laisser dans l'esprit une impression plutôt favorable à notre opinion ; nulle part, en effet, chez les nations aryennes, en le prenant lui-même comme guide, nous ne voyons le poisson jouer le rôle primordial qu'il remplit dans le récit diluvien de l'Inde et qui a un caractère si babylonien. Dans les mythes proprement aryens, le poisson est un être inférieur et méprisé, qui a une signification phallique et mauvaise. Le tableau du rôle des poissons dans les cultes et dans les traditions de la Grèce n'est pas, non plus, complet dans l'ouvrage de M. de Gubernatis, et il faudra y joindre les faits indiqués dans mon mémoire sur *La légende de Sémiramis.* Je demeure convaincu que c'est là un des points où les influences chananéennes et sémitiques, sur la religion de la Grèce, sont le plus marquées.

dans l'Inde d'autre trace du culte des poissons, qui avait pris tant d'importance et d'étendue chez d'autres peuples de l'antiquité. Burnouf y voyait avec raison une des marques d'importation de l'extérieur et le principal indice d'origine babylonienne, car les témoignages classiques, confirmés depuis par les monuments indigènes, faisaient entrevoir dans la religion de Babylone un rôle plus capital que partout ailleurs, attribué à la conception des dieux ichthyomorphes ou en forme de poissons. On pouvait déjà discerner que cette donnée étrange de symbolisme religieux, fondée sur l'idée d'une part prépondérante de l'élément humide dans la formation de l'univers, avait dû prendre naissance à Babylone et dans la Chaldée.

Reportons-nous maintenant au récit babylonien du déluge, dont nous avons désormais une version originale. Le rôle que la légende conservée dans l'Inde fait tenir par le poisson divin près de Manou y est rempli près de Sisithrus par le troisième dieu de la triade suprême de la religion chaldéo-assyrienne, celui qui s'appelait en accadien *Êa*, l'Ao de Damascius (1). C'est ce dieu qui avertit Sisithrus de l'imminence du déluge, qui le conseille dans la construction de son navire, qui dirige celui-ci sur les eaux, et qui, parvenant à fléchir la colère de Bel, préserve

(1) Dans le célèbre passage de Damascius sur la triade suprême des Chaldéens, le philosophe néo-platonicien cite les noms accadiens des dieux.

de la destruction le héros à qui sa piété vaut le privilége d'échapper au cataclysme. Telle est, nous le comprenons maintenant, l'origine de la qualification de Salman, « le sauveur, » sous laquelle le dieu est aussi souvent désigné que sous son nom propre.

Mais quel est ce nom ? Car si l'on continuait dans les textes en langue assyrienne, pour le troisième dieu de la triade suprême comme pour presque tous les autres dieux de l'Olympe chaldéo-assyrien, à écrire son nom avec l'ancienne orthographe accadienne, employée désormais comme un groupe idéographique ou allophone, on ne prononçait évidemment pas *Êa*, et il y avait, comme pour les autres personnages divins, une appellation assyrienne. La leçon Nisrouk, proposée par M. Oppert et que j'ai longtemps suivie, me paraît maintenant devoir être écartée, en ce qu'elle prend les éléments qui composent l'orthographe du nom pour leur valeur phonétique, ce qui ne se produit jamais en pareil cas. Il faut plutôt chercher un équivalent du sens d'*Êa* dans la langue assyrienne. Or, *êa* veut dire en accadien « maison, demeure, siége, » et c'est pour cela que quelquefois nous lisons dans les incantations magiques « *Êa*, dieu de la maison, » bien qu'il n'ait aucunement le caractère spécial d'un dieu pénate. Qu'un dieu ait été appelé « maison, demeure, » cela peut paraître au premier abord un peu étrange ; pourtant nous voyons aussi les Égyptiens donner aux dieux, et aux rois envisagés comme dieux, le titre de *pir-aa*, « grande maison, » d'où

l'on a fait Pharaon; et si l'on voulait creuser la raison symbolique qui a donné lieu à ces appellations, on verrait que dans les deux cas elle a été la même. La traduction assyrienne habituelle de l'accadien *êa*, dans les documents bilingues, est *bit*, « maison; » mais ce n'est certainement pas ainsi que doit être lu le nom du dieu. Dès lors il faut, je crois, chercher pour cette lecture un dérivé de la racine *navah*, « demeurer, résider, » c'est-à-dire le mot *nuah*, *nua*, « demeure, résidence, » qui dans quelques traductions assyriennes correspond aussi à l'accadien *êa*. A la même racine appartient aussi le nom *Ninua*, signifiant également « demeure, » qui n'est pas seulement l'appellation de la ville de Ninive, mais aussi celle d'une déesse, fille du dieu dont nous cherchons à déterminer le nom (1). Tout bien pesé, je crois donc qu'il faut en revenir à la lecture Nouah, proposée jadis par Hincks, mais sans qu'il pût encore en donner de preuves suffisantes. Ce qui achève de me déterminer en faveur de cette lecture Nouah — qui est comme sens l'équivalent exacte de *êa* — est le rôle du dieu en question dans le récit du déluge et l'analogie de Nouah avec le Noé biblique. Avec la parenté si étroite qui existe entre les deux versions du cataclysme, il serait étrange que le nom de Noé ne se retrouvât pas également dans toutes les deux ; il est, au contraire, assez naturel que, tout en

(1) W. A. I. iv, 1, col. 2, l. 38.

le connaissant également, elles lui aient donné une place différente, que le nom qui désigne dans la légende babylonienne le dieu sauveur et protecteur spécial de Sisithrus soit dans la Bible l'appellation du patriarche sauvé. Sans doute dans *Noahh* (Noé) la gutturale qui termine le mot est plus forte que dans *Nouah ;* c'est un *hheth* au lieu d'un *hé*. Mais ce renforcement de la gutturale n'a qu'une importance philologique secondaire, d'autant plus qu'à côté de la racine *navah* les langues sémitiques nous offrent la racine parallèle, et identique à l'origine, *navahh,* « se reposer. » Quand les Septante, au verset 29 du chapitre V de la Genèse, expliquent le nom de Noé par οὗτος διαναπαύσει ἡμᾶς, « il nous reposera, » ils indiquent que le texte hébreu qu'ils avaient sous les yeux, un peu différent en cet endroit de celui que nous possédons, rapprochait Noé du radical *navahh.* C'est une idée « de repos, » qui concorde très-bien avec le sens de l'accadien *Êa*. Et à côté du biblique Noé nous trouvons dans la tradition diluvienne de la Phrygie le nom de Nannachus (1), comme nous avons en assyrien Nouah et Ninouah, dérivés parallèlement de la racine *navah.*

Un dernier ordre de considérations me paraît donner une sérieuse valeur à ces rapprochements. Si le groupe de caractères qui représentait la prononciation accadienne primitive *Êa* ne peut pas être

(1) Suid. v° Ναννακός.

lu phonétiquement en assyrien *nis'-ruk*, mais doit correspondre dans cette dernière langue à une appellation telle que Nouah, le nom divin Nisroch (celui qui relie, qui unit) paraît appartenir pourtant au même dieu. De même que Nouah s'appelle Salman, comme sauveur du déluge, il paraît avoir été appelé Nisroch lorsqu'on le considérait comme le dieu protecteur des mariages, rôle qui lui est en effet attribué par un grand nombre de textes. Quand il est invoqué à ce titre, on le désigne le plus habituellement par un groupe particulier d'idéogrammes ; et je crois qu'il est possible de démontrer que le groupe en question doit être lu Nisroch, de même qu'il y a une forme idéographique qui appelle la lecture Nouah et une autre qui appelle la lecture Salman. Or la tradition juive a toujours mêlé le nom de Noé à celui de Nisroch d'une façon jusqu'ici inexplicable, mais dont nous comprendrons actuellement l'origine. « Nisroch, dit le célèbre Raschi, est une *planche de l'arche de Noé.* »

Maintenant Nouah, « le maître des eaux, le seigneur des rivières, le souverain de la mer, le roi, le chef, le seigneur, le gouverneur de l'abîme, » est dans la théologie babylonienne un des dieux le plus essentiellement ichthyomorphes. En tant que « l'esprit qui se meut sur les eaux, » les monuments de l'art assyrien et babylonien le représentent souvent, porté sur les flots de la mer primordiale, avec un corps de poisson, que surmonte un buste humain,

coiffé de la tiare royale. Et en effet, dans le long catalogue de ses titres que fournit une des tablettes mythologiques du Musée Britannique, nous lisons ceux de « poisson de l'abîme, poisson bienfaisant, *poisson sauveur;* » dans le même document et dans d'autres encore, la déesse Davkina, sa compagne, est appelée « la grande épouse du poisson. » Aussi dans les tablettes astrologiques est-il, à plusieurs reprises, fait mention d'une constellation appelée « le poisson de Nouah. » Il n'y a pas à douter que ce ne soit le signe entier des poissons, ou du moins celui des deux poissons qui est situé le plus exactement dans la bande zodiacale (1); car, dans la curieuse tablette qui enregistre les douze noms donnés à la planète Mercure pendant chacun des mois de l'année, nous voyons cet astre prendre le nom de « poisson de Nouah » dans le mois d'adar, le dernier de l'année (février), c'est-à-dire précisément à l'époque où Mercure, accompagnant toujours de très-près le soleil, se trouve avec lui dans le signe des poissons, autrement dit, pour les astronomes babyloniens, dans la constellation du « poisson de Nouah. » On notera, de plus, comme très-significatif, après les observations faites plus haut sur l'origine chaldéenne des signes du zodiaque, le

(1) Il est assez probable qu'on n'admettait originairement qu'un seul poisson comme figure du signe zodiacal. La substitution deux poissons à la figure unique paraît due à ce que le mois de adar, auquel correspond le signe, était un de ceux qu'on doublait dans les années intercalaires du cycle de soixante ans.

rapprochement d'idées qui a fait placer le signe des poissons, primitivement du « poisson de Nouah, » à côté de celui du verseau, dont nous avons constaté le rapport avec la tradition du déluge. Il y a là une allusion manifeste au rôle de sauveur, que le peuple inventeur du zodiaque attribuait au dieu Nouah dans le déluge, et à la notion de nature ichthyomorphe, plus spécialement inhérente à cette face de son personnage.

Quand on trouve chez deux peuples différant entre eux par la race et par les idées une même légende, avec une circonstance aussi *spéciale*, et qui ne ressort pas *nécessairement* et *naturellement* de la donnée fondamentale du récit; quand, de plus, cette circonstance tient étroitement à l'ensemble des conceptions religieuses d'un des deux peuples, et chez l'autre demeure isolée, en dehors des habitudes de sa symbolique, une règle fondamentale et absolue de critique impose de conclure que la légende a été transmise de l'une à l'autre avec une rédaction déjà fixée, et constitue une importation étrangère qui s'est superposée, sans s'y confondre, aux traditions vraiment nationales, et pour ainsi dire géniales, du peuple qui l'a reçue sans l'avoir inventée. Sous ce rapport, la tradition du déluge a dans l'Inde un tout autre caractère que celle de la félicité édénique des premiers humains. Celle-ci est véritablement indigène chez les Aryas de l'Inde comme chez ceux de la Perse; elle occupe une place fondamentale dans leurs conceptions cosmogoniques,

et il n'y a pas moyen de douter qu'elle n'ait tenu le rang le plus important parmi les traditions sur les premiers âges, communes, dès l'origine, aux Aryas et aux Sémites, qui les emportèrent également en quittant le berceau où ils avaient commencé à grandir côte à côte dans les pâturages du plateau central de l'Asie. Au contraire, le récit du déluge est absent des parties les plus anciennes du Zend-Avesta, et n'apparaît chez les Iraniens que dans un livre de fort basse époque, déjà pénétré d'idées étrangères, le Boundéhesch. Dans l'Inde, il reste isolé, et conserve des traits de physionomie qui y font reconnaître une importation de la tradition de Babylone faite dans des temps déjà historiques. Chez les Aryas occidentaux, grecs, celtes et lithuaniens, la tradition du cataclysme paraît certainement indigène, et, par suite, a pris des formes vraiment originales, qui peut-être ont été primitivement connues des tribus qui se sont établies dans l'Inde; mais elles y ont été supplantées plus tard par des légendes d'une autre source, car chez les Aryas orientaux, les récits qu'on possède du déluge sont des récits venus du dehors avec une forme arrêtée déjà, dont on retrouve la source à Babylone.

Qu'un récit babylonien ait passé dans l'Inde, c'est un fait qui, en lui-même, n'a rien d'invraisemblable ni de surprenant. Il faut lire dans Heeren et dans les *Antiquités indiennes* de M. Lassen le tableau qu'ils ont tracé du très-antique commerce maritime de

Babylone avec l'Inde, et les preuves qu'ils en ont rassemblées. Les textes cunéiformes en apportent de nouveaux témoignages. Quand Teglathphalasar II, l'un des rois assyriens mentionnés par la Bible, raconte l'expédition qui porta ses armes jusque dans la vallée de l'Indus, après avoir traversé l'Arachosie, ses inscriptions mentionnent des villes situées le long des rives du fleuve, auxquelles les Babyloniens donnaient des noms particuliers, preuve qu'ils les fréquentaient habituellement. Sennachérib parle de bois précieux de *Sinda*, c'est-à-dire des pays de l'Indus, qu'il tirait de Babylone, et les fouilles du colonel Taylor ont fait retrouver des débris de poutres de bois de teck dans les ruines des édifices de Mougheir, l'antique Our en Chaldée, d'où partit Abraham.

Le récit du déluge est-il d'ailleurs le seul qui ait passé de Babylone dans l'Inde et qui, étranger aux Védas, ap[illegible] plus tard dans le cycle épique indien? Pour répondre à cette question, il faudrait connaître un plus grand nombre de morceaux de l'épopée babylonienne. Cependant j'appellerai dès aujourd'hui l'attention des érudits sur une phrase très-curieuse que je lis dans un fragment d'hymne en langue accadienne, qu'une tablette du Musée Britannique donne avec traduction interlinéaire en assyrien (1) : « Comme le serpent énorme à sept têtes.... comme le grand serpent qui bat les flots de la mer... » Cette

(1) On trouvera un peu plus loin, dans notre étude sur *Un Véda chaldéen*, la traduction complète de cet hymne.

comparaison fait certainement allusion à une légende mythologique. Or, il est difficile de ne pas y trouver une saisissante analogie avec la célèbre légende du *manthanam*, ou du barattement des eaux de la mer par les Dêvas et les Asouras, au moyen du gigantesque serpent Vâsouki, enroulé autour du mont Mérou, légende qui forme un épisode du Mahâbhârata, et dont l'importance cosmogonique a été si bien mise en lumière par le baron d'Eckstein. Il est vrai que le Mahâbhârata ne parle pas en cet endroit de la pluralité des têtes du serpent Vâsouki; mais les plus anciens monuments figurés représentant la scène du *manthanam* lui en donnent précisément sept, comme à l'autre serpent symbolique de la légende indienne, Çêcha ou Ananta, dont il ne se distingue pas foncièrement à l'origine. Entre autres exemples, je citerai l'admirable bas-relief du temple d'Angcôr, dont nous possédons à Paris un moulage dû aux soins du regrettable commandant de Lagrée.

Mais les points de contact que l'on peut ainsi constater entre les légendes poétiques des bords de l'Euphrate et celles des bords de l'Indus et du Gange, entre l'épopée babylonienne et l'épopée indienne, sont-ils vraiment le résultat d'une communication opérée par de simples rapports commerciaux? J'ai quelque peine à le croire, et je dois dire que je serais plutôt enclin à penser que les faits de ce genre sont le produit d'une communauté originelle de croyances et de souvenirs, comme de race, entre les habitants

anté-aryens d'une portion de l'Inde et l'un des deux éléments fondamentaux de la population de la Babylonie et de la Chaldée. Les récits tels que celui du déluge, étrangers au vieux fonds aryen et vêdique, qui apparaissent dans les épopées, seraient ainsi des débris des traditions de cette Inde antérieure à l'établissement des Aryas, dont il me semble impossible de méconnaître la civilisation et dont les idées, conservées dans les couches populaires et pénétrant graduellement les castes aryennes elles-mêmes, commencent à s'infiltrer dans le Mahâbhârata et dans le Râmayâna pour devenir prédominantes dans les Pourânas, où elles altèrent les croyances brahmaniques autant que le brahmanisme lui-même, avec ses conceptions savantes et quelquefois d'origine non aryenne, s'éloigne du système primitif de la religion vêdique.

Ceci laisserait intactes les observations d'Eugène Burnouf, que nous venons de voir si bien confirmées par les découvertes cunéiformes, sur le caractère étranger de la légende du déluge telle qu'elle se lit dans les épopées de l'Inde et sa parenté avec la légende chaldéenne ; on assignerait seulement une voie différente à son importation : au lieu de venir directement de Babylone, elle aurait été apportée dans le bassin du Gange par un peuple allié par le sang aux Babyloniens.

Nous ne pouvons pas traiter ici en passant et à la fin d'une étude déjà trop longue l'un des problèmes les plus capitaux, mais aussi les plus difficiles, de

l'ethnographie antique de l'Asie, celui de l'existence primitive, dans la plus grande partie de l'Inde septentrionale, d'une population à la peau brune, kouschite ou céphénienne, issue de la même race que les Kouschites de la Babylonie, de l'Arabie méridionale et de l'Éthiopie, population subjuguée ensuite par les Aryas et reléguée dans les castes inférieures, à laquelle appartiennent en propre les noms de Kâuçikas, de Çoûdras et de Kadraveyâs. Ceci demanderait des développements qui nous entraîneraient trop loin et mériteraient de fournir à eux seuls la matière d'une étude spéciale. Nous nous bornerons donc à renvoyer le lecteur aux travaux, si ingénieux et si originaux dans leur hardiesse, du baron d'Eckstein, ainsi qu'à ce que nous avons dit nous-même de cette question dans le troisième volume de notre *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient.*

Mais il est pourtant impossible de ne pas rappeler du moins ici que l'un des peuples qui paraissent le plus positivement se rattacher à la souche kouschite, dans les souvenirs de l'Inde mythique et antéaryenne, est le peuple des Matsyas ou « poissons, » auxquels se rattache tout un cycle de légendes où le poisson joue un caractère symbolique et sacré, et auxquels pourtant il me semble, comme à beaucoup d'autres érudits, qu'on ne saurait méconnaître un certain caractère historique, déguisé sous le voile des légendes. Ce peuple porte le nom des dieux-Matsyas ou des dieux-poissons; il est gouverné par des rois-

Matsyas ou des rois-poissons; il offre à ses dieux des poissons en holocauste, par les mains des pontifes-Matsyas ou pontifes-poissons, qui livrent aussi aux dieux-poissons des victimes humaines. Les Matsyas figurent dans plusieurs localités de l'Inde, sur les bords de la Yamounâ, qu'ils ont canalisée, dans l'Inde centrale et à l'occident sur les rives de l'Indus, offrant partout le caractère d'un peuple navigateur, agricole et commerçant. Ses rois se présentent aussi comme des pêcheurs ou Dâsas, ou comme des Çoûdras que l'on identifie aux Dâsas, aux pêcheurs, marins, navigateurs, autre peuple déchu qui fournit, depuis une antiquité bien des fois séculaire, les temples de la vieille Inde non brahmanique, mais sectaire ou populaire, de bayadères appelées Dêva-dâsîs, esclaves des dieux et de leurs pontifes, danseuses et courtisanes attachées au service de certains sanctuaires. « Appartenant à la caste des pêcheurs, si elles ne sont pas arrivées de l'étranger par le commerce maritime, remarque le baron d'Eckstein, elles témoignent par leur présence de ces grands marchés d'esclaves femelles, vouées au service des temples, qui donnent l'hospitalité aux commerçants de toutes les nations arrivés par la voie des caravanes ou la route des mers. Ces établissements, à la fois sacrés et profanes, pullulent spécialement sur les côtes de la Gédrosie, dans la Babylonie, l'Arabie sabéenne et l'Éthiopie, où sont les grands *emporia* des antiques Céphènes. »

Le père mythique de la plus vieille astronomie

mythique de l'Inde, notamment du cycle de soixante ans (dont l'origine ne s'explique complètement qu'à Babylone par son lien avec le système fondamental de la numération), des quatre yougas et des manvantaras (calculs des temps qui ont pris une forme spécialement indigène, mais dont la conception première se retrouve aussi en Babylonie et en Chaldée), le père de cette astronomie, Parâsara, est un Matsya ou du moins l'époux d'une Matsyâ, d'une Dâsî, fille du roi des marins, des pêcheurs, des navigateurs, nymphe de la Yamounâ, dont la mère avait eu la forme d'un poisson. Le savoir de ce dépositaire mythique du plus ancien système scientifique de l'Inde a passé des Matsyas aux Brahmanes. La nymphe dont il est le mari opère la traversée d'une rive de la Yamounâ à l'autre, et commence son œuvre par faire passer le fleuve à Parâsara, son futur époux. Or, la Yamounâ possède une signification mythique comme le Styx ou l'Achéron, comme le fleuve de la mort qui sépare *Izdubar* de Sisithrus dans la légende babylonienne. Le symbole de sa traversée et les rites initiatoires qui l'accompagnent se rattachent à une théorie que l'on peut regarder comme céphénienne ou kouschite sur la navigation de la vie et le passage de la mort, qui conduit à un lieu de débarquement majeur, à un *tîrtha* suprême, séjour de la renaissance sur une nouvelle rive terrestre, comme le lieu où Sisithrus est conduit pour vivre immortel au sortir du vaisseau qui l'a porté sur les eaux du déluge, théorie qui

n'est pas étrangère à la conception de la navigation d'où *Izdubar* rapporte l'immortalité.

Les sages ou les pontifes du peuple des Matsyas sont donc avant tout des astronomes, pareils à ceux de la Chaldée primitive; ils président à l'enseignement de son labour et de son industrie, accompagné de rites sacrés et initiatoires. Les livres scientifiques qu'on leur attribue n'ont rien de commun avec les Vêdas existants, avec ceux des purs Aryas; mais ils se rapportent à des Vêdas perdus, aux Vêdas des Çoûdras, aux Cîlpa-çâstras, Vêdas des astrologues et des astronomes, dont le système renouvelé de Parâsara est un débris. C'est toujours cette vieille littérature à la fois sacrée et technique que la tradition attribue aux castes brunes subjuguées par les castes aryennes, et qui offre tant d'analogie avec les livres astronomiques, astrologiques et scientifiques de l'antique Chaldée, que Sargon Ier faisait colliger dans ses bibliothèques et dont nous commençons à posséder, dans les copies exécutées par ordre d'Assourbanipal, des fragments importants. Toutes les indications qui ont trait à cette science mythique des Matsyas, à leurs enseignements, à leur développement technique, sont de nature à faire entrevoir dans les populations brunes et anté-aryennes des bassins de l'Indus et du Gange, probablement kouschites, une notion symbolique analogue à celle qui dans la Babylonie et dans la Chaldée, pays où les Kouschites se mêlent aux Touraniens et ont une part importante à la naissance de

la civilisation, faisait révéler les lois de la religion, des sciences et de la société par les théophanies successives du dieu-poisson Oannès, sorties de la mer Érythrée et apportant chacune un livre sacré dans les récits que Bérose a conservés. C'est la notion qui ne fait pas seulement du dieu Anou un être ichthyomorphe dans son rôle spécial de révélateur des secrets divins, de législateur et d'instituteur des hommes, mais qui conduit aussi à le représenter également sous la forme d'un dieu-poisson Nouah, l'esprit porté sur les eaux, l'intelligence suprême qui pénètre et anime la nature. Cette conception symbolique est d'une nature trop particulière, trop isolée, trop peu conforme aux idées des autres peuples du monde antique pour qu'on ne soit pas frappé de la voir se reproduire à la fois dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre et dans une partie de l'Inde, s'y rattachant à une des populations qui ont précédé les Aryas, et pour qu'on ne donne pas à un tel fait une sérieuse importance.

Autour du nom du peuple fabuleux des Matsyas se groupe donc dans les souvenirs de la poésie indienne tout un cycle spécial de mythes, à demi-religieux, à demi-historiques, où l'emblême du poisson prédomine et tient une place caractéristique, sans analogues dans les autres traditions de la même partie du monde. Mais comment n'en pas rapprocher la légende du Matsya par excellence, du poisson sauveur du déluge, dont on a fait postérieurement un avatar de

Brâhmâ ou de Vichnou, combinant l'adoration des dieux Aryas avec celle du dieu-poisson ou Matsya, comme avec celle du dieu-serpent ou Çêcha, tandis que la version plus antique du *Çatapatha Brâhmana* n'offre encore aucune identification de ce genre? Si elle est isolée du reste de la mythologie indienne et étrangère à sa symbolique habituelle (1), elle cadre, au contraire, admirablement avec ce cycle et s'y relie de la façon la plus naturelle. Aussi peut-on chercher de ce côté des indices sur la race qui introduisit dans l'Inde cette forme spéciale de la tradition diluvienne et la communiqua ensuite aux Aryas.

Il est à remarquer que dans les Pourânas ce n'est plus Manou Vâivasvata que le poisson divin sauve du déluge ; c'est un personnage différent, roi des *pêcheurs*, des Dâsas, nommé Satyavrata, « l'homme qui aime la justice et la vérité, » ressemblant d'une manière frappante au Sisithrus de la tradition chaldéenne. Et la version pourânique de la légende du déluge n'est pas à dédaigner, malgré la date récente de sa rédaction, malgré les détails fantastiques et souvent presque enfantins dont elle surcharge le récit. Par certains côtés elle est moins aryanisée que

(1) C'est sans doute pour rattacher le poisson sauveur à la symbolique proprement aryenne et le mieux naturaliser que les récits épiques en font un *çapharî* ou cyprin doré, emblème lunaire, comme l'a montré M. de Gubernatis. A la même notion se rapporte le trait de la croissance subite du poisson divin « en une seule nuit ; » mais elle ne fait, ni essentiellement ni même bien naturellement, partie intégrante de la conception première et fondamentale de la légende.

la version du Brâhmana et du Mahâbhârata; elle offre surtout quelques circonstances omises dans les rédactions antérieures et qui pourtant doivent appartenir au fonds primitif, puisqu'elles se retrouvent dans le mythe babylonien, circonstances qui sans doute s'étaient conservées dans la tradition orale, populaire et non brahmanique, dont les Pourânas se montrent si profondément pénétrés. C'est ce qu'a remarqué déjà M. Pictet, qui insiste avec raison sur le trait suivant de la rédaction du Bhâgavata-Pourâna : « *Dans sept jours*, dit Bhâgavat à Satyavrata, les trois mondes seront submergés par l'océan de la destruction. » Il n'y a rien de semblable dans le Brâhmana ni dans le Mahâbhârata; mais nous voyons dans la Genèse que l'Éternel dit à Noé : « *Dans sept jours* je ferai pleuvoir sur toute la terre (VII, 4); » et un peu plus loin nous y lisons encore : « *Au septième jour*, les eaux du déluge furent sur toute la terre (VII, 11). » Le poème d'Érech ne précise pas le nombre de jours écoulés entre l'annonce du déluge par Samas et le cataclysme lui-même; mais la construction du vaisseau de Sisithrus y dure *sept jours*, la force du déluge *sept* autres *jours*, et enfin sa décroissance *sept jours* encore. Il ne faut pas accorder moins d'attention à ce que dit le Bhâgavata-Pourâna des recommandations faites à Satyavrata par le dieu incarné en poisson pour qu'il dépose les écritures sacrées en un lieu sûr, afin de les mettre à l'abri du Hayagrîva, cheval marin qui réside dans les abîmes, et de la

lutte du dieu contre cet Hayagrîva qui a dérobé les Vêdas et produit ainsi le cataclysme en troublant l'ordre du monde. C'est encore une circonstance qui manque aux rédactions plus anciennes, même au Mahâbhârata; mais elle est capitale et ne peut être considérée comme un produit spontané du sol de l'Inde, car il est difficile d'y méconnaître, sous un vêtement indien, le pendant exact de la tradition de l'enfouissement des écritures sacrées à Sippara par Sisithrus, telle qu'elle apparaît dans la version des fragments de Bérose.

Je m'arrête ici, sans oser me prononcer d'une manière absolument décidée entre les deux hypothèses par lesquelles on peut expliquer l'existence dans l'Inde d'un récit du déluge qui n'est pas vêdique et tient d'aussi près à celui de Babylone. Il faut attendre des découvertes nouvelles pour donner plus de corps et de certitude aux rapprochements que je n'ai fait qu'indiquer. Aussi bien me suis-je déjà laissé entraîner trop loin par la nouveauté du sujet de cette étude et par l'importance des aperçus qu'ouvre la découverte de M. Smith. La littérature babylonienne nous tient en réserve encore bien d'autres révélations. C'est à peine si on a commencé à entamer l'étude de quelques-unes de ses pages, et déjà l'on reconnaît que d'après elle il faudra refaire sur des documents positifs, et non plus sur des théories moins solides que brillantes, toute l'histoire des premières civilisations de l'Asie.

UN VÊDA CHALDÉEN [1]

Parmi les nombreux problèmes qui se présentent à l'attention de l'historien dans le domaine, ouvert depuis hier à peine, des antiquités du bassin de l'Euphrate et du Tigre, il n'en est pas de plus importants ni de plus neufs que ceux qui ont trait au peuple des Accads. Né le premier à la civilisation, dans cette portion du globe si anciennement civilisée, ce peuple n'appartient à aucune des trois grandes races : chamitique, sémitique et aryenne, qu'on a crues pendant longtemps devoir tenir seules une place dans l'histoire du développement de l'humanité; sa langue le rattache, au contraire, aux populations touraniennes de la haute Asie et aux populations finnoises qui ont précédé dans la plus grande partie de l'Europe les peuples aryens. Dès une très-haute antiquité, les Accads

(1) Publié dans le *Correspondant,* en août 1873.

ont cessé d'avoir une existence propre et indépendante. Douze cents ans avant l'ère chrétienne, leur nom, qui continuait à désigner la Chaldée, n'était déjà plus qu'un souvenir. Mais ils avaient légué à la population kouschito-sémitique qui s'était superposée à eux, et dans laquelle leurs descendants avaient fini par se confondre, leur écriture cunéiforme, leur magie, leurs institutions, leurs vieux livres sacrés, en un mot tout le bagage d'une civilisation dès lors très-antique et remarquablement développée. Cette civilisation a eu une certaine part à la formation de celle de Babylone, source à son tour de celle de presque toute l'Asie antérieure. Par l'intermédiaire de la culture babylonienne, le vieux peuple touranien de la Chaldée a exercé une action sur les nations sémitiques, où rien, avant le déchiffrement des textes cunéiformes, ne laissait soupçonner un pareil fait. Et même, par l'Assyrie et l'Asie-Mineure, son influence a rayonné jusque sur la Grèce primitive, dont plusieurs institutions, comme les poids et mesures, laissent suivre, en remontant, leur filiation d'étape en étape jusqu'à ce point de départ.

Par delà ce qui a longtemps semblé le début des temps historiques de l'Asie antérieure, les notions acquises déjà sur les Accads nous font pénétrer dans une autre couche de civilisation, qui forme le *substratum* de la civilisation des âges sémitiques et aryens, et qui, si l'on cherchait ses origines, reporterait à une antiquité vraiment prodigieuse. Nous commençons

à entrevoir une Asie kouschite et touranienne, puissamment constituée et parvenue à un haut degré de progrès matériel et scientifique, bien avant qu'il fût question des Sémites et des Aryens, et nous discernons déjà que la connaissance de cette Asie primitive éclairera d'un jour tout nouveau les origines de l'Asie qui lui a succédé, car celle-ci a dû immensément à son héritage. C'est un des premiers et des plus importants chapitres des annales de l'humanité et de la civilisation dont les matériaux commencent à être rassemblés. Les travaux pleins de hardiesse et d'originalité, trop hardis même, du baron d'Eckstein ont projeté quelques lueurs heureuses dans les ténèbres du monde kouschite. Avec le secours des documents cunéiformes, nous entrons d'un pas plus sûr dans le monde touranien, qui semble plonger ses racines dans des siècles plus reculés encore, et dont on devra se demander si les souvenirs n'ont pas laissé quelques traces dans les premiers récits de la Genèse.

Mais ce chapitre de l'histoire primitive de l'humanité est loin de pouvoir encore s'écrire. On commence à peine, depuis quatre ou cinq ans, à en étudier et à en recueillir les documents. Toute l'ambition des savants doit être aujourd'hui de les rechercher, de les mettre en lumière et de les expliquer ; il faut encore du temps et bien des efforts avant qu'on en puisse tenter une synthèse sérieuse. Les essais de ce genre seraient aujourd'hui tout à fait prématurés. La civilisation de Babylone telle qu'elle se présente à

nous dans son développement complet, telle qu'elle était quand elle a exercé une influence décisive sur tous les peuples syro-arabes et même sur l'Asie-Mineure, la civilisation de Babylone était un produit mixte, une combinaison et une résultante, où des races fort diverses avaient confondu leurs apports. Sans doute la civilisation des Accads de la Chaldée y avait fourni beaucoup, puisque dès à présent on peut constater avec certitude qu'elle y avait donné l'écriture, la numération et la magie; mais elle n'en avait pas été l'unique source. Les Kouschites de Nemrod, et peut-être aussi les Sémites, avaient également apporté leur tribut à cette œuvre. Avant d'être en mesure d'opérer le départ de chacun des éléments qui entrèrent ainsi dans la formation de la culture babylonienne, la méthode scientifique exige que l'on cherche à bien connaître les Accads en eux-mêmes par l'étude des documents qu'ils ont laissés; qu'en se tenant dans le domaine des faits précis et en évitant de formuler d'ambitieuses théories, on demande à leur langue, à leurs monuments, à leurs écrits, qui ils étaient, quelles croyances ils avaient, quel était au juste le point où étaient parvenues leurs sciences et leur civilisation matérielle.

Dans ce travail de reconstitution de l'antique peuple des Accads, qui préoccupe vivement déjà plusieurs savants éminents et tend à devenir l'objet de leurs recherches, je ne suis que le plus humble des ouvriers, et personne ne sait mieux que moi la faiblesse

et l'imperfection de mes efforts. Pourtant j'ai osé aborder les problèmes de la langue et en tracer la première esquisse grammaticale, sachant d'avance combien je devrais ensuite la corriger moi-même, et combien surtout de plus habiles auraient à y introduire d'indispensables rectifications. Aujourd'hui je voudrais encore apporter une petite pierre à l'édifice qu'élèveront des architectes futurs, en signalant une série de documents qui n'ont encore été l'objet d'aucune étude et qui éclairent d'une manière très-précieuse la mythologie chaldéo-babylonienne, en même temps qu'ils révèlent chez les Accads l'existence d'une véritable poésie lyrique mise au service de la religion.

Au huitième siècle avant notre ère, il existait encore, dans les bibliothèques des villes de la Chaldée où siégeaient de grandes écoles sacerdotales, un certain nombre de vieux livres sacrés d'Accad. Ils étaient l'un des fondements principaux des études scientifiques du sacerdoce. On y copiait des formules magiques que l'on considérait comme toutes-puissantes sur les Esprits, et que l'on inscrivait sur des amulettes, même en Assyrie. Les incantations théurgiques se prononçaient en accadien d'après ces livres, et il semble même que, dans certaines cérémonies du culte public, on chantait encore des hymnes dans l'idiome d'Accad. Cependant, dix siècles auparavant déjà, l'accadien, bien qu'employé encore dans certaines inscriptions

officielles comme le latin dans notre Europe, était, au moins dans la Babylonie — car dans la Chaldée proprement dite il se maintenait encore probablement — était, dis-je, une langue morte, que l'on n'apprenait que par une étude savante. Aussi Sargon Ier, qui d'Aganê étendait son autorité sur l'ensemble de la Babylonie et de la Chaldée, et qui fut un grand promoteur des études, avait-il, entre autres travaux qui marquèrent son règne, fait exécuter des éditions des livres accadiens qu'avaient pu recueillir ses scribes, en les accompagnant d'une traduction assyrienne, soit interlinéaire, soit placée en regard du texte original. Ses successeurs continuèrent cette entreprise, et ce fut vers le même temps qu'on rédigea les tablettes grammaticales et lexicographiques destinées à l'enseignement de la langue sacrée.

Ce sont ces éditions avec traductions de Sargon Ier et de ses successeurs, ainsi que leurs tablettes grammaticales, qui existaient dans les bibliothèques des écoles de la Chaldée et y servaient de base à l'enseignement au huitième siècle. Le premier parmi les monarques assyriens, Sargon II, le vainqueur de Samarie, y fit copier quelques ouvrages pour son palais de Calach, par Nabou-zouqoub-kinou, chef des bibliothécaires de la couronne d'Assyrie, dont le père Mardouk-moubagar, et le grand-père Gab-ilani-kamis, avaient déjà rempli le même office auprès des rois antérieurs. Mais ce personnage s'attacha exclusivement aux ouvrages astrologiques rédigés en assyrien. Ce

fut seulement Assourbanipal qui entreprit d'une manière systématique d'émanciper définitivement le sacerdoce de l'Assyrie de la suprématie des écoles chaldéennes, en naturalisant tous les enseignements qu'on y donnait, y compris celui de la langue accadienne et l'étude directe des livres sacrés d'Accad, dans les écoles palatines et sacerdotales du pays d'Assur. Dans cette intention, il profita de la fidélité que lui avait toujours montrée la ville d'Érech et de la reconnaissance des prêtres de cette cité, à laquelle il avait restitué après le sac de Suse une statue particulièrement vénérée de la déesse Nana, enlevée 1535 ans auparavant par les Élamites. Érech avait précisément une des plus riches et des plus anciennes bibliothèques; elle fut ouverte aux scribes d'Assourbanipal. Ils paraissent l'avoir copiée en entier, et du moins ils y relevèrent les tablettes grammaticales et lexicographiques, et les ouvrages accadiens avec leurs traductions, en même temps que les livres d'astronomie, d'astrologie et de divination. Les manuscrits sur terre cuite qu'ils copiaient ainsi remontaient au temps de l'Ancien Empire chaldéen, probablement au temps de Sargon Ier ou de ses successeurs, et souvent les scribes assyriens ne surent pas comment interpréter les signes archaïques de l'écriture; en ce cas, ils les reproduisaient purement et simplement au milieu du texte, dont ils transcrivaient le reste dans le type d'écriture généralement usité à leur époque. Quant à l'état de dégradation auquel

étaient parvenues au VIIIe siècle les tablettes originales de la bibliothèque d'Érech, consultées par tant de générations successives, on le voit par le nombre de fois où le copiste assyrien a dû laisser une lacune en blanc dans le texte, en y inscrivant seulement le mot « effacé. » Chaque ouvrage fut copié par ordre d'Assourbanipal en plusieurs exemplaires, pour les deux bibliothèques qu'il fondait à Ninive même : celle du palais royal, dont les débris ont été retrouvés par M. Layard et sont conservés au Musée Britannique, et celle du temple de Nébo, dont un petit nombre de fragments portent la marque.

Ce qu'on possède de fragments des tablettes grammaticales et lexicographiques avec quelques feuillets détachés des livres bilingues a été édité en *fac-simile* il y a quelques années, par sir Henry Rawlinson et M. Norris, dans le tome II des *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*. Le progrès du classement des débris de la bibliothèque de Ninive n'a fourni depuis lors, en ce qui touche aux documents grammaticaux, qu'un petit nombre de suppléments à cette belle publication, qui a contribué, plus qu'aucune autre, à l'avancement de la science. Restent maintenant à publier les fragments des livres d'Accad eux-mêmes avec leur traduction assyrienne. C'est ce qu'ont entrepris sir Henry Rawlinson et George Smith dans les 35 premières planches du tome IV de la même publication. Ces 35 planches forment un demi-volume qui verra bientôt le jour et qui mettra aux mains des savants

des trésors d'un prix inestimable. Je puis le dire d'avance, grâce à la généreuse communication que sir Henry Rawlinson a bien voulu me faire des planches déjà prêtes, et j'affirme qu'aucune source aussi féconde n'aura encore été ouverte aux recherches de l'assyriologie.

La majorité des fragments accadiens, avec traduction, déjà classés au Musée Britannique, et dont l'édition est toute préparée, proviennent d'un grand ouvrage magique en plusieurs livres. C'est un recueil de formules et d'incantations contre les mauvais Esprits et les maladies, ainsi que d'hymnes souvent animés d'un vrai souffle poétique et composés pour les rites de la magie, le tout classé méthodiquement et formant un véritable Atharva-Vêda chaldéen d'un grand développement. Dans un autre travail, j'essaierai de donner une idée de ce recueil et de résumer les notions qu'il fournit sur la magie chaldéo-babylonienne, qui a été une des principales sources de la magie des autres peuples de l'antiquité, et même de celle du moyen âge par l'intermédiaire des *Chaldœi* de la Rome impériale et des juifs babyloniens. Pour cette fois mon intention est de parler des débris d'un autre recueil, moins développé, ou du moins dont il ne reste pas à beaucoup près autant, mais qui, par sa nature même, est aussi intéressant. C'est un recueil d'hymnes liturgiques et religieux, non plus magiques, adressés aux principaux dieux. A côté du grand recueil magique, il est avec celui-ci dans un

rapport que l'on peut comparer à celui du Rig-Vêda avec l'Atharva. Malheureusement il n'en subsiste que bien peu de fragments, qui font profondément regretter la perte du reste et laissent la curiosité éveillée, sans parvenir à la satisfaire. La seule tablette presque intacte de la série est celle qui contient l'hymne au dieu-Lune (Mus. Brit. K 2861); elle porte la signature de « Istar-soum-kamis, chef des bibliothécaires d'Assourbanipal, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de Nabo-zir-asir, grand astrologue. »

En Babylonie et en Chaldée, comme en Égypte, chaque ville était spécialement consacrée au culte d'un dieu déterminé, qui trônait dans le temple principal. Cette localisation du culte, qui tenait sans doute en partie à des légendes que l'on n'a pas encore retrouvées et sur lesquelles l'antiquité classique ne nous apprend rien, a marqué son empreinte d'une manière profonde dans les hymnes du recueil. Chaque dieu y est mis en rapport avec sa ville sacrée, et d'une façon si étroite, avec des titres si magnifiques qui semblent faire de lui le premier des dieux, que l'on est en droit de considérer la collection comme ayant été formée des principaux hymnes usités dans la liturgie solennelle de chacune des grandes cités de la partie inférieure du bassin de l'Euphrate et du Tigre, aux fêtes célébrées en l'honneur du dieu protecteur. Quelques expressions semblent aussi les caractériser comme appartenant à une liturgie royale, peut-être à ces sacrifices d'intronisation que les rois

d'Assyrie disent avoir été faire dans les principales cités toutes les fois qu'ils prennent possession de la Babylonie et de la Chaldée.

Au reste, le lecteur se fera par lui-même une opinion au sujet de la nature et de la destination première de ces hymnes, qui renferment sur la religion chaldéo-babylonienne dans sa forme la plus ancienne une quantité d'informations que l'on chercherait vainement ailleurs. Car nous allons essayer de donner la traduction de tous les fragments que nous en connaissons. C'est une entreprise hardie, et nous nous sommes demandé par moments si nous n'avions pas trop présumé de nos forces en l'abordant. Ceux qui reprendront après nous l'étude de ces documents trouveront bien des imperfections dans notre version et devront la corriger en main endroit; pourtant nous nous flattons de ne pas nous être trompé sur les points fondamentaux et essentiels, et de n'avoir pas fait de contre-sens trop graves. Imparfait encore, notre travail, nous l'espérons du moins, donne avec exactitude les linéaments principaux de ces curieux morceaux de poésie religieuse. D'ailleurs, pour les fautes que nous avons dû nécessairement commettre, nous croyons avoir droit à une certaine indulgence, en considération des énormes difficultés d'une première tentative d'interprétation de textes que leur style poétique et la nature des sujets dont ils traitent rendent particulièrement ardus et obscurs.

Nous commençons par l'hymne le mieux conservé (Mus. Brit. K. 2861); il est adressé au dieu de la Lune. Ce dieu, considéré comme un personnage mâle, était appelé en accadien Hour-ki, ou simplement Hour, et Akou, en assyrien Sin. Dans les inscriptions des rois de l'Ancien Empire de Chaldée, il apparaît comme tenant un des rangs les plus élevés parmi les dieux, et plus on remonte haut, plus l'importance de son culte se montre grande. Les monarques des dynasties primitives le regardent comme leur protecteur spécial, et son nom entre comme élément principal dans la composition des noms propres de la plupart d'entre eux. En effet, il était le dieu de la plus ancienne capitale d'Accad, de la ville sacrée par excellence pour les Chaldéens, de la grande cité d'Our (aujourd'hui Mougheir), d'où partit Abraham sur l'appel de Jéhovah. Sous les Assyriens, il est bien déchu de son antique grandeur; son culte est passé au second plan, et on ne lui donne plus que le titre de « seigneur des trente jours du mois, seigneur du signe zodiacal, illuminateur de la terre. » Pourtant il est encore le premier dieu de la seconde triade du panthéon, et dans la hiérarchie savante des personnifications divines qu'admet le sacerdoce d'alors, il vient immédiatement après les grands principes cosmiques, primant le dieu du soleil et celui de l'atmosphère lumineuse. Sa figure est rare sur les monuments de l'art. Les représentations des cylindres symbolisent ordinairement ce dieu par la simple image du croissant

lunaire; cependant, on voit quelquefois un buste divin coiffé de la tiare qui s'élève au-dessus de ce croissant. Un texte l'appelle le dieu « qui porte des cornes divergentes, » et ceci pourrait conduire à le faire encore reconnaître dans quelques autres figures gravées sur des cylindres, ayant devant elles un ou plusieurs adorateurs.

On va voir la splendeur des épithètes que lui décerne le vieil hymne accadien :

« Seigneur, prince des dieux du ciel et de la terre, dont le commandement est sublime ;

« père, dieu qui illumine la terre, seigneur, dieu bon (1), prince des dieux ;

« père, dieu qui illumine la terre, seigneur, dieu grand, prince des dieux;

« père, dieu qui illumine la terre, seigneur, dieu du mois (2), prince des dieux ;

« père, dieu qui illumine la terre, seigneur d'Our, prince des dieux;

« père, dieu qui illumine la terre, seigneur de la maison d'albâtre, prince des dieux ;

« père, dieu qui illumine la terre, seigneur des couronnes, qui revient périodiquement, prince des dieux ;

« père, dieu qui illumine la terre, qui distribue

(1) Ce titre est exprimé par les signes qui servirent plus tard à écrire le nom du dieu Assur.

(2) L'accadien a mot à mot : « Seigneur du signe zodiacal ; » la version assyrienne : « Seigneur des trente [jours]. »

grandement l'élévation à la couronne (1), prince des dieux ;

« père, dieu qui illumine la terre, qui dans l'abaissement des puissants se dilate (2), prince des dieux ;

« croissant périodiquement, aux cornes puissantes, qui distribue la justice, qui. . . . . splendide quand il remplit son orbe ;

« rejeton (3) qui s'engendre de lui-même (4), sortant de sa demeure, qui, propice, n'interrompt pas les gouttières par lesquelles il verse l'abondance (5) ;

« très-haut, qui engendre tout (6), qui par le développement de la vie exalte les demeures d'en haut ;

« père, qui renouvelle la génération, qui fait circuler la vie dans tous les pays ;

« Seigneur, [dans] ta divinité, comme les cieux étendus et la vaste mer, tu répands une terreur respectueuse.

(1) L'assyrien traduit simplement « la royauté. »

(2) C'est la même idée que dans le cantique de la Sainte-Vierge : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

(3) Mot à mot « fruit. »

(4) On sait le rôle que cette notion joue dans la religion égyptienne ; elle existait également, comme on le voit, dans celle de la Chaldée.

(5) C'est la même idée de physique grossière que dans Job (XXXVIII, 25) ; les pluies tombant par filets continus sont censées couler de petites gouttières ménagées dans le firmament.

(6) Les écrivains grecs attribuent aux sanctuaires de l'Orient l'idée que la Lune était le dépôt de tous les germes (Lyd., *de Mens.*, II, 6 ; III, 4 ; IV, 53 ; *de Ostent.*, 16). Plutarque signale aussi cette croyance chez les Égyptiens, et elle existait dans l'Inde (A. Weber, *Indische Studien*, t. I, p. 194).

« Dans. . . . . du pays, protecteur des sanctuaires, prophète de leur gloire;

« père, générateur des dieux et des hommes qui dirige l'enfance (?), créateur de la dame des biens (1);

« prophète du commencement (2), rémunérateur, qui fixe les destinées pour des jours lointains;

« chef inébranlable, qui ne garde pas de longues rancunes (3);

«. . . . . de qui le flux de ses bénédictions ne se repose pas, qui ouvre le chemin aux dieux ses compagnons;

« . . . . qui du plus profond au plus haut des cieux (4) pénètre brillant (5), qui ouvre la porte du ciel, qui fait . . . . l'albâtre. . . . .

« père qui m'a engendré, qui produit et favorise la vie, qui voit (6). . . . .

« Seigneur qui étend sa puissance sur le ciel et la terre, qui ne . . . . par ta volonté;

(1) C'est ainsi que porte la version assyrienne; le texte accadien a simplement « Istar. » Ainsi Istar elle-même, la déesse bienfaisante, est dans la donnée de l'hymne une production du dieu de la Lune. Elle est, en effet, très-souvent qualifiée de « fille de Sin » dans les documents de l'époque assyrienne.

(2) L'expression assyrienne pourrait aussi vouloir dire « la royauté; » mais l'accadien ne laisse pas de doute sur le sens.

(3) Mot à mot, dans l'assyrien comme dans l'accadien, « dont le cœur ne se souvient pas longtemps. »

(4) L'accadien, plus mutilé que l'assyrien en cet endroit, a « du [nadir] au zénith. »

(5) C'est, au contraire, l'accadien qui donne seul ce membre de phrase.

(6) N'existe plus que dans l'accadien.

« qui tire du ciel les saisons (?) et les eaux, qui veille sur le développement de la vie, aucun dieu que toi ne produit les pluies.

« Dans le ciel qui est sublime ? Toi. Ton commandement est sublime.

« Sur la terre qui est sublime ? Toi. Ton commandement est sublime.

« Toi ! ta volonté dans le ciel tu la manifestes ; les Esprits célestes (1) élèvent . . . . (2).

« Toi ! ta volonté sur la terre tu la manifestes ; tu fais s'y conformer les Esprits de la terre (3).

« Toi ! ta volonté dans le ciel, comme l'espace lumineux dans sa révélation. . . . . . . (4).

« Toi ! ta volonté sur la terre, par ton action. . . . . (5) tu me la proclames.

« Toi ! ta volonté dans la magnificence, dans l'espérance et dans l'admiration, étend largement le développement de la vie.

« Toi ! ta volonté fait exister les pactes et la justice, établissant les pactes pour les hommes.

« Toi ! dans ta volonté tu répands le bonheur parmi les cieux étendus et la vaste terre ; tu ne gardes rancune à personne (6).

« Toi ! ta volonté qui la connaît ? qui peut l'égaler ?

(1) Esprits appelés Igili.
(2) Il y a ici un mot que je ne comprends pas bien.
(3) Les Anounnaki.
(4) La fin de ce verset est encore tout à fait obscure pour moi.
(5) Ici un mot jusqu'à présent intraduisible.
(6) Mot à mot, « de personne tu ne te souviens. »

« Seigneur, dans les cieux ta domination, sur la terre ta domination ; parmi les dieux tes compagnons tu n'as pas d'égal.

« Roi des rois, qui. . . . . sa divinité, dieu incomparable ;

« le lieu de ta seigneurie. . . . .

« le lieu de ton action bienfaisante. . . . .

« . . . . le ciel et la terre. . . . . mon extension.

« Favorise. . . . . ta demeure ;

« favorise. . . . . la ville d'Our.

« L'épouse. . . . . joyeuse, seigneur, le repos est ton. . . . .

« Vaillant. . . . . seigneur du repos.

« Les Esprits célestes. . . . .

« les Esprits de la terre. . . . .

Suivaient encore cinq autres versets, dont il ne reste plus que les caractères initiaux et dont on ne peut plus rien tirer.

On voit par cet hymne que la coupe du discours en versets et le système du parallélisme régulier, qui devinrent les lois de la poésie sémitique, existaient déjà dans la vieille poésie accadienne et y servaient de base. Nous les observerons encore dans les autres fragments.

Je dois aussi remarquer que le titre accadien *an hur ki,* « dieu qui illumine la terre, » qui se répète au commencement des premiers versets, y est traduit

assyrien *nannur* « le lumineux. » Sous cette forme sous celle de *Nannaru*, c'est un des surnoms les plus habituels du dieu Sin dans les documents de l'époque assyrienne. Ctésias en a fait Nannarus, et à ce nom se rattache une des plus curieuses parmi les légendes mythologiques que le médecin d'Artaxerxe Mnémon donnait aux Grecs pour l'histoire vraie de l'Assyrie.

J'ai déjà dit tout à l'heure que, dans la hiérarchie savante de la religion des temps de la puissance de l'Assyrie et du Nouvel Empire de Babylone, le dieu-Soleil tenait un rang immédiatement inférieur à celui du dieu-Lune ; il était alors le second personnage de la même triade. Il ne paraît pas qu'il soit représenté sur les monuments de l'art jusqu'à présent connus autrement que par le disque rayonnant de l'astre du jour. Un cylindre nous montre pourtant le buste du dieu coiffé de la tiare au milieu de ce disque. Dans les époques primitives, il était le dieu spécial des villes de Larsa en Chaldée, la Larancha des fragments de Bérose (aujourd'hui Senkereh), et de Sippara en Babylonie, Sepharvaïm de la Bible, appelée souvent « Sippara du Soleil. » On le nommait en accadien Oud et en assyrien Samas, deux noms qui veulent dire également « soleil. »

Nous possédons deux fragments d'un hymne à ce dieu, tracés sur les deux côtés d'une tablette brisée (Mus. Brit. K. 4803) et séparés par une lacune de quelques lignes qu'une fracture a emportée :

« . . . . . lion. . . . . . .

« avec Anou et Bel (1). . . . . . .

« toi qui exaltes, dirige heureusement les légions des hommes.

« Celui qui dirige dans le ciel, celui qui est le plus haut, c'est toi;

« la loi qui enchaîne l'obéissance (2) des pays, c'est toi.

« Tu connais la vérité; tu connais le mensonge.

« Soleil, la justice a dressé son front (3);

« Soleil, le mensonge en envieux a calomnié.

« Soleil, le serviteur d'Anou et de Bel, c'est toi.

« Soleil, l'arbitre suprême du ciel et de la terre, c'est toi.

« Soleil. . . . .

Ici se place la lacune; le texte reprend ensuite, sur le verso de la tablette :

« Soleil, l'arbitre [suprême] des pays, c'est toi.

« Soleil,] le seigneur qui développe la vie (4),

« celui qui répand sa grâce sur le pays, [c'est toi.

(1) Je donne ici la forme assyrienne des noms des deux premiers dieux de la triade suprême, parce qu'ils sont les plus connus. Les noms accadiens, qui expriment très-clairement la nature de ces deux divinités, sont Anna, « le Ciel, » et Moul-ge, « le Seigneur d'en bas. »

(2) Mot à mot, « les oreilles. » Nous suivons ici la version assyrienne, qui paraphrase le texte accadien, très-concis et très-obscur.

(3) Version assyrienne : « sa tête. »

(4) Paraphrase de la version assyrienne; le texte accadien a seulement « le vivificateur. »

« Soleil, dans ce jour, le roi fils de son dieu (1),
fais-le briller, fais-le fructifier;
« tout ce qui existe faisant le mal dans son corps,
ensemble qu'il soit arraché. »

Les deux versets suivants n'ont pas de version assyrienne, et je n'en comprends pas complètement le texte accadien. La fin, au contraire, est claire, sauf les lacunes résultant de la mutilation de la tablette :

« Comme le cuivre, que ta gloire brille du plus vif éclat;
« . . . . son élévation,
« vers le jour des vivants la sublimité. . . . . »

Comme auteur de la lumière et dissipant les ténèbres, le Soleil est l'ennemi du mensonge et des complots obscurs. Ce point de vue, nettement indiqué dans le fragment qu'on vient de lire, est encore plus développé dans un hymne de la collection magique adressé au dieu-Soleil (Mus. Brit. K. 256) :

« Toi qui fais évanouir les mensonges, toi qui dissipes la mauvaise influence

(1) « Le roi fils de son Dieu, » « l'homme fils de son Dieu, » sont des expressions qui se reproduisent à chaque pas dans les hymnes de la collection magique; elles veulent dire « le roi pieux, l'homme pieux. » J'étudierai ailleurs la notion qui les a dictées et qui se rattache à une conception analogue à celle des Fervers dans la religion de Zoroastre.

« des prodiges, des augures, des pronostics fâcheux, des songes, des apparitions mauvaises,

« toi qui déçois les complots méchants, toi qui mènes à la perdition les hommes et les pays

« qui s'adonnent aux sortiléges et aux maléfices. »

La mythologie des bords de l'Euphrate et du Tigre prêtait au dieu Samas plusieurs épouses. La principale était Anounit, déesse nocturne et lunaire, appelée aussi « l'Étoile du fleuve Tigre. » C'est à cette déesse qu'était consacré le grand temple pyramidal remontant à la plus haute antiquité et l'un des plus célèbres de toute la Babylonie, que l'on nommait Ulbar et qui était situé à Aganê. Cette ville se trouvait en face de Sippara, de l'autre côté de l'Euphrate, et n'en était séparée que par le fleuve ; aussi la désignait-on souvent comme « Sippara d'Anounit, » en opposition avec « Sippara du Soleil, » et la réunion des deux villes formait une seule cité ; d'où la forme plurielle employée par la Bible, Sépharvaïm, « les Sippara. » Anounit s'identifiait quelquefois avec la Nana ou Belit d'Érech en Chaldée, déesse essentiellement ténébreuse et funèbre, de telle façon qu'un document astrologique dit : « La planète Vénus est à son lever la dame d'Aganê, à son coucher la dame d'Érech. »

Après ces remarques, nous n'hésiterons pas à reconnaître Anounit dans la déesse à laquelle s'adresse un début d'hymne de la plus magnifique poésie (Mus. Brit. K. 4608) :

« Vers le pays, dame. . . . . (1)

« Dans ta ville capitale, Érech, le jeûne a été célébré ;

« dans le temple Ulbar, la demeure de ta puis-
« sance, j'ai fait couler le sang (2) comme de l'eau.

« Dans la totalité des pays qui t'appartiennent,
« j'ai. . . . . . . le feu ; comme. . . . . . (3) il s'est ré-
« pandu.

« Dame, grandement sur le méchant je suis fort ;

« le rebelle puissant comme un simple roseau tu
« le ploies.

« Je ne m'attache pas à ma volonté ; je ne me
« glorifie pas moi-même ;

« comme une fleur des eaux, jour et nuit, je me
« flétris (4) ;

« je suis ton serviteur, je m'attache à toi.

« Que ton. . . . . . . soit établi, que ton glaive flam-
« boie ! »

Le texte continuait, mais il ne reste plus que des caractères isolés des versets suivants.

Nous ne rencontrerons pas souvent des coups d'aile d'une pareille puissance, emportant la poésie à d'aussi grandes hauteurs dans les hymnes accadiens.

(1) La fin de ce verset, qui n'existe plus que dans la version assyrienne, est très-mutilée, et je n'ose pas en proposer d'explication.

(2) Le sang des victimes.

(3) Ici un mot obscur.

(4) La tournure est elliptique ; pour restituer la pensée complète, il faudrait substituer « sans ton secours. »

Cependant il y a quelques autres exemples d'un accent aussi biblique, rappelant les plus beaux passages des psaumes, parmi les débris de ce lyrisme antérieur de bien des siècles à la Bible, et qui, par les traductions et les imitations en langue assyrienne, a dû nécessairement avoir une grande influence sur les premiers essais de la poésie sémitique, y fournir beaucoup d'images et de tournures.

Tel est le fragment d'un hymne au dieu Mardouk (Mus. Brit. K. 3132) :

. . . .

« Devant ta grêle qui se soustrait?

« Ta volonté est un décret sublime que tu établis « dans le ciel et sur la terre.

« Vers la mer je me suis tourné, et la mer s'est « aplanie;

« vers la plante je me suis tourné, et la plante « s'est flétrie;

« vers la ceinture de l'Euphrate je me suis tourné, « et

« la volonté de Mardouk (1) a bouleversé son lit.

« Seigneur, tu es sublime; qui t'égale?

« Mardouk, parmi les dieux, prophète de toute « gloire, c'est toi qui. . . . . .

(1) Le nom de Mardouk est exprimé ici, comme dans beaucoup d'autres textes accadiens, par l'appellation Silik-moulou-khi, « celui qui dispose le bien pour les hommes. » Cette qualification se rapporte au rôle de véritable médiateur que lui attribuent les hymnes magiques.

« Héros, parmi les dieux. . . . . . .
« Mardouk, l'ennemi. . . . . . .
« Seigneur des batailles. . . . . »

Substituez le nom de Jéhovah à celui de Mardouk, et l'on se demandera de quel psaume provient cette grandiose peinture de l'instabilité des choses terrestres et de la toute-puissance divine. Il y a même des rencontres saisissantes d'expression entre ce fragment et la poésie lyrique des Hébreux, car le Psalmiste dit à son tour de Jéhovah (Ps. CXLVII) :

« Il envoie sa parole sur la terre, et soudain sa « sentence la parcourt.
« Il donne la neige comme des flocons de laine ; « il répand le givre comme une cendre;
« Il jette les glaçons par morceaux ; devant son « froid qui peut résister ?
« Il envoie sa parole, et fait fondre les glaces ; il « fait souffler son vent, et les eaux coulent. »

Mardouk, le Mérodach de la Bible, qui a conservé presque sans altération, chez les Assyriens, son vieux nom de langue des Accads, Amar-Outouki, « celui qui mesure la marche du soleil, » est le dieu de la plus grosse et de la plus brillante des planètes, Jupiter, la Grande-Fortune des astrologues orientaux. Il est « le dieu des légions (stellaires), » et aussi « le juge, le soutien de la souveraineté, » de même que sa

planète s'appelle, dans le langage de l'astrologie chaldéenne, « l'étoile du roi. » On lui donne pour père le dieu Nouah, qui est à la fois l'esprit divin qui pénètre le monde et le souverain de l'élément humide. C'était le dieu spécial et tutélaire de la ville de Babylone. Aussi, à mesure que l'importance politique et religieuse de cette cité grandit, Mardouk s'élève en même temps dans la hiérarchie céleste. On l'assimile à Bel, et cette identification, exprimée par le personnage de Bel-Mardouk, finit par devenir générale en Babylonie, tandis qu'elle ne paraît pas avoir jamais été admise en Assyrie. Au temps du nouvel empire de Chaldée, fondé par Nabopolassar, Bel-Mardouk est devenu le véritable Bel de Babylone, le second personnage de la triade suprême, et c'est ainsi que les Grecs l'ont connu. Mais il n'en était pas encore de même sous l'Ancien Empire, époque à laquelle remontent nos hymnes accadiens. Le Mardouk de Babylone est alors parfaitement distinct de Bel.

Mardouk est l'un des types de ces dieux qui meurent et ressuscitent périodiquement, caractéristiques des religions des bords de l'Euphrate et du Tigre, de la Syrie et de la Phénicie. La fameuse pyramide de la cité royale de Babylone passait pour son tombeau ; on y montrait aux dévots sa chambre sépulcrale, pillée plus tard par Xerxès, qu'on appelait « le Lieu du repos de Mardouk. » Parmi les statues colossales qui couronnaient le sommet de la pyramide, le dieu était figuré, nous dit Diodore de Sicile, comme « un homme

debout et marchant; » ce type de représentation, où Mardouk tient un sceptre court à la main, est fréquent sur les cylindres. Le prophète Baruch y fait allusion, ainsi qu'à l'épithète de « juge, » quand il dit, en parlant des divinités de Babylone : « L'un d'eux porte un sceptre comme le juge d'une province, et il ne met pas à mort celui qui pèche contre lui. » On représente aussi Mardouk tenant à la main un glaive ou harpé, et Baruch fait encore allusion à cette figure : « L'un a un glaive et une hache à la main, mais il ne peut s'en servir contre les voleurs. »

C'est au culte spécial de Mardouk dans la pyramide de Babylone qu'a trait un hymne fragmenté, qui paraîtra bien peu poétique après celui dont nous avons cité un débris, mais qui offre beaucoup d'intérêt pour la mythologie et même pour l'histoire (Mus. Brit. K. 4624). On sait que cet édifice sacré, si célèbre même chez les Grecs, portait le nom accadien de Ê-saggadhou, « la Maison qui dresse la tête, » lequel se maintint après que la langue assyrienne eut définitivement prévalu, et même encore sous Nabuchodorossor.

. . . .

« . . . . est ta demeure ;
« . . . . est ta demeure ;
« Le Lieu du repos du Seigneur, la demeure su-
« blime de vie, est ta demeure ;

« la Maison qui dresse la tête, le sanctuaire de ta « domination, est ta demeure;

« ta ville, le lieu du repos de ta garde (1), est ta « demeure;

« Babylone (2), le lieu du repos de ta garde, est « ta demeure.

« Le Ciel grand, père des dieux (3), est le lieu de « repos de ta garde;

« Le grand mont père de Bel est le lieu du repos « de ta garde;

« la panégyrie de la grande mère Belit (4) est le « lieu du repos de ta garde.

« les. . . . . . de Bel, puissances sublimes du ciel, « sont le lieu de repos de ta garde. »

Ici se trouve une lacune dont nous ne pouvons

(1) C'est la garde que le dieu exerce sur la marche du soleil et sur la régularité des mouvements de l'armée céleste; il s'en repose dans son sanctuaire favori de Babylone, dans ce « Lieu du repos, » qui passe pour son tombeau quand on l'envisage comme un dieu qui meurt pour ressusciter.

(2) Babylone est désignée dans cette hymne par son plus ancien nom accadien, Dintir, et non par l'appellation qui ne prévalut que plus tard, Kâ-dingira, équivalent exact de l'assyrien Bab-ilou, — « porte de Dieu. »

(3) La version assyrienne, par une erreur évidente qui n'est peut-être qu'une faute de copiste, met ici le mot « père » au cas oblique, « du Père des dieux. » De plus, en traduisant Anna, « le ciel, » par « le dieu Anou, » si elle ne commet pas une faute mythologique, elle efface la confusion volontaire qui existe ici dans le texte primitif entre le ciel matériel et le Ciel envisagé comme dieu.

(4) En accadien, Nin-gelal, « la Dame du monde inférieur. »

mesurer l'étendue ; la suite reprend un peu plus loin sur le verso de la tablette :

« Favorise ta demeure, favorise ta ville, seigneur « du Lieu de repos ;

« favorise Babylone et la Maison qui dresse la tête, « seigneur du Lieu de repos.

« Que les eaux de Babylone, le sanctuaire supé- « rieur (1) de la Maison qui dresse la tête, les bri- « ques de la Maison de la main droite (2), soient « ramenées en leur lieu.

« Assur, le pasteur (3) qui est ton néocore, vivifie- « le par ses narines. . . . . . . (4).

« la stabilité du trône de sa royauté, d'une manière « bienfaisante. . . . . . . (5) pour des jours durables, « toi qui élèves la main, ô Mardouk. »

La « grande montagne de Bel » est une localité mythique dont un autre fragment d'hymne (Mus. Brit. K. 4898) parle encore en ces termes :

(1) Mot à mot, dans le texte accadien, « la corne de l'habitation, » dans la version assyrienne, « l'œil ; » cette dernière expression, qu'on retrouve d'autres fois en pareil cas, se rapporte à l'usage du sanctuaire supérieur des temples à forme de pyramides comme observatoire sacré.

(2) La pyramide ou tour à étages de Borsippa.

(3) Je suis ici la version assyrienne ; « pasteur » y est, du reste, un équivalent plutôt qu'une traduction exacte de l'expression accadienne, plus développée et encore très-obscure.

(4) La fin du verset n'existe plus qu'en accadien, et je ne me sens pas en mesure de la traduire.

(5) Ici quelques mots très-obscurs.

« La grande montagne de Bel, la gloire des mon-
« tagnes, dont la tête égale les cieux; l'Abîme su-
« blime. . . . . . . (1) ses fondements;
« entre les pays (elle est) comme un buffle puis-
« sant qui se repose,
« sa corne (2) comme un rayon de soleil étincelle,
« comme l'étoile du ciel qui annonce (le jour) (3)
« complétant son éclat. »

Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'hymne à Mardouk que nous venons de citer, c'est la mention du dieu Assur, qu'on ne trouve dans aucun autre document des époques primitives de la Chaldée et de la Babylonie. Son nom y est écrit sous la forme la plus antique, *Ausar*, à laquelle se substitua plus tard celle d'*Assur*. Pour trouver cette forme, il faut remonter jusqu'aux temps primitifs, où il n'y avait pas encore une nation assyrienne et un royaume d'Assyrie, mais de simples pontifes (*patesi*) du dieu Ausar, souverains de la ville d'Elassar. A partir de la fondation de la monarchie assyrienne par Bel Pasqou, vers le seizième siècle avant notre ère, on ne trouve plus que la forme *Assur*. Ceci marque une date que l'on ne peut pas dépasser en se rapprochant de nous, pour placer l'époque de la composition de l'hymne. Il est curieux, dn reste, d'y voir le grand dieu national de l'Assyrie,

(1) Mot encore intraduisible.
(2) Son sommet à pic.
(3) Dilbat, la planète Vénus.

celui que le peuple qui s'est nommé d'après lui proclamait supérieur à tous les autres dieux, jouant un rôle secondaire, traité comme un néocore de Mardouk, qui reçoit la vie du dieu protecteur de Babylone. On a là, croyons-nous, une image très-exacte des rapports de subordination politique et religieuse qui existèrent à l'origine entre la cité d'Elassar (Kalah-Scherghat), premier noyau de la civilisation assyrienne et la grande métropole babylonienne.

Je signalerai encore à l'attention la phrase relative à la « Maison de la main droite, » Ê-zida, c'est-à-dire à la fameuse pyramide à étages de Borsippa, le monument prodigieusement antique auquel a été de très-bonne heure appliquée la tradition de la Tour des langues. Il semblerait en résulter que cet édifice vénéré, auquel se rattachaient tant de légendes, était, dès l'époque où fut composé notre hymne accadien, dans l'état de dégradation où la trouva Nabuchodorossor quand il en entreprit la restauration. « Le temple des Sept lumières de la terre, la pyramide de Borsippa, dit-il dans l'inscription commémorative de ce travail, a été construit par le roi le plus antique... mais il n'en avait pas élevé le faîte. Depuis les jours reculés on l'avait abandonné sans entretenir ses déversoirs d'eaux (pluviales) ; aussi les pluies et la tempête avaient dispersé la construction en briques crues ; les revêtements en briques cuites s'étaient fendus ; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. » En effet, la phrase de notre hymne

sur la Maison de la main droite est manifestement un vœu pour l'achèvement et la restauration de ce monument.

Afin de compléter ce qui regarde la nature et les attributions du dieu Mardouk, j'insérerai ici un hymne qui lui est encore adressé et qui fait partie, non plus de la collection liturgique que j'étudie spécialement dans ce travail, mais de la collection magique (Mus. Brit. K. 2962). Les titres qui y sont décernés à ce personnage divin ont en effet une grande importance mythologique et religieuse; il faut surtout y noter l'expression de la croyance à la résurrection des morts, dont le soin devait être naturellement attribué à Mardouk, comme dieu qui lui-même mourait et ressuscitait. C'est un des premiers indices que l'on puisse, jusqu'à présent, relever sur les idées des Chaldéens et des Babyloniens relatives à la vie future (1).

(1) Pour ce qui est de l'Assyrie, la notion d'une immortalité bienheureuse dans des campagnes célestes et parmi les banquets des dieux est formellement exprimée dans cette prière pour un roi (W. A. I. iii, 66, verso) :

« Des jours prolongés,
« des années durables,
« un glaive puissant,
« une longue durée,
« un vaste renom de gloire,
« la prééminence sur les rois,
« au roi, notre seigneur, le justicier,
« qui toutes ces choses
« à ses dieux a offert!

« Incantation.]

« Seigneur grand] du pays, roi (1) des contrées. . . . .;

« Fils aîné] du dieu Nouah ;

« . . . . qui ramène (2) le ciel et la terre ;

« . . . . Seigneur grand du pays, roi des contrées ;

« dieux des dieux;

« . . . . du ciel et de la terre, qui n'a pas d'égal ;

« serviteur] d'Anou et de Bel ;

« miséricordieux parmi les dieux;

« miséricordieux, qui relève les morts à la vie;

« Mardouk, roi du ciel et de la terre,

« Des frontières larges et vastes
« à son empire !
« Qu'il vive ! qu'il soit en paix !
« au-dessus des rois la souveraineté,
« la royauté et le commandement,
« en l'exerçant, aux cheveux blancs
« et à la vieillesse qu'il parvienne !
« Et par dessus tout cela,
« la région qui brille comme l'argent, les autels splendides,
« le bienfait de l'état de bénédiction
« parmi leurs banquets (des dieux),
« et les jardins bienheureux
« dans leur lumière
« qu'il les habite, la vie
« . . . . joyeuse
« dans le voisinage
« des dieux
« qui habitent l'Assyrie ! »

(1) Version assyrienne : « seigneur. »

(2) Qui ramène dans leurs mouvements périodiques.

« roi de Babylone, roi de la Maison qui dresse la tête,
« roi de la Maison de la main droite, roi de la Maison suprême de vie (1),
« affermis le ciel et la terre!
« Affermis autour le ciel et la terre!
« Affermis la lèvre de vie!
« Affermis la mort et la vie!
« Affermis la digue sublime de la fosse de l'abîme!
« L'ensemble des hommes qui ombragent leur tête (2),
« ce qui développe la vie, tout ce qui proclame la gloire dans le pays,
« Les quatre régions (3) dans leur totalité,
« les Esprits divins (4) des légions (5) du ciel et de la terre dans leur totalité. »

. . . .

Ici une lacune de quelques lignes.

« Tu es. . . . .
« tu es le colosse [favorable;

(1) Temple désigné dans plusieurs inscriptions comme situé à Borsippa.

(2) Des hommes qui ont le droit d'avoir au-dessus de leur tête un parasol, en signe de puissance; c'est une expression qu'on rencontre à plusieurs reprises.

(3) Les régions correspondant aux quatre points cardinaux, autour d'Accad considéré comme le centre de la terre; c'est une locution qui revient à chaque instant dans les anciennes époques.

(4) Les Igili.

(5) Ce mot est ajouté par la version assyrienne.

« tu es celui qui vivifie. . . . .;
« tu es celui qui fait prospérer. . . . . ;
« le miséricordieux parmi les dieux,
« le miséricordieux qui relève les morts à la vie.
« Mardouk, roi du ciel et de la terre,
« j'ai invoqué ton nom, j'ai invoqué ta sublimité (1);
« la commémoration de ton nom, que les dieux. . .;
« la soumission à toi, qu'ils. . . . .
« Que celui dont la maladie est douloureuse soit [délivré,
« . . . . la peste, la fièvre, l'ulcère.
« Que le démon mauvais, le destructeur (2) mauvais, le diable (3) mauvais, le combattant (4) mauvais, le dieu mauvais, le tendeur d'embûches (5) mauvais,
« le fantôme, le spectre, le vampire,
« l'incube, le succube, le servant;
« la peste mauvaise, la fièvre douloureuse, la maladie mauvaise,
« . . . . ce qui fait le mal, ce qui produit le mal. »

Les derniers versets demandant que toutes ces influences malfaisantes soient repoussées manquent

(1) Version assyrienne : « ton cœur. »
(2) Démon appelé *alal* en accadien et *alû* en assyrien.
(3) Démon appelé *gigim* en accadien et *ekim* en assyrien.
(4) Démon appelé *telal* en accadien et *gallu* en assyrien.
(5) Démon appelé *maskim* en accadien et *rabiz* en assyrien.

par malheur, mais il est facile d'en restituer la pensée (1).

Je reviens à la collection des hymnes liturgiques.

La pyramide de Borsippa, dont j'ai eu déjà l'occasion d'étudier ailleurs les mythes cabiriques, était consacrée au culte des sept planètes ; à la base un sanctuaire « en forme de caverne, » disent les inscriptions, était dédié à Anou, en tant que dieu uranique et cosmique ; quant au sanctuaire supérieur, Nébo y trônait, et on le regardait comme la divinité suprême de ce monument vénéré. C'est à Nébo, dans ce rôle de maître de la pyramide de Borsippa, que se rapporte le fragment suivant (Mus. Brit. K. 3130) :

« . . . . seigneur de Borsippa,

« . . . . fils de la Maison qui dresse la tête (2).

« Seigneur, à ta puissance, aucune puissance n'est égale ;

(1) Après la même énumération, nous lisons dans une incantation magique :

« De l'homme fils de son dieu, qu'ils sortent de son corps, qu'ils sortent de ses entrailles. »

Dans un autre :

« Leur tète sur sa tète,
« leur pied sur son pied,
« jamais ils ne le saisiront,
« jamais ils ne reviendront. »

(2) Voici le plus ancien vestige de l'identification de Bel à Mardouk ; car Nébo est souvent donné comme fils de Bel. D'autres fois on le dit fils de Nouah.

« . . . . prophète (1), à ta puissance, aucune puissance n'est égale ;

« à ta ville, Borsippa, aucune ville n'est égale ;

« à ta campagne, la Babylonie, aucune campagne n'est égale.

« Je me confie à ton arme qui devant elle ne répand pas la mort (2).

« Ta volonté comme le ciel ne varie pas, dans le ciel tu es sublime. »

Nébo, ou plus exactement Nabou, porte en accadien les deux noms de Ak et de Pa. C'est le dieu de la planète Mercure. Dans les derniers temps assyriens, on le divise en deux personnages distincts, Nabou et Nousqou, correspondant aux deux apparitions de la planète un peu avant le lever du soleil et un peu après son coucher, de même qu'on admet également à cette époque une double Istar, en rapport avec l'étoile du soir et l'étoile du matin ; mais cette idée est absolument étrangère aux âges vraiment antiques. Mercure, dont la vue annonce le prochain lever du soleil, a été pour tous les peuples l'astre prophétique par excellence ; de là le nom assyrien du dieu, Nabou, qui signifie : « le prophète. » Celui-ci est, par

(1) Le premier mot de l'accadien est très-obscur ; à la place de ces épithètes, la version assyrienne met simplement « Nébo. »

(2) Le traducteur assyrien a hésité ici et propose deux sens, celui que nous suivons et cet autre : « Ne verse pas le sang. » Il s'agit évidemment ici du sceptre ou haste pure, qui est l'insigne habituel de Nébo.

suite, le dieu de l'inspiration prophétique, des lettres et de l'éloquence. Un de ses titres les plus habituels est celui de « scribe de l'univers; » il est aussi « celui qui surveille les légions du ciel et de la terre, » c'est-à-dire qui veille, en sa qualité de dieu savant, à la régularité des mouvements des corps célestes et des phénomènes terrestres; c'est ce que développe une inscription en l'appelant « auguste promoteur « des levers sidéraux, ordonnateur des œuvres de la « nature, qui fait succéder au lever du soleil son cou- « cher, qui compte le temps avec lui. » Aussi son titre le plus compréhensif et le plus auguste est-il celui « d'intelligence suprême. » Il est comme une forme nouvelle, dans un degré d'émanation inférieur et plus mêlé au monde matériel, de Nouah, l'esprit divin qui pénètre et vivifie tout. Nébo est en même temps le dieu de l'onction royale, le protecteur spécial des rois et le type qu'ils reproduisent sur la terre. En même qu'à Bel, on lui donne sur les monuments une figure purement humaine, avec la tiare et le costume des rois ; trois paires de cornes rangées l'une au-dessus de l'autre garnissent sa tiare; quatre grandes ailes sont souvent attachées à ses épaules. Le sceptre est aussi un de ses attributs habituels, et il est appelé dans les textes « le dieu qui porte le sceptre ; » ailleurs nous le trouvons désigné comme le « dieu de la tiare. » Une statuette d'albâtre d'époque très-ancienne et de travail babylonien, que possède le Musée Britannique, représente le

même dieu sans aucun attribut, les deux mains sur la poitrine. L'inscription, en caractères hiératiques, gravée sur l'épaule de cette figure, lui donne les trois qualifications de « dieu du feu, du canal et de l'action. » En effet, de ses deux noms accadiens, l'un, Ak, signifie « action, » l'autre, Pa, « sceptre » et « autorité. »

Voici le début d'un hymne à Nébo (Mus. Brit. K. 4902), envisagé spécialement comme le dieu de la science, comme l'ingénieur divin qui préside aux travaux des canaux d'irrigation, d'où dépendait la fertilité de la Babylonie et de la Chaldée :

« Nébo (1), intelligence suprême, interprète des sphères célestes,
« scribe de l'univers, qui dans ta sublimité mystérieuse. . . . .
« portant le sceptre suprême, régulateur du pays,
« soutien des fondements de la science . . . . . .
« ouvreur des fontaines, qui réjouit le cœur. . . .
« dieu sans lequel le. . . . . . . (2) des canaux ne subsiste pas,
« seigneur honoré qui amoncelle la terre des digues,
« avec ton. . . . . tu possèdes. . . . . (3)

(1) La forme du texte accadien est Ak ; la version assyrienne met : « à Nébo, etc. »
(2) Mot obscur ; la version assyrienne, que nous suivons ici, semble ne point reproduire pas à pas, dans ce verset, le texte accadien.
(3) Verset très-mutilé.

« . . . . mâle puissant, roi. . . . . . . »

Le reste est détruit.

Le fragment suivant (Mus. Brit. K. 4980), provenant d'un autre hymne, considère le dieu uniquement au point de vue sidéral et astronomique ; la version assyrienne n'y est donnée que pour une partie des versets ; il faut traduire directement le reste sur le texte accadien :

« Fils] du dieu Bel, agissant avec puissance,

« qui enlève la terreur immense, qui accompagne le jour, qui gouverne. . . . . . . (1) très-haut ;

« seigneur, dieu de la planète Mercure (2), agissant avec puissance ;

« grand régulateur des destinées, qui gouverne. . . très-haut ;

« seigneur qui fait briller le père et la mère qui l'ont engendré ;

« héros grand qui anéantit le pays rebelle,

« qui rend glorieux le temple, qui anéantit l'ennemi ;

« formé par la dame de Nipour (3). . . . . agissant [illegible] puissance ;

[illegible] obscur.

[illegible] en. [illegible] dou, « qui accompagne le lever du

[illegible] épouse de Bel, le grand dieu de

« . . . . (1), qui s'étend sur le pays ;

« seigneur de vie, qui s'étend dans le ciel et sur la terre (2). »

A la planète Mars, planète de couleur sanglante et de mauvais augure, présidait un dieu qu'on appelait en accadien Nir-gal, « au grand pied, » ou Nir-lab-gal. Ce nom de Nirgal fut adopté en assyrien, mais on y forgea une étymologie significative dans cette langue, « le piétineur, » par allusion aux mouvements en apparence rétrogrades de la planète (3). Cité plusieurs fois par la Bible sous la forme Nergal, ce dieu est armé et guerrier ; ses qualifications habituelles sont « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux, » et aussi « le dieu de la chasse ; » on le représente comme un combattant et un dompteur de monstres. Le culte de Nirgal était surtout répandu dans la Babylonie ; il y avait deux foyers principaux, la ville appelée en accadien Dhour-an et en assyrien Douban, et Cutha, dans le voisinage de Babylone, nommée en accadien Tiggaba (4). A Cutha, où il avait pour épouse la déesse

(1) Je ne suis pas en mesure de traduire ce membre de phrase, qui n'existe qu'en accadien.

(2) Le texte accadien de ce verset a été omis par le copiste ninivite ; nous n'en avons que la version assyrienne.

(3) C'est ce qu'atteste l'idéogramme significatif qui remplace fréquemment le nom de Nergal à l'époque assyrienne.

(4) Pline et Ptolémée connaissent encore cette forme accadienne, qu'ils rendent en Digba.

Laz, des témoignages positifs fournis par les inscriptions nous apprennent qu'il était adoré sous la figure d'un lion. Aussi les lions ailés qui entraient si habituellement dans la décoration des édifices symboliques de l'Assyrie sont-ils appelés des *nirgalli,* mot qui s'échange avec l'expression idéographique « lions du bien, lions du bon principe (1). » Les figures colossales de lions ailés à tête humaine ou à buste d'homme, qui remplacent quelquefois les taureaux à tête humaine aux portes des palais assyriens, sont donc des images du dieu Nergal. Le mouflon, et peut-être aussi le coq, étaient également des animaux consacrés à ce dieu.

Nous avons des fragments de deux hymnes à Nergal. Le premier s'adresse au dieu de Cutha (Mus. Brit. K. 5137) ; la plupart des versets n'y ont pas de traduction assyrienne.

« Héros, tonnerre puissant, anéantissant le pays rebelle ;

« héros, seigneur géant, anéantissant le pays rebelle ;

« dieu qui se manifeste dans la vaillance, anéantissant le pays rebelle ;

« buffle grand, seigneur qui piétine, anéantissant le pays rebelle ;

(1) Il y avait aussi des démons à tête de lion ou en forme de lion ; c'est pour cela que les lions de Nergal sont appelés « lions du bien, » afin de les en distinguer.

« seigneur de Tiggaba, anéantissant le pays rebelle ;

« seigneur de la demeure de vaillance, anéantissant le pays rebelle ;

. . . . (1).

« tonnerre qui frappe avec vigueur (2), n'ayant pas d'égal,

« brandissant son arme. . . . . . . (3). »

Le second hymne (Mus. Brit. K. 4869) se rattachait au culte de Dhour-an ou Douban; malheureusement, il ne nous est parvenu que dans un état de mutilation déplorable. D'après la disposition du texte, on voit qu'une partie au moins de chaque verset devait se répéter deux fois dans la récitation.

« Seigneur de vie. . . . . . .

« mouflon très-grand. . . . . . .

« le dieu Nouah. . . . . . .

« (O) dieu Nergal. . . . . . .

« dans le temple. . . . . . .

« héros de l'immensité. . . . . . .

« (ô) dieu Nergal [héros de l'immensité, etc.

« Chef qui ouvre largement les yeux. . . . . . .

« (ô) dieu Nergal, chef qui ouvre largement les yeux, etc.

« Fils de la durée, qui exalte le cœur de. . . . . . .

(1) Il y a ici deux versets qui, comme les précédents, n'existent qu'en accadien, et que je ne puis pas encore traduire.

(2) Version assyrienne : « puissant. »

(3) Le second membre du verset est obscur.

« (ô) dieu Nergal, fils de la durée, etc.

« Grand prince (1) des dieux très-grands, qui... l'adoration et la parure;

« (ô) dieu Nergal, [grand prince des dieux très-grands, etc.

« .... qui étend la parure (2);

« (ô) dieu Nergal.......

« Seigneur qui dresse la tête avec sublimité, qui exalte le temple, qui commémore la gloire;

« (ô) dieu Nergal, seigneur qui dresse la tête avec sublimité, etc.

« Qui élève les dieux très-grands, qui....... (3) le sceptre et....... (4);

« (ô) dieu Nergal, qui élève, etc.

« Grand, chef guerrier, sublime, qui répand la mort au-dessus d'eux (5);

« (ô) dieu Nergal, grand, chef guerrier, sublime, etc.

« Qui colore son image (6), qui....... (7) les guerriers glorieux à droite et à gauche;

« (ô) dieu Nergal, qui colore son image, etc.

« Qui étend loin sa main, qui....... par sa main la blessure du....... (8) malfaisant;

(1) La version assyrienne a seulement « prince. »
(2) La parure, le vêtement du ciel.
(3) Mot obscur.
(4) Autre mot obscur.
(5) Sans doute : au-dessus des hommes.
(6) Allusion à la coloration de la planète Mars, visible même à l'œil nu.
(7) Expression que je ne comprends pas encore.
(8) Mot douteux.

« (ô) dieu Nergal, qui étend loin sa main, etc.

« Dieu. . . . . . . qui pour l'élan de son pied. . . . la demeure. . . . . . .

« (ô) dieu Nergal, dieu. . . . .

« Seigneur qui foule aux pieds les. . . . . . . de la nuit, qui. . . . . en eux-mêmes. . . . . . . ;

« (ô) dieu Nergal, Seigneur qui foule aux pieds, etc.

« héros dont les exploits parlent, qui. . . . . . .

« (ô) dieu Nergal, héros dont les exploits, etc.

« Cœur vaillant, dont la puissance ne . . . . . . pas son. . . . . . . (1) comme. . . . . (2);

« (ô) dieu Nergal, cœur vaillant, etc.

« héros, l'ennemi du temple, l'adversaire de la ville de Dhour-an, toi, tu le. . . . .

« (ô) dieu Nergal, héros, l'ennemi, etc.

« Qui aplanit le. . . . . du Dieu du feu (3), qui. . . . . . . sa protection. . . . . . .

« (ô) dieu Nergal, qui aplanit le. . . . . . . (4) etc.

« . . . . qui anéantit le pays sur lequel pèse un mauvais augure (5), chef puissant. . . . . . . »

A l'époque où la hiérarchie des dieux de la religion chaldéo-assyrienne est disposée dans une échelle

(1) Expression obscure.

(2) Mot que je ne suis pas en état de traduire.

(3) Dieu qui paraît avoir eu une grande importance à l'époque accadienne, et qui joue un rôle capital dans les hymnes magiques; à l'époque assyrienne, je ne le trouve plus mentionné qu'une seule fois, comme un dieu du dernier ordre.

(4) Mot obscur.

(5) Mot à mot : le pays *funesté*, si l'on peut employer cette expression.

savante et philosophique, inconnue aux âges plus anciens, on donne le troisième rang dans la seconde triade, après Sin et Samas, à un dieu qui s'appelle, en assyrien, Bin, « l'élevé, le prééminent, » et dont le vieux nom accadien était Im, susceptible de deux sens de « vent, tempête, » et « gloire, éclat. » C'est le dieu de l'air, de l'atmosphère lumineuse et de tous les phénomènes qui y ont leur siége : pluies, orages, tonnerres. A ce titre, il a un double aspect, bienfaisant et terrible. Il est « le ministre du ciel et de la terre, le dieu qui répand sur les pays la pluie, source de l'abondance, le distributeur de l'abondance, le dieu seigneur des canaux, le chef bienfaisant, le dieu de la fécondité. » Mais il est aussi « le seigneur de la tempête, du tourbillon, de la foudre, l'inondateur, » et c'est lui qui, dans le récit babylonien du déluge, verse le fléau du cataclysme sur la terre ; aussi dit-on des rois conquérants qu'ils « dévastent les contrées ennemies comme le déluge de Bin, » et on appelle ce dieu « celui qui balaie de sa tempête les rebelles et les pays ennemis. » Son attribut ordinaire et caractéristique sur les monuments de l'art est le foudre. Dans un bas-relief assyrien, nous voyons porter au milieu d'une procession sa statue, le front armé de quatre cornes, debout, tenant la hache et le foudre. Dans un autre, il est muni de quatre grandes ailes, vêtu en roi, coiffé de la tiare à plusieurs paires de cornes superposées, et il poursuit de sa foudre un mauvais génie représenté sous les traits d'un

monstre effroyable. Sur les cylindres, nous trouvons assez fréquemment la figure de Bin tenant le foudre et debout sur un taureau ou sur un lion; ailleurs, il est en pied, tenant la hache et le foudre, ou bien foudroyant des ennemis renversés. Il est enfin quelquefois symbolisé par le foudre porté sur un taureau.

Le fragment suivant (Mus. Brit. K. 4614) provient d'un hymne à ce dieu, qui se chantait évidemment dans une cérémonie nocturne :

« . . . . ils l'élèvent;
« . . . . ils fortifient.
« . . . . dieu, seigneur de la foudre,
« . . . . dieu, seigneur de la foudre,
« . . . . dieu, seigneur de la foudre,
« . . . . dieu, seigneur de la foudre,
« . . . . dieu, seigneur de la foudre,
« Le dieu Bin (1) dans sa flamme illumine le ciel,
« le dieu Bin dans sa force soulève la terre.
« La grande montagne, qu'il la saisisse entièrement!
« Dans sa flamme, dans sa force,
« dans sa générosité, dans son exaltation,
« les dieux du ciel s'élèvent dans le ciel,
« les dieux de la terre entrent dans la terre.
« Le Soleil est entré dans le ciel inférieur;
« le dieu Lune est monté au plus haut du ciel. »
. . . .

(1) Le texte accadien a, comme de raison, la forme Im.

Voici enfin le chant de victoire, le dithyrambe guerrier placé dans la bouche d'un dieu dont malheureusement le nom n'est plus indiqué dans ce que nous en possédons. Ce morceau est publié déjà depuis un certain nombre d'années (1); M. Oppert en a donné dernièrement une traduction qui m'a été du plus grand secours, qui m'a frayé la voie et que je suis dans la plupart des cas. Cependant, comme elle est faite sur la version assyrienne, l'étude directe du texte accadien et son analyse grammaticale m'ont fait discerner quelques modifications à y introduire, et je crois avoir serré de plus près l'original. Le grand intérêt de ce fragment poétique consiste dans les allusions dont il est rempli à des traditions d'épopée mythologique dont on chercherait vainement la trace ailleurs. Il faut y noter aussi une circonstance curieuse, et qui me paraît un indice de très-haute antiquité. Le dieu vante la puissance de ses armes ; or, la principale, celle sur laquelle il revient constamment avec un luxe de comparaisons qui ne tarit point, est manifestement, d'après ces comparaisons mêmes, un disque maintenu par sept rayons concentriques intérieurs et armé de cinquante pointes à l'extérieur, arme qui se lançait avec un mouvement de rotation, comme le *tchakra* des héros de l'Inde, avec lequel elle offre une grande ressemblance. On ne voit plus trace de l'emploi de cette arme à l'époque

(1) W. A. I. ii, 19.

assyrienne, ni dans les textes, ni sur les monuments; nous n'en rencontrons pas non plus de vestiges chez les peuples sémitiques à leur âge historique. Mais elle figure dans les traditions si antiques des premiers chapitres de la Genèse. Quand il y est dit que le chérubin placé à la porte de l'Éden pour la garder était armé de « la flamme du glaive tournant, » on ne peut méconnaître, dans cette description, comme l'a déjà remarqué M. Obry, un disque tranchant et tournoyant, tel que le tchakra et tel que celui dont parle notre fragment accadien. Et celui qui voudra vérifier, dans la publication en *fac-simile,* faite aux frais de l'administration du Musée Britannique, le texte du morceau en question, ne pourra manquer d'être frappé d'y voir employés, dans la traduction assyrienne, les mots mêmes que la rédaction hébraïque de la Genèse emploie pour définir l'arme du chérubin du Paradis terrestre.

« Les dieux. . . . .

« Comme des oiseaux. . . . .

« Son retranchement. . . . .

« En présence de la terreur immense que je répands, pareille à celle du dieu Anou, qui garde la tête haute?

« Je suis maître. Les montagnes escarpées de la terre agitent violemment leurs sommets sur leurs fondements.

« La montagne d'albâtre, de lapis et de marbre, dans ma main je la [possède.

« Esprit divin, ... comme un oiseau de proie qui fond sur les passereaux,

« dans la montagne par ma vaillance héroïque je décide la querelle.

« Dans ma main droite, je tiens mon disque de feu;

« dans ma main gauche je tiens mon disque meurtrier.

« Le soleil aux cinquante faces, l'arme élevée de ma divinité, je la tiens;

« le vaillant qui brise les montagnes, son soleil qu'on ne détourne pas (?), je le tiens.

« La grande arme qui, comme l'épée, dévore en cercle les cadavres des combattants, je la tiens.

« Celle qui brise les montagnes, l'arme meurtrière d'Anou, je la tiens.

« Celui qui courbe les montagnes, le poisson aux sept nageoires, je le tiens.

« La lame flamboyante de la bataille, qui dévaste le pays rebelle, je la tiens.

« Le grand glaive qui bouleverse les rangs des vaillants, le glaive de ma divinité, je le tiens.

« Celle aux atteintes de qui la montagne n'échappe pas, la main des mâles puissants de la bataille, je la tiens.

« La joie des héros, la lance qui fait la force dans la bataille, je la tiens.

« Le lacet qui enveloppe les hommes et l'arc de la foudre, je les tiens.

« La massue qui écrase les demeures du pays rebelle et le bouclier de la bataille, je les tiens.

« La foudre de la bataille, l'arme aux cinquante pointes, je la tiens.

« Pareil à l'énorme serpent à sept têtes, le... (1) à sept têtes, je le tiens.

« Pareille au serpent qui bat les flots de la mer, [attaquant] l'ennemi en face,

« dévastatrice dans le choc des batailles, étendant sa puissance sur le ciel et la terre, l'arme aux [sept] têtes, [je la tiens.

« Faisant jaillir son éclat comme celui du jour, le dieu brûlant de l'Orient, je le tiens.

« Créateur du ciel et de la terre, le dieu du feu dont la main n'a pas d'égale, je le tiens.

« L'arme qui [répand] ses terreurs sur le pays,

« dans ma main droite puissamment, le projectile d'or et de marbre.....

« qui fait la force du dieu ministre de la vie dans ses miracles, je le tiens.

« L'arme qui comme..... combat le pays rebelle, l'arme à cinquante pointes, je la tiens. »

Je termine par un petit fragment (Mus. Brit. K. 5139) qui a trait à l'effroyable coutume du sacrifice des premiers-nés consumés par le feu, rite qui avait tant de développements en Phénicie et à Carthage. La Bible (2) l'attribue formellement aux habitants de Sippara et raconte que les captifs de cette ville trans-

(1) Mot obscur.
(2) II, Rois, XVII, 31.

portés par les rois d'Assyrie dans le pays d'Israël y célébraient ces sacrifices en l'honneur de leurs dieux Adar-Malik et Anounit (1). Il n'est guère douteux qu'il ne dût en être de même dans le reste de la Babylonie. Quoique bien court, notre fragment est fort curieux, car il établit avec une parfaite netteté l'idée de rachat de la vie du père par le sacrifice de son premier-né, qui avait donné naissance à une aussi monstrueuse superstition.

« Le rejeton qui s'élève dans l'humanité,
« le rejeton pour sa vie il a donné ;
« la tête du rejeton pour sa tête il a donné ;
« le front du rejeton pour son front il a donné ;
« la poitrine du rejeton, pour sa poitrine il a donné. »

Je me suis borné au rôle de simple traducteur de ces débris d'un des plus vieux livres sacrés de la Chaldée, d'un livre dont l'antiquité ne peut pas encore être appréciée d'une manière exacte, mais égale certainement celle des portions les plus anciennes des Vêdas de l'Inde. Il m'a semblé, en effet, que

(1) C'est le nom de cette déesse que je crois cachée sous la forme Anammelech en cet endroit de la Bible, puisqu'il y est question du culte des gens de Sippara, dont Anounit était la grande déesse. Comme époux d'Anounit, le Soleil est précisément surnommé Malik, « roi, » le Moloch de la Palestine. Elle-même ne diffère pas essentiellement de la déesse Malkit, donnée aussi comme la compagne du Soleil. (Voy. mon *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 97.)

même dans leur état de mutilation profonde, les fragments des hymnes religieux d'Accad auraient plus d'intérêt et en apprendraient plus que toutes les remarques et tous les commentaires dont ils pourraient être l'objet. Avant de les apprécier, d'ailleurs, il importait de les faire connaître.

Si je ne me trompe, on y voit apparaître avec plus de vie et plus de relief que dans des dissertations érudites les figures des dieux qu'adoraient la Chaldée et l'Assyrie, et dont les noms se rencontrent dans la Bible. Grâce à ces morceaux, on pénètre dans le cœur des croyances et des traditions qui de Babylone ont rayonné sur toute l'Asie antérieure ; on entre dans la vie de ce polythéisme dont les idées et les rites offraient aux Hébreux tant de séductions, que les efforts des prophètes ne parvenaient pas toujours à les en préserver et à maintenir la pureté du culte de Jéhovah. Aussi pour l'exégèse biblique les débris déjà connus des hymnes de la Chaldée, et ceux que l'on arrivera à retrouver encore, ont-ils une importance capitale.

En même temps ils nous révèlent chez le peuple d'Accad un véritable souffle d'inspiration poétique, qui a exercé une action décisive sur les débuts de la poésie sémitique et a contribué à en former le génie. Il y a là un lyrisme qui atteint parfois à une grande élévation et qui peut, dès à présent, revendiquer sa place dans l'histoire littéraire de l'Orient antique. Mais il serait encore prématuré de vouloir sur ces

seuls fragments porter un jugement d'ensemble sur la poésie lyrique accadienne, ses caractères et ses tendances. Pour un semblable jugement, il faut attendre encore que les documents soient plus nombreux. Les hymmes de la collection magique, dont nous possédons beaucoup plus que de ceux de la collection liturgique, ne leur cèdent pas en poésie et ont un accent particulier. Lorsqu'ils seront traduits, ils montreront une autre face, et une face très-originale des inspirations du même peuple.

Puis la critique devra aussi tenir compte des débris d'un lyrisme plus familier, populaire et gnomique, qui paraît avoir eu chez le peuple d'Accad un assez grand développement, et dont les hiérogrammates d'Assourbanipal ont formé des collections. Ce sont des proverbes rhythmés provenant d'anciennes chansons. On a déjà publié la copie d'une tablette qui en contient un assez grand nombre (1), et M. Oppert a signalé l'importance de ce recueil, en traduisant quelques-uns de ses proverbes. Mais la grande majorité attend encore un interprète. Et de plus, M. George Smith annonce avoir découvert dans ses fouilles récentes en Assyrie un autre recueil pareil, qu'il rapporte en original au Musée Britannique. Il y a donc encore de ce côté une mine à explorer, et qui promet d'être féconde.

Quelquefois les proverbes ne consistent que dans

(1) W. A. I. ii, 16.

une simple phrase, extraite évidemment d'un chant plus développé, et que le bonheur de l'expression avait sans doute rendue proverbiale, comme celle-ci sur le battage des grains :

« Devant les bœufs qui marchent à pas pressés
« sur les épis elle a foulé vivement. »

Plus souvent chacun d'eux forme un tout achevé dans sa brièveté, une petite chanson de quelques vers — s'il est permis de se servir de cette expression quand on ne connaît ni le rhythme, ni la mesure — qui rappelle les vieilles chansons populaires chinoises insérées dans le Chou-King. En général, la pensée est d'une bonhomie fine, à la fois malicieuse et un peu mélancolique, empreinte d'un sentiment de philosophie pratique. C'est le cas de ce petit morceau qui exprime l'inutilité des efforts trop actifs :

« J'ai fait beaucoup aller en haut mes genoux,
« à mes pieds ne laissant pas de repos,
« et sans avoir jamais de relâche
« mon but s'est toujours éloigné. »

Tel est aussi cet autre, dont nous ne pouvons aujourd'hui que trop apprécier la sagesse après les cruelles leçons que les événements nous ont données :

« Tu vas dépouiller
« le champ de l'ennemi,

« et c'est qui vient, qui dépouille
« ton champ, l'ennemi. »

Ailleurs, une pensée simple revêt une forme imagée et piquante, comme dans ce souhait qui peut se ramener à ceci pour le fond de l'intention : que je tourne le mal en bien.

« Le fruit de la mort
« que je le mange,
« et en fruit de vie
« que je le transforme ! »

D'autres enfin parmi ces courts morceaux nous reportent au milieu de la vie des champs et de ses usages; ils sont assez nombreux dans le recueil publié et attestent clairement son origine populaire. Voici, par exemple, une chanson en deux couplets qui devait se chanter dans quelque fête champêtre à laquelle on attribuait une influence de bon augure sur la réussite des moissons :

« Le blé qui s'élève droit
« arrivera au terme de sa croissance prospère;
« le secret (pour cela)
« nous le connaissons.
« Le blé de l'abondance
« arrivera au terme de sa croissance prospère;
« le secret (pour cela)
« nous le connaissons. »

On le voit, le recueil des Proverbes de Salomon avait eu des modèles plus antiques dans le pays d'Accad.

Ce que nous pouvons du moins affirmer dès à présent, et les morceaux que nous avons traduits en sont, croyons-nous, une preuve suffisante, c'est qu'il y a dans la Chaldée primitive et antésémitique une véritable poésie et tout une littérature, qui commence seulement à s'ouvrir aux recherches de la science, mais dont on devra tenir compte dans l'histoire de l'esprit humain.

UN PATRIOTE BABYLONIEN

DU VIII[e] SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE.

MÉRODACHBALADAN (1).

Dans le mouvement de recherches et de découvertes qui, depuis cinquante ans, ouvre aux regards l'antique Orient et peut se comparer à la conquête de l'antiquité classique par les érudits et les lettrés de la Renaissance, les études assyriennes tiennent dès à présent et tendront de jour en jour à prendre davantage un des premiers rangs. Par elles seules nous arrivons à rétablir sept siècles entiers des annales de l'Asie, et sept siècles de la plus haute importance dans les fastes de l'humanité, car ce sont ceux où prennent place les récits des livres historiques de l'Ancien Testament, en même temps que s'élaborent, sous l'influence du double courant de culture asiatique produit par le contact avec les populations de l'Asie-

(1) Publié dans le *Correspondant*, en mai et juin 1873.

Mineure et par les navigations des Phéniciens dans l'Archipel, les premiers germes de la civilisation grecque.

C'était encore, il y a dix ans, un véritable triomphe que de parvenir à déchiffrer un nom de roi nouveau dans les inscriptions assyriennes, à établir la succession exacte de quelques princes, à glaner, dans des textes encore imparfaitement compris, un petit nombre d'indications géographiques qui permissent de se faire une idée de l'étendue des conquêtes de tel ou tel roi. Aujourd'hui, nous sommes bien plus avancés : la série des rois est complète du quatorzième au septième siècle avant Jésus-Christ ; la charpente fondamentale de l'histoire est solidement établie ; la chronologie ne présente plus qu'une incertitude d'un petit nombre d'années. En même temps la connaissance de la langue a marché du pas le plus rapide et le plus sûr ; la grammaire est fixée, du moins dans ses points essentiels ; le lexique est déjà d'une grande richesse. Sans doute, il n'est pas encore possible, même aux plus habiles, en traduisant un document assyrien de longue étendue, d'éviter une certaine somme d'erreurs et de contre-sens qui se corrigeront plus tard avec le progrès de la science, — on en fait bien encore en grec ; — mais chaque jour ces chances d'erreur diminuent ; elles ne peuvent pas affecter le sens général du discours et ne portent que sur des phrases difficiles. On est dès à présent en mesure de présenter des textes rédigés dans la langue de Ba-

bylone et de Ninive, des traductions intégrales et suivies, aussi exactes, et méritant autant de confiance que celles de livres sanscrits ou chinois. Le progrès n'avait pas été si prompt après la première découverte dans la science de l'égyptologie, que le scepticisme le plus aveugle a cessé de nier, tandis que l'assyriologie rencontre encore des incrédules, comme toutes les vérités en ont rencontré, à commencer par le système de Copernic. Et la France peut se dire avec orgueil que dans ces résultats vraiment merveilleux elle a eu la plus grande part, grâce aux travaux d'un érudit qu'elle avait su enlever à l'Allemagne et dont elle avait fait un de ses citoyens avant même qu'il eût commencé l'œuvre qui immortalisera son nom dans l'histoire de la science. Des deux plus grandes découvertes des temps modernes dans le domaine des études de linguistique et d'érudition, celles de la lecture des hiéroglyphes de l'Égypte et des caractères cunéiformes de l'Assyrie et de la Chaldée, l'une est toute française, car elle doit sa naissance à Champollion et son dernier essor à M. de Rougé; l'autre appartient à part égale dans sa naissance à la France et à l'Angleterre, et c'est en France qu'un Français d'adoption, élève de notre grand orientaliste Eugène Burnouf, M. Oppert, y a mis le dernier sceau en fondant les principes de la grammaire. Ce sont là des faits que nos voisins d'outre-Rhin ne parviendront point à supprimer. Le pays qui a produit en un siècle Silvestre de Sacy, Abel Rémusat, Champollion,

Eugène Burnouf, Stanislas Julien, Emmanuel de Rougé, qui a vu naître les découvertes de M. Oppert et les a faites siennes, est toujours le premier dans les études qui touchent aux langues et aux antiquités de l'Orient; et là, du moins, nous n'avons pas de revanche à prendre.

Ce qu'on sait maintenant des annales assyriennes ne se borne pas, du reste, à quelques grands traits généraux et à une sèche nomenclature de princes. Les documents historiques recueillis dans les fouilles de MM. Botta, Layard et Loftus sont dès à présent si nombreux et si développés, leur explication si avancée, que l'on peut déjà pénétrer dans le détail des événements, suivre certains règnes et certains de leurs épisodes, non seulement année par année, mais mois par mois et presque jour par jour, et que dans ces récits on voit quelques figures historiques se détacher avec un relief saisissant. On n'est pas seulement en mesure de présenter un abrégé de l'histoire d'Assyrie depuis le quatorzième siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à la destruction de Ninive; on peut écrire la biographie détaillée de plusieurs des personnages qui y jouent un rôle et rassembler assez de particularités vivantes pour donner de l'intérêt à une semblable biographie. La chose n'a pas encore été tentée cependant, et pour en faire le premier essai, j'ai choisi un personnage sur lequel les renseignements abondent, un personnage dont le nom se trouve cité dans la Bible, Mérodachbaladan, roi de Babylone. Un des

plus grands événements racontés dans le livre des Rois est mêlé à l'histoire de ce prince et nous fournira l'occasion d'apprécier la nature des confirmations et du contrôle que les inscriptions assyriennes apportent aux récits bibliques. De plus, il m'a semblé, en étudiant les documents originaux, que Mérodachbaladan y apparaissait comme une des plus grandes et des plus nobles figures de l'histoire de l'Asie au huitième siècle. Il personnifie avec un éclat extraordinaire les revendications d'indépendance de Babylone et ses luttes pour secouer le joug assyrien; et au travers des exploits sauvages de ces fléaux de Dieu que l'on appelle les rois d'Assyrie, dans cette monotone succession d'événements qui pendant plus de trois cents ans ne montre que des peuples écrasés par une ambition sans bornes et sans trêve, des pays dévastés, des villes brûlées, des massacres, des transportations de captifs s'étendant à des nations entières, toutes les horreurs habituelles aux empires guerriers qui ne peuvent vivre que par la conquête, on éprouve un véritable soulagement à se trouver en face d'un homme courageux qui ne cède pas au torrent; d'un prince patriote qui ne cherche pas à subjuguer le pays des autres, mais à défendre son propre pays et à le maintenir indépendant; qui, combattant avec une infatigable énergie *pro aris et focis*, tient tête aux vainqueurs de tout le reste de l'Asie; qui, trahi plusieurs fois par la fortune, se relève toujours plein d'ardeur et n'abandonne les armes qu'avec la vie. Je ne sais si c'est un reste des

sentiments que j'éprouvais avec tous les Parisiens il y a trois ans, quand j'ai appris à connaître ce que c'est que de voir l'invasion étrangère sur le sol de son pays et d'avoir à défendre ses foyers contre elle; mais, je dois l'avouer, je me suis pris d'une sympathique admiration pour le vieil *outrancier* de Babylone. Cette puissante incarnation du patriotisme de la ville sacrée des bords de l'Euphrate n'a commencé à se révéler que par suite du déchiffrement des textes cunéiformes. On n'en avait auparavant aucune idée, bien que son nom figure dans le Canon de Ptolémée, dans les fragments de Bérose, et soit prononcé à la fois dans le livre des Rois et dans Isaïe; mais on connaît aujourd'hui d'une manière très-précise les principales vicissitudes de sa vie, et ce sont ces vicissitudes que j'essaierai de raconter en les replaçant dans leur cadre historique.

I

La forme exacte et indigène du nom de notre héros était *Mardouk-bal-iddina,* « le dieu Bel-Mardouk — dieu de la planète Jupiter, et protecteur spécial de Babylone — a donné le fils. » Neuf sur dix au moins des noms propres assyriens et babyloniens forment ainsi une phrase complète, ayant pour sujet un nom de dieu et contenant un verbe, soit au pré-

térit comme le *Deusdedit* latin, soit à l'optatif comme le Diotisalvi florentin, soit enfin au participe. Ainsi, Salmanassar veut dire « le dieu Salman favorisant, » Assarahaddon « que le dieu Assur donne un frère, » Sennachérib « que le dieu Sin multiplie les frères, » Nabopolassar « que le dieu Nébo protége le fils, » Nabuchodorossor « que le dieu Nébo protége la couronne, » Sardanapale (Assourbanipal) « le dieu Assur a formé le fils. » De là ces noms dont la longueur semble d'abord si bizarre et qui, dans les transcriptions qu'en donne la Bible, résistaient à toutes les tentatives d'analyse philologique jusqu'à ce qu'on ait eu pénétré leur principe particulier de composition. En écrivant Mérodachbaladan pour le nom de notre roi babylonien, les Livres saints ne l'altèrent pas, comme ont fait les copistes successifs du canon de Ptolémée, qui l'ont défiguré en Mardokempad; la charpente des consonnes reste parfaitement exacte, et on sait que c'est la seule chose qui s'écrive en hébreu. Seulement les docteurs de Tibériade qui, dans le VIe siècle de notre ère, ont ajouté les points-voyelles au texte de la Bible, pour en fixer désormais la lecture, n'avaient plus de tradition authentique sur la manière de prononcer les noms des rois de Ninive et de Babylone, l'assyrien étant dès lors une langue absolument morte, et en général ils leur ont assigné des voyelles inexactes. Mais pour tous les noms cités dans les Livres saints, les formes ainsi modifiées dans leur vocalisation sont tellement passées dans l'usage,

qu'elles ont pris droit de bourgeoisie, et ne peuvent plus être changées sans dérouter complètement le lecteur. Tout le monde connaît Sennachérib et Mérodachbaladan, et ne saurait plus de qui il s'agit si on lui parlait de *Sinakheïrba* et de *Mardoukbaliddina.* Dans les ouvrages de science pure, il est permis, il est même bon d'employer la transcription rigoureuse des formes indigènes ; quand on écrit l'histoire en s'adressant au grand public, il faut se servir des noms consacrés par un long usage et naturalisés en Europe par la Bible. Après tout, on est obligé de faire de même pour les trois quarts des noms de l'histoire grecque, et je ne connais pas de plus ridicule et de plus faux pédantisme que celui des gens qui croient donner une couleur hellénique à leurs vers en écrivant Klytaimnestra pour Clytemnestre, ou en parlant des « daimônes du foyer. »

C'est à tort, et évidemment par suite d'une erreur de copiste remontant à une date assez ancienne, que la Bible dit Mérodachbaladan fils de Baladan (1) ; en réalité, il était — les monuments assyriens le répètent à plusieurs reprises — fils d'un personnage du nom de Yakin qui, comme plusieurs autres dont les noms, parfaitement obscurs, nous sont également ré-

(1) II Rois, xx, 12. — Le copiste a répété la fin du nom de Mérodachbaladan pour celui de son père. Nous nous expliquerons un peu plus loin sur la nature des fautes et des interversions qu'on est obligé de reconnaître dans le texte biblique tel que nous le possédons.

vélés par les inscriptions, avait profité des troubles du commencement du huitième siècle pour se créer une principauté indépendante dans un canton de la basse Chaldée. Ce canton était situé « sur les bords de la mer (1) ; » sa capitale, comme celles de toutes les petites principautés fondées à la même époque dans la même région, avait reçu le nom du roi qui y avait fixé le premier sa résidence ; elle s'appelait donc Bit-Yakin, « la demeure de Yakin, » et le prisme de Sennachérib (2) dit qu'elle était « au bord du canal Nahar-Agamme et près des marais. » Il importe de ne pas la confondre avec une ville voisine qui avait reçu, d'après le même roi, le nom de Dour-Yakin, « la citadelle de Yakin, » et sous les murs de laquelle se passa l'un des plus grands événements de l'Histoire que nous entreprenons de raconter.

Mais avant d'aller plus loin, il est indispensable d'établir quelle était la situation réciproque de Babylone et de l'empire d'Assyrie au moment où Mérodachbaladan apparaît sur la scène des événements, et de résumer aussi brièvement que possible les principales vicissitudes qui avaient amené cette situation. Le jour ne s'est fait que depuis peu sur cette partie de l'histoire (3), qui avait donné lieu à tant de sys-

(1) Prisme de Sennachérib, col. 4, l. 24 : W. A, I. i, 40. — Inscription de Sennachérib à Nébi-Younès, l. 22 : W. A. I. i, 43. — Prisme d'Assarabaddon, col. 2, l. 40 : W. A. I. i, 45.

(2) Col. 3, l. 59 : W. A. I. i, 39.

(3) On doit une grande partie des notions précises que l'on pos-

tèmes désormais renversés, et la date que l'on avait cru pouvoir assigner au commencement de l'existence d'un royaume indépendant à Babylone se trouve être précisément celle où l'indépendance de cette ville fameuse se trouva le plus sérieusement compromise.

Babylone a été la plus grande cité du monde antique ; elle est en même temps — comme la tradition profane l'atteste, aussi bien que la tradition sacrée — l'une des plus vieilles villes, et le foyer d'où les arts de la civilisation ont rayonné sur l'Asie antérieure. C'est à Babylone que l'Assyrie dut toute sa culture, son système graphique, sa religion, ses sciences, ses lois et ses usages. Mais tandis que la Babylonie et la Chaldée peuvent disputer d'antiquité avec l'Égypte pour l'existence d'un empire puissant et parvenu au plus haut point de civilisation qui, plus de deux mille ans avant notre ère, étendait sa suprématie sur la Syrie et jusqu'aux portes de la vallée du Nil, l'Assyrie, en tant qu'État et que nation unifiée, est de date comparativement récente. Dix-neuf siècles environ avant Jésus-Christ, lorsque le roi Sargon Ier, qui avait sa capitale dans la ville d'Aganê, faisait rédiger le grand Traité d'astronomie et d'astrologie que l'on possède presque en entier dans les tablettes cunéiformes du Musée Britannique, et qui montre une science déjà si remarquable, le nom même des Assyriens était en-

sède maintenant sur les relations de l'Assyrie et de Babylone avant le VIIIe siècle aux travaux récents de M. George Smith.

core inconnu. Pour les auteurs du Traité astronomique, les habitants du pays situé au nord de la Babylonie, et qu'arrose le fleuve Tigre, ne sont que des tribus confuses et innommées, *Gutium,* le *goïm* de la Bible. Il en était de même quand Hammouragas, roi du peuple élamite des Kassi, les Cissiens de la géographie classique, après avoir fait la conquête de la Babylonie et de la Chaldée, où il devint le fondateur d'une dynastie qui occupa le trône plus de quatre siècles, fixa le siége de son pouvoir dans la ville même de Babylone, jusque-là cité sacrée plutôt que centre politique, et lui donna une splendeur sans rivale, vers l'an 2000 avant Jésus-Christ. Cependant les villes de Ninive et d'Assour existaient déjà, puisque vers la même époque, les conquérants égyptiens de la XVIIIe dynastie en font mention sur leurs monuments, et que nous connaissons les noms de quelques-uns des pontifes du dieu Assur qui régnaient dans la seconde de ces villes, l'Elassar (*Al-Assour*) du livre de la Genèse.

C'est seulement dans le cours du seizième siècle que la nation assyrienne fut rassemblée en un corps par un prince du nom de Bel-pasqou, que les documents indigènes (1) appellent « le roi qui marcha le premier, l'origine de la royauté, » et qu'ils représentent comme le second fondateur de Ninive (2). Les

(1) W. A. I. i, 35, 3, l. 24.
(2) Cylindre de Bellino, l. 36; Layard, *Inscriptions*, pl. 64.

débuts du nouveau royaume furent modestes, et son pouvoir ne s'éleva que graduellement. Une des tablettes historiques conservées à Londres raconte les relations, tantôt pacifiques et tantôt hostiles, de quelques-uns de ses premiers princes avec les rois qui continuaient à Babylone la dynastie d'origine cissienne. Au commencement du treizième siècle, Salmanassar Ier se bornait encore à conquérir le canton montagneux au pied duquel sont situées les ruines de Khorsabad, et à tenter quelques expéditions vers les pays où le Tigre prend sa source (1).

Mais vers 1270 avant Jésus-Christ — cette date résulte de la concordance des données des fragments de Bérose, d'un passage d'Hérodote sur la durée de la puissance des Assyriens et d'une inscription de Sennachérib — Teglath-Samdan Ier, roi d'Assyrie, conquit les pays du bas Euphrate et soumit Babylone à la suzeraineté de Ninive (2). Ce fut là un des grands événements de l'histoire de l'Asie antérieure, et c'est celui qu'Hérodote comptait comme point de départ de la domination des Assyriens sur cette partie du monde. Teglath-Samdan, du reste, n'osa pas réduire la cité de Bel à l'état d'une simple ville de province gouvernée par un préfet envoyé d'Assyrie. Il détrôna les rois cissiens et installa à leur place une nouvelle dynastie, d'une race différente, que Bérose qualifiait d'assy-

(1) W. A. I. iii, 3, 3-5.
(2) W. A. I. iii, 4, 2.

rienne, et dont les princes portent tous, en effet, des noms sémitiques. Ainsi Babylone, dans sa nouvelle condition, gardait ses rois particuliers à l'état de vassaux du monarque assyrien. Même à cette époque où son astre s'était fort éclipsé, elle pouvait, comme importance et comme population, balancer Ninive; aussi n'était-ce pas une possession commode et facile à tenir dans l'obéissance. Ville essentiellement indocile, Babylone se révoltait à chaque instant contre ses nouveaux maîtres, aspirait à secouer le joug étranger, pour revenir à l'indépendance d'autrefois, et ses princes guerroyaient souvent contre leur suzerain.

C'est ainsi que sous le successeur même de Teglath-Samdan, Belchodorossor, le prince de Babylone, Binbaladan, non seulement se révolte, mais envahit momentanément l'Assyrie (1). D'autres rébellions s'y succèdent presque dans chaque règne, et la plus grave est celle de Mardochidinakhé (vers 1100 avant Jésus-Christ) contre Teglatphalasar I[er]. Ayant d'abord vaincu son suzerain, le prince babylonien entre en Assyrie et y met à sac plusieurs villes (2). Quelques années après, il est battu à son tour, et Teglathphalasar emporte Babylone de vive force (3). Deux règnes après ce monarque, qui nous a laissé un long récit de ses exploits et qui avait porté ses armes victo-

(1) W. A. I. iii, 4, 3.
(2) Inscription de Sennachérib à Bavian, l. 48-50 : W. A. I. iii, 14.
(3) W. A. I, ii, 65, col. 2, l. 14-24.

rieuses dans le Kurdistan, dans toute l'Asie Mineure et jusqu'en Phénicie, la puissance assyrienne subit un échec des plus graves qui l'arrêta pendant quelque temps dans son essor. Assourrabamar, vaincu dans une bataille décisive par le roi des Héthéens du nord de la Syrie, perdit toutes les conquêtes de Teglath-phalasar Ier au delà de l'Euphrate, événement qui permit, peu de temps après, le développement extérieur du pouvoir de David et de Salomon, et l'extension momentanée de la domination de la royauté israélite jusqu'au fleuve au delà duquel commence la Mésopotamie. En effet, l'élan guerrier de l'Assyrie se trouvait abattu pour un temps, et l'Égypte, déchirée par les querelles des grands prêtres souverains de Thèbes et des rois Tanites de la XXIe dynastie, ne pouvait pas non plus songer à des conquêtes. Or, ce n'est jamais que dans des circonstances semblables qu'une puissance politique indépendante, et de quelque importance, a pu se fonder en Syrie. Babylone profita aussi de ces événements pour échapper à la suprématie assyrienne. Après une courte guerre, dans le récit de laquelle se montre pour la première fois le nom de la ville de Bagdad, qui n'a pas changé depuis lors, on procéda entre les deux royaumes au réglement d'une frontière dont l'indication nous a été conservée, et qui demeura sans changement pendant un siècle et demi. Les rois d'Assyrie et de Babylone se donnèrent réciproquement leurs filles en mariage, et les deux pays firent la paix sur

le pied d'une parfaite égalité (1). Les monarques de Ninive ne renonçaient pourtant point à tout droit à la domination de Babylone et se refusaient encore à reconnaître dans leur langage officiel la pleine souveraineté des rois qui gouvernaient cette ville ; mais ce n'était plus là qu'une prétention purement nominale, comme celles dont tant de royautés ont eu dans tous les temps la puérile vanité de se parer.

Après cent cinquante ans de paix, la querelle se ralluma entre les deux couronnes, vers le milieu du neuvième siècle, par suite du secours que le roi de Babylone avait fourni au prince du pays de Soukhi, sur la rive droite de l'Euphrate, contre l'Assyrien Assournazirpal, le puissant conquérant, fondateur du palais dont les ruines ont été fouillées par M. Layard à Nimroud (l'ancienne Calach). Mais le monarque ninivite ne poursuivit pas les soldats babyloniens au delà de leurs frontières (2). Ce fut son fils Salmanassar IV, non moins passionné pour les conquêtes, vainqueur d'Achab et de Jéhu d'Israël, de Benhadar et d'Hazaël de Damas, qui rouvrit la série des expéditions en Babylonie. Profitant avec habilité de la compétition des deux fils du roi Nabolabadan à la succession de leur père, il intervint en faveur d'un des prétendants, et l'installa dans Babylone après avoir vaincu et mis à mort son rival, en lui imposant,

(1) Voy. George Smith, dans les *Transactions of the Society of Biblical archæology*, t. I, p. 75.

(2) Monolithe de Nimroud, col. 4, l. 16-24 : W. A. I. i, 23.

comme prix de ce service, le paiement d'un tribut et la reconnaissance de la suzeraineté assyrienne. Salmanassar n'arrêta même pas à Babylone sa marche victorieuse; il poussa plus au sud, jusque dans les districts voisins du golfe Persique, et exigea des tributs des petits rois de la Chaldée (1). Quand nous nous sommes servi plus haut de ce nom de Chaldée, nous l'avons fait abusivement et par prolepse. Il eût fallu, pour parler le langage des époques primitives de l'histoire du bassin de l'Euphrate et du Tigre, dire le pays d'Accad. Au contraire, quand il s'agit des événements du neuvième siècle avant notre ère, c'est le nom de Chaldée qui est le nom propre pour désigner le même pays, car il commence à se montrer dans les textes de cette époque et à y devenir prédominant. Les Kaldi ou Chaldéens proprements dits étaient une tribu de la race accadienne, qui paraît avoir été d'abord confinée dans un canton assez étroit, entre la partie la plus méridionale du cours de l'Euphrate et le désert de l'Arabie. Environ neuf cents ans avant Jésus-Christ, ils commencèrent à étendre leur domination sur tout le pays au midi de la Babylonie, qu'habitaient d'autres populations de même race, mêlées à de nombreuses tribus araméennes, et à y fonder des principautés indépendantes.

Pour affermir sa nouvelle suprématie sur Babylone

(1) Layard, *Inscr.* 15, l. 23-29; 76, l. 14-20; 91, l. 73-83. — W. A. I. ii, 65, l. 45-68.

et la contrée environnante, Salmanassar IV avait fait de la ville d'Assour, la plus méridionale des cités de ses États patrimoniaux, une place de guerre de premier ordre. Mais il n'était pas encore mort, que les Babyloniens profitaient de la révolte d'un de ses fils, et de la guerre civile de plusieurs années qui en fut la conséquence, pour rompre ce lien odieux, en proclamant un nouveau roi à la place de celui qui avait consenti à devenir le vassal de l'étranger. Quand Samsi-Bin, fils et successeur légitime de Salmanassar, eut enfin terminé la guerre civile d'Assyrie par la défaite de son frère rebelle, il s'occupa de réduire de nouveau Babylone (1); mais il n'y parvint pas du premier coup, et il lui fallut plusieurs campagnes successives pour arriver à ce résultat, car ce fut seulement dans la onzième année de son règne qu'il se rendit maître de la ville (2). Binnirari III, son fils, crut s'assurer la possession de la grande cité mieux que par les armes, tout en donnant satisfaction aux instincts d'indépendance du peuple babylonien, en épousant l'héritière des rois qui la gouvernaient depuis cinq siècles, Sammouramat (3), qui régna de nom à Babylone, tandis que son mari régnait à Ninive. On fit alors de grands travaux d'utilité publique dans la contrée; le principal fut la construction des

(1) Stèle de Samsi-Bin, de col. 3, l. 70, à col. 4, l. 45: W. A. I. i, 34.
(2) W. A. I. ii, 52, 1.
(3) W. A. I. i, 35, 2.

digues de l'Euphrate, qu'au temps d'Hérodote la renommée publique attribuait à la reine appelée Sémiramis par le père de l'histoire. Dominant de cette manière paisiblement sur Babylone comme sur l'Assyrie, Binnirari se vante, dans ses inscriptions, d'avoir soumis à un tribut régulier tous les petits rois des Chaldéens (1).

Mais l'union de deux couronnes, qu'il avait cru rendre éternelle par son mariage, ne paraît pas lui avoir survécu. Les trois successeurs de Binnirari furent des princes fainéants et sans énergie, sous lesquels l'Assyrie vit son vaste empire se démembrer pièce à pièce, tandis que le pays lui-même était le théâtre de troubles sans cesse renaissants (2). Nous manquons malheureusement de documents détaillés sur les faits de cette époque ; mais les maigres indications des fragments de tables chronologiques assyriennes, connues sous le nom de Canon des éponymes, montrent les rois d'Assyrie obligés de défendre leur frontière du midi contre des attaques qui ne

(1) W. A. I. i, 35, 1.

(2) Il ne faut cependant pas placer à cette époque, comme l'ont fait quelques érudits, une destruction de Ninive par Bélésys et Arbace — pure fable de l'invention de Ctésias — et une interruption de la série des rois assyriens pendant quarante ans. Sir Henry Rawlinson et les savants de l'école anglaise ont eu parfaitement raison de rejeter cette hypothèse. Après l'avoir admise dans mon *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, une étude plus approfondie des documents assyriens, et en particulier des annales de Teglathphalasar II, m'a obligé de reconnaître qu'elle est démentie par les faits les plus positifs.

pouvaient venir que de la Babylonie. Entre
760, la Bible (1) parle de l'invasion d'un roi
qui dévasta une partie du royaume d'Israël, en
nant les habitants en captivité. Ce nom est absolument
étranger à la série des monarques assyriens; mais
Bérose le connaît comme celui d'un roi de Babylone
qu'il qualifie spécialement de *Chaldéen*. Il résulte de
tout ceci que les faibles successeurs de Binnirari ne
possédaient plus la Babylonie, et qu'à défaut de princes de l'ancienne lignée royale, qui s'était sans doute
éteinte dans la personne de Sammouramat, les Babyloniens avaient placé sur leur trône un des petits
rois de la Chaldée, devenu bientôt assez puissant
pour substituer pendant quelque temps sa propre
domination à celle des Assyriens sur les provinces
occidentales de l'empire, et pour porter ses armes
jusqu'en Palestine. Et en effet, tout indique que c'est
dans les premières années du huitième siècle que la
puissance des tribus des Chaldéens proprement dits
était devenue — sans doute à la faveur du déclin de
l'Assyrie — définitivement et exclusivement prépondérante dans la partie méridionale du bassin des deux
grands fleuves qui se réunissent pour se jeter dans
le golfe Persique. Une partie de leurs principautés
avaient pris alors naissance, puisque c'étaient les fils
des fondateurs de ces principautés qui les gouvernaient au temps de Teglathphalasar II.

(1) II Rois, xv, 20.

Sous ce monarque, qui n'était pas fils de roi et dont le règne paraît avoir marqué l'avènement d'une nouvelle branche de la maison royale d'Assyrie, l'empire ninivite reprit avec un éclat plus grand et plus formidable que par le passé le cours de ses conquêtes. Ce fut un infatigable guerroyeur que Teglathphalasar, et aucun des rois assyriens qui lui succédèrent ne le surpassa pour la puissance et pour l'étendue sur laquelle il promena ses dévastations. Les annales officielles de son règne, qui ne nous sont malheureusement parvenues que très-mutilées, le montrent allant en personne avec ses armées, au nord jusqu'à la Géorgie actuelle et à la mer Caspienne, à l'est jusqu'aux bords de l'Indus, à l'ouest jusqu'à la frontière d'Égypte et au cœur de l'Arabie. Dans la cour plénière qu'il tint à Damas après la défaite de Rezin, vingt-cinq rois, dont quelques-uns venus du pied du Caucase, se prosternèrent devant lui comme ses sujets; dans le nombre les documents assyriens nomment Achaz, roi de Juda (1), et la Bible (2) raconte, en effet, comment ce prince se rendit à Damas pour porter son hommage au roi d'Assyrie et comment, à son retour, il introduisit les rites idolâtriques dans le temple de Jéhovah.

Un conquérant tel que Teglathphalasar ne pouvait pas tolérer aux portes de l'Assyrie elle-même l'indé-

(1) W. A. I. ii, 67, l. 57-62.

(2) II Rois, xvi, 11-16.

pendance de Babylone et de la Chaldée. Aussi, avec lui les rapports entre les deux pays prennent-ils une face toute nouvelle. Un duel à mort s'engage, qui durera plus de cent ans avec des phases diverses. Il ne s'agit plus pour Babylone de soumission à une suzeraineté étrangère, qui lui laissera encore une large part d'autonomie sous des rois particuliers; c'est pour son existence même que combat la ville sacrée. Les monarques assyriens veulent y régner directement par leurs préfets, lui enlever son rang de capitale, en faire une ville de province subordonnée à Ninive. Dans cette lutte sans trève et bientôt sans merci, les princes chaldéens deviennent les champions constants de l'indépendance de Babylone. Ce sont eux que les Babyloniens appellent à leur secours et auxquels ils offrent la couronne quand ils parviennent à repousser les Assyriens. Tel est le grand conflit dont nous allons voir se dérouler quelques-uns des principaux épisodes, et dans lequel la figure de Mérodachbaladan s'élève au dessus de celles de tous les autres adversaires de l'ambition ninivite.

Mais au seuil des événements que son nom va remplir, nous nous heurtons à un problème historique très-bizarre, dont la solution n'a pas encore été trouvée. Pendant tout son règne, l'Assyrien Teglathphalasar se pare du titre de « souverain pontife, vicaire des dieux à Babylone, » qui, nous le savons par des preuves certaines, implique un exercice effectif de la souveraineté dans la cité sainte. Il affirme,

dans le récit officiel de ses annales, avoir été maître de Babylone comme de l'Assyrie à dater du jour de son avènement ; il précise même les faits en donnant avec détail le tracé de sa frontière du côté du sud quand il ceignit la couronne, en mai 745, et ce tracé englobe toute la Babylonie (1) ; de plus, le récit de l'expédition qu'il fit dans cette même année 745 jusqu'au golfe Persique ne parle absolument que de la défaite des tribus chaldéennes et araméennes, de la soumission des petits rois du midi ; l'armée assyrienne semble y avoir pris la Babylonie pour base d'opérations (2). Cependant le canon des rois de Babylone que nous a conservé l'astronome grec Ptolémée, et dont l'exactitude rigoureuse est attestée par les inscriptions cunéiformes, montre le trône de cette ville occupé de 747 à 733 par un prince du nom de Nabonassar, dont l'avènement est le point de départ de l'ère célèbre à laquelle sont rapportées toutes les observations astronomiques enregistrées par Ptolémée. Qu'était-ce donc que ce Nabonassar dont le nom est absolument passé sous silence par Teglathphalasar, qui parle de tant de petits princes de peu d'importance et de simples chefs de tribus ? Tant qu'on ne possédait que le canon de l'astronome grec et qu'on croyait pouvoir ajouter foi aux fabuleuses légendes de Ctésias sur l'existence d'un empire assyrien fondé

(1) W. A. I. ii, 67, l. 1-5.
(2) Layard, *Inscr.* 52. — W. A. I. ii, l. 5-15.

par Ninus et Sémiramis et maître paisible de Babylone depuis 1200 ans, on avait supposé que le début de l'ère de Nabonassar marquait la date à laquelle Babylone avait échappé à la domination de cet empire. Faut-il, au contraire, y voir maintenant une date d'asservissement, regarder Nabonassar comme un simple préfet assyrien, ou du moins un vice-roi assez annulé pour que son maître n'ait pas même daignè le nommer, et trouver un indice de conquête brutale dans cette destruction des documents historiques antérieurs dont la postérité attribuait l'ordre à Nabonassar? ou bien l'ère en question fut-elle une ère purement astronomique, sans rapport avec les événements de la politique, et déterminée, comme je l'ai conjecturé ailleurs, par l'adoption de l'année solaire de 365 jours 1/4 à la place de l'année lunaire dans l'usage civil de Babylone?

Quoi qu'il en soit de ces questions auxquelles on ne saurait aujourd'hui donner de solution satisfaisante, il est certain que Babylone profita de l'éloignement de Teglathphalasar, parti pour aller combattre en Palestine et en Arabie, et des difficultés qu'il rencontra dans le siége de Damas, prolongé pendant deux années entières, et se mit en état de rèbellion dans le cours de l'an 733. Le canon de Ptolémée place alors l'avènement d'un roi du nom de Nabius, dans lequel on ne peut méconnaître le prince chaldéen Nabou-yousabsi, appelé par les Babyloniens de son petit État héréditaire, situé au milieu des marais

voisins de la mer, et vaincu en 731, l'année même où Ptolémée place la fin du règne de Nabius, par Teglathphalasar qui le poursuivit jusque dans la ville d'où il était venu, s'empara de sa personne et le fit mettre en croix (1). Vainqueur de cette rébellion, le monarque ninivite annexa formellement Babylone à l'Assyrie et n'y admit même plus de vice-roi. Mais les Babyloniens des temps postérieurs ne voulurent jamais reconnaître comme légitime son pouvoir, imposé par la force des armes et à qui des circonstances que nous ignorons avaient donné sans doute un caractère particulièrement odieux. Au lieu du nom de Teglathphalasar, la liste conservée par Ptolémée enregistre, à partir de 731, celui de Kin-zir, le seul des princes chaldéens qui ont tenu tête avec avantage au conquérant et qui, vainement assiégé dans la ville de Sapiya, sa capitale, fût parvenu à maintenir son indépendance (2). C'est dans le récit de ce siége de Sapiya que le nom de Mérodachbaladan est prononcé pour la première fois. Son père était déjà mort, et il gouvernait la principauté de Bit-Yakin. C'était un prince riche par le commerce maritime que ses États entretenaient, et on le qualifie de « roi de la mer. » Avec d'autres petits rois chaldéens, il vint au camp de Teglathphalasar demander l'*aman* et apporter des présents considérables (3). L'assyrien

(1) Layard, *Inscr.* 17, l. 8-11. — W. A. I. ii, 67, l. 15-17.
(2) W. A. I. ii, 67, l. 23-25.
(3) W. A. I. ii, 67, l. 26-28.

dit l'avoir reçu avec faveur ; il ne se doutait pas de l'intensité de haine qui, sans doute, couvait déjà dans ce cœur. Sylla, dit-on, reconnut que César, encore adolescent, portait en lui plusieurs Marius ; il ne paraît pas que Teglathphalasar ait deviné, dans le jeune homme prosterné à ses pieds au camp devant Sapiya, le redoutable antagoniste qui devait, quelques années après, balancer la fortune de l'Assyrie.

A la mort de Teglathphalasar, en 727, tandis que Salmanassar VI montait sur le trône de Ninive, le canon de Ptolémée mentionne l'avènement à Babylone d'un nouveau prince qu'il appelle Ilulæus, forme grécisée sous laquelle on reconnaît sans peine un nom fréquemment porté par les Assyriens et les Babyloniens, Ouloulaï, « celui qui est né dans le mois d'ouloul (août-septembre). » Le nouveau souverain de l'Assyrie renonçait au système du gouvernement direct de Babylone, adopté pendant les quatre dernières années de son père, pour revenir à celui de la vice-royauté ; car il semble qu'Ilulæus, dont nous ne possédons, du reste, aucun monument, était un vassal installé par les Assyriens.

Il gouverna jusqu'à la fin de 722 ou au commencement de 721, époque où le canon fait finir son autorité. Celui qui le remplaça fut Mérodachbaladan, qui transporta le siége de son pouvoir de Bit-Yakin à Babylone et prit dans cette ville la situation d'un roi pleinement indépendant de l'Assyrie. Ce changement de souverain à Babylone coïncide avec l'inter-

règne troublé de plusieurs mois qui suivit chez les Assyriens le décès de Salmanassar VI, mort sans enfants pendant la durée du siége de Samarie. L'interrègne se termina par l'élection de Sargon, que proclamèrent les grands de l'Assyrie rassemblés à Harrân et décidés — Sargon le raconte en termes formels (1) — par l'augure tiré d'un phénomène céleste, l'éclipse de lune du 19 mars 721, fameuse dans les fastes de l'astronomie. Une telle coïncidence ne peut être l'effet du hasard. Le changement fut une révolution; Mérodachbaladan, répondant à la pressante invitation des patriotes de Babylone, saisit l'occasion favorable que lui offrait l'état de désordre où l'Assyrie se trouvait pendant la vacance du trône, pour renverser un prince qui représentait la domination assyrienne et pour se faire roi à sa place, en secouant toute dépendance étrangère. Le choix des Babyloniens s'était porté sur lui parce qu'il était dès lors le plus puissant parmi les princes des provinces méridionales et le plus capable de bien défendre sa nouvelle couronne. Il avait, en effet, mis à profit les dix ans qui s'étaient écoulés depuis le siége de Sapiya, et il était parvenu à faire accepter sa suprématie par tous les Chaldéens; car dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir, et même au milieu de ses plus grands malheurs, les chefs des tribus de la Chaldée

(1) Inscription des taureaux de Khorsabad, l. 10-12 : Botta, *Inscriptions*, pl. 40. — *Inscription des Barils*, l. 6 ; W. A. I. i, 36.

ne cessèrent pas de le traiter comme leur maître légitime et de combattre à ses côtés en fidèles auxiliaires.

II

Sargon ne se jugea pas en mesure de réduire tout d'abord la révolte de Babylone. Occupé pendant les premières années de son règne des affaires de la Syrie et de la Palestine, où il prit et détruisit Samarie, puis de celles de l'Arménie, où il poursuivit de longues et sanglantes guerres, il laissa Mérodachbaladan régner paisiblement sur la cité de Bel. Le canon de Ptolémée et les inscriptions de Sargon sont d'accord pour attribuer douze ans de durée au pouvoir du roi babylonien. Nous ne possédons de monuments de son règne que de petites olives de terre cuite percées d'un trou pour être portées au col, sur chacune desquelles on lit un nom de femme avec la mention de ce qu'elle a été achetée par tel homme aux fêtes du mois de schebat (1). Ce sont des monuments de l'usage babylonien qu'Hérodote (2) décrit en ces termes: « Chaque année, dans toutes les localités, ils procèdent ainsi. Toutes les jeunes filles en âge de se marier sont réunies et conduites en un même lieu; autour

(1) Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*, p. 27.
(2) I, 196.

d'elles les hommes se rassemblent en troupe. Alors le crieur public se lève et les met aux enchères l'une après l'autre, en commençant par la plus belle ; puis, quand celle-ci a été adjugée pour beaucoup d'or, il passe à celle qui la suit comme agrément. Cette vente tient lieu de mariage. Tous les gens riches qui désirent se marier, parmi les Babyloniens, cherchent ainsi à se surpasser aux enchères pour avoir les plus belles filles; mais les gens du peuple qui veulent se marier, et ne tiennent pas à la beauté, prennent les plus laides et reçoivent en compensation l'argent des premières adjudications. En effet, quand le crieur public a achevé de vendre les jolies filles, il prend la plus laide de la troupe, celle qui a quelque difformité, et la met aux enchères en sens contraire, la donnant à celui qui consent à la prendre avec le moins d'argent; c'est une adjudication au rabais. Ainsi la vente des plus belles produit une somme d'argent qui dote les laides et les difformes. Il n'est permis à personne de donner sa fille à un homme de son choix. »

Trouvées à Khorsabad, dans les bâtiments du harem du palais bâti par Sargon à la fin de son règne, les olives de terre cuite dont nous parlons ont évidemment appartenu à des femmes emmenées prisonnières après la conquête de Babylone, en 709, et mises au nombre des concubines du roi. Celles que possède le musée du Louvre, et que M. Oppert a publiées, sont datées des années 9, 10 et 11 de Mérodachbala-

dan ; M. l'abbé Desnoyers, à Orléans, en possède une avec la date de l'an 12. On n'en a pas des années antérieures, mais la chose est toute naturelle : c'étaient les plus jeunes comme les plus belles captives qu'on avait réservées pour les plaisirs du conquérant.

Cependant Mérodachbaladan, bien que les Assyriens le laissassent provisoirement tranquille, sentait qu'un danger permanent et infiniment redoutable le menaçait de ce côté. Il lui était facile de comprendre que dès que Sargon serait libre de toute inquiétude ailleurs, il se retournerait contre Babylone. Aussi l'étude du prince chaldéen fut-elle de lui donner une occupation incessante et de lui susciter des ennemis. Envoyant des ambassades dans tous les pays que menaçaient les progrès de la puissance assyrienne, il s'efforça de créer contre cette puissance une coalition pareille à celle qui se forma plus tard contre Assourbanipal et à celle que Crésus tenta de grouper contre Cyrus, afin d'arrêter la marche envahissante des Perses. Sargon le lui reproche formellement : « Pendant douze ans, dit-il, contre la volonté des dieux de Babylone, la ville de Bel, juge des dieux, *il avait envoyé des ambassades* (1). » Et, en effet, la Bible (2) raconte la mission de ce genre que Mérodachbaladan expédia à Jérusalem auprès d'Ézéchias, sous le prétexte de féliciter le roi de Juda de sa guérison, et la manière

(1) Inscription des Annales, Khorsabad, salle XIII, plaque 4; voy. aussi l'Inscription des Fastes, l. 124.

(2) II Rois, xx, et Isaïe, xxxix.

dont Isaïe empêcha par ses conseils Ézéchias d'écouter les propositions d'alliance intime du Babylonien. Ceci se passait en 714-713, au plus fort des guerres de Sargon en Arménie et en Médie. Les inscriptions de Khorsabad nous apprennent qu'à la même date Mérodachbaladan formait une alliance offensive et défensive avec Khoumbanigas, roi d'Élam (1). Ce roi l'avait déjà aidé à monter sur le trône, et, aussitôt après avoir été proclamé, Sargon lui avait livré, en 721, dans les plaines de Kalou, une grande bataille où les Élamites avaient été défaits (2), et à la suite de laquelle les Assyriens avaient opéré une rapide razzia dans la partie orientale de la Babylonie (3).

La situation du royaume de Juda au temps d'Ézéchias était extrêmement périlleuse, et la brillante renaissance qui marqua ce règne semble au premier abord un phénomène inexplicable. Bien plus riche et plus étendu que celui de Juda, le royaume d'Israël venait de succomber sous les coups de Sargon, qui avait également conquis le pays des Philistins et vaincu à Raphia Sabacon, le pharaon éthiopien qui régnait sur l'Égypte. Moab, Ammon et Édom reconnaissaient aussi la suprématie du monarque de Ninive, et le petit royaume d'Ézéchias restait comme un îlot envi-

(1) Inscription des Annales, Khorsabad, salle XIII, plaque 4. — Inscription des Fastes, l. 123.

(2) Inscription des Annales, Khorsabad, salle II, plaque 3. — Inscription des Fastes, l. 23.

(3) Inscription des Annales, Khorsabad, salle II, plaque 3.

ronné de tous les côtés par les flots envahissants de la puissance assyrienne. Comment parvint-il à n'être pas submergé, à demeurer prospère et entièrement indépendant durant ces vingt-neuf ans, dont la paix ne fut troublée qu'une seule fois, par l'expédition de Sennachérib? Sans doute la situation intérieure du pays de Juda n'offrait pas autant de prise aux machinations étrangères que celle d'Israël. Là, malgré les écarts de plusieurs rois et d'une partie du peuple, le sanctuaire central et la dynastie de David avaient jusqu'alors empêché les débordements de l'irréligion et des passions politiques qui avaient été si funestes au royaume d'Israël. Les prophètes étaient mieux écoutés; les prêtres exerçaient une grande influence; l'État et la dynastie leur avaient dû le salut aux jours funestes d'Athalie. Israël n'avait eu que quelques moments d'éclat et de bonheur sous le roi Jéroboam II, tandis que Juda avait joui de nombreuses années de gloire et de prospérité sous les règnes heureux d'Asa, de Josaphat et d'Ozias. En outre, la position géographique de Juda au milieu des montagnes était des plus avantageuses, et Jérusalem surtout offrait de grands moyens de défense. Mais tout cela n'eût pas suffi à préserver le pays, car les Assyriens avaient surmonté bien d'autres obstacles, et en cas de conflit le microscopique royaume de Juda ne pouvait guère espérer, sans un secours surnaturel, de tenir tête au colosse qui l'enserrait de toutes parts. Il dut exclusivement la prospérité et l'indépendance complète dont il jouit,

tant que vécut Ézéchias, à la sage politique de ce prince et à la docilité avec laquelle il écoutait la parole d'Isaïe, qui n'était pas seulement un prophète inspiré, mais un véritable homme d'État, et qui remplissait auprès de lui le rôle de conseiller intime, presque de premier ministre.

Quelle devait être l'attitude du roi de Juda par rapport à la monarchie assyrienne? Achaz, sourd aux généreuses objurgations d'Isaïe, n'avait vu de salut que dans un honteux abaissement, qui avait fait de lui le tributaire de Teglathphalasar et l'avait mis sur le pied des autres rois vassaux de la Syrie, dont il copiait l'idolâtrie. Continuer cette politique était forcément la ruine du royaume, qui renonçait à sa mission providentielle et abdiquait toutes les espérances d'avenir assurées par les promesses divines. Mais ce n'était pas courir moins certainement à la perte que de s'abandonner aux passions opposées du parti militaire. Celui-ci, qui prédominait dans les classes élevées et qui, bien qu'il comptât parmi ses adhérents quelques prêtres, voyait les choses à un point de vue tout mondain, faisait peu de fond pour le salut du pays sur l'effet de la piété et de la confiance en Jéhovah. Il ne pensait qu'à la guerre, insistait auprès du roi pour lui faire joindre ses efforts à ceux de tout ennemi qui se levait contre l'Assyrie. Il comptait surtout « sur les chevaux et les chariots de l'Égypte, » et prônait l'idée d'une alliance avec ce pays pour repousser en commun les Assyriens, dont la présence

en Palestine menaçait également les deux contrées. Isaïe s'élevait avec force contre l'alliance égyptienne, que son esprit plus clairvoyant lui faisait voir comme essentiellement précaire, sans force réelle, inutile et même dangereuse pour la Judée. Il repoussait d'ailleurs toute idée d'unir la cause du royaume de Juda à celle d'un autre pays. Sa politique était purement nationale ; c'était une politique de paix et de réforme intérieure. Relever le royaume par un retour à une observation plus exacte de la loi religieuse, qui, même à ne regarder les choses que du côté humain, faisait toute la force de Juda et empêchait la nation de se dissoudre en la préservant des influences étrangères ; en même temps, à l'extérieur, se maintenir, à l'égard du terrible voisin dont il était si dangereux d'exciter la colère, dans une attitude de neutralité fière qui, sans donner de sujet de plainte, n'allât pas jusqu'à la soumission : telle était la conduite qu'Isaïe inspirait à Ézéchias et qui valut à Juda vingt-neuf ans d'une admirable prospérité. Une seule fois le roi n'écouta pas le prophète et prêta l'oreille aux excitations du parti militaire ; un miracle put seul alors sauver Jérusalem.

Quand les ambassadeurs de Mérodachbaladan vinrent à sa cour pour solliciter son alliance, Ézéchias fut un moment ébranlé dans les sages résolutions que lui inspirait Isaïe. Son orgueil fut flatté de la démarche du roi de Babylone, et sans prendre encore de résolution décisive, il se complut à faire, devant les

ambassadeurs, montre des trésors de toute nature et des moyens militaires qu'il avait pu accumuler dans ses caisses et dans ses arsenaux à la faveur de quatorze ans d'une politique de paix. Isaïe lui reprocha cette vanité imprudente qui pouvait le mener si loin, cet étalage de ressources dont le bruit seul pouvait éveiller l'attention du souverain de l'Assyrie et devenir prétexte à une rupture. Éclairé par une vue prophétique, il dévoila même au roi les secrets de l'avenir pour achever de le détourner d'une alliance avec Mérodachbaladan et les Babyloniens, en lui disant : « Des jours viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison et ce que tes frères ont amassé jusqu'à ce jour ; rien n'en restera, dit Jéhovah, et tes propres descendants seront pris pour être des eunuques dans le palais du roi de Babylone. »

Une partie des lecteurs sera sans doute étonnée au premier abord de nous voir placer ainsi sous le règne de Sargon en Assyrie l'ambassade de Mérodachbaladan auprès d'Ézéchias. En effet, dans le texte de la Bible tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, les choses se présentent autrement. Le grand morceau qui occupe plusieurs chapitres du second livre des Rois (le quatrième, suivant le système de division de la Vulgate), et se trouve ensuite, en termes identiques, inséré parmi les prophéties d'Isaïe, commence ainsi : « Dans la quatorzième année du roi Ézéchias, Sennachérib, roi d'Assyrie, monta contre toutes les villes fortes de Juda et les conquit. » Suit le récit de l'expédition de Sen-

nachérib, la sommation adressée à Jérusalem et le désastre envoyé de Dieu qui détruisit l'armée assyrienne. Vient ensuite la narration de la maladie d'Ézéchias, reliée à ce qui précède par les mots : « En ce temps Ézéchias tomba malade à mourir, » et c'est après la guérison du roi que le texte sacré raconte l'ambassade de Mérodachbaladan. Jusqu'au jour où la lecture des documents assyriens originaux a donné les moyens de contrôler le récit biblique, cet ordre dans la succession des faits devait naturellement être adopté avec confiance, et c'est encore ainsi qu'ils sont présentés dans presque toutes les Histoires saintes, même celles qui paraissent encore actuellement. Cependant les fondateurs de la science assyriologique ont pu reconnaître de bonne heure, devant le témoignage précis des textes contemporains des événements eux-mêmes, que le verset où l'expédition de Sennachérib est rapporté à la quatorzième année d'Ézéchias renfermait une erreur de date, car la quatorzième année du roi de Juda (714-713 av. J.-C.) tombe en plein règne de Sargon sur l'Assyrie, neuf ans avant l'avènement de Sennachérib. Bientôt d'ailleurs il leur fut possible de constater dans le morceau biblique dont nous venons de rappeler l'ordonnance une interversion du récit, qui existait déjà, du reste, quand fut faite la traduction grecque des Septante.

En effet, l'attaque de Sennachérib contre le royaume de Juda est fixée d'une manière précise à la troisième campagne de ce monarque et à l'an 700 av. J.-C. par

le texte des annales de son règne, inscrit sur un prisme de terre cuite que possède le Musée Britannique. Il est dit, en effet, qu'elle précéda d'une année l'installation d'Assournadinsoum comme vice-roi à Babylone, événement dont nous aurons à reparler un peu plus tard et qui est inscrit en 699 dans le canon astronomique de Ptolémée. Par conséquent, l'expédition du roi d'Assyrie contre la Judée eut lieu dans la vingt-huitième et non pas dans la quatorzième année d'Ézéchias.

La maladie du roi de Juda, suivie de la venue des envoyés de Mérodachbaladan, est, au contraire, antérieure et appartient en réalité à la quatorzième année d'Ézéchias. Il est facile de le prouver pour la maladie du pieux monarque au moyen du texte même de la Bible. En effet, le prophète Isaïe promet au nom de l'Éternel à Ézéchias malade que « quinze ans seront encore ajoutés à sa vie (1), » et il mourut après vingt-neuf ans de règne. Ce qui cause la douleur profonde du roi à l'idée qu'il va succomber à son mal, c'est de ne pas avoir d'héritier de son sang, et plus tard son fils Manassé, né postérieurement, lui succéda « à l'âge de douze ans (2). » Enfin, Dieu prédit à Ézéchias, par la bouche d'Isaïe : « Je te délivrerai, toi et cette ville, de la main du roi d'Assyrie, et je protégerai la ville à cause de moi-même et en considération de David, mon serviteur (3). » Donc la maladie

(1) II Rois, XX, 6; Isaïe, XXXVIII, 5.
(2) II Rois, XXI, 1.
(3) II Rois, XX, 6; Isaïe, XXXVIII, 6.

du roi est antérieure à l'expédition des Assyriens et à la protection miraculeuse qui couvrit Jérusalem. On serait même en droit de s'étonner qu'un verset aussi formel n'ait pas depuis longtemps éveillé l'attention des interprètes, en les mettant sur la voie du bouleversement établi dans l'ordre des événements.

Quant à la venue des envoyés babyloniens, qui eut lieu réellement « dans le même temps, » elle est également datée par la mention que fait Sargon des ambassades de Mérodachbaladan. Et là encore les expressions du texte biblique contiennent, dans l'état actuel, une si choquante impossibilité, qu'elle rend l'interversion manifeste. En effet, la Bible (1) et le prisme assyrien de Londres sont d'accord pour dire qu'à un moment de l'expédition de Sennachérib, Ézéchias tenta de se racheter, lui et son peuple, en payant au roi d'Assyrie un tribut d'or et d'argent; les deux sources indiquent même d'une manière conforme le chiffre de ce tribut. La Bible ajoute qu'après avoir pris tout ce qu'il y avait dans le trésor royal et dans le trésor du Temple, Ézéchias, pour parfaire un aussi énorme poids de métaux précieux, fut obligé « de briser les portes du temple de Jéhovah, d'arracher les lames d'or dont elles étaient revêtues et de les donner au roi d'Assyrie (2). » Or, quand les ambassadeurs de Babylone arrivent à Jérusalem, il est dit:

(1) II Rois, XVIII, 14.
(2) II Rois, XVIII, 16.

« Ézéchias les accueillit, et il leur montra toute la maison, son or et son argent, tous ses aromates et ses huiles parfumées, tous ses vases précieux, et tout ce qu'il avait dans ses trésors (1). » Comment eût-il pu montrer avec orgueil des trésors aussi bien remplis immédiatement après qu'il venait de les épuiser pour fournir un tribut au roi d'Assyrie, et d'être même obligé de porter la main sur les richesses du Temple dans un moment d'urgente nécessité ?

Il est donc évident que le récit de la maladie d'Ézéchias et de l'ambassade de Mérodachbaladan, qui forme dans nos textes actuels les chapitres xx du second livre des Rois, xxxviii et xxxix d'Isaïe, précédait dans le texte primitif le récit de l'invasion de Sennachérib, actuellement chapitres xviii et xix du second livre des Rois, xxxvi et xxxvii d'Isaïe, puisque ce sont ces deux événements qui ont eu lieu « dans la quatorzième année du roi Ézéchias. » La narration relative à Sennachérib, qui venait après, commençait sans doute seulement par les mots : « dans la quatorzième année, » après les événements précédemment racontés. C'est par les copistes qu'ont été ajoutés à la suite les mots : « du roi Ézéchias, » postérieurement à l'interversion, née sans doute d'une confusion entre les deux quatorzièmes années, celle du règne et celle après la maladie d'Ézéchias. Puis, trouvant deux fois de suite l'énoncé de la même date, on l'aura rem-

(1) II Rois, xx, 13 ; Isaïe, xxxix, 2.

placée la seconde fois par les simples mots : « en ce temps. »

Et que des esprits trop timorés ne regardent pas comme une audace téméraire de toucher ainsi au texte sacré, et d'y signaler des transpositions aussi considérables. Comme l'a dit le savant abbé Le Hir, dont j'aime à invoquer l'autorité, « quelque soin que les Hébreux aient apporté dans la transcription de leurs livres, il était impossible, à moins d'un miracle perpétuel, qu'il ne s'y glissât pas des fautes. Il paraît même que ces fautes sont anciennes. L'exactitude minutieuse dont les scribes hébreux se piquent aujourd'hui dans la reproduction du texte massorétique n'a pas toujours été la même. Les variantes qu'on remarque entre le texte des Juifs, celui des Samaritains et celui des Septante, dans le Pentateuque, en font foi. Les manuscrits hébreux dont s'est servi saint Jérôme étaient, sans contredit, plus corrects que celui des traducteurs grecs, et toutefois ils n'étaient pas sans tache. Il y a des fautes qui ont passé dans tous les manuscrits et dans toutes les anciennes versions, et dont on s'aperçoit par le sens ou par la comparaison des endroits parallèles. »

III

C'est seulement au printemps de 710, dans la douzième année de Sargon et de Mérodachbaladan, que

l'orage, longtemps amassé en silence, fondit sur le roi de Babylone. Le monarque assyrien, n'ayant plus rien à craindre du côté du nord ni du côté de l'ouest, où ses précédentes campagnes avaient assuré l'obéissance des populations et de leurs princes, pouvait désormais tourner ses efforts contre Mérodachbaladan, et il avait tout fait pour assurer le succès de son expédition, en accumulant les plus vastes préparatifs. Son adversaire n'était pas non plus demeuré inactif; il s'était assuré le concours du nouveau roi qui venait de monter sur le trône d'Élam, Soutrouk-Nakhounta (1); il avait levé des troupes nombreuses, réparé les forteresses de la Chaldée et de la Babylonie, et rassemblé un matériel très-considérable. La guerre est racontée incomplètement, et avec un certain désordre dans l'enchaînement des faits, par la grande inscription du palais de Khorsabad, objet des études communes de MM. Oppert et Ménant, qui l'ont qualifiée de *Fastes de Sargon ;* mais l'autre inscription, plus développée encore, du même palais, dont M. Oppert a donné la traduction dans l'ouvrage de M. Place (2), et qu'on appelle l'*Inscription des Annales,* à cause de la façon dont elle raconte les faits du règne de Sargon année par année, en fournit un récit plus complet et plus détaillé, où les événements se

(1) C'est la leçon de ses propres inscriptions, à Suze ; celles de Sargon l'appellent Soutikrak-Nakhoundi.

(2) Cette traduction occupe les pages 29-39 dans le tirage à part intitulé : *Les Inscriptions de Dour-Sarkayan.*

uivent dans un ordre plus exact. Nous prendrons pour guide ce document épigraphique, dont le développement égale un livre d'histoire, en laissant, autant que nous pourrons, la parole à la rédaction officielle du monarque d'Assyrie.

Conformément au plan stratégique presque constamment suivi par les rois assyriens dans leurs campagnes contre la Babylonie et la Chaldée, qui avaient l'appui des Élamites ou Susiens quand il s'agissait de combattre la puissance de Ninive, Sargon ne vint pas se heurter directement contre Babylone, qui, adossée à tout le pays en armes, lui eût offert dès l'abord une résistance presque invincible. Laissant derrière lui les forteresses de la Babylonie, en se bornant sans doute à les masquer par quelques corps détachés, il opéra le long du Tigre, marchant droit au sud, vers la basse Chaldée et les marais de la Characène, pour couper Mérodachbaladan et ses partisans des Élamites, se réservant de revenir ensuite sur Babylone et les villes voisines, qui, désormais isolées, devaient bientôt tomber en son pouvoir. On voit que les fameux mouvements tournants, dont il a été si souvent question depuis quelques années, ne sont pas une invention d'hier. Le plan de Sargon, fort habilement conçu, réussit entièrement.

« Mérodachbaladan, dit l'inscription des Annales, apprit l'approche de mon expédition; il arma ses places fortes, rassembla les divisions de son armée, et concentra toutes les troupes du pays de Gamboul dans la ville de Dour-Atkhar, et quand mon armée

arriva, il en augmenta la garnison, en leur laisant 600 cavaliers et 4,000 fantassins auxiliaires, qui for maient l'avant-garde de son armée. Ils ajoutèrent des ouvrages nouveaux à ceux que leur forteresse possédait déjà, et ils ouvrirent un fossé communiquant avec le canal Sourappi (1). » Le pays de Gamboul, dont les inscriptions d'Assarahaddon (2) parlent encore avec des détails fort précis, était situé le long du Schatt-el-Arab actuel, c'est-à-dire du cours unique dans lequel les eaux du Tigre et de l'Euphrate se rejoignent avant de se jeter dans la mer; les géographes arabes du moyen âge connaissent encore dans les marais de cette contrée une tribu de Djounboula. Quant au canal appelé Nahar-Sourappi, j'y reconnais le Maarsarès de la géographie de Ptolémée, le Marsès d'Ammien Marcellin, qui s'embranchait sur l'Euphrate un peu au-dessus de Babylone, et coulait parallèlement à ce fleuve, au travers des provinces de sa rive arabique, jusque vers l'endroit de son confluent avec le Tigre. « Je marchai, continue le roi assyrien, jusqu'à l'heure du coucher du soleil, et j'enlevai 18,430 hommes avec tout ce qu'ils possédaient : chevaux, ânes, mulets, chameaux, bœufs et moutons. Le reste s'enfuit devant mes armes, et se dirigea vers le canal Oukni, l'inguéable, et les roseaux des marais (3). » Le canal

(1) Khorsabad, salle V, plaque 10; Botta, 113.

(2) Prisme, col. 3, l. 53-69; col. 4, l. 1-7 : W. A. I. i, 46.

(3) Khorsabad, salle V, plaque 10; Botta, 113. — Porte H, montant 2; Botta, 65 *bis*.

Oukni, « qui se décharge dans la mer, » et qui se divisait en deux parties, supérieure et inférieure, d'ou l'on disait quelquefois « les deux Oukni, » est fréquemment cité dans les textes historiques en écriture cunéiforme, comme le plus important de ceux de la région touchant directement au golfe Persique. Il n'y a donc pas moyen d'hésiter à y voir le célèbre canal que les géographes classiques appellent Pallacopas, et qui, débouchant dans la mer auprès de l'emplacement de Térédon, était, en réalité, la vraie terminaison de l'Euphrate. Le colonel Chesney, dans sa belle exploration du grand fleuve asiatique, en a reconnu le cours et l'embouchure (1).

Le récit assyrien, où nous avons laissé le roi devant Dour-Atkhar, continue ainsi : « Les fugitifs entendirent que j'assiégeais la ville ; ils laissèrent là leur courage, et se dispersèrent comme des oiseaux, emmenant des bords du canal Oukni leurs richesses en bœufs et en moutons. Je rebâtis la ville à nouveau, et je l'appelai Dour-Nabou (la citadelle du dieu Nébo). Je plaçai au-dessus de ses habitants un de mes officiers comme gouverneur, et je leur imposai comme tribut annuel 1 talent et trente mines d'argent, 2,000 médimnes de blé (de 63 litres chacun), 1 bœuf sur 20, et un mouton sur 10. » Suit une longue énumération des villes des six districts du pays de Gamboul et des cantons voisins, qui firent alors leur sou-

(1) Voy. Frazer, *Mesopotamia and Assyria*, p. 34.

mission, et qui, suivant les expressions du texte, « furent ajoutées aux domaines de la couronne d'Assyrie, » c'est-à-dire furent organisées en une province directe, avec, à sa tête, au lieu d'un roi, un satrape (*salat*) assyrien (1).

« Les tribus de Roukha, de Khindar, de Yatbour, de Bouqoud — mentionnée sous le nom de Peqoq par Jérémie (2), — apprirent la conquête de Gamboul; elles se retirèrent aux approches de la nuit et se dirigèrent vers l'Oukni inguéable. Je jetai sur le canal Oumlias, le fleuve de leur... — évidemment un des canaux entre le Schatt-el-Arab et l'antique Pallacopas — un pont en troncs d'arbres et en clayonnages, et je fis construire deux forts (en tête de pont) au delà de la rivière. Je laissai les gens de ces tribus emmener ce qui leur appartenait, et ils s'en allèrent des abords de l'Oukni et baisèrent mes pieds. » Ici encore se place dans le texte la liste des émirs (*nasikati*) des tribus susnommées, qui vinrent faire leur soumission au roi d'Assyrie ; leurs noms n'offrent aucun intérêt pour l'histoire, et je craindrais qu'une semblable énumération ne déroutât le lecteur en fatiguant son attention; il ne faut pas abuser des noms insolites et bizarres. « Je leur pris des otages, continue le roi, et je leur imposai des impôts pareils à ceux des Assyriens. Je les plaçai sous la main de l'of-

(1) Khorsabad. salle II, plaque 22; Botta, 85. — Porte O, montant 1; Botta, 66.

(2) L, 21.

ficier supérieur de mes armées, satrape de Gamboul (1).

« Le reste des peuplades araméennes (*Arime*), gens pervers, et tous ceux qui habitent leurs districts, avaient placé leurs espérances en Mérodachbaladan et en Soutrouk-Nakhounta, et s'étaient dirigés sur le canal Oukni. Je ravageai comme la foudre leur pays, les cantons étendus qui sont leur demeure. Je rasai les palmiers de leurs plantations, leurs vergers, les récoltes de leurs districts, et je donnai leurs villages (à piller) à mon armée. J'envoyai celles-ci sur le canal Oukni, à l'endroit où devaient se réunir leurs bandes dispersées; elle les combattit et les mit en fuite. » Nous omettons la liste des quatorze villes fortes situées le long de l'Oukni, qui capitulèrent devant les troupes assyriennes et envoyèrent des députés pour se soumettre à Sargon. Il les réunit, elles aussi, à la nouvelle satrapie établie dans le pays de Gamboul (2).

Ici le récit passe brusquement à la prise de deux villes d'Élam, dont les gouverneurs furent emmenés captifs en Assyrie avec leurs garnisons, et à la soumission de tous les chefs du pays de Yatbour, qui paraît avoir été situé sur la rive gauche du Tigre. Sargon leur donna les deux villes élamites dont il venait

(1) Khorsabad, porte O, montant 1; Botta, 66. — Salle II, plaque 25; Botta, 86. — Salle XIII, plaque 7; Botta, 157.

(2) Khorsabad, porte O, montants 1 et 2; Botta, 66. — Salle II, plaque 25; Botta, 86. — Salle XIII, plaque 7; Botta, 157.

de s'emparer, en échange de plusieurs forteresses de leur propre pays, qui furent « annexées au territoire de l'Assyrie » en même temps que les villes des Susiens situées sur le fleuve Nađiti, l'Abou-Tib ou le Dawaridj de nos jours. La mention de localités aussi éloignées du point où se trouvait le roi est expliquée par une phrase qui termine cette partie du texte et où nous lisons, après les noms de quatre autres villes : « Ces refuges fortifiés du pays de Rasi avaient en même temps cédé devant mes batailles puissantes, qui étaient entrées dans la ville de Bit-Imbi ; et Soutrouk-Nakhounta, leur roi, s'était replié avec eux dans les montagnes reculées pour sauver sa vie. » Le pays de Rasi était un territoire toujours contesté entre les Assyriens et les Élamites ; les documents cunéiformes en déterminent la position d'une manière très-précise entre le Tigre et les montagnes de la Mésobatère, au nord de la Susiane et au-dessous de la Sittacène ; le prophète Ézéchiel le cite deux fois (1) en même temps que les pays des Moschiens et des Tibaréniens, sous le nom de Ros, où des commentateurs à l'imagination vive n'avaient vu rien moins que les Russes ! Une seconde armée assyrienne opérait donc sur la rive gauche du Tigre, attaquant directement la Susiane par le pays de Rasi, tandis que le roi en personne marchait par la rive droite du même fleuve, soumettait la Characène et pénétrait jusqu'à l'Oukni ou Pallacopas.

(1) XXXVIII, 2 ; XXXIX, 1.

Les mouvements de Sargon avaient été assez rapides pour lui permettre de surprendre en flagrant délit de concentration les contingents de la Chaldée, que Mérodachbaladan, pris au dépourvu par la promptitude de la conquête du pays de Gamboul, rassemblait sur la ligne du grand canal, et de les battre en détail avant leur réunion. Il continue ainsi son récit: « Avec l'aide des dieux Assur, Nébo et Mardouk (1), je traversai l'Euphrate, suivi de la force de mes armées, et je dirigeai ma force vers la ville de Dour-Ladinna, au pays de Bit-Dakkour; je refis à nouveau la ville de Dour-Ladinna, et j'y réunis mes soldats, l'élite de mes batailles (2). » Ayant soumis les provinces les plus méridionales, celles qui tiennent au golfe Persique, depuis le Schatt-el-Arab jusqu'à la lisière du désert arabique, et solidement occupé la ligne du Tigre et du Schatt-el-Arab, le roi d'Assyrie remonte désormais vers le nord et marche sur Babylone, que les Élamites ne peuvent plus secourir. Pour entrer de la contrée arrosée par l'Oukni ou Pallacopas dans la Babylonie proprement dite, il lui fallait en effet franchir l'Euphrate, dans la portion de son cours qui va rejoindre le Tigre avant de se jeter avec lui dans la mer. Le pays de Bit-Dakkour (ou Ê-Dakkour, suivant la lecture accadienne),

(1) Le grand dieu national de l'Assyrie et les dieux protecteurs spéciaux de la ville de Babylone, que Sargon représente comme ses auxiliaires contre Mérodachbaladan.

(2) Khorsabad, porte O, montant 2; Botta, 66.

qui formait une principauté indépendante depuis près d'un siècle, était au sud de Babylone, mais non à une très-grande distance de cette cité (1). On pourrait assimiler avec une forte vraisemblance la ville qui y avait donné son nom à l'Idicara que le géographe Ptolémée place dans la Babylonie, au bord de l'Euphrate, entre Babylone et Orchoé (Érech).

« La gloire des dieux Assur, Nébo et Mardouk, que j'avais répandue sur ces contrées, Mérodachbaladan, roi de Kar-Dounyas (2), l'entendit à Babylone au milieu de son palais; la défiance dans ses forces le domina; il fit sortir de nuit avec ses auxiliaires ses propres troupes, et dirigea ses pas vers le pays de Yatbour, touchant au pays d'Élam. Il avait donné en présent d'hommage son sceptre d'argent, son trône d'argent, son parasol d'argent, son... d'argent, les insignes de sa royauté, d'un poids considérable, à Soutrouk-Nakhounta l'Élamite, pour qu'il soutînt son parti (3). »

(1) Prisme d'Assarahaddon, col. 2, l. 43: W. A. I. i, 45.

(2) Le nom de Kar-Dounyas, « la forteresse du héros Dounyas, » est une désignation de Babylone exclusivement propre aux Assyriens et qui se rattache à des légendes aujourd'hui perdues. Il est évident, du reste, que le nom de Kar-Dounyas avait un caractère plus profane et moins relevé que celui de Babylone. Les rois d'Assyrie affectaient de ne donner que le titre de « roi de Kar-Dounyas » aux princes babyloniens qui s'intitulaient dans leurs propres monuments « roi de Babylone. » C'est à eux-mêmes que les monarques ninivites réservaient l'appellation sacrée de « vicaire des dieux à Babylone, » quand ils parvenaient à être maîtres de cette cité sainte.

(3) Khorsabad, porte O, montant 2; Botta, 66. — Salle II, plaque 28; Botta, 87.

Suivent des phrases encore très-difficiles à traduire, et que M. Oppert lui-même ne nous semble pas être parvenu à rendre d'une façon pleinement satisfaisante. On en discerne du moins le sens général; elles dépeignent Mérodachbaladan dérobant sa marche à la connaissance des Assyriens. Après avoir franchi le Tigre, sans doute avec la connivence des populations qui lui demeuraient favorables, sur un point où la garde en était insuffisante, il arrive dans le pays de Yatbour, mais il reconnaît l'impossibilité de s'y maintenir; les forteresses du pays étaient, en effet, comme nous venons de le voir, occupées par des garnisons assyriennes; les gens de Yatbour avaient fait leur soumission et ne se souciaient pas de recommencer la lutte; enfin dans cette province il lui était impossible de se remettre en communication avec les Élamites, ses alliés. Aussi le texte ajoute-t-il : « Lui et ses auxiliaires retirèrent leurs combattants de Yatbour; il se rendit à la ville d'Iqbi-Bel et y resta en sûreté (1). » On verra tout à l'heure, par la marche de la campagne de l'année suivante, que cette ville d'Iqbi-Bel était située dans le pays même de Bit-Yakin ou dans ses environs immédiats, c'est-à-dire dans la région littorale qui s'étend de la rive gauche du Schatt-el-Arab à l'ancienne Susiane. Coupé des Élamites et obligé par l'habile stratégie de Sargon d'évacuer Babylone sans

(2) Cf. l'inscription des Fastes, l. 125-126.

combat, de peur de s'y trouver enfermé et fatalement pris, Mérodachbaladan se repliait sur son ancienne principauté pour y livrer une dernière et décisive bataille; il espérait d'ailleurs rétablir des rapports avec son allié de Suse et peut-être en recevoir des secours, la principauté de Bit-Yakin, qui paraît avoir formé une étroite bande de territoire étendue d'ouest en est, touchant par une de ses extrémités au pays d'Élam. Mais pour appuyer à une forteresse importante les débris de son armée, Mérodachbaladan était obligé de lui faire prendre position à l'autre extrémité de son pays, et dès lors sa communication avec Élam devenait tout à fait incertaine et précaire, menacée qu'elle était par l'armée assyrienne qui tenait la contrée de Yatbour; aussi l'année suivante Soutrouk-Nakounta le laissa-t-il écraser sans faire un mouvement pour le secourir.

Pendant que Mérodachbaladan se dérobait ainsi, Babylone, dont les fortifications devenaient inutiles, ouvrait ses portes au vainqueur et envoyait des députés lui apporter sa soumission avant même qu'il eût encore paru devant ses murs. « Les gens de Babylone et de Borsippa, les hommes qui entrent dans le palais, les docteurs instruits dans les livres et ceux qui marchent devant les... du pays, qu'il leur avait confié, apportèrent en ma présence les barques sacrées de Bel, de Zarpanit (1), de Nébo et de Tas-

(1) Déesse épouse de Bel-Mardouk, adorée avec lui dans la pyramide de Babylone. C'est la Mylitta d'Hérodote, la déesse que l'on

mit (1) dans la ville de Dour-Ladinna. Les habitants de Babylone m'appelèrent, et je fis tressaillir les entrailles de la ville de Bel-Mardouk, juge des dieux. Immédiatement j'entrai à Babylone, et j'immolai solennellement des victimes aux grands dieux (2). » A dater de ce moment, Sargon, ayant fait acte de roi dans la ville de Babylone, en prit lui-même le sceptre, et ne le confia pas à un prince vassal; il installa un simple satrape dans la grande cité. Aussi, à partir du commencement de 709, est-ce son nom, légèrement altéré en Arkéanos, mais reconnaissable encore avec une entière certitude, que nous voyons figurer dans le Canon babylonien conservé par l'astronome Ptolémée. Les contrats notariés passés entre particuliers dans les cinq dernières années du règne de Sargon portent tous une double date, celle de son règne babylonien. En voici un exemple, emprunté à un acte — tracé sur une tablette de terre cuite comme tous les écrits cunéiformes — que possède le Musée Britannique: « Dans la ville de Calach, au mois de schebat, dans l'éponymie de Moutakkil-Assour, préfet de Gozan, l'an 15 de Sargon le second, roi d'Assyrie, et l'an 3 comme roi de Babylone; » cette date est des derniers jours de janvier ou des premiers jours de février 706 av. J.-C.

croyait honorer au moyen des pratiques infâmes signalées par l'historien grec comme par les prophètes hébreux.

(1) Déesse des lettres, épouse de Nébo.

(2) Khorsabad, porte O, montant 2; Botta, 66. — Salle II, plaque 28; Botta, 87.

« J'établis ma puissance, dit encore le monarque assyrien, dans le palais de Mérodachbaladan, et je reçus les tributs des pays d'Arime (les tribus araméennes de la Babylonie), de Bit-Amoukkan (encore une petite principauté chaldéenne) et de Bit-Dakkour. Les rois antérieurs avaient jadis creusé un canal à Borsippa; je le refis de nouveau, à la gloire des dieux Nébo et Mardouk, allant jusqu'à la Ville de la main d'Oannès (un des noms mystiques de Babylone) (1).

« Les gens de Havaran — qui n'est certainement pas le Haouran de Syrie, comme a pensé M. Ménant, mais le Ouady-Haouran, situé sur la rive droite de l'Euphrate, par le 34° de latitude — s'étaient soustraits à mes armes puissantes, étaient entrés dans la ville de Sippara, et avaient résisté à une troupe de Babyloniens envoyée contre eux. Dans ma puissance, je leur envoyai des officiers de mon armée comme gouverneurs; ils s'approchèrent d'eux avec confiance, et, grands et petits, ils ne fuyaient plus.

« Au milieu du repos, au milieu de la tranquillité, arriva le mois de schebat, le mois du lever du maître des dieux; je pris les mains des dieux Bel-Mardouk et Nébo, le roi des légions du ciel et de la terre, et je parcourus le chemin de la maison des trésors sacrés... J'offris des sacrifices aux dieux... des Soumirs

(1) Khorsabad, salle II, plaques 28 et 29; Botta, 87 et 88. — Salle V, plaque 9; Botta, 112.

et des Accads (1). » J'ai parlé tout à l'heure de ces fêtes solennelles du mois de schebat, et de l'étrange coutume d'y marier les jeunes filles par une enchère publique ; elles coïncidaient avec le renouvellement de l'année babylonienne.

Après avoir occupé, à la réduction du pays de Gamboul et des cantons arrosés par le Pallacopas, la belle saison de l'année 710, Sargon avait donc passé à Babylone l'hiver de 710 à 709 ; il y était au mois de février, lors des fêtes de schebat, et il y resta quelque temps encore, car ce fut seulement en mai qu'il ouvrit une seconde campagne pour expulser Mérodachbaladan de son pays de Bit-Yakin, où il s'était activement fortifié pendant tout l'hiver, tirant des secours en hommes et en argent des villes de Chaldée que le roi d'Assyrie avait négligé d'occuper pour marcher sur Babylone.

« Dans ma treizième année, au mois d'aïr, je partis de la Ville de la main d'Oannès ; je relevai mon courage, et je disposai mes forces... Mérodachbaladan avait mis à contribution les villes d'Our, de Larsa et de Kisik, la demeure du dieu Lagouda ; il avait réuni ses forces à Dour-Yakin, et avait armé ses citadelles (2). » Le récit de la grande et décisive bataille livrée devant cette ville, située « près du fleuve et de la mer, » c'est-à-dire vers l'emplacement de la Charax

(1) Khorsabad, salle II, plaque 29; Botta, 88. — Salle V, plaque 9; Botta, 112.

(2) Khorsabad, salle V, plaque 9; Botta, 112.

du temps des Séleucides et des Parthes et de l'actuelle Moammerah, est malheureusement très-mutilé dans l'inscription des Annales (1); aussi le reprendrons-nous dans l'inscription moins développée des Fastes (2), où il est mieux conservé.

« Mérodachbaladan mesura un plèthre (*asla :* 31^{m} 50) en avant de son grand camp retranché, et à cette distance il fit exécuter un fossé, large de 200 pieds (63 mètres) et profond de 1 grande perche (9^{m} 45), et il y fit entrer l'eau des canaux ; il mena une tranchée jusqu'à l'Euphrate (3), et divisa son cours par des coupures dans la plaine. Il couvrit d'un retranchement la ville, siége de sa rébellion. Il créa des inondations, en coupant (les digues). Lui et ses compagnons firent élever en l'air, comme des oiseaux, les insignes de sa royauté par ses hommes de guerre, et il disposa son armée en bataille. J'étendis mes combattants en même temps sur toute la ligne de ses canaux, et ils le mirent en fuite.

« Les eaux des fleuves roulèrent les cadavres de ses soldats, comme des troncs d'arbres. Les Souti, — tribus de nomades chasseurs qui habitaient le désert voisin de la basse Chaldée — étaient présents à ce désastre.... et ils s'en allèrent. J'anéantis ses gardes

(1) Khorsabad, salle II, plaque 31 ; Botta, 89. — Salle V, plaques 8 et 7 ; Botta, 111 et 110.

(2) L. 127-134.

(3) Il faut entendre ici ce nom comme étendu au Schatt-el-Arab.

et les gens de Marsan, et je remplis de la terreur de la mort le reste de ses bataillons. Il abandonna dans son camp les insignes de la royauté, le palanquin d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le sceptre d'or, le char d'argent, les ornements d'or et des effets d'un poids considérable, et il s'échappa par une fuite clandestine. Il répara les brèches des murs de sa citadelle, et y renferma les débris de son armée. J'assiégeai la ville de Dour-Yakin, et je l'enlevai d'assaut. Je pris comme captifs et comme butin lui-même, sa femme, ses fils, ses filles, l'or, l'argent, les richesses de son trésor, tous les serviteurs de son palais, les dépouilles abondantes de la ville, et tout ce qui restait des hommes de différentes classes qui s'étaient soustraits à ma domination. Je détruisis par le feu Dour-Yakin, la ville de sa puissance; j'en renversai les remparts; j'en arrachai la pierre de fondation; j'en fis un monceau de décombres. »

Il résulterait de ce récit que le prince babylonien en personne fut fait prisonnier à Dour-Yakin; mais l'inscription des Annales rectifie ce fait, car elle le montre voulant capituler, et quand sa soumission n'est pas acceptée, parvenant à s'enfuir. « Et ce Mérodachbaladan, reconnaissant sa propre faiblesse, fut terrifié; la crainte immense de ma royauté s'empara de lui; il abandonna son sceptre et son trône; en présence de mon envoyé, il baisa la terre. Il abandonna ses châteaux, il s'enfuit, et l'on ne revit plus

sa trace. Son [fils], je l'appelai, il bénit ma gloire, et je lui accordai sa grâce (1). »

Sargon demeura ainsi vainqueur de la Babylonie et de la Chaldée. Il avait soumis à son sceptre tout le pays jusqu'au golfe Persique, rejeté les Élamites jusque dans leurs montagnes, contraint Mérodachbaladan à la fuite. Lorsqu'il racontait ces événements dans les inscriptions triomphales dont il couvrait les murailles de son nouveau palais de Khorsabad, il croyait avoir à jamais réduit à l'impuissance les velléités de révolte de Babylone. Mais il se trompait, car il avait affaire à la fois à un peuple affamé d'indépendance, et à un homme qu'aucun revers n'abattait. Aussi devait-il voir de nouveau lui-même, avant de mourir, le pays qu'il avait péniblement soumis reprendre les armes.

Je ne m'étendrai plus autant sur les péripéties de la suite de cette histoire. Mais j'ai cru devoir ici suivre pas à pas le récit que nous a légué le vainqueur de Samarie et de Babylone, pour montrer jusqu'à quel degré les inscriptions officielles des rois d'Assyrie nous font pénétrer dans le détail des événements, et combien nous pouvons maintenant nous familiariser avec les actions militaires de ces conquérants, dont les figures apparaissaient déjà si terribles dans les pages de la Bible.

D'ailleurs, si quelque lecteur veut bien prendre la peine de suivre sur la carte la campagne que les

(1) Khorsabad, salle V, plaque 7; Botta, 110.

Annales, gravées sur les murailles du palais de Sargon, racontent avec une si minutieuse précision, il sera frappé des rares qualités militaires qui s'y révèlent : habileté et hardiesse dans la conception d'un plan qui embrasse un échiquier de plus de cent lieues d'étendue, promptitude et précision des mouvements, emploi des grands cours d'eau pour assurer le ravitaillement d'armées qui opèrent en s'y appuyant constamment. Il y a là de la stratégie savante et perfectionnée dans toute la force du terme. On en pourrait dire autant de presque toutes les autres campagnes assyriennes dont nous possédons les bulletins détaillés; et en même temps, les bas-reliefs qui représentent des siéges de villes révèlent chez le même peuple un développement des ressources de la poliorcétique, de l'emploi de certaines machines, et des connaissances de l'ingénieur militaire, qu'on croyait n'avoir existé que chez les Grecs postérieurs à Alexandre et chez les Romains. Trouver dès une époque aussi antique une science aussi avancée de la guerre est une chose qui sort des idées généralement reçues. En jugeant uniquement d'après les récits de l'invasion de la Grèce par Xerxès, et d'après les masses confuses qui furent dispersées sur l'Issus et à Arbèles, on a pris l'habitude de ne voir dans les armées de l'Asie antique que des troupeaux immenses et sans ordre, précipités en torrents sur des peuples également ignorants de tout art dans les choses de la guerre, et les écrasant sous leur nombre. Quant à la science de la grande guerre,

on ne la fait commencer que bien plus tard. M. Thiers, injuste pour le conquérant macédonien, la refuse même à Alexandre, et veut qu'elle ne se soit montrée qu'avec Annibal. Il faut reconnaître aujourd'hui que si du temps des Perses, et surtout dans leur longue décadence, elle avait subi une éclipse comparable à celle qui se produisit depuis les invasions barbares jusqu'au temps des Nassau, elle avait existé chez les anciens Assyriens, et avait permis aux Assournazirpal, aux Teglathphalasar, aux Sargon, de tenir toute l'Asie Antérieure sous le joug d'un peuple assez peu nombreux. L'Assyrie n'a pas produit seulement d'impitoyables ravageurs, mais des généraux dignes de ce nom. Et je ne crois pas me tromper en disant qu'une série de traductions des principaux récits de campagnes que les monarques assyriens nous ont légués mériterait de trouver sa place dans la bibliothèque militaire entreprise par les ordres de l'illustre Président de la République à qui la France doit le rétablissement de son armée et la libération du territoire, bienfaiteur du pays qu'une coalition aussi ingrate que coupable a renversé du pouvoir contre la volonté de la nation.

IV

M. Oppert a découvert, il y a quelques années, au Musée Britannique, une tablette (1) sur laquelle se trouve écrit un rapport adressé par le prince royal d'Assyrie, Sennachérib, à son père, le roi Sargon, sur les premiers actes de la mission qui vient de lui être confiée d'aller combattre les rebelles du pays d'Accad. Elle provient des archives du palais de Sennachérib à Koyoundjik. La campagne du prince avait dû commencer au printemps de l'année 704 avant Jésus-Christ; car c'est toujours à cette saison que les inscriptions nous montrent les monarques assyriens partant pour leurs expéditions en Babylonie; et précisément en 704 (au commencement de l'année), le Canon de Ptolémée place le début d'une période d'anarchie à Babylone. Il n'enregistre pas le nom de Mérodachbaladan, qui tint pourtant le pouvoir presque tout ce temps, parce que les Assyriens, après leur victoire, pue ermirent pas d'inscrire son nouveau règne dans les listes officielles, à titre d'exercice régulier et légitime du pouvoir.

Mais bientôt Sennachérib fut rappelé de la Babylonie par les événements qui éclatèrent en Assyrie même.

(1) Cotée K. 181. — Voy. Oppert, *Mém. présent. par div. sav. à l'Acad. des Inscr.*, 1re sér., t. VIII, 1re part., p. 545.

Nous apprenons, en effet, par le fragment d'un exemplaire du Canon des éponymes où les événements de chaque année étaient indiqués (1), que Sargon fut assassiné par un nommé Belkaspaï, de la ville de Kouloumma (on en ignore la situation précise), dans l'année éponymique de Pakhar-Bel, préfet d'Amida, et que son fils Sennachérib ceignit la couronne le 12 du mois d'ab de la même année, c'est-à-dire au commencement d'août 704. Entre le meurtre de Sargon et la prise de possession du pouvoir par son fils, il faut admettre le temps nécessaire pour que le prince eût reçu la nouvelle à l'armée de Babylonie et fût revenu aussitôt en Assyrie saisir les rênes du pouvoir, et ceci doit reporter au mois de juin la mort du conquérant de Samarie. La coïncidence de cet assassinat avec la révolte de Babylone, le service immense qu'il rendait aux insurgés, en retardant l'attaque des Assyriens et en leur donnant le temps de s'y préparer, ne permettent guère de douter qu'il n'ait été lié à la rébellion, et que le meurtrier de Sargon n'ait été un conspirateur chaldéen.

Quoi qu'il en soit, cette révolte, qui coïncidait avec l'assassinat du roi d'Assyrie, et qui peut-être ne s'étendit à Babylone qu'après sa mort — car, dans le rapport dont je parlais tout à l'heure, c'est seulement le pays d'Accad, c'est-à-dire les provinces plus méridionales, qui est donné comme insurgé, et non

(1) W. A. I. ii, 69, 5.

Babylone — cette révolte, dis-je, a ses péripéties racontées dans un fragment de Bérose qu'a conservé la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe. On y apprend qu'elle eut pour premier auteur un certain Hagisès, dont le nom ne s'est pas encore rencontré dans les documents indigènes. Mais son pouvoir fut bien court, puisque, au bout de trente jours seulement, il fut tué par Mérodachbaladan, accouru, au bruit du soulèvement, du pays où il se tenait caché depuis cinq ans, sans doute du pays d'Élam. Ce fut dès lors le fils de Yakin qui dirigea la révolte, et, pour la seconde fois, il se trouva le protagoniste de la lutte de la nationalité babylonienne contre la puissance de l'Assyrie. Quelques savants (1) ont supposé que le Mérodachbaladan qui combattit contre Sennachérib n'était pas le grand vaincu de Dour-Yakin, mais un personnage homonyme, peut-être son fils. Rien n'autorise une pareille conjecture, et les expressions des documents officiels du règne de Sennachérib, comme celles du fragment de Bérose, me paraissent tout à fait formelles pour faire conclure que le fils de Sargon avait devant lui, comme adversaire, un prince déjà antérieurement connu; que, par conséquent, il n'y a eu dans toute cette période qu'un seul et même Mérodachbaladan, qui se relevait après chaque défaite pour recommencer à se battre contre les Assyriens.

Naturellement, la première guerre de Sennachérib,

(1) Voy. entre autres Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 215.

quand il fut assis sur le trône, eut pour objet de réduire la rébellion de Babylone, qu'il ne voulait pas laisser s'affermir et durer. Dès le printemps de 703 il ouvrait la campagne, marchant droit sur Babylone. La guerre fut, du reste, très-courte, et décidée en une seule bataille qui se livra en avant de la grande cité et dans son proche voisinage, à Kis, localité qu'on doit reconnaître dans les ruines appelées actuellement Oheymir, à dix kilomètres environ au nord-est de Babylone. Kis fut plus tard englobée dans la grande enceinte de Nabuchodorossor, qui embrassait une étendue égale à celle du département de la Seine. La campagne de Sennachérib contre Mérodachbaladan est racontée sommairement, en termes identiques, par le grand prisme de terre cuite du Musée Britannique (1) et par le document, tracé sur la même matière, qu'on a pris l'habitude d'appeler, d'après sa forme et d'après le nom de celui qui le découvrit, le Cylindre de Bellino (2). La seconde version contient cependant quelques détails de plus que l'autre ; aussi est-ce celle que je citerai.

« Au commencement de mon règne (3), je vainquis, en vue de la ville de Kis, Mérodachbaladan, roi de Kar-Dounyas, et l'armée d'Élam. Au milieu de la bataille, il abandonna ses bagages, s'enfuit seul et se réfugia dans le pays de Gouzoumman, sur le canal

(1) Col. 1, l. 19-40 : W. A. I. i, 37.
(2) L. 6-14 ; Layard, 63.
(3) Le prisme dit : « Dans ma première campagne. »

Nahar-Agamme (le canal des marécages); il gagna les marais et sauva sa vie. Les chars, les fourgons, les chevaux, mulets, ânes, chameaux, et les autres animaux qu'il avait laissés au milieu de la bataille, tombèrent entre mes mains. J'entrai joyeux après dans son palais, à Babylone ; — la ville n'essayait donc pas de résister après la bataille perdue — j'ouvris son trésor, et j'enlevai l'or, l'argent, les vases d'or et d'argent, les pierres précieuses, les objets de prix, son bien, sa propriété, son riche trésor, son épouse, les femmes de son palais, les officiers, les grands de sa cour (mot à mot : les faces élevées), toute son armée et les hommes de service du palais; je les fis sortir, et je les emmenai en esclavage. J'envoyai à sa poursuite mes soldats dans le pays de Gouzoumman, jusqu'au canal et dans les marais. Ils le cherchèrent pendant cinq jours, mais ils ne parvinrent pas à retrouver sa trace. Avec la force du dieu Assur, mon seigneur, j'assiégeai et je pris 79 villes fortifiées et châteaux de la Chaldée (le prisme dit seulement 66) et 828 bourgs de leur dépendance; — le prisme ne dit que 420; il y a évidemment une erreur de copiste dans un des deux documents — j'en emmenai les habitants captifs. Les garnisons de soldats araméens et chaldéens qui étaient dans Érech, Nipour, Kis, Our, et dans la ville des révoltés (Babylone), je les fis sortir, et je les réduisis en esclavage.

« Belibous, fils d'un astrologue de la Ville de la main du dieu Oannès (Babylone), qui avait été élevé

avec les pages dans mon palais, fut porté par moi à la royauté sur les Soumirs et les Accads. » On sait que cette dernière expression, qui remonte à une très-haute antiquité, désigne les deux éléments principaux qui constituaient la population de la Babylonie et de la Chaldée.

Bel-ibous (le dieu Bel l'a fait) est le nom que nous trouvons, altéré par les copistes en Elibus, dans le fragment de Bérose, et très-exactement conservé sous la forme Bélibus dans le Canon de Ptolémée. L'astronome alexandrin fait succéder Bélibus à l'anarchie de deux ans, c'est-à-dire à la révolte dirigée par Mérodachbaladan au mois de février 702; mais cette date est le résultat de l'arrangement systématique du Canon, depuis longtemps remarqué par tous les chronologistes, et l'on n'en peut conclure qu'une chose : c'est que l'avènement de Belibous, installé comme prince vassal par Sennachérib, eut lieu moins de six mois avant ou moins de six mois après. La campagne où fut vaincu Mérodachbaladan ayant commencé au printemps de 703, il est à présumer que ce dut être à la fin de la même année que le jeune homme choisi par Sennachérib fut placé sur le trône, à moins que le monarque assyrien n'ait attendu les fêtes solennelles du mois de schebat pour installer son vassal.

Sennachérib énumère ensuite dix-huit tribus sur lesquelles il fit, avant de rentrer en Assyrie, une immense razzia. Il se vante d'y avoir enlevé, et transporté dans ses provinces proprement assyriennes,

« 208,000 hommes et femmes, 7,200 chevaux, mulets et ânes, 5,330 chameaux, 70,200 bœufs et 800,600 moutons. » Le système des transplantations en masse de nations vaincues, appliqué par Sargon et Sennachérib au royaume d'Israël, par Nabuchodorossor à celui de Juda, était un des principes de la politique de conquête des rois d'Assyrie, qui tenaient pour plus assurée la soumission de tribus ainsi dépaysées. L'énumération de celles sur lesquelles il fit porter ses ravages, après la défaite des Babyloniens, comprend les tribus de la Chaldée entre le Tigre et l'Euphrate, comme Damoun, Khindar, Rou'a, Peqod ; celles de la Characène, comme Gamboul, et aussi celles de la rive arabique de l'Euphrate, en remontant même assez haut sur le cours du fleuve, comme Havran, dont nous avons déjà parlé, et Hagaran, que je n'hésite pas à assimiler aux Hagaréens de ce passage de la Bible : « Aux jours de Saül, ils (les Hébreux de la tribu de Ruben) combattirent les Hagaréens, les massacrèrent, et habitèrent à leur place dans leurs tentes, sur tout le pays qui est à l'orient de Galaad (1). » En effet, dans le verset qui précède immédiatement celui-ci, le texte biblique dit que les Rubénites s'étendirent alors « jusqu'au fleuve de l'Euphrate, » ce qui achève de déterminer l'extension territoriale des Hagaréens vaincus par eux, et relevés en partie de ce désastre à la fin du huitième siècle.

(1) I Chroniques, v, 10.

Il est aussi fort curieux de trouver dans la liste, au milieu des tribus riveraines de l'Euphrate, une qui porte le nom de Nabat, car nous avons là l'origine de l'appellation de Nabatéens que les Arabes étendirent plus tard à toutes les populations araméennes de la Chaldée, et qui n'a rien à voir, que peut-être une communauté d'origine très-antique, avec les Nabatéens de l'Arabie Pétrée.

La grande razzia de Sennachérib décrivit donc un vaste demi-cercle partant des bords du Tigre, remontant, après avoir rejoint l'Euphrate, par la rive arabique de ce fleuve, jusqu'à son confluent avec le Chaboras, et ramenant ainsi les troupes aux frontières de l'Assyrie. Mais le conquérant ninivite ne prononce pas même le nom du pays de Bit-Yakin. Semblable réticence dans les habitudes de l'épigraphie officielle assyrienne est significative. Sennachérib n'était pas descendu plus au sud que Gamboul, et n'avait pas soumis le pays de Bit-Yakin, où Mérodachbaladan s'était, sans doute, finalement réfugié, après avoir échappé dans les marais à la poursuite des Assyriens.

V

On ne sait pas si dans la courte durée de son nouveau règne à Babylone, qui ne s'était pas prolongé plus d'un an, Mérodachbaladan avait renoué ses an-

ciennes relations avec la Syrie et l'Égypte, et si une coalition formelle s'était établie entre lui et les princes de ces contrées. Mais, que ses excitations y aient eu ou non une part directe, lorsque l'on vit les embarras qui environnaient l'avènement de Sennachérib, l'assassinat de son père et l'insurrection de Babylone, ce fut une explosion générale dans la Phénicie et la Palestine. Toutes les nations coururent aux armes et secouèrent le joug de l'Assyrie, dont elles espéraient voir la puissance s'abîmer dans la crise. Ézéchias, roi de Juda, se laissa lui-même entraîner par le mouvement, et son oreille demeura sourde aux conseils de prudence que lui donnait Isaïe. « Il se mit en guerre contre le roi d'Assyrie (1), » et, voulant profiter des circonstances pour élargir le territoire de Juda aux dépens de voisins jusqu'alors couverts par la protection assyrienne, « il battit les Philistins jusqu'à Gaza et ravagea leurs confins depuis la Tour des gardes jusqu'aux villes fortes (2). » En se jetant dans ces entreprises aventureuses, Ézéchias suivait les instigations du parti égyptien, qui était en même temps, comme nous l'avons déjà dit, le parti militaire dans le royaume de Juda, et il s'occupait de s'assurer l'appui de l'Égypte au cas d'un retour offensif du monarque assyrien. Aussi Isaïe, mécontent de cette tournure que prenaient les choses, condamnait-il plus vivement que jamais, au nom de Jéhovah, l'alliance

(1) II Rois, XVIII, 7.
(2) II Rois, XVIII, 8.

avec les Égyptiens, et son regard prophétique distinguait dans un avenir prochain les malheurs que la politique du roi et de ses conseillers actuels allait faire tomber sur le pays (1).

Mais Sennachérib avait devant lui des dangers trop pressants pour s'occuper d'abord des affaires de Syrie. Nous venons de voir comment, dès le printemps qui avait suivi son avènement, il avait tourné ses efforts contre l'insurrection de Babylone et chassé Mérodachbaladan de la ville sacrée. L'année suivante tout entière fut donnée au soin de faire rentrer dans l'obéissance la Médie, également soulevée et menaçant les frontières de l'Assyrie propre. Ce fut seulement en 700 que Sennachérib, assuré de ces deux côtés, put porter sa vengeance sur les pays au delà de l'Euphrate, et qu'il entreprit la grande campagne en Syrie et en Palestine, terminée par un désastre à jamais célèbre dans l'histoire.

On a des récits de cette guerre à la fois dans le prisme en écriture cunéiforme conservé au Musée Britannique (2) et, plus en abrégé, sur les taureaux ailés qui décoraient les portes du palais de Koyoundjik (3), dans la Bible, au second livre des Rois (4) et à celui d'Isaïe (5), enfin chez Hérodote (6). La

(1) Isaïe, XXX.

(2) Col. 2, l. 34-83; col. 3, l. 1-41 : W. A. I. i, 38 et 39.

(3) W. A. I. iii, 12, l. 18-32.

(4) Chapitres XVIII et XIX.

(5) Chapitres XXXVI et XXXVII; voy. aussi le chap. XXXII du second livre des Chroniques.

(6) II, 141.

version officielle assyrienne, la version juive et la version égyptienne sont donc parvenues jusqu'à nous, chose unique; en les comparant et en les combinant, on arrive à reconstituer le récit d'une manière aussi complète que pour un fait de l'histoire moderne. C'est ce que nous allons tenter, bien que ces événements ne touchent à notre sujet que d'une manière indirecte. Mais rien ne peut donner une plus haute idée de la véracité historique de la Bible que la comparaison de ses récits sur un épisode si important avec les bulletins de la grande armée de Sennachérib; c'est à tel point que M. Albert Réville déclarait, il y a peu d'années, ne pouvoir attacher une grande confiance aux traductions des assyriologues, à cause de leur trop parfaite concordance avec les histoires bibliques! Il me semble donc que le lecteur ne peut manquer d'y trouver un véritable intérêt, et que nous autres chrétiens, en face de nos adversaires qui prétendent toujours parler au nom de la science, nous ne devons jamais perdre une occasion de montrer comment, au contraire, les grandes découvertes de l'érudition moderne, ces découvertes qui sont la gloire du XIXe siècle, assurent à nos Livres saints une éclatante supériorité sur tous les livres d'histoire que nous ont légués les autres peuples de l'antiquité.

Le belliqueux monarque assyrien fondit d'abord sur les villes de la Phénicie, que leur situation exposait à son premier choc. Élouli, roi des Sidoniens, qui avait, quelques années auparavant, si courageu-

sement tenu tête à Sargon (1), n'osa pas affronter une seconde fois une lutte semblable, et abandonna son pays natal pour se réfugier « sur les îles au milieu de la mer. » Sennachérib mit sur le trône, à sa place, un personnage du nom d'Ethbaal, qui se reconnut vassal et tributaire de l'Assyrie. Abdilith, roi d'Arvad ; Ourmilik, roi de Byblos ; Mitenti, roi d'Asdod ; Boudouel, roi d'Ammon ; Chamosnadab, roi de Moab, et Malikram, roi d'Édom, se hâtèrent de faire leur soumission (2). La ville d'Ascalon prétendit tenir tête à l'orage, mais elle fut vaincue, et son roi Sidqa emmené captif. Sennachérib soumit les villes qui dépendaient alors d'Ascalon et qui toutes sont illustrées

(1) Le siége de Tyr, commencé, comme celui de Samarie, par Salmanassar et terminé sous Sargon, avait duré cinq ans d'après le morceau emprunté par Josèphe aux Annales tyriennes de Ménandre. Ce morceau n'en indique pas l'issue, et Sargon se vante d'avoir soumis Tyr. Mais il en parle toujours si brièvement, même dans ses documents les plus développés, qu'il est à croire que son succès n'avait été que bien incomplet.

(2) A ces rois, les documents officiels de Sennachérib ajoutent Menahem d'Ousimouroun. Sir Henry Rawlinson, suivi par plusieurs autres, suppose qu'il s'agit ici de Samarie, où l'on aurait conservé des rois vassaux de l'Assyrie, après la ruine d'Israël. Mais je ne saurais partager cette manière de voir. Il me paraît impossible de confondre Ousimouroun avec Samarie, dont le nom est toujours écrit *Saminira* dans les textes cunéiformes. La ville dont le nom ressemble au sien, mais en diffère, et dont nous connaissons plusieurs rois par les documents assyriens, est certainement une cité phénicienne, et sa place constante dans les listes de villes tributaires, qui suivent un ordre géographique régulier, me conduit à l'identifier à l'Orthosia des Grecs. Après la prise par Sargon, Samarie, en réalité, n'est plus mentionnée dans les textes de l'Assyrie, et ici encore la Bible ne reçoit pas de démenti de ces textes.

par des textes bibliques, Beth-Dagon, Joppé, Béné-Barac et Hazor. Il ne restait plus désormais entre l'Euphrate et l'Égypte qu'Ézéchias et le royaume de Juda qui ne se fussent pas courbés sous le joug.

Ézéchias n'était pas pour le roi d'Assyrie un sujet rebelle, comme les autres princes dont il vient d'être question. Mais le conquérant avait contre lui un grief suffisant pour justifier son agression ; il nous l'apprend dans le prisme de Londres : « Les magistrats, les grands et le peuple d'Amgarroun avaient chargé de chaînes de fer leur roi Padi, mon vassal et le serviteur de l'Assyrie, et ils l'avaient livré traîtreusement à Ézéchias de Juda dans l'ombre de la nuit (1). »

Mais ici une question difficile se présente. Quelle est la ville que le texte appelle Amgarroun? M. Oppert y a vu la Migron biblique, et j'ai moi-même adopté cette opinion dans mon *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*. En effet, le rapprochement, au premier aspect, est très-séduisant; pourtant, après avoir de nouveau mûrement examiné la question, après avoir pesé le pour et le contre, je crois devoir renoncer à l'assimilation proposée par le savant assyriologue, car elle me paraît soulever de trop grandes difficultés géographiques et historiques.

Et d'abord Migron ne figure dans la Bible, au temps même dont il s'agit, dans les prophéties d'Isaïe,

(1) Prisme, col. 2, l. 69-72.

que comme une toute petite ville, qui n'a certainement pas pu jouer un rôle de l'importance de celui que le prisme de Sennachérib assigne à Amgarroun. Migron était une bourgade de la tribu de Benjamin, située entre Ayath et Michmas, c'est-à-dire en plein royaume de Juda ; il n'est donc pas possible d'admettre qu'elle ait été, pendant toutes les premières années d'Ézéchias, indépendante de ce prince et possédant un roi particulier. Bien plus, Isaïe (1) la cite formellement parmi les localités de Juda dans un passage où il marque l'itinéraire que suivra Sennachérib, et certainement en cet endroit, si elle avait été la ville au sujet de laquelle la querelle s'était engagée entre Ézéchias et le roi d'Assyrie, un mot au moins y ferait allusion. Que si maintenant nous interrogeons le texte du prisme assyrien pour en tirer des indications sur le site de son Amgarroun, nous y voyons (2) que cette ville avait dans son voisinage immédiat Timnatha et Elthéca, et était couverte au nord par cette dernière localité contre une armée venant, comme alors celle des Assyriens, de Joppé et de Bené-Berac. Or, dans le livre de Josué (3), l'énumération des villes du lot échu à la tribu de Dan mentionne, dans un ordre qui va régulièrement du sud au nord, « Élon et Timnatha, et Ékron, et Elthéca, et Gibbeton, et Baalath. » Ce passage me paraît dé-

(1) X, 28.
(2) Col. 2, l. 73-83.
(3) XIX, 43 et 44.

:isif et me conduit à adopter désormais l'opinion de Hincks et de sir Henry Rawlinson, qui reconnaissent dans la ville dont Padi était roi l'Ékron de la Bible, une des cinq cités royales des Philistins. La forme Accaron, adoptée par les Septante, par Josèphe et par saint Jérôme, prouve que la vocalisation Ékron des Massorètes ne repose pas sur une tradition ancienne, et elle se rapproche beaucoup d'Amgarroun. En assimilant à Accaron la ville dont il est question dans le texte cunéiforme, rien n'est plus naturel que de voir mentionner son roi, aussi bien que de la voir citer à côté des places fortes philistines par Assarahadon et par Assourbanipal; et la soumission temporaire de cette ville à Ézéchias, qui emmène Padi en captivité, coïncide avec les conquêtes du souverain de Juda dans le pays des Philistins, mentionnées par le livre des Rois.

Sennachérib, avant d'attaquer le royaume même de Juda, marcha d'abord contre les rebelles d'Accaron. Les Égyptiens étaient sortis de leurs frontières pour les défendre. « Les rois d'Égypte, dit le texte du prisme (1), avec les archers, les chars et les chevaux du roi de Maréa — Meloukhi, la partie occidentale du Delta — s'étaient rassemblés en nombre immense et étaient venus à leur secours. Ils formèrent leur ligne de bataille près d'Elthéca et tentèrent le sort des armes. Dans l'adoration du dieu Assur, mon sei-

(1) Col. 2, l. 73-83.

gneur, je combattis contre eux, et je les mis en déroute. Les conducteurs des chars et les fils du roi d'Égypte, avec les conducteurs des chars du roi de Maréa, tombèrent vivants entre mes mains au milieu de la bataille. J'assiégeai et je pris les villes d'Elthéca et de Timnatha, et j'en enlevai le butin. » On remarquera que dans ce passage il n'est aucunement question des Éthiopiens, qui étendaient alors leur suprématie sur l'Égypte, divisée en de nombreux petits royaumes, mais seulement des Égyptiens proprement dits. Ceux qui ont envoyé au secours d'Accaron sont deux personnages que l'on réunit sous l'expression commune « les rois d'Égypte ; » l'un est spécialement appelé « le roi d'Égypte » ou peut-être plus exactement « le roi de la Basse-Égypte ; » c'est le prince de Tanis, qu'Isaïe oppose si souvent au prince de Noph, c'est-à-dire au monarque éthiopien de Napata ; l'autre est le roi du pays de Mereh ou maréotique ; c'est probablement le prince qui régnait à Saïs. L'Éthiopie n'interviendra qu'un peu plus tard dans ces événements.

Après la bataille d'Elthéca, le récit du prisme montre Sennachérib entrant dans Accaron et tirant une vengeance terrible de la révolte de cette cité. Il empale autour des murailles les principaux habitants, puis il fait sortir de Jérusalem, à force de menaces, le roi Padi, qu'il réintègre sur son trône (1). « Mais

(1) Col. 3, l. 1-11.

Ézéchias de Juda ne se soumit pas. » Alors Sennachérib pénètre dans ses États héréditaires et y porte partout le ravage. Forçant le roi juif à s'enfermer dans Jérusalem, il prend successivement quarante-quatre villes fermées de murs, sans compter les bourgs ouverts ; il enlève d'immenses troupeaux « de chevaux, d'ânes, de mulets, de chameaux, de bœufs et de moutons, » et il emmène en exil, suivant l'usage assyrien, 200,150 captifs de tout âge et de tout sexe (1). Le territoire conquis sur Ézéchias est partagé entre Mitenti, roi d'Asdod, Padi, roi d'Accaron, et Ismibel, roi de Gaza. Ce sont là précisément les rois des villes philistines qu'Ézéchias venait de combattre. En leur donnant les districts qu'il enlevait à Juda, Sennachérib les remettait aux ennemis les plus ardents que ce royaume eût alors.

C'est seulement à ce moment que débute le récit du livre des Rois et le récit identique qui se trouve inséré dans les prophéties d'Isaïe. « Dans la quatorzième année du roi Ézéchias, Sennachérib, roi d'Assyrie, monta contre les villes fortes de Juda et s'en rendit maître (2). » J'ai déjà fait remarquer l'erreur de date que contient ce verset, en montrant l'interversion introduite dans le texte biblique, et en établissant que la leçon première avait été certainement « dans la quatorzième année » après la maladie d'Ézéchias.

(1) Col. 3, l. 11-23.
(2) II Rois, XVIII, 13; Isaïe, XXXVI, 1.

« Ézéchias, roi de Juda, envoya vers le roi d'Assyrie, à Lachis, en disant : « J'ai péché ; retire-toi de moi, et ce que tu m'imposeras, je le paierai. » Le roi d'Assyrie imposa à Ézéchias, roi de Juda, trois cents talents d'argent et trente talents d'or. — Ézéchias donna tout l'argent qui se trouvait dans le temple de Jéhovah et dans les trésors de la maison royale (1). »

Le chiffre de ce tribut est aussi mentionné dans l'inscription du prisme (2), qui détaille de plus les présents joints par Ézéchias aux talents d'or et d'argent qu'il devait fournir : « 30 talents d'or, 800 talents d'argent, des vases de métal, des escarboucles, des perles, de grandes pierres d'onyx, des coffres d'ivoire, des trônes sculptés en ivoire, de l'ambre gris, des dents d'ivoire, du bois de fer et du bois d'ébène. » La différence des chiffres de 300 talents d'argent dans la Bible et de 800 dans le texte assyrien, qui paraît au premier abord établir un désaccord entre les deux récits, est au contraire une preuve à la fois de leur indépendance et de leur parfaite conformité. M. Brandis (3) a en effet remarqué très-justement que le grand talent des Hébreux et le talent faible de Babylone et de l'Assyrie se trouvaient précisément dans le rapport de 8 à 3 ; la différence dans l'expression de la somme entre les

(1) II Rois, XVIII, 14 et 15.
(2) Col. 3, l. 34-37.
(3) *Münz-Mass-und Gewichtswesen in Vorderasien*, p. 98.

deux documents est donc celle qu'on trouverait pour nos 5 milliards entre une relation française qui les exprimerait en francs et une relation prussienne qui les exprimerait en thalers. Mais pour l'or le compte est le même dans les deux sources, parce que les Hébreux, dès le temps des rois, comme l'ont également établi les travaux de M. Brandis, avaient pris l'habitude de compter les sommes de ce métal en talents babyloniens. Le tribut payé par Ézéchias à Sennachérib s'élevait donc, en poids, à 909 kilogrammes d'or ou 2,817,900 fr., et 24,240 kilogrammes d'argent ou 5,332,800 fr., en tout 8,150,700 fr. En tenant compte de la valeur réelle des métaux précieux, qui était alors cinq ou six fois ce qu'elle est aujourd'hui, c'était une jolie contribution de guerre pour un petit État comme le royaume de Juda, et l'on voit que les Assyriens avaient inventé bien avant les Prussiens l'art de faire de la guerre une spéculation financière.

Le récit assyrien place la livraison du tribut plus tard. Il se pourrait qu'il y eût là encore dans le texte biblique quelques versets sortis de leur place, car le récit du livre des Chroniques, mieux d'accord avec la version officielle du monarque ninivite, représente Ézéchias comme n'étant rien moins que disposé à céder et à payer tribut. Quand le roi de Juda voit que Sennachérib menace Jérusalem, il prend le conseil des principaux de sa capitale, obstrue les sources des environs de la ville, afin de priver d'eau les assiégeants, restaure les murs et en répare les brèches,

rebâtit de nouvelles tours, fortifie Millo, arme ses guerriers, et relève tous les courages par son propre exemple (1). C'est alors que le roi d'Assyrie, apprenant ces préparatifs, envoie les principaux de ses officiers à Jérusalem, « car lui-même était à Lachis, et toute sa puissance avec lui (2), » afin de sommer la ville et de décourager peuple et roi de s'opposer plus longtemps à la supériorité des dieux de l'Assyrie et à la vaillance invincible de son souverain. Les envoyés haranguent la multitude qui se presse au sommet des murs et lui parlent en hébreu ; mais les officiers d'Ézéchias les prient d'exposer l'objet de leur mission en araméen, langue qu'ils comprennent également et qui n'est pas entendue du peuple.

Cependant il faut reconnaître que les données des livres des Rois et des Chroniques ne sont point absolument inconciliables. On peut très-bien admettre qu'Ézéchias, surpris par la rapidité de l'attaque de Sennachérib, paya d'abord le tribut exigé et l'envoya au quartier général du roi devant Lachis, puis qu'après le départ des troupes assyriennes de devant Jérusalem il se hâta de mettre la ville en meilleur état de défense, pour prévenir le retour d'une semblable exigence. La nouvelle de ces travaux suffisait pour irriter le conquérant, qui y voyait presque un acte de révolte, et il y en avait assez pour motiver,

(1) II Chroniques, XXXII, 2-8.
(2) *Ibid.*, v, 9.

même après le paiement du tribut, la sommation que le livre des Rois raconte aussi, en la plaçant à ce moment.

D'après ce livre (1), elle était portée par le tartan ou généralissime des armées assyriennes, sorte de ministre de la guerre qui tenait le premier rang dans l'empire après le roi; par le chef des eunuques, personnage qui avait autorité sur tout le palais, et par le rab-sak ou grand maître de l'état-major, qui avait dans ses fonctions — d'autres exemples nous le montrent dans les inscriptions (2) — l'office habituel des missions du même genre. Ézéchias envoya pour conférer avec eux son préfet du palais, son secrétaire et son archiviste. Le récit concordant des Rois et d'Isaïe fait porter la parole par le rab-sak, dont le discours commence ainsi : « Dites à Ézéchias, ainsi parle le grand roi, le roi d'Assyrie : « Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies? — Tu dis de vaines paroles, tu parles de tes conseils et de ta force pour la guerre. Maintenant en qui t'es-tu confié pour t'être révolté contre moi? — Vois, tu t'es confié sur l'appui de l'Égypte, ce roseau brisé, qui entre dans la main de celui qui s'appuie sur lui et la perce; tel est Pharaon, roi d'Égypte, pour tous ceux qui se confient à lui (3). »

Ces dernières paroles contiennent une allusion ma-

(1) II Rois, XVIII, 17.
(2) W. A. I. ii, 67, l. 66.
(3) II Rois, XVIII, 19-21; Isaïe, XXXVI, 4-6.

nifeste et directe à la victoire que Sennachérib venait de remporter à Elthéca; M. Oppert l'a déjà fait remarquer, et il a très-justement insisté sur cette circonstance qu'ici, comme dans le prisme de Sennachérib, il n'est encore parlé que d'un prince d'Égypte, sans aucune allusion à l'Éthiopie. « Du reste, ajoute l'éminent philologue, toutes ces paroles portent le cachet de la rédaction assyrienne, comme la suite des exhortations de l'officier; il insiste sur la faiblesse du Dieu d'Israël, et il rappelle la phrase habituelle des textes, qui ne se trouve pourtant pas dans ce récit, que « la crainte immense du dieu Assur entraîne les peuples. » L'orateur ninivite ne se laisse pas détourner par les prières discrètes des fonctionnaires juifs; il crie plus haut encore et développe, en hébreu, devant le peuple qui l'écoute sur les murs, ses idées sur le bonheur matériel que leur apporterait la domination du roi assyrien, et sur la faiblesse des dieux auxquels d'autres villes ont eu confiance. »

Conformément aux ordres d'Ézéchias, le peuple ne répond rien aux paroles que lui a adressées le rabsak de Sennachérib. Les officiers du palais de Juda se rendent attristés auprès du roi, qui déchire ses habits en signe de deuil; mais les consolations prophétiques d'Isaïe relèvent son courage. Isaïe, qui avait si vivement blâmé la politique de guerre comme une transgression aux volontés de Jéhovah, quand il était encore possible de garder la paix, est maintenant l'âme et le soutien de la résistance; il combat les

défaillances en rappelant les promesses divines et affirme au nom de l'Éternel que les Assyriens ne prendront pas Jérusalem. Pendant ce temps les envoyés de Sennachérib retournent auprès de leur maître pour lui rendre compte de l'inutilité de leur mission; il avait quitté Lachis et s'était dirigé plus au sud, jusqu'à la frontière d'Égypte.

En effet, si le récit officiel du prisme de Sennachérib garde sur toute cette partie des événements un silence calculé pour dissimuler le désastre qui termina l'expédition, les sculptures du palais de Koyoundjik à Ninive comblent la lacune du document écrit. Deux grands et célèbres bas-reliefs, transportés au Musée Britannique (1), représentent l'un le siége, l'autre la capitulation de Lachis, ce dernier avec une inscription explicative (2). Lachis prise, Sennachérib s'était transporté devant une ville que la Bible appelle Libnah. M. Oppert a établi, par une discussion des plus ingénieuses et des plus probantes, qu'il ne s'agit pas ici de la Libnah de la tribu de Juda, située immédiatement à côté de Lachis, mais de Péluse d'Égypte, devant laquelle Hérodote fait aussi arriver Sennachérib et dont on ne connaît pas jusqu'à présent le nom hiéroglyphique.

C'est là qu'intervient pour la première fois la mention de l'Éthiopie et de son roi, qui n'avaient jus-

(1) Layard, *Monuments of Nineveh,* second series, pl. XX-XXIV.
(2) W. A. I. i, 7, 8, i.

qu'alors en aucune façon figuré dans le récit. « (Le roi d'Assyrie) entendit dire au sujet de Tirhaqa, roi de Kousch : « Voici qu'il est sorti pour te combattre (1). » Taharqa ne régnait pas encore à cette époque en Égypte, où la dynastie éthiopienne était alors représentée par un prince tout à fait annulé, Schabataka, dont aucun récit ne prononce même le nom au milieu de ces événements ; il était donc demeuré complètement étranger à l'appui que les princes vassaux du Delta avaient fourni à la révolte de la Palestine contre les Assyriens. Mais, en qualité d'héritier présomptif de la couronne d'Égypte, il ne pouvait laisser envahir le pays par le roi d'Assyrie, et il venait d'y entrer pour aller au-devant de lui. Cette nouvelle causa une vive émotion à Sennachérib et commença à le faire songer à la retraite. Prêt à renoncer au projet d'invasion de l'Égypte, qui l'avait amené jusqu'à Péluse, il voulait du moins brusquer les choses dans le royaume de Juda, pour assurer de ce côté les résultats de son expédition. Il envoya donc sommer de nouveau Jérusalem et le roi Ézéchias (2), dont Isaïe soutint encore une fois la constance en promettant du secours de Jéhovah une prompte délivrance (3). « Ta demeure, ta sortie et ton entrée, disait alors le prophète en s'adressant au nom de Dieu au roi d'Assyrie, je les connais, de même que

(1) II Rois, XIX, 9; Isaïe, XXXVII, 9.
(2) II Rois, XIX, 10-13; Isaïe, XXXVII, 10-13.
(3) II Rois, XIX, 14-34; Isaïe, XXXVII, 14-37.

ton arrogance contre moi. — Parce que tu as été arrogant contre moi et que tes bravades sont montées à mes oreilles, je mettrai ma boucle dans tes narines et mon mors entre tes mâchoires, et je te ferai retourner par le chemin par lequel tu es venu. — ... Ainsi dit Jéhovah touchant le roi d'Assyrie : Il n'entrera pas dans cette ville, il n'y jettera pas de flèche, il ne se présentera pas contre elle avec le bouclier et ne dressera pas de terrasse contre elle. — ... Je protégerai cette ville pour la délivrer, à cause de David mon serviteur. »

Le roi et le peuple ajoutaient d'autant plus de foi aux paroles d'Isaïe, que lorsqu'étaient venus les premiers envoyés du monarque assyrien, il avait prédit que ce prince « entendrait une nouvelle qui le ferait retourner dans son propre pays (1), » et que cette annonce se réalisait déjà par la nouvelle de l'approche du roi éthiopien Taharqa. Bientôt ses prophéties reçurent la plus éclatante des confirmations. « L'ange de Jéhovah descendit dans le camp des Assyriens ; » une maladie épidémique, causée probablement par les exhalaisons des marais du Delta, éclata dans leur armée, et la décima d'une telle manière qu'il n'y avait plus moyen de continuer l'expédition. D'après la Bible, il mourut jusqu'à 185,000 hommes de cette armée (2); et quoique les chiffres soient la partie la

(1) II Rois, XIX, 7; Isaïe, XXXVII, 7.
(2) II Rois, XIX, 35; Isaïe, XXXVII, 36.

moins sûre du texte biblique, celle où les copistes ont introduit le plus d'altérations, il est certain que le désastre eut de si grandes proportions et fut si subit, que ce ne furent pas les Hébreux seuls qui y virent une intervention miraculeuse de la Divinité. « Alors Sennachérib, roi d'Assyrie, leva son camp, s'en alla et s'en retourna, et demeura à Ninive (1). » Le royaume de Juda était sauvé comme l'Égypte, et tandis que le premier rendait, pour cette délivrance, de justes actions de grâces à Jéhovah, les Égyptiens, comme ils le racontèrent plus tard à Hérodote, en attribuaient le bienfait au dieu Phtah de Memphis.

Voici en effet le récit que recueillit l'écrivain d'Halicarnasse dans son voyage en Égypte : « Après Anysis régna un prêtre de Vulcain (Phtah) nommé Séthon. Il négligea la caste militaire égyptienne et ne tint aucun compte d'elle, comme s'il n'eût dû jamais avoir besoin de son appui ; il la traita même ignominieusement et retira les douze aroures de terres de première qualité que les rois antérieurs avaient assignées à chaque guerrier. Mais après cela, quand Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, dirigea sur l'Égypte une immense armée, la caste militaire refusa de marcher au secours du roi. Le prêtre, ne sachant plus que faire, entra dans le temple, et devant la statue se lamenta des dangers qui le menaçaient. Au milieu de ses larmes, le sommeil le saisit, et il vit en songe son

(1) II Rois, XIX, 36; Isaïe, XXXVII, 37.

dieu debout auprès de lui, et l'encourageant, lui promettant qu'il ne lui arriverait aucun mal de résister à l'armée des Arabes, car lui-même se chargeait d'envoyer des vengeurs pour sa querelle. Confiant dans les promesses de cette vision, le roi rassembla tous les Égyptiens qui voulurent le suivre, et vint camper à Péluse, à l'entrée du pays. Aucun guerrier ne l'avait suivi, mais seulement des gens de métiers, des ouvriers et des marchands. Quand ils furent arrivés à Péluse, une nuit, des multitudes de mulots envahirent le camp des ennemis, rongeant les carquois, les arcs et les courroies des boucliers, de telle façon que les ennemis furent obligés de fuir le lendemain sans armes, et qu'on en tua beaucoup dans la déroute. Aussi, encore maintenant, voit-on dans le temple de Vulcain (le temple de Phtah, à Memphis) une statue en pierre du roi, tenant un mulot sur sa main, avec l'inscription : « En me voyant, apprends à être pieux envers les dieux (1). »

Dans ce récit populaire, qui a toute la tournure des contes de ciceroni, on reconnaît la tradition du désastre de l'armée assyrienne, raconté dans la Bible; mais les circonstances en ont pris une forme puérile. Quand au roi Séthon, qu'Hérodote met ainsi en présence de Sennachérib, on doit y voir Séti III, prince tanite, dont le musée du Louvre possède une stèle. C'est celui que le prisme assyrien appelle spécialement

(1) Herodot. II, 141.

le roi d'Égypte, par opposition au roi de Maréa, et que la Bible nomme Pharaon.

Il est de règle chez tous les peuples que les bulletins officiels ne racontent jamais les échecs. Aussi ne serons-nous aucunement surpris de voir le prisme de Sennachérib passer sous silence tous les événements qui remplirent la fin de l'expédition, la tentative sur Péluse et la peste qui ravagea l'armée. Après le récit des premiers faits de l'invasion du royaume de Juda, sa rédaction, très-visiblement embarrassée, nous transporte brusquement à Ninive, où le roi d'Assyrie est déjà revenu, sans qu'on dise pourquoi ni comment, et où Ézéchias lui envoie un tribut (1). Ce tribut est celui dont nous avons parlé plus haut, celui que la Bible, dans le livre des Rois, fait payer par Ézéchias avant la sommation du rab-sak assyrien. Lequel des deux récits met le fait à sa véritable place ? Ézéchias promit-il un tribut pour hâter l'évacuation de son territoire par Sennachérib, quand celui-ci se retirait de Péluse ? On ne saurait le dire dans l'état actuel de la science, et c'est le seul point qui reste encore obscur dans le récit de ce grand événement. Pourtant il faut remarquer que la donnée de la Bible est plus vraisemblable que celle du document ninivite. Et le roi, dont la vanité était capable de supprimer des relations officielles toute une série de faits, pour ne pas avouer un désastre, ne devait pas avoir scrupule de mentir

(1) Col. 3, l. 29-41.

dans les mêmes relations et d'essayer de donner le change, en représentant comme apporté à Ninive après la fin de la guerre un tribut qui avait été, dans la réalité, payé au camp de Lachis avant l'échec final.

VI

Mais si le roi d'Assyrie a cherché à tromper ses sujets et la postérité, en taisant le désastre éclatant de son armée, il n'est point parvenu à effacer de ses annales la trace du contre-coup de cet événement. Sur la nouvelle de ce qui venait de se passer en Palestine, la Chaldée et la Babylonie s'agitèrent; et, en rentrant en Assyrie avec ce qui restait de l'armée, naguère si formidable, dont la maladie avait fait fondre les bataillons, Sennachérib se trouva en face d'un soulèvement qui commençait dans les provinces méridionales. Encore une fois, Mérodachbaladan en était l'âme et l'instigateur. Du fond de sa principauté de Bit-Yakin, il avait appelé à la guerre toutes les tribus de la Chaldée et le peuple de Babylone. Il avait trouvé un auxiliaire particulièrement zélé dans un jeune scheikh d'une des tribus araméennes les plus voisines de la grande cité, Souzoub, fils de Gatoul, qui devait bientôt le remplacer comme chef des mouvements babyloniens. Même le vice-roi installé quatre ans auparavant à Babylone comme représentant de la domi-

nation assyrienne, Belibous, se souvenant de son origine babylonienne plus que de son éducation parmi les pages de la cour de Ninive, pactisait avec l'insurrection.

Sennachérib ne perdit pas un instant. Il rassembla en hâte une nouvelle armée et la dirigea vers le sud, pour étouffer le danger dès sa naissance et atteindre Babylone avant que les Chaldéens y fussent entrés et s'y fussent fortifiés. Il y parvint en effet avant eux, arrêta Belibous et l'envoya dans les prisons de l'Assyrie. Ceci se passa sans résistance sérieuse; car, dans ses inscriptions, le roi ninivite ne fait pas même à Belibous l'honneur de le nommer et de mentionner son châtiment. Nous connaissons cette partie des faits uniquement par un fragment de Bérose. Le prisme de Sennachérib ne commence le récit qu'après, au moment où la vraie guerre s'ouvre et où l'armée assyrienne rencontre une résistance armée de la part des Chaldéens (1).

« Dans ma première campagne, je me recommandai au dieu Assur, mon seigneur; je rassemblai la totalité de mon armée (2), et je décidai une expédition contre le pays de Bit-Yakin. Pendant ma marche, je vainquis, dans la ville de Bittout, Souzoub, de la tribu de Kalban, qui demeurait près du canal Nahar-

(1) Prisme, col. 3, l. 42-65: W. A. I. i, 39.

(2) Cette expression est curieuse; elle laisse entrevoir Sennachérib levant les derniers contingents de ses troupes pour combler les vides laissés par l'expédition de Palestine.

Agamme. Quant à lui-même, son glaive évita la bataille avec moi, son courage l'abandonna; il se déroba furtivement, comme un lépreux, et on ne revit plus sa trace.

« Je me tournai d'un autre côté, et je dirigeai mes pas sur Bit-Yakin. Ce Mérodachbaladan, que j'avais vaincu dans ma première campagne et dont j'avais brisé la superbe, redouta le choc de mes armes puissantes et l'attaque imminente de mes irrésistibles batailles. Il réunit les dieux protecteurs de son pays dans leurs arches sacrées; il les embarqua sur des vaisseaux, et s'envola comme un oiseau vers la ville de Nagit-Raqqi, qui est au milieu de la mer. — C'était une ville de la côte d'Élam, située, comme beaucoup d'autres de la même région, dans une des îles, nombreuses alors, qui ont été réunies depuis au continent par le progrès des alluvions, très-rapide sur tout ce littoral du golfe Persique. — Je fis sortir de la partie du pays de Bit-Yakin voisine du Nahar-Agamme, et du milieu des marais, ses frères, la race de sa maison paternelle, qui avaient abandonné les bords de la mer, avec le reste des hommes de son pays; je les réduisis en esclavage. Je détruisis ses villes, je les démolis, je les changeai en monceaux de décombres. J'inspirai le tremblement à ses amis les hommes d'Élam.

« A mon retour, j'assis sur le trône de la domination Assournadinsoum, mon fils aîné, le rejeton élevé sur mes genoux. Je lui confiai toute l'étendue du pays des Soumirs et des Accads. »

L'avènement d'Assournadinsoum au trône vassal de Babylone est placé par le canon de Ptolémée dans les premiers mois de 699. Par conséquent, la campagne au retour de laquelle ce prince fut institué avait eu lieu dans l'hiver de 700 à 699. Dans sa hâte de prévenir l'entrée des Chaldéens à Babylone, et sans doute aussi de compenser par un prompt succès de ce côté l'effet du désastre qu'il venait d'éprouver en Palestine, Sennachérib n'avait pas attendu l'époque du printemps où les rois d'Assyrie mettaient d'ordinaire leurs troupes en mouvement.

Onze ans de paix succédèrent à ces événements. Sennachérib « restait à Ninive, » comme dit la Bible, et n'était pas soucieux de s'exposer encore, avant d'avoir réparé ses forces, aux dangers des tentatives de conquêtes lointaines. Pendant ces onze ans, les annales de son règne ne mentionnent qu'une seule expédition dans les montagnes qui séparent la Médie de la Susiane et jusque chez les Daïens de la Perse septentrionale. Il établit les captifs ramenés de cette expédition dans le pays autour de Samarie, qu'il possédait toujours, et où il transplanta aussi de nombreuses colonies de prisonniers des différentes villes de la Babylonie et de la Chaldée. A l'époque du retour des Juifs de la captivité de Babylone, la Bible (1) nomme encore les descendants des exilés Daïens parmi les colons étrangers de l'ancien royaume d'Is-

(1) Esdras, IV, 9.

raël qui dénoncent au roi de Perse les travaux de Zorobabel, après que celui-ci leur a refusé le droit de prendre part à la construction du Temple. Quant à Babylone, épuisée par ses deux insurrections successives, elle ne bougeait pas, non plus que la Chaldée. Assournadinsoum étant mort après six ans de pouvoir, deux vice-rois, vassaux de l'Assyrie, lui avaient succédé paisiblement, l'un en 693, que le Canon de Ptolémée appelle Rêgebelus (sans doute Ri'ou-Bel), l'autre Mousesimardouk, en 691. Nous ne connaissons leurs noms que par la liste que donne l'astronome d'Alexandrie, et Sennachérib se borne à constater que pendant tout ce temps Babylone était soumise à son sceptre.

Mais, après onze ans, les inscriptions du prisme de Londres nous montrent le roi d'Assyrie entreprenant une nouvelle expédition contre le pays de Bit-Yakin. Il la compte comme sa sixième campagne ; mais on ne peut pas la placer avant 688, puisqu'il coïncida avec la première révolte de Souzoub, fils de Gatoul, à Babylone même, laquelle est le commencement de la seconde anarchie de huit ans, que le canon de Ptolémée fait partir de cette même année 688 avant Jésus-Christ. Il paraît que Mérodachbaladan, retiré depuis 699 dans le pays d'Élam, et mis en possession par le nouveau roi de ce pays, Koudhir-Nakhounta, d'un district de la côte, était parvenu à déterminer les habitants de Bit-Yakin et les plus ardents patriotes de la Chaldée et de la Babylonie à y emigrer

en masse, pour fuir la domination assyrienne. C'est le parti suprême que Bias conseillait aux Grecs de l'Ionie, lors de la conquête de Cyrus. Sennachérib, furieux de cette émigration qui dépeuplait une partie de ses provinces, poursuivit les fugitifs, afin de les contraindre à revenir sous son autorité (1).

« Dans ma sixième campagne, les hommes du pays de Bit-Yakin avaient méprisé les forces de ma puissance en murmurateurs; ils avaient réuni les dieux protecteurs de leur pays, dans leurs arches sacrées, et ils avaient franchi la grande mer du soleil levant. Ils avaient établi leurs demeures dans la ville de Nagit, au pays d'Élam. Je traversai la mer dans des vaisseaux syriens. » L'inscription découverte sur l'emplacement de Ninive, au monticule de Nébi-Younès, dit que les vaisseaux avaient été construits à Ninive, sur le Tigre, et à Toul Barsip, sur l'Euphrate; leur nom de « vaisseaux de Syrie » désignait donc seulement un type particulier de bâtiments. M. Smith (2) a trouvé de curieux détails sur cette flotte et sa navigation dans une inscription encore inédite du Musée Britannique. Les vaisseaux étaient montés par des matelots de Sidon et d'autres marins expérimentés de la Phénicie. On les fit descendre par les deux fleuves

(1) On a plusieurs récits de cette expédition, entre autres dans le prisme du Musée Britannique (col. 4, l. 21-34: W. A. I. i, 40) et dans l'inscription de Nébi-Younès, actuellement à Constantinople (l. 21-26: W. A. I. i, 43). Le fond de notre narration est emprunté au prisme.

(2) *Zeitschr. fur Ægypt. Sprach. und Alterthumsk.* 1870, p. 38.

jusqu'à leur confluent, devant la ville d'Ouboua. C'est là que l'armée assyrienne s'embarqua, et en cinq jours de navigation elle atteignit l'embouchure commune des deux fleuves, appelée la « Bouche-de-Salut » (Bab-Sallimati). En entrant dans le golfe Persique, Sennachérib offrit du haut de son navire un sacrifice solennel au dieu des eaux, Nouah; il jeta dans la mer, comme offrande, de petits modèles de vaisseaux en or et des poissons du même métal. Après ces détails empruntés à d'autres sources, je reprends le récit du prisme. « J'occupai les villes de Nagit et de Nagit-Dihbina, et le district de Khilmou, la ville de Nila et le district de Khoupapan. J'attaquai le pays d'Élam, j'emmenai captifs les hommes du pays de Bit-Yakin et leurs dieux, et les hommes du pays d'Élam. Je n'y laissai pas le moindre reste debout; je les fis embarquer sur des vaisseaux, et repasser sur la rive opposée; je dirigeai leurs pas vers l'Assyrie. Je détruisis les villes de ces districts, je les démolis, je les consumai par le feu, je les changeai en déserts et en monceaux de ruines. »

Il n'est pas question de Mérodachbaladan dans ce récit, mais l'inscription de Nébi-Younès ajoute à la suite des mêmes faits (1) : « Après cela, les notables babyloniens qui étaient avec Mérodachbaladan l'abandonnèrent et s'enfuirent en cachette; ils appelèrent à leur secours le roi d'Élam, qni établit à Babylone

(1) L. 27 et 28.

Souzoub, fils de Gatoul, sur le trône, au-dessus d'eux. » C'est, en effet, pendant que Sennachérib était occupé à l'expédition dont on vient de lire le récit qu'éclata dans Babylone même l'insurrection de Souzoub, soutenue par les Élamites, comme une diversion et un moyen de couper l'armée assyrienne de son pays. Celle-ci abandonna aussitôt les districts de la frontière de Susiane, et se retourna contre les révoltés; deux grandes batailles, l'une sous les murs d'Érech, l'autre près de Babylone, dispersèrent leurs forces, et Souzoub fut pris par Sennachérib, qui lui laissa la vie (1).

VII

Mérodachbaladan, qui était déjà vieux alors, puisqu'il occupait depuis quarante-trois ans la scène de l'histoire, dut mourir bien peu après ces événements, car il n'est désormais plus question de lui. Deux ans plus tard, en 686, c'est son fils aîné, Nabousoumiskoun, que nous voyons à la tête de la principauté de Bit-Yakin, soit qu'il eût été installé par le roi d'Assyrie, en vertu du principe de cette monarchie de respecter les droits d'hérédité des fils des vaincus, soit qu'il y fût rentré aussitôt après le dé-

(1) Inscription de Nébi-Younès, l. 27-35 : W. A. I. i, 43. — Prisme, col. 4, l. 35-42 : W. A. I. i, 40.

part de Sennachérib. Fidèle aux traditions de son père, il s'associe à la nouvelle révolte de Souzoub à Babylone, fait cause commune avec l'adversaire des Assyriens, et lui amène les contingents de ses villes de Soulai, de Samouna et de Doummouq; puis, dans la dernière bataille, qui achève de décider le sort de la guerre, il succombe en martyr de la cause de l'indépendance chaldéenne.

Cette seconde révolte de Souzoub éclata aussitôt après que Sennachérib fut rentré en Assyrie après la campagne de l'année 687, où il avait pénétré dans le pays d'Élam, comme revanche de l'intervention des Élamites dans les affaires de Babylone (1). Dans ses inscriptions, le monarque assyrien prétend avoir arrêté volontairement le cours de ses succès, parce que les augures cessaient d'être favorables. Toujours est-il qu'il avait fait une prompte retraite, et que la fin de l'expédition avait eu l'air d'un insuccès plutôt que d'un triomphe ; il y avait là de quoi réveiller les espérances des Babyloniens. Sur ces entrefaites, Souzoub était parvenu à s'évader de la prison dans laquelle il était enfermé (2). Il apparut dans la cité de Bel, et le peuple, chassant la garnison assyrienne, le proclama roi (3). Son premier soin fut de s'assurer le secours du roi Oumman-Menan, qui venait de succéder, sur le trône d'Élam, à son frère Koudhir-

(1) Prisme de Sennachérib, col. 4, l. 43-79 : W. A. I. i, 40.
(2) Prisme, col. 5, l. 8-10 : W. A. I. i, 41.
(3) Prisme, col. 5, l. 10-18.

Nakhounta (1). Cette alliance était, en effet, indispensable à Babylone, pour tenir tête à la puissance des Assyriens. Le monarque élamite répondit à l'appel de Souzoub, en passant sa frontière à la tête d'une nombreuse armée, où il avait joint à ses propres troupes des auxiliaires tirés des pays de Parsouas, la Perse orientale, et d'Ellibi, le canton de la Médie où s'éleva plus tard Ecbatane. Sur sa route, il fut rejoint par les tribus nomades de la Chaldée, par les milices des grandes villes de la même contrée, et par le fils de Mérodachbaladan, conduisant les soldats de Bit-Yakin (2).

« Ils marchèrent vers Babylone, dit la relation du prisme, auprès de Souzoub, de la tribu de Kalban. Le peuple de Babylone vint, de son côté, au-devant d'eux, et ils marchèrent unis. Comme des bandes innombrables de sauterelles qui se répandent dans la plaine pour la dévaster, ils se ruèrent contre moi. La poussière, soulevée par leurs pieds, était semblable au nuage épais des pluies de l'automne, qui envahit les vastes cieux, cachant ce qui était devant moi. Près de la ville de Khaloule, sur les bords du Tigre, ils s'établirent en ligne en face de mon camp, et voulurent tenter le sort des armes (3). »

La fortune des batailles fut favorable au roi d'Assyrie. « Le cœur rempli de courroux, je montai en

(1) Prisme, col. 4, l. 80; col. 5, l. 1-4.
(2) Prisme, col. 5, l. 19-34.
(3) Prisme, col. 5, l. 44-49.

hâte sur mon char de bataille le plus élevé, qui balaie les ennemis. Je pris dans mes mains l'arc puissant que le Dieu Assur m'a donné... Je me ruai comme le feu dévorant sur toutes ces armées rebelles, comme le dieu Bin, l'inondateur. Par la grâce du dieu Assur, mon maître, je marchai vers ma proie pour la détruire; comme une tempête dévastatrice, je versai la stupeur sur mes adversaires. Par l'adoration du dieu Assur, mon maître, et la tempête de la bataille, j'ébranlai la force de leur résistance, et je fis chanceler leur fermeté. L'armée des rebelles sous mes attaques terribles se replia, et leurs chefs réunis délibérèrent, réduits au désespoir (1). »

Sennachérib raconte ensuite comment il acheta la trahison de Khoumba-Oundasa, le chef d'état-major (*nagir*) du roi d'Élam, qui lui révéla les plans de son maître, et lui donna les moyens de remporter, dans une seconde bataille, une victoire facile sur l'armée des Susiens et des insurgés chaldéens (2). Celle-ci fut complètement vaincue et dispersée dans cette nouvelle bataille. « Sur la terre mouillée, les harnais, les armes prises dans mes attaques, nageaient dans le sang des ennemis comme dans un fleuve; car les chars de bataille, qui enlèvent hommes et bêtes, avaient, dans leur course, écrasé les corps sanglants et les membres. J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées, et je leur cou-

(1) Prisme, col. 5, l. 56-69.
(2) Prisme, col. 5, l. 66-74.

pai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris vivants, comme des brins de paille, et pour punition je leur coupai les mains. » Oumman-Menan et Souzoub échappèrent à grand'peine au vainqueur, et se réfugièrent dans le pays d'Élam. Parmi les prisonniers saisis les armes à la main sur le champ de bataille se trouvait Nabousoumiskoun, le fils de Mérodachbaladan ; Sennachérib le fit décapiter aussitôt qu'on l'eut amené en sa présence (1).

Alors le roi d'Assyrie prit une résolution implacable ; voulant en finir avec ces insurrections continuelles, qui épuisaient les forces de son empire, il décida d'en rendre le retour impossible, en anéantissant leur foyer, et de détruire Babylone par le fer et le feu, sans plus avoir d'égard pour son caractère de ville sacrée. L'ordre fut exécuté dans toute sa rigueur, et les temples mêmes ne furent pas respectés. Il fut exécuté comme il avait été conçu, avec la froide cruauté d'une mesure de terreur mûrement préméditée, et cela quand le premier moment de colère était déjà passé, plusieurs mois après la victoire ; car la destruction de Babylone n'était pas encore entamée au mois de mars 685, lorsque fut écrit le prisme du Musée Britannique, où Sennachérib raconte seulement la défaite de Souzoub et des Élamites (2). Mais dans la grande inscription, un peu postérieure, qu'il a fait

(1) Prisme, col. 5, l. 75-85 ; col. 6, l. 1-24 : W. A. I. i. 41 et 42.

(2) Le prisme est daté du 20 du mois d'adar de l'année éponymique de Bel-emouranni, préfet de Karkemisch.

graver sur les rochers de Bavian (1), il s'étend avec une complaisance féroce sur les détails du traitement terrible infligé à Babylone. « La ville et ses temples, depuis leurs fondations jusqu'à leur sommet, je les ai détruits, démolis complètement, livrés aux flammes; les forteresses et les temples des dieux, les tours à étages en briques cuites et en briques crues, je les ai abattues et renversées dans le canal Nahar-Arakhtou. » Le pillage avait précédé la destruction; les statues des dieux avaient été enlevées des temples pour être portées en Assyrie. Parmi les trophées de ce sac de Babylone, Sennachérib cite les images du dieu Bin et de la déesse Sala, conquises en Assyrie par Mardochidinakhé, quatre cent dix-huit ans auparavant, et le sceau royal de Teglath-Samdan Ier, que l'on gardait depuis six siècles dans la grande cité (2).

Mais on ne parvient pas à effacer de la carte, en un jour, une ville telle que Babylone, même quand on emploie les procédés terribles des rois d'Assyrie. On peut la livrer aux flammes, en abattre les temples et les monuments publics; mais aussitôt que l'armée dévastatrice s'est retirée, les débris de la population sortent de leurs retraites et viennent habiter de nouveau sur les ruines de leurs demeures; la ville se rebâtit graduellement, et, au bout de quelque temps, il faut encore compter avec elle. C'est ce

(1) W. A. I. iii, 14.
(2) W. A. I. iii, 4, 2.

qui advint pour Babylone. Quand Sennachérib mourut, assassiné par deux de ses fils, quatre ans après avoir cru détruire à tout jamais la ville sacrée, elle s'était assez relevée déjà pour que la question de son gouvernement devînt une des premières et des plus sérieuses préoccupations de son successeur Assarahaddon. Voyant que la violence et la terreur n'étaient point parvenues à leurs fins, il essaya de la douceur et de la bienveillance, et pendant tout son règne il s'occupa de réparer les ruines faites par son père. Ne cherchant plus à découronner Babylone de son antique gloire, il la mit comme capitale sur un pied d'égalité complet avec Ninive. Il y fixa même sa résidence habituelle, cherchant à éviter par là le double danger de la confier à un vice-roi d'une fidélité douteuse, ou d'en humilier et d'en irriter les habitants en les soumettant à un simple préfet étranger. C'est dans cette ville qu'il emmena Manassé, roi de Juda, quand il l'eut fait prisonnier. Il en commença la double enceinte, conçue dans des proportions gigantesques, que Nabuchodorossor acheva plus tard, et il jeta les bases de la splendeur donnée à la nouvelle Babylone, qui devait atteindre son apogée sous les rois de la dernière dynastie chaldéenne (1). Et quand, en mai 668 (2), il abdiqua la couronne d'Assyrie en faveur de son fils Assourbanipal (3), il se réserva la posses-

(1) W. A. I. i, 49.
(2) Le 12 du mois d'aïr de l'éponymie de Sakan-la-arme.
(3) W. A. I. iii, 17, l. 8-20. — Smith, *Hist. of Assurbanipal,* p. 9.

sion de Babylone, où il vécut encore quelques mois (1). Les treize ans de son règne furent donc une trêve dans la lutte séculaire de Babylone contre l'Assyrie, qui allait reprendre bientôt après, aussi violente que jamais.

Dans les annales d'Assarahaddon, nous voyons reparaître le nom de la famille de Mérodachbaladan qui continuait à gouverner l'État de Bit-Yakin et à en sauvegarder la pleine indépendance avec l'appui des Élamites. Au prince mis à mort par Sennachérib avait succédé son frère Nabozirnapsatiasir — je demande pardon au lecteur pour ce nom interminable et bizarre; il veut dire : « le dieu Nébo favorise le germe de sa vie. » — Ce second fils de Mérodachbaladan resta paisiblement sur le trône jusqu'à l'époque de la troisième campagne d'Assarahaddon (676 av. J.-C.). Mais un dernier frère, nommé Nahid-Mardouk, trahissant la cause dont son père avait été l'inébranlable défenseur, la cause pour laquelle son frère aîné avait donné sa vie, se rendit furtivement à Ninive, rendit hommage au souverain de l'Assyrie et lui demanda d'être mis en possession de la couronne, en promettant de remplir les obligations d'un vassal. Assarahaddon marcha sur le pays de Bit-Yakin; Nabozirnapsatiasir essaya vainement de résister, il fut détrôné; il est même à croire qu'il périt dans la guerre, car les documents émanés du roi assyrien disent « qu'il ne sauva pas sa vie (2). »

(1) Smith, *Assurbanipal*, p. 12 et suiv.
(2) Prisme d'Assarahaddon, col. 2, l. 31-44 : W. A. I. i, 45.

Le dernier de la race de Mérodachbaladan fut son petit-fils, Nabobelsoume. Continuant les traditions de résistance irréconciliable à la domination assyrienne auxquelles son père Nahid-Mardouk avait été seul infidèle, il s'unit, en 951, à la grande révolte de Samoulsoumoukin, second fils d'Assarahaddon et roi vassal de Babylone, contre son frère aîné, Assourbanipal, roi d'Assyrie (1). Il était alors, comme son père et son grand-père, « roi de la mer; » mais des garnisons assyriennes occupaient les places fortes de son pays. Se soulevant un des premiers, il les contraignit à capituler et prit une part des plus actives à la guerre contre l'Assyrien, qui dura quatre ans. Après la défaite finale des insurgés, la reprise de Babylone par Assourbanipal et la mort de Samoulsoumoukin, qui se brûla vivant dans son palais (648), le petit-fils de Mérodachbaladan se réfugia dans le pays d'Élam avec un groupe de patriotes babyloniens et chaldéens (2). Assourbanipal fit de l'extradition de Nabobelsoume une des conditions de la paix que lui demandait Indabigas, le roi élamite qui avait aidé les Babyloniens dans leur révolte (3). Celui-ci allait le livrer quand il fut assassiné par le parti exalté qui, parmi les Susiens, voulait continuer la

(1) Voy. tous les textes relatifs à cette révolte dans Smith, *Assurbanipal*, p. 151-204.

(2) Voy. la proclamation d'Assourbanipal aux anciens sujets de Nabobelsoume, dans Smith, *Assurbanipal*, p. 189 et suiv.

(3) Smith, *Assurbanipal*, p. 178 et suiv.

guerre (1). Pourtant les négociations se prolongèrent encore pendant plus d'une année entre le roi d'Assyrie et le nouveau souverain d'Élam, nommé Oummanaldas. La correspondance diplomatique échangée alors entre les deux cours de Ninive et de Suse, et dont on a retrouvé plusieurs dépêches tracées sur des tablettes de terre cuite, dans la salle des archives du palais de Koyoundjik, roulait principalement sur l'extradition de Nabobelsoume, et Oummanaldas hésitait à livrer son hôte (2). Enfin le roi d'Assyrie, perdant patience, envahit la Susiane et porta au cœur de ce pays une guerre terrible, qui dura deux années entières (645-644). Nabobelsoume et les patriotes chaldéens, à la bravoure desquels Oummanaldas avait fait appel, partagèrent sa fortune dans les batailles et se retirèrent avec lui dans les montagnes, devant la marche envahissante des Assyriens; mais après le sac de Suse et la dévastation de tout le pays à l'entour, le peuple d'Élam demanda la paix à grands cris, et l'armée commença à se débander. Oummanaldas rentra en négociations avec le roi d'Assyrie et offrit de livrer les réfugiés. Nabobelsoume, désespéré, se fit tuer par son écuyer. Oummanaldas envoya le corps au monarque ninivite en implorant sa merci; et le cadavre du dernier représentant de cette vaillante et patriotique

(1) Voy. la dépêche annonçant cet événement, dans Smith, *Assurbanipal,* p. 197 et suiv.

(2) Voy. la dépêche publiée dans Smith, *Assurbanipal,* p. 252 et suiv.

famille, dans laquelle s'était incarnée la passion de l'indépendance chaldéo-babylonienne, fut le gage de la réconciliation entre l'Élamite et l'Assyrien. Assourbanipal exerça sur la dépouille sans vie de Nabobelsoume une vengeance indigne d'un grand roi, comme il l'était à certains points de vue, mais qui montre du moins quel adversaire il reconnaissait en lui. Il fit décapiter le cadavre et jeter le corps à la voirie, en défendant de lui donner la sépulture (1).

Un petit bas-relief du style le plus fin, conservé au Musée Britannique, et provenant du palais de Koyoundjik (2), représente Assourbanipal banquetant au milieu de ses femmes, dans les jardins du harem de Ninive. La tête de Nabobelsoume, salée et préparée, est suspendue à l'un des arbres du jardin, en face du roi, de manière à ce qu'au milieu de la fête il puisse assaisonner ses plaisirs du spectacle de la dépouille de son antagoniste vaincu. Les monarques assyriens étaient de ceux qui pensent que le corps d'un ennemi mort ne sent jamais mauvais.

Telle fut la fin tragique de la race de Mérodachbaladan. Trente-neuf ans après (605 av. J.-C.), elle était vengée, et avec elle tous ceux sur qui la puissance militaire de l'Assyrie avait proméné ses dévastations. Le Babylonien Nabopolassar et le Mède Cyaxare prenaient Ninive et assouvissaient des haines

(1) Tous les textes relatifs à ces faits sont rassemblés dans Smith, *Assurbanipal,* p. 205-265.

(2) Place, *Ninive et l'Assyrie,* pl. 57, n° 2.

nationales accumulées pendant plusieurs siècles, par une destruction sans autre exemple dans l'histoire, car la cité assyrienne ne devait plus jamais se relever de ses ruines. En annonçant au monde étonné cette catastrophe (1), avec des accents d'un incomparable éclat, le prophète Nahum se faisait, dans ses malédictions, l'écho de la conscience éternelle et des sentiments de tous les opprimés, courbés trop longtemps sous le joug du colosse ninivite.

« Jéhovah est un dieu jaloux et vengeur ; Jéhovah est vengeur et plein de courroux ; Jéhovah se venge de ses adversaires et garde rancune à ses ennemis. — Jéhovah est patient, grand en sa force, mais il ne laisse pas le crime impuni. Jéhovah est dans la tempête, sa voie est dans le tourbillon, le nuage est la poussière de ses pieds...

« Le destructeur monte contre toi, ô Ninive! Garde ta forteresse, observe le chemin, affermis tes reins, et recueille toutes tes forces...

« Pillez l'argent, pillez l'or; son trésor est infini; dépouillez-la de tout ce qu'elle a de précieux. — Elle est vidée, pillée et détruite; les cœurs sèchent d'effroi, les genoux tremblent, les reins sont pénétrés de douleur, toutes les faces deviennent noires et défigurées. — Où est maintenant cette caverne de lions? où sont

(1) La prophétie de Nahum contre Ninive est certainement postérieure aux guerres d'Assourbanipal, auxquelles elle fait directement allusion. Elle doit donc avoir été prononcée vers le moment où Nabopolassar et Cyaxare marchaient contre la ville.

ces viandis de lionceaux, où se retiraient le lion, la lionne et leurs petits, sans que personne les y vînt troubler? — Le lion enlevait sa proie pour repaître ses petits; il l'étranglait pour ses lionnes; il remplissait de proie sa retraite et son antre de carnage. — Je viens à toi, dit le Dieu des armées; je réduirai en fumée tes chars de guerre; l'épée dévorera tes jeunes lions; je retrancherai tes ravages de la face de la terre, et l'on n'entendra plus la voix de tes ambassadeurs.

« Malheur à toi, ville de sang, pleine de mensonges, pleine de déchirements, qui ne cesses pas tes rapines...

« Voici ton peuple; ce ne sont plus que des femmes au milieu de toi; les portes de ton pays s'ouvrent à tes ennemis; le feu consume tes barrières. — Puise de l'eau pour le siége, répare tes forteresses; entre dans la boue, pétris l'argile; fais chauffer le four aux briques. — Là, le feu te consumera, le glaive t'exterminera comme une vermine, quand même tu serais nombreux comme l'insecte, épais comme un vol de sauterelles. — ...Tes princes sont comme les sauterelles, tes capitaines comme les essaims de grillons qui se logent dans les clôtures au temps du froid. Le soleil brille, ils délogent, et l'on ne sait plus où était leur place.

« O roi d'Assur, les pasteurs de ton troupeau se sont endormis; tes vaillants ont été ensevelis dans le sommeil; ton peuple est dispersé sur les montagnes, et il n'y a personne pour le rassembler.

« Il n'y a point de remède à ta blessure ; ta plaie est mortelle ; tous ceux qui ont appris ton sort ont battu des mains ; car sur qui ta méchanceté ne s'est-elle pas étendue en tout temps ? »

Mais Babylone, enivrée de sa victoire, oubliait, après la chute de Ninive, ce qu'elle avait dû souffrir et combattre pour reconquérir l'indépendance. Elle entrait à son tour dans la voie des conquêtes et devenait le fléau des nations, jusqu'au jour où la colère divine lui infligeait un châtiment plus prompt encore et presque aussi terrible que celui de Ninive.

IV

PHÉNICIE.

LA LÉGENDE DE CADMUS

ET

LES ÉTABLISSEMENTS PHÉNICIENS EN GRÈCE (1).

Parmi les traditions relatives aux premiers âges des populations de la Grèce, il n'en est pas de plus constante et de mieux établie que celle qui fait apporter la connaissance de l'alphabet aux Pélasges par les navigateurs phéniciens, auxquels on donne pour chef Cadmus. Le plus grand nombre des auteurs de l'antiquité grecque et latine rapportent cette tradition, ou du moins y font allusion. Pas un autre fait peut-être, dans tout ce qui se rapporte aux époques primitives de la race hellénique, ne nous offre tous les écrivains aussi parfaitement d'accord. Aussi l'alphabet grec, sous sa forme la plus ancienne, était-il désigné généralement

(1) Publié en 1867, dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

par le nom de Φοινικήϊα γράμματα, « Lettres phéniciennes, » et Hésychius nous fait connaître un verbe ἐκφοινίξαι, qui avait été composé d'après cette tradition.

Lors même que le rapport des figures des lettres grecques avec le plus ancien type connu de l'écriture phénicienne ne viendrait pas confirmer d'une manière irréfragable l'authenticité du souvenir relatif aux colonies du peuple de Chanaan apportant dans la Grèce, encore absolument barbare, la connaissance de l'écriture alphabétique, les noms des caractères de l'alphabet grec suffiraient pour l'établir. Comment expliquer, en effet, ces noms orientaux des lettres qui n'ont aucun sens en grec, et sont identiques aux noms hébreux, syriaques et éthiopiens, s'ils n'étaient venus en compagnie des signes qu'ils servent à désigner? D'ailleurs, ainsi que l'a judicieusement remarqué Fréret, les Grecs étaient trop jaloux de leur réputation, trop disposés à s'attribuer des inventions dont ils n'étaient pas les auteurs, pour que, lorsqu'ils rapportent à une communication de l'extérieur une invention aussi importante que celle de l'alphabet, on ne doive pas croire qu'ils sont obligés de céder à une vérité irrésistible, et de laisser de côté leurs prétentions devant une tradition établie d'une manière tout à fait inattaquable.

Dans Hérodote (1) et tous les écrivains classiques où il est question de la transmission de l'alphabet

(1) v, 58.

phénicien aux Grecs, le lieu de cette transmission est fixé en Béotie, et le fait en est constamment attribué à Cadmus.

Occupé depuis plusieurs années d'un travail considérable sur l'histoire des écritures aphabétiques, que l'Académie des Inscriptions et belles-lettres a bien voulu honorer d'une de ses couronnes (1), et ayant à rechercher d'une manière toute spéciale l'élucidation des problèmes relatifs à l'origine de l'alphabet grec, j'ai dû, avant tout, m'occuper d'examiner l'authenticité de la tradition relative aux établissements phéniciens de la Béotie et de repasser les récits que nous font les anciens des voyages de Cadmus, cette personnification mythologique des navigateurs chananéens sur les côtés de la mer Égée.

Telle a été l'origine de la présente étude, qui faisait partie du mémoire soumis à l'Académie et a obtenu l'approbation spéciale de la commission chargée de ce concours. Dans mon étude de paléographie comparative, ce travail était un hors-d'œuvre, qui nuisait dans une certaine limite à l'unité du plan. Je me suis donc décidé, sur le conseil de mes juges eux-mêmes, à l'en détacher et à le publier séparément.

(1) Ce travail, développé et complété, est maintenant en cours de publication, sous le titre d'*Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde*. Il formera cinq volumes grand in-8° ; un volume et demi ont déjà paru en trois fascicules.

I

L'origine phénicienne de Cadmus est admise par tous les auteurs, mais leurs récits ne s'accordent pas sur la ville d'où on le fait sortir. Les uns le disent originaire de Sidon (1), les autres de Tyr (2). En revanche, les traditions mythologiques sont d'accord pour en faire le fils du roi phénicien Agénor (3), dont le nom, comme l'a très-bien vu M. Movers (4), n'est qu'une traduction grecque de celui du dieu Baal, Ἀγήνωρ, le Conducteur, le seigneur des hommes (*Baal*, le seigneur); le frère de Phœnix, représentant la population chananéenne demeurée sur la terre natale, de Cilix, représentant les colonies de la côte de Cilicie (5), et enfin d'Europe, personnification de

(1) Euripid., *Bacch.,* v. 171 et 1025. — Aristophan., *Ran.,* v. 1256. — Stat., *Theb.,* II, v. 300. — Ovid., *Metam.,* III, v. 129; *Pontic.*, I, III, v. 77. — Senec., *Œdip.,* v. 710.

(2) Herodot., II, 49. — Euripid., *Phœniss.*, v. 647, cf. v. 209. — Euripid. ap. Porphyr., *De abstinent. carn.*, IV, 19. — Stat., *Theb.*, II, v. 613. — Ovid., *Metam.,* II, v. 845; III, v. 35 et 539; *Fast*, I, v. 489; V, v. 605.

(3) Euripid., *Bacch.,* v. 171. — Apollon. Rhod., III, v. 1186. — Ovid., *Metam.*, III, 8.

(4) *Die Phœnizier*, t. II, part. I, p. 131.

(5) On lui donne aussi quelquefois pour frère Thasos, personnification des colons phéniciens des îles situées le long de la côte de Thrace. (Schol. *ad.* Euripid., *Phœniss.*, v. 5. — Pausan., V, 25, 7. — Conon., *Narrat.,* 37.)

l'Astarté phénicienne (1), transportée en Crète, puis de là en Grèce, que les mythographes font, comme Cadmus, naître tantôt à Tyr (2), tantôt à Sidon (3).

Après l'enlèvement d'Europe par Jupiter, Agénor ordonne à son fils Cadmus d'aller à la recherche de sa sœur, en lui défendant de revenir s'il ne parvient pas à la retrouver. Téléphassa, mère de Cadmus et femme d'Agénor, se joint à son fils. Ils partent, et leur première étape est marquée dans l'île de Crète (4). De là ils passent dans l'île de Rhodes, où Cadmus élève un temple à Posidon, son grand-père (5). Mais toutes les recherches pour retrouver Europe sont vaines, et Cadmus se voit obligé, comme ses frères Thasos et Cilix envoyés à la même recherche et sous la même condition (6), de penser à se créer un éta-

(1) Bœtticher, *Ideen zur Kunstmythologie,* t. I, p. 307 et suiv. — Hœck, *Kreta,* t. I, p. 53 et suiv. — Welcker, *Ueber eine Kretische Colonie in Theben, die Gœttin Europa und Kadmos den Kœnig,* p. 1 et suiv. — Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 509.

(2) Herodot., II, 49; IV, 45. — Euripid., *Phœniss.,* v. 647; ap. Porphyr., *De abstin. carn.,* IV, 19. — Ovid., *Metam.,* II, v. 845; III, v. 35 et 539; *Fast.,* I, v. 489; V, v. 605. — Senec., *Hercul. fur.,* v. 9. — Stat., *Theb.*, I, v. 10; II, v. 73 et 613; III, v. 406. — Pausan., V, 25, 7. — Quint. Curt., IV, 4, 20. — Claudian., *Epigr.* 4, v. 5; *Consul. Stilich.*, I, v. 318. — Oppian., *Cyneg.*, IV, v. 291.

(3) Anacr., *Fragm.*, 55. — Plato., *De leg.*, II, p. 664. — Phrynich., ap. Aristoph., *Vesp.*, v. 220. — *Schol. ad. h. loc.* — Isocrat., *Encom. Helen.*, 30. — Lucian., *De Dea Syria*, 4; *Dial. deor. marin.*, XV, 1. — Nicandr., *Theriac.,* v. 60. — Evhemer. *ap.* Athen., XIV, 77, p. 658. — Achill. Tac., I, 1. — Hygin., *Fab.,* 178. — Dict. Cret., I, 2, 26. — Ampel., *Lib. mem.,* 9. — Schol. ad Homer., *Iliad.*, B, v. 494.

(4) Vib. Sequest, *De flumin.,* p. 13.

(5) Diod. Sic., V, 58.

(6) Apollodor., III, 1, 1.

blissement fixe dans ces contrées lointaines, puisque le retour dans sa patrie lui est désormais fermé. Il se rend en Thrace, touche à l'île voisine de Samothrace (1), et, fixé sur le continent, ouvre le premier l'exploitation des mines du mont Pangée (2). Là, Téléphassa meurt (3), et Cadmus, l'ayant ensevelie, se rend à Delphes, où il consulte l'oracle pour connaître le sort de sa sœur. L'oracle lui répond de cesser de chercher Europe, mais de suivre une vache qu'il rencontrerait et de fonder une ville là où elle s'arrêterait en mugissant (4). Cadmus rencontre dans la Phocide une vache telle que la pythie la lui a décrite, appartenant aux troupeaux de Pélagon (5); il la suit jusqu'en Béotie, où elle s'arrête enfin à la place où Thèbes fut bâtie. Le héros s'apprête à sacrifier la vache envoyée par les dieux à Minerve (6) ou à la Terre (7), mais il lui faut de l'eau, et il va en puiser à la source de Mars, voisine de ce lieu (8). Il la trouve gardée par un serpent monstrueux, fils de

(1) Diod. Sic., v, 48.

(2) Callisthen. ap. Strab., xiv, p. 680.

(3) Apollodor., iii, 4, 1.

(4) Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 638. — Aristoph., *Ran.*, v. 1256.

(5) Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 638. — Pausan., iv, 12, 1. — Hygin., *Fab.*, 178.

(6) Voy. Jacobi, *Handwœrterb. der Mythol.*, v° Kadmos.

(7) Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 638. — D'après Ovide, à Jupiter : *Metam.*, iii, v. 26.

(8) Apollon. Rhod., iii, v. 1180. — Hygin., *Fab.*, 6 et 178. — Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 930. — Tzetz. ad Lycophr. *Cassandr.*, v. 1206.

Mars (1), qui tuait tous ceux qui osaient approcher (2). Par les conseils de Minerve, Cadmus parvient à le tuer (3); sur l'ordre de la même déesse, il en sème les dents à terre; elles produisent les Spartes, qui s'entre-tuent jusqu'à ce que Cadmus les sépare, lorqu'il n'en reste plus que cinq, Échion, Udæus, Chthonius, Hypérénor et Pélorus (4).

Sur l'emplacement où il a tué le serpent, le héros phénicien fonde la ville de Thèbes, dont il devient roi. Jupiter lui donne pour épouse Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite. Les noces se font avec un grand éclat dans la citadelle de la Cadmée, et tous les dieux y viennent apporter des présents aux nouveaux époux (5). D'après d'autres auteurs, ce n'est pas à Thèbes, mais à Samothrace que Cadmus épouse Harmonie (6), ou bien il l'enlève dans cette île pour l'épouser à Thèbes, et l'enlèvement a lieu au milieu de la célébration des mystères (7).

(1) Hygin., *Fab.*, 6.
(2) Tzetz. ad Lycophr., loc. cit.
(3) Hellanic. ap. Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 657. — Pherecyd. ap. Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 662. — Ovid., *Metam.*, III, v. 60 et suiv. — Hygin., *Fab.*, 178.
(4) Pausan., IX, 5, 1. — Apollodor., III, 4, 1. — Schol. ad Eurip., *Phœniss.*, v. 670 et 942. — Schol. ad Pindar., *Isthm.*, I, v. 41.
(5) Pindar., *Pyth.*, III, v. 160 et suiv.; *Fragm.*, 8, p. 652, ed. Bœckh. — Theogn., v. 15 et suiv. — Schol. ad Pindar., loc. cit. — Diod. Sic., IV, 65; V, 49. — Stat., *Thebaid.*, II, v. 266. — Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 71.
(6) Diod. Sic., IV, 48; V, 49.
(7) Schol. ad Euripid., *Phœniss.*, v. 7. — D'après un autre récit, Cadmus épouse non Harmonie, mais Électre, fille d'Atlas. (Schol. ad Euripid., loc. cit.)

Cadmus introduit dans la Béotie le culte de Bacchus (1). Après quelques années de règne, il est chassé de Thèbes par Penthée (2). Il se retire alors en Illyrie chez les Enchéliens (3), où il a pour fils Illyrius (4). Il règne un certain temps dans ce pays, et enfin, changé en serpent avec sa femme Harmonie, il est transporté par Jupiter dans les Champs-Élysées (5). Outre Illyrius, il laisse comme enfants Autonoé, Ino, Sémélé, Agavé et Polydorus (6). Ce dernier monte quelque temps après sur le trône de Thèbes.

II

Dans ces récits, il est facile de distinguer la part historique des fables religieuses qui y sont ajoutées. Cadmus est le colon phénicien qui s'établit d'abord en

(1) Herodot., II, 49. — Euripid., *Bacch.,* v. 181.

(2) Paus., IX, 5, 2.

(3) Apollon. Rhod., IV, v. 517. — Scyl., *Peripl.,* p. 9. — Strab., VII, p. 326. — Phylarch. ap. Athen., XI, p. 462. — Nicandr., *Theriac.*, v. 607. — Steph. Byz, v[is] Βουθόη et Ἰλλυρία. — Nonn., *Dionys.*, IV, 417 et suiv.; XLIV, v. 116 et suiv.; XLVI, v. 364 et suiv.

(4) Apollodor., III, 5, 4. — Steph. Byz., v[o] Ἰλλυρία. — Eustath., ad *Dionys.,* v. 95, p. 104.

(5) Apollodor., III, 1, 1; 4, 1 et suiv.; 5, 4. — Cf. Pind., *Olymp.*, II, v. 141. — Schol., ad. Pind., *Pyth.,* III, v. 153 et 167. — Strab., I, p. 46; VII, p. 326. — Pausan., IX, 5, 1. — Hygin., *Fab.,* 6. — Ovid., *Metam.*, III, v. 98; IV, v. 575. — D'après un récit particulier, conservé par Ptolémée Héphestion (I, p. 12, ed. Roulez), ce n'est pas en serpent, mais en lion, que Cadmus est changé à la fin de ses jours.

(6) Hesiod., *Theog.,* v. 975.

Crète, ensuite dans les îles de l'Archipel et le long des côtes jusqu'en Thrace; qui, cherchant un établissement fixe sur une terre fertile, pénètre dans l'intérieur jusqu'en Béotie, où il fonde une ville malgré la résistance acharnée et persévérante des indigènes, lesquels finissent par l'expulser; qui, enfin, s'avance jusque dans la mer Adriatique, sur les côtes de l'Illyrie.

Le nom même de *Cadmus* est une désignation générale empruntée aux langues de l'Orient, qui indique nettement l'origine asiatique de la colonie béotienne et marque la situation du pays d'où venait cette colonie par rapport à la Grèce. *Qedem*, en effet, dans les idiomes sémitiques, signifie « l'Orient, » *qadmôn* ou *qadmoni* « l'oriental (1). » La Bible donne le nom de *beni qedem*, « fils de l'Orient, » aux Arabes, peuple situé à l'orient de la Palestine et de la Phénicie, et il est probable que les colons chananéens de la Grèce s'appelaient eux-mêmes de cette façon, par rapport à leur nouvelle patrie.

Mais le nom de Cadmus ne contient pas seulement une désignation géographique. *Qedem* « celui qui est en avant, » et par conséquent « celui qui se manifeste, » était en Phénicie une des appellations du Dieu jeune et générateur, personnifiant dans toutes les religions orientales le rajeunissement perpétuel de la nature et la manifestation extérieure de la puis-

(1) Voy. Movers, *Die Phœnizier,* t. I, p. 517.

sance divine. De là les traditions religieuses sur Cadmus, indiquées par les Grecs aussi bien en Phénicie que chez eux (1). Ainsi, dans le personnage de Cadmus, deux idées, deux figures distinctes se fondent en une seule. Cadmus est en même temps l'*oriental*, le chef de la principale colonie phénicienne en Grèce, et l'*un des dieux* dont le culte fut apporté par cette colonie. Aussi, à Sparte (2) et à Thèbes (3), Cadmus est-il honoré comme une divinité. Dans les mystères phénico-pélasgiques de Samothrace, un des Cabires se nomme *Cadmus* ou *Cadmilus*, corrompu ensuite en *Casmilos* et *Camillos*. Ce dernier nom ne diffère de celui de Cadmus qu'en ce qu'il présente à la fin, comme seconde composante, le mot *el*; *qedem-el*, *qui coram Deo stat* (4), appellation qui peut convenir également aux idées étroitement apparentées d'un dieu ministre ou démiurge, et d'une manifestation extérieure de la divinité suprême. Suivant Acusilaüs (5), Camillus était fils d'Héphæstus et de Cabiro, par conséquent le troisième personnage de la triade. S'il en faut croire, d'un autre côté, Dionysodore (6), après la triade mystique d'Axiokersos, Axiokersa et Axieros,

(1) Athen., XIV, p. 658. — Cf. Movers, *Die Phœnizier*, p. 513 et suiv.; *Encyclop.* de Ersch et Gruber, part. XXIV, p. 394-408.

(2) Pausan., III, 15, 6.

(3) Plutarch., *Pelopid.*, 19.

(4) Voy. Ch. Lenormant et de Whitte, *Élite des monuments céramographiques*, t. III, p. 196.

(5) Ap. Strabon., X, p. 472.

(6) Ap. Schol. ad Apollon. Rhod., I, v. 915-921.

qui constituaient les principaux Cabires ou Grands Dieux de Samothrace, on en plaçait un quatrième qui s'appelait Casmilus, le même qu'Hermès. Ottfried Müller (1) a établi l'identité de ce Cadmus ou Cadmilus de Samothrace avec l'Hermès des Pélasges, dieu de la génération et de la fécondité. Nous sommes amenés par là à voir dans Cadmus et dans ses voyages la personnification du culte phallique de la Phénicie, répandu chez les Pélasges de la Grèce par les navigateurs *orientaux*. A ce côté religieux du personnage de Cadmus se rattachent sa parenté et ses courses à la recherche d'Europe, laquelle n'est autre que l'Astarté sidonienne transportée par les mêmes navigateurs. Harmonie elle-même, comme l'a très-bien vu M. Movers (2), est une forme héroïque de la Vénus asiatique. Ainsi se complète l'association constante de Cadmus, image, comme dieu, du principe actif de la nature, avec les déesses ou les héroïnes qui en représentent le principe passif.

Ajoutons avec M. Maury (3), pour compléter ce qui se rapporte au côté religieux du fondateur de Thèbes, que le serpent de Mars, avec lequel la légende le met en rapport, rappelle le mythe égypto-phénicien d'après lequel Thoth ou Taaut, était un être ophiomorphe (4). Mais là, comme dans beaucoup d'autres

(1) *Orchomenos und die Minyer*, p. 119, 216 et 461.
(2) *Das phœnizische Altherthum*, t. II, p. 85 et suiv.
(3) *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. III, p. 236.
(4) Sanchoniaton, p. 45, éd. Orelli.

mythes, le héros ou le dieu qui tue un monstre s'identifie avec ce monstre, qui n'est qu'une sorte de dédoublement de lui-même. Car Cadmus, qui a tué le serpent, finit à son tour par être changé en serpent. Dans cette dernière phase de son existence, le héros phénicien de la Béotie, aussi bien que le serpent de Mars, rappelle d'une manière frappante Taaut serpent, et, comme l'a indiqué M. Movers (1), le *vieux dragon*, γέρων ὀφίων, adoré en Phénicie (2).

Le nom même de vieillard donné à ce dieu serpent convient à Cadmus, car le dieu éternellement renaissant et jeune qui se renouvelle comme le serpent lorsqu'il change de peau est en même temps le plus ancien des dieux, *qadmôn* (3). Les deux idées ont une étroite relation, et la manière de les exprimer est presque identique dans les langues de la famille sémitique (4).

(1) *Die Phœnizier,* t. I, p. 517.

(2) Nonn., *Dionysiac.*, II, v. 274; XLI, v. 352. — Cf. l'expression de l'*Apocalypse* (XII, 9; XX, 2) : « le serpent antique, » pour désigner Satan, et la locution rabbinique équivalente, signalée par Schœttgen à l'occasion du passage de l'*Apocalypse*.

(3) Movers, *Die Phœnizier,* t. I, p. 516. — Voy. sur le dieu *Qadmôn* et son rapport avec la conception de l'*Adam qadmôn* de la Kabbale et des Ophites ou Naasséniens, mes *Lettres assyriologiques*, t. II, p. 172-175.

(4) Le dieu Cadmus a déjà été reconnu par Panofka, avec sa sagacité habituelle, sur un certain nombre de peintures de vases de ce style grec archaïque qui est directement imité des produits de l'art de l'Asie (Panofka, *Cabinet Pourtalès,* p. 69, pl. XV. — Cf. Ch. Lenormant et de Whitte, *Élite des monum. céramograph.*, t. III, pl. XXXI, XXXII et XXXIII A.). — Le type de ce personnage est celui d'un dieu viril, âgé et barbu, muni d'ailes recourbées, le corps ter-

III

Mais Ottfried Müller (1) a voulu voir dans Cadmus un personnage mythologique propre aux Pélasges et sans provenance orientale. Par suite, il a contesté l'existence d'une colonie phénicienne en Béotie et l'antiquité des établissements chananéens sur les côtes de la Grèce. Ottfried Müller n'est pas un savant dont on puisse traiter légèrement les opinions, et quand on s'en écarte, il faut démontrer que c'est pour de bonnes raisons. Nous devons donc discuter avec soin les arguments sur lesquels s'est fondé l'illustre antiquaire de Gœttingue.

Les arguments d'Ottfried Müller consistent en quatre points :

1° Le silence des plus anciens poètes sur Cadmus et les colons phéniciens;

2° La certitude que les établissements des Phéniciens sur la côte de Grèce n'ont pu avoir lieu que très-postérieurement à la guerre de Troie;

miné inférieurement par une queue d'anguille. Un oiseau qui semble une sorte d'oie ou de canard, et dont la présence est pour le moment inexplicable, ou bien dans d'autres cas un lion, faisant allusion à la forme du mythe rapporté par Ptolémée Héphestion, accompagne l'image de ce dieu. — Voy. mon *Essai de commentaire des Fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 465.

(1) *Orchomen.*, p. 113 et suiv.

3° L'origine béotienne et pélasgique des noms de Cadmus et de Phœnix ;

4° La situation méditerranéenne de la ville de Thèbes, laquelle éloigne toute idée d'un établissement pour le commerce maritime.

Nous allons examiner soigneusement, l'un après l'autre, et discuter ces quatre points divers.

Pour ce qui est de la première raison alléguée, le silence d'Homère et d'Hésiode sur un grand nombre de traditions religieuses et historiques des Grecs a été bien des fois mis en avant par la critique germanique, pour établir que ces traditions étaient postérieures aux deux poètes. Aux yeux des érudits de l'école de Voss, les œuvres d'Homère sont le résumé de toutes les connaissances et de toutes les idées des Grecs à son époque. Ce qui ne s'y trouve pas a été inventé plus tard.

Il est vrai qu'un passage d'Hérodote semblerait de nature à confirmer ce système. « Ce sont, dit le père de l'histoire, Homère et Hésiode qui ont combiné la théogonie des Grecs, qui ont imposé aux dieux leurs noms, leur ont distribué les honneurs et les attributions, et qui ont fait connaître les types de leurs représentations (1). »

Mais ce passage ne s'applique qu'aux croyances religieuses, dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Dans ce sens même il n'est, d'ailleurs, pas possible d'entendre le langage d'Hérodote d'une manière ab-

(1) Herodot., II, 53.

solue. Quelle que fût son opinion à ce sujet, il n'eût pu dire aux Grecs assemblés que toutes leurs croyances avaient une origine poétique. Son texte doit être compris comme se rapportant à la forme extérieure et exclusivement anthropomorphique de la religion.

Quant aux traditions historiques, elles ne pouvaient toutes trouver place dans les poëmes homériques. Leur auteur n'a pas prétendu en faire une encyclopédie, et ce qui ne se rattachait pas à son sujet, de près ou de loin, a été nécessairement laissé de côté par lui. Or, en nous restreignant à ce qui regarde la colonie de Cadmus, l'argument négatif tiré du silence d'Homère n'a que peu de valeur. La guerre de Troie n'est venue qu'après les deux guerres thébaines ; la race royale qui se faisait remonter à Cadmus était dès lors presque détruite, et sa puissance réduite à néant. Aussi, dans le catalogue des forces grecques devant Troie, voyons-nous figurer les chefs des Béotiens, qui commandaient la campagne jusqu'aux portes de Thèbes (1), mais les habitants de cette ville ne prennent pas part au siége.

Cependant si cette absence des Cadméens sous les murs de Troie a enlevé à Homère l'occasion de placer leur généalogie et les détails d'origine qui l'auraient probablement accompagnée, il n'est pas difficile de trouver dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* des allusions aux fables faisant partie du cycle mythologique de Cadmus, allusions qui prouvent, par consé-

(1) *Iliad.*, II, v. 494-517.

quent, l'existence des traditions relatives à cette histoire au temps du chantre de la guerre de Troie. C'est ainsi qu'il désigne Ino comme fille de Cadmus (1), qu'il nomme dans un autre endroit les Cadméens (2), et qu'il raconte l'enlèvement d'Europe, qui est dans ses vers fille de Phœnix (3).

Quant aux colonies de Thasos et aux exploitations des mines de cette île par les Phéniciens, en parler rentrait encore moins dans le cadre d'Homère, et, d'ailleurs, nous verrons plus loin que ces établissements étaient peut-être déjà en partie ruinés au temps de la guerre de Troie.

Passons au second argument.

Ottfried Müller, niant les Phéniciens de Thèbes, ne conteste pas l'existence des colonies du même peuple à Thasos et en Thrace; il prétend seulement que ces établissements sont marqués d'une manière précise à l'an 841 avant notre ère, plus de trois siècles après le siége de Troie, dans les *Thalassocraties* de Castor de Rhodes. Mais il nous semble difficile d'accorder une grande autorité à cette liste de dominations successives sur la mer Égée, qu'Eusèbe a extraite d'une portion perdue de l'ouvrage de Diodore (4). La plupart des données qu'elle renferme

(1) *Odyss.*, v, v. 336.
(2) *Iliad.*, IV, v. 385.
(3) *Iliad.*, XIV, v. 321 et suiv.
(4) Syncell., p. 172, 180, 181, 238, 239 et 247. — Euseb. Armen., p. 168, ed. Mai. — Cf. Heyne, *Nov. Comment. Societ. Reg. Scient. Gotting.*, t. I et II; *Opuscul.*, t. VI, p. 482 et suiv.

ne sont guère conciliables avec les événements connus.

Ainsi l'un des points les plus certains de l'histoire primitive de la Grèce est l'émigration des Ioniens d'Attique en Asie, 140 ans après la guerre de Troie (1). Et cependant Castor inscrirait une thalassocratie des Pélasges 92 ans après cette guerre, c'est-à-dire postérieurement au retour des Héraclides, et mettrait la conduite de la colonie ionienne d'Asie à la 33e année de cette thalassocratie (2).

Que veut dire ensuite cette domination des Phrygiens, peuple entièrement méditerrané, sur la mer?

Qu'est-ce aussi que cette suprématie maritime des Égyptiens, qui succède à celle des Phéniciens 382 ans après la guerre de Troie? D'après le calcul de Castor, ce chiffre nous mènerait en 779 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque de la XXIIIe dynastie, Tanite, dans un moment de grand affaiblissement pour l'Égypte, deux siècles environ après les campagnes de Sésonchis, et soixante ans seulement avant l'invasion éthiopienne de Sabacon. Or, on le sait, le seul moment où il eût été possible d'admettre une sorte de thalassocratie égyptienne, postérieure à la prise d'Ilion, est le temps de la XXVIe dynastie, Saïte, lorsque Amasis fit la conquête de l'île de Cypre.

Comment admettre aussi la puissance des Lydiens

(1) Voy. Clinton, *Fasti Hellenici*, t. I, p. 112-123.
(2) Syncell., p. 180.

sur la mer immédiatement après la ruine de Troie? Après l'échec signalé que l'Asie venait de recevoir dans sa lutte avec la Grèce, la suprématie avait passé de ses mains dans celles des Hellènes et surtout de la puissante monarchie des Pélopides.

Ainsi, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, la liste de Castor de Rhodes est une suite de non-sens historiques, et on ne doit la citer qu'avec une extrême défiance. D'ailleurs, dans le cas spécial qui nous occupe, on ne pourrait même qu'à peine en tirer un argument négatif. La liste des thalassocraties citées par Eusèbe ne remonte pas plus haut que le siége de Troie. Or, de ce que les Phéniciens, dans un siècle qui correspond à celui de la grande prospérité de Tyr, ont pu dominer un moment de nouveau dans les mers de la Grèce, il ne s'en suit pas qu'ils n'aient point, plusieurs centaines d'années auparavant, au temps de la prospérité de Sidon, régné beaucoup plus longtemps et plus paisiblement en maîtres sur ces mêmes mers. Et, en effet, quarante-cinq ans de prépondérance, que Castor donne à la thalassocratie phénicienne, est un espace trop court pour la fondation de toutes les colonies du peuple de Chanaan dont l'existence n'est pas contestée sur les côtes helléniques, et pour les immenses travaux qu'Hérodote (1) dit avoir été faits par ce peuple dans les mines de Thasos. Il faut forcément faire remonter tout cela bien plus haut.

(1) Herodot., VI, 47.

Il est vrai qu'Ottfried Müller a voulu confirmer les données de Castor par ce raisonnement relatif aux mines de Thasos, que les mêmes filons n'ont pu être exploités pendant plus de mille ans. Mais c'est là un argument auquel nous ne devons pas nous arrêter. Hérodote distingue avec soin la mine phénicienne de Thasos de celle qu'on exploitait de son temps; elle était bien plus riche ; mais depuis longtemps elle avait été complètement épuisée après des travaux prodigieux (une montagne entière avait été retournée), lesquels avaient dû réclamer une très-grande suite d'années.

Nous passons aussi sur l'argument onomastique. Nous avons fait remarquer, en effet, tout à l'heure, le caractère essentiellement oriental et sémitique du nom de Cadmus, lequel ne peut s'expliquer par aucune autre famille de langues. La seule raison d'Ottfried Müller pour le dire pélasgique est son identité avec celui du Cadmus ou Cadmilus des mystères de Samothrace; mais nous avons aussi fait voir que le nom et le culte de ce dieu se rattachaient aux langues et aux religions de l'Orient.

Quant à l'appellation de Phœnix, que le savant antiquaire de Gœttingue a rapprochée de celle de Cadmus, auquel Phœnix est en effet très-souvent associé, et qu'il a considérée de même comme un nom pélasgique interprété plus tard en tant que désignant un phénicien, il est vrai que φοῖνιξ en grec a le sens de rouge et que son emploi dans le rôle de nom propre

n'indiquerait pas nécessairement l'origine phénicienne du personnage qui le porte. Nous avons des noms analogues en français, M. Lerouge, par exemple, qui correspondrait bien à celui de Φοῖνιξ, et aujourd'hui encore chez les Grecs modernes le nom de Κόκκινος est un de ceux qui se rencontrent le plus souvent. Cependant on doit remarquer que dans les traditions primitives de la Grèce ce nom de Phœnix n'est jamais employé qu'avec des particularités qui caractérisent nettement une personnification du peuple phénicien. Le seul personnage appelé ainsi, qu'Ottfried Müller trouve à citer en tant qu'exclusivement grec ou pélasgique, est Phœnix le précepteur d'Achille (1). Mais encore là n'est-ce pas un maître phénicien? Dans les mœurs héroïques telles que nous les décrivent les poëmes d'Homère, les arts et les sciences n'étaient pas encore devenus le patrimoine des Grecs ; ils avaient besoin pour s'y instruire d'avoir recours aux Asiatiques.

Au reste, nous ne nous bornons pas à repousser l'argument onomastique de l'illustre professeur de Gœttingue ; nous croyons qne l'on peut tirer des conclusions toutes contraires de la même étude, celle des noms propres. Les épithètes divines propres à la Béotie portent, croyons-nous avec des savants éminents comme Movers et M. Maury, l'empreinte du passage des Phéniciens conservée jusqu'aux dernières époques du paganisme.

(1) *Orchomen.*, p. 119.

Minerve était adorée à Thèbes sous le nom d'Onga ou Onka (1) qui lui était également donné en Phénicie (2). Le caractère asiatique de ce surnom est donc incontestable. Mais son étymologie est assez difficile à fixer. M. Movers (3) le tire de la racine *'akak*, « être échauffé par le soleil, » et en restitue la forme primitive en *'akkah*, « la brûlante. » M. Maury (4) y voit *'ôgen* ou *'iggoûn*, « l'ancre, » supposant qu'Athéné Onga était la déesse dont l'image décorait les ancres des vaisseaux phéniciens. Nous préférerions la première explication, qui ferait reconnaître dans Athéné Onga la *Minerva virtus solis* (5) dont parle Macrobe, c'est-à-dire une forme de l'Astarté solaire de la Phénicie (6).

(1) Pausan., IX, 12, 2. — Steph. Byz., v° Ὀγκαῖα. — Nonn., *Dionys.*, V, v. 70. — Cf. Selden, *De diis Syris*, p. 264.

(2) Steph. Byz., v° Ὀγκαῖα.

(3) *Die Phœnizier*, t. I, p. 643.

(4) *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 97.

(5) D'après Porphyre, *Saturn.*, I, 17.

(6) Quelle que soit du reste sa véritable étymologie, l'appellation d'*Athéné Onga* se rattache à toute une série de noms religieux importés très-probablement de l'Orient, qui tous se reproduisent dans des mythes relatifs à Minerve ou à Neptune, dieu si fréquemment associé à la fille de Jupiter. En Béotie, la ville d'*Onchestus* est le théâtre d'un culte tout spécial pour *Posidon* (Pausan., IX, 26, 3); c'est en se mêlant aux cavales *oncéennes* que ce dieu rend Déméter mère du cheval Arion (Pausan., VIII, 25, 3); le roi de Béotie, sous lequel le gonflement du lac Copaïs produit un cataclysme terrible, s'appelle *Ogygès* (Pausan., IX, 5, 1. — Schol., ad Apollon. Rhod., *Argon.*, III, v. 1177. — Serv., ad Virg., *Eclog.*, VI, v. 41). Dans la religion de l'Asie-Mineure, nous retrouvons une appellation analogue, celle de Jupiter-Neptune de Mylasa, en Carie, nommé *Ogoa* ou *Osogo* (Pausan., VIII, 10, 3. — Strab., XIV, p. 659). En même

Hésychius (1) nous apprend que dans la cité fondée par Cadmus Jupiter recevait le nom d'Ἐλιεύς. Ici pas d'hésitation pour l'étymologie, qui a été déjà indiquée par Bachart (2). Ἐλιεύς est le même nom que celui d'Ἐλιοῦν, que Sanchoniaton (3) dit avoir été porté par le Dieu suprême (ὕψιστος) des Phéniciens. Et en effet Pausanias (4) parle d'un Ζεὺς Ὕψιστος, dont le nom serait la traduction exacte de *El 'élioûn,* qui devait être le même que le Ζεὺς Ἐλιεύς, et dont le temple par son voisinage avait fourni le nom des Πύλαι Ὑψίσται, l'une des sept portes de Thèbes (5), comme Athéné Onga avait fourni le nom des Πύλαι Ὀγκαῖαι (6).

L'Apollon national des Thébains portait l'épithète d'Isménius (7). Ce nom, qui se répète sous un grand nombre de formes dans les traditions béotiennes, dans

temps, chez les Arcadiens, c'est Apollon qui est appelé Ὀγκαῖος (Pausan., VIII, 25, 5). — Sur ces noms divers et sur les idées auxquelles ils se rapportent, voyez du reste Ch. Lenormant, *Nouvelle galerie mythologique*, p. 52-56. Cette série de rapprochements tendrait, du reste, à donner au nom d'Athéné *Onga* une origine aryenne et non sémitique.

(1) Au mot Ἐλιεύς.

(2) *Chanaan,* l. I, c. 17.

(3) Sanchoniathon., p. 24, ed. Orelli.

(4) Pausan., IX, 8, 3.

(5) Sur les noms de ces sept portes, voy. Æschyl., *Sept. adv. Theb.*, v. 380 et suiv. — Euripid., *Phœniss.*, v. 1111. — Apollodor., III, 6, 6. — Stat., *Thebaid.*, VIII, v. 353. — Nonn., *Dionys.,* V, v. 69 et suiv.

(6) Le regrettable M. Brandis s'est occupé du caractère sémitique des sept portes de Thèbes dans une dissertation spéciale que je n'ai malheureusement pas sous les yeux.

(7) Pausan., IX, 10, 2 et 5. — Pindar., *Fragm.*, 8, ed. Bœckh.

le nom du fleuve Isménus, fils d'Asopus et de Métope (1), dans celui du héros Isménius fils d'Apollon et de Mélia (2), auquel, d'après certaines traditions, le fleuve primitivement nommé Ladon devait son appellation d'Isménus (3), dans celui de la nymphe Isméné ou Isménis, dite tantôt fille d'Asopus et de Métope (4), tantôt fille de l'Isménus (5); ce nom, disons-nous, rappelle d'une manière frappante, dès le premier abord, celui de l'*Eschmoun* phénicien (6). La ressemblance de son ne suffirait pas, il est vrai, pour justifier le rapprochement, si Ottfried Müller n'avait pas signalé lui-même (7) dans les fêtes de l'Apollon *Isménien* des symboles astronomiques et planétaires qui établissent une affinité profonde entre la nature de ce dieu et le caractère céleste et sidéral de l'*Eschmoun* chananéen (8). Ce qui est surtout digne de la plus sérieuse attention est l'importance du nombre *huit* dans le culte de l'Apollon des Thébains, le renouvellement *octaétérique* de toutes les choses sacrées, etc., lorsqu'on se souvient que ce nombre était spéciale-

(1) Apollodor., III, 12, 7. — Diod. Sic., IV, 72.

(2) Mélia est, dans Pindare (*Pyth.*, XI, v. 6-11), le lieu où était situé le temple d'Apollon Isménien.

(3) Pausann., IX, 10, 5.

(4) Apollodor., II, 1, 3.

(5) Oxid., *Metam.*, III, v. 169.

(6) Voy. Ch. Lenormant et de Whitte, *Élite des monuments céramographiques*, t. II, p. 111 et 317.

(7) *Orchomen.*, p. 220; *Die Dorier*, t. I, p. 235.

(8) Sur ce caractère du dieu phénicien, voy. Maury, *Revue archéologique*, t. III, p. 764 et suiv.

ment consacré chez les Phéniciens au dieu *Eschmoun*, que le nom de ce dieu signifie le « huitième (1), » qu'il est le huitième des Cabires phéniciens (2) et qu'il s'offre comme l'emblème du monde formé par le concours des sept planètes (3). Eschmoun a été assimilé plus souvent par les Grecs à Esculape (4) qu'à Apollon, mais le père et le fils se confondent bien souvent dans la religion hellénique (5), et d'ailleurs Eschmoun, dieu essentiellement cosmique et sidéral, Eschmoun qui, dans certains mythes, comme celui que rapporte Damascius (6), est le feu ardent du ciel (7) en même temps que le huitième cabire, *esch hhamôn,* pouvait au moins aussi convenablement, si ce n'est plus, avoir été rapproché d'Apollon, le dieu lumineux et solaire, que d'Esculape le dieu de la médecine.

Enfin c'est à la descendance de Cadmus que les

(1) Voy. Movers, *Die Phœnizier*, p. 527 et suiv.

(2) Damasc., ap. Phot., *Biblioth.*, p. 352, ed. Bekker. — Sanchoniath., p. 38, ed. Orelli.

(3) Xenocrat., ap. Clem. Alex., *Protrept.*, v. 69.

(4) Cf. Movers, loc. cit. — Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. III, p. 247.

(5) Ch. Lenormant et de Whitte, *Élite des monuments céramographiques,* t. II, p. 111. — Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. III, p. 448-452.

(6) Esmoun, raconte Damascius, était le plus beau des dieux, et Astronomé fut éprise d'amour pour lui. Ils se rencontrent un jour à la chasse ; la déesse poursuit le jeune dieu, qui, pour résister à sa tentation amoureuse, se mutile d'un coup de hache, de la même manière qu'Origène. Astronomé, au désespoir, le ressuscite par sa chaleur vivifiante et lui donne, en mémoire de cet événement, le nom d'Esmoun, puis elle lui fait prendre place dans le ciel à côté d'elle.

(7) Maury, *Revue archéologique*, t. III, p. 771.

mythographes (1) rapportent l'origine d'une divinité dont la nature marine convient spécialement à un personnage d'origine phénicienne (2), Mélicerte, dont le nom a déjà été identifié par la science à celui du Melqarth tyrien (3).

Bien loin donc que l'étude des faits onomastiques révèle dans Cadmus, comme l'avait pensé Ottfried Müller, une figure purement pélasgique, elle confirme les traditions mythologiques sur le caractère phénicien de ce héros. Jusqu'aux derniers soupirs du paganisme, la religion de Thèbes conserva l'empreinte profonde et ineffaçable de ses instituteurs chananéens, et non seulement Cadmus, mais encore d'autres personnages de sa race, s'offrent dans les auteurs avec des noms qui, malgré la tendance des Grecs à altérer les appellations étrangères, ont encore une physionomie entièrement asiatique.

Reste la question de la situation de Thèbes qui ne convient pas à un établissement commercial. Mais, d'après les traditions grecques et d'après l'ensemble des faits auxquels elle se rattache, était-ce bien là la nature de la colonie cadméenne ? Pour en comprendre complètement le caractère, il nous faut jeter un coup d'œil sur l'ensemble des établissements phéniciens de la Grèce et sur les différentes phases de leur histoire.

(1) Voy. Jacobi, *Handwœrterb. der Mythol.,* aux mots : *Palæmon, Leukothea* et *Athamas.*

(2) Maury, *Hist. des religions de la Grèce antique,* t. III, p. 245.

(3) *Ibid.,* t. I, p. 417; t. III, p. 240.

IV

La route que nous avons vu suivre à Cadmus dans les mythes relatifs à ce héros est exactement celle que les navigateurs phéniciens suivirent, remontant toujours vers le nord dans les mers de la Grèce, et poussant à chaque fois leurs établissements plus avant.

D'abord Chypre et la Crète furent occupées; une population phénicienne assez compacte s'établit sur plusieurs points de ces deux îles, où elle trouva des indigènes appartenant à cette race mystérieuse des *Kaphtorim*, qui paraît correspondre aux Etéo-Crétois des Grecs et dont ne différaient peut-être pas beaucoup les Cariens (1), race que la Bible indique comme issue du sang de Cham et provenant de la Libye, qui parlait peut-être — certains indices le feraient conjecturer — un idiome ayant quelque analogie avec celui des Chananéens, et dans tous les cas possédait les premiers germes d'une civilisation analogue à celle de ces derniers (2).

(1) Voy. Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis,* p. 216 et suiv., p. 294. — Stark, *Forschungen zur Geschichte und Alterthumskunde der Hellenistischen Orients,* Iéna, 1852, in-8°.

(2) M. Ebers, dans son livre sur la Bible et les livres de Moïse, propose une très-ingénieuse étymologie de *Kaphtorim* par l'égyptien *Kef-t ôer*, « la grande Kef-t. » Le nom de *Kef-t* est celui que les

Partant ensuite de là pour étendre leurs domaines et leurs comptoirs, les enfants de Chanaan pénétrèrent dans la mer Égée et sur les côtes de la Grèce. Les premiers points où ils fixèrent des établissements dans cette région furent Rhodes, Théra, Mélos et Cythère.

Rhodes, par sa situation, était appelée à être colonisée la première. Elle dut même l'être en même temps que la Crète, et ce fut avec cette autre île la première station sur la route de la Grèce à l'entrée de la mer Égée. La population primitive était de race japhétique, probablement apparentée de près aux nations de l'Asie-Mineure, et nous la voyons figurer dans le tableau ethnologique du chapitre X de la *Genèse* comme constituant un rameau particulier sous le nom de *Rodanim* (1). Dans la tradition grecque, cette population est autochthone, et ses princes sont dits de la famille des Héliades (2). Conon rapporte que cette dynastie fut renversée par les Phéniciens, qui occupèrent l'île pendant un certain temps et furent chassés par les Cariens, lesquels, à leur tour, se virent

Égyptiens donnaient à la Phénicie. Il rappelle les Céphènes d'Hellanicus et le roi Céphée que la légende grecque fait régner à Joppé. (*Note de 1873.*)

(1) Genèse, x, 4. — Cf. Bochart, *Phaleg.*, l. III, c. 6. — Ch. Lenormant, *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*, p. 315.

Il y a cependant des doutes sur la leçon *Rodanim*, dans le texte du chapitre x de la Genèse. Quelques savants préfèrent la variante *Dodanim,* qui serait le nom d'une fraction plus étendue de la race pélasgique, nom qu'il faudrait comparer à ceux de *Dodone* et des *Dardaniens* (Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 104 et suiv.).

(2) Conon, *Narrat.*, 47, ap. Phot., *Biblioth.*, 186.

expulsés par les Doriens, fondateurs de Lindus, Ialysus et Camirus. D'après deux écrivains rhodiens de date inconnue, Ergias et Polyzélus, cités par Athénée (1), les Phéniciens n'auraient pas été complétement chassés par les Cariens, et lorsque les Doriens conduits par Iphiclus arrivèrent dans l'île, ils auraient trouvé dans les citadelles de Camirus et d'Ialysus une population chananéenne, gouvernée par un prince du nom de Phalas, qu'ils ne purent réduire qu'après un long siége et au moyen d'un stratagème raconté par Ergias (2). Ce qui donne une grande autorité à ce rapport est que le nom de Phalas, ainsi que celui de Darcas ou Dorcia, assignés dans les mêmes récits, tantôt à un serviteur, tantôt à la fille du roi phénicien, sont tous les deux purement sémitiques et, par conséquent, conservés par une tradition exacte. Le premier se retrouve sous la forme Phellès dans le canon des rois de Tyr (3), à une place qui correspond à l'an 898 avant notre ère, et on y reconnaît facilement *Phalou* ou *Palou*, « eximius, singularis (4); » — quant au second, ce doit être, ainsi que l'a justement conjecturé M. Movers (5), l'appellation de *Darqôn*, laquelle figure au livre d'Esdras (6) dans la liste des compagnons de Zorobabel.

(1) Atehn., VIII, p. 360 et suiv,
(2) Cf. Dict. Cret., I, 15; IV, 4; VI, 10.
(3) Joseph., *Contr. Ap.*, I, 18.
(4) Movers, *Die Phœnizier*, t. II, part. I, p. 344.
(5) Movers, t. II, part. II, p. 251.
(6) II, 56.

Nous avons vu dans notre § I[er], en analysant le mythe de Cadmus, qu'après la Crète, la première station du héros phénicien est indiquée à Rhodes. Zénon, cité par Diodore (1), raconte avoir vu des inscriptions cadméennes dans le temple d'Athéné à Lindus, et le même écrivain ajoute que, dans la population d'Ialysus, l'élément phénicien, mêlé à l'élément grec, avait toujours gardé une part assez forte (2).

Des monuments matériels et dont le témoignage est irrécusable viennent aujourd'hui confirmer ces traditions, qui se présentent à nous, tantôt sous une forme réellement historique, tantôt sous le voile des mythes religieux. Nous voulons parler des curieux tombeaux fouillés depuis quelques années par M. Saltzmann dans la nécropole antique de Camirus (3), l'une des cités où, d'après Ergias et Polyzélus, les Phéniciens étaient demeurés jusqu'à l'invasion dorienne. De ces tombeaux, les plus anciens contenaient des objets purement phéniciens et reconnus comme tels par les juges les plus compétents, des bijoux d'or et des coupes d'argent exactement du même style que les fameuses coupes trouvées dans

(1) v, 56.
(2) Diod. Sic., v, 58.
(3) Voy. Samuel Birch, *Archæologische Zeitung; Archæologischer Anzeiger*, 1860, p. 70-73. — Saltzmann, *Revue archéologique,* novembre 1861.

Le grand ouvrage dans lequel M. Saltzmann avait commencé la publication de ses fouilles de Camirus s'est trouvé interrompu après un très-petit nombre de livraisons, et il est probable qu'il ne sera jamais repris.

les tombeaux de Cære et que les coupes rapportées de Chypre au Musée du Louvre par M. de Saulcy (1), puis des vases analogues à ceux que l'on découvre dans certaines îles de l'Archipel et sur lesquels nous reviendrons dans un instant. A côté, d'autres tombeaux de date un peu plus récente renfermaient des objets encore imités des arts asiatiques, mais où le goût grec se faisait déjà nettement sentir, des vases d'un style asiatico-dorien presque pareils à ceux que l'on découvre en si grand nombre à Corinthe et où sur quelques-uns apparaissaient des inscriptions grecques. Ainsi ressortait des fouilles de M. Saltzmann la pleine confirmation des deux faits affirmés par les historiens rhodiens que cite Athénée, la présence des Phéniciens à Rhodes à une époque fort ancienne et le maintien de leur domination dans certaines villes, comme Camirus, jusqu'à l'arrivée des conquérants de race hellénique, malgré l'invasion carienne qui avait eu lieu dans l'intervalle.

Cet exemple suffit pour montrer l'importance de l'étude des traces monumentales qui ont pu être préservées jusqu'à nous, dans la question qui nous occupe. Plusieurs fois encore nous allons avoir occasion de recourir à des faits de la même nature pour confirmer le témoignage des auteurs. Malheureusement nous ne pourrons en citer qu'un petit nombre, tandis qu'il en existe beaucoup, nous en avons la

(1) Sur ces coupes, voy. de Longpérier, *Journal asiatique*, 1855, p. 411, 418.

conviction; mais parmi les traces monumentales qui subsistent encore sur le sol classique de la Grèce, celles-ci ont été jusqu'à présent presque entièrement négligées. Les faits que nous rassemblerons dans notre travail sont surtout à nos yeux des pierres d'attente destinées à attirer l'attention des voyageurs futurs sur les classes de monuments que nous nous efforcerons de signaler à leurs recherches.

V

A l'occupation de la Crète et de Rhodes, l'inspection de la carte montre que dut succéder immédiatement celle de Théra.

Dans le cycle des fables cadméennes, le héros y arrive à la recherche de sa sœur après avoir quitté Rhodes, et il y laisse une partie de ses compagnons (1) sous la conduite de Membliaros, fils de Pœcilès (2). Un autre récit ajoute à ce fait la construction de deux autels par Cadmus dans l'île de Théra, l'un à Neptune et l'autre à Minerve (3). Voilà pour ce qui est des traditions passées dans le domaine de la mythologie. Les souvenirs purement historiques sont d'accord et complètent les indications

(1) Herodot., IV, 147 et 148.
(2) Pausan., III, 1, 7 et 8.
(3) Theophrast. ap. Schol. ad Pindar., *Pyth.*, IV, v. 88.

Ainsi les chronographes enregistrent à l'an 1415 avant Jésus-Christ la fondation de Callisté (c'est le nom grec de cette île antérieur à celui de Théra) par les Phéniciens (1).

Les fils de Chanaan n'étaient pas les premiers habitants de cette île; ils avaient été précédés par une autre population dont on a retrouvé les vestiges sous l'épaisse couche de tuf ponceux qui recouvre toute la surface de l'île de Santorin (2). Nous ignorons absolument à quelle race appartenait cette population primitive, mais il serait permis de conjecturer qu'elle devait être de ce rameau japhétique que la Genèse (3) désigne par le nom *Kittim,* rameau qui comprend tous les aborigènes des îles de l'Archipel (4) figurés sur les sculptures du palais de Médinet-Abou dans leur lutte avec l'Égypte, sous le règne de Ramsès III. Tout ce que nous en savons, d'après les récentes découvertes, est que les premiers habitants de Théra, bien que n'ayant encore qu'un usage imparfait des métaux et employant principalement des instruments de pierre, avaient cependant atteint un certain degré

(1) Syncell., p. 299. — Cramer, *Anecdot. græc. Paris*, t. II, p. 190. — Barhebræus, *Chron. Syr.*, p. 16.

(2) Voy. la *Revue archéologique*, novembre 1866. — Fouqué, *Mission scientifique à l'île de Santorin*, dans les *Archives des Missions*, 2e série, t IV (1867).

M. Gorceix a rendu compte de ses fouilles, postérieures à celles de M. Fouqué, dans le *Bulletin de l'École française d'Athènes*, t. Ier.

(3) x, 4.

(4) Knobel, *Die Vælkertafel der Genesis*, p. 95 et suiv.

de civilisation. Ils connaissaient l'art du potier et fabriquaient de grands vases fort grossiers en terre blanchâtre; leurs instruments de métal étaient en cuivre pur. Ils bâtissaient des maisons de pierre, couvertes avec des poutres d'olivier sauvage. Ils cultivaient l'orge, l'épeautre et le pois chiche; ils avaient des troupeaux et employaient leur lait à faire des fromages. Le chien était dans leurs demeures à l'état domestique. Enfin ils recevaient des produits étrangers, entre autres des vases d'argile, par un commerce maritime. Mais cette population d'aborigènes paraît avoir été anéantie par un cataclysme terrible, l'effondrement de la partie centrale du volcan primitif de Théra, antérieurement à la venue des Phéniciens.

Quelques mots rapides sur l'histoire physique du volcan de Santorin sont ici nécessaires à l'occasion de ce cataclysme.

Longtemps avant toute histoire, quand cette grande chaîne de volcans qui, depuis l'Auvergne et le Vivarais, se prolonge le long des Apennins à travers toute l'Europe méridionale et la Méditerranée, brûlait en pleine activité, un cône volcanique sortit des eaux au midi de la mer Égée, soulevant sur son flanc méridional un énorme rocher de calcaire métamorphisé qui constitue aujourd'hui le mont Saint-Élie, le plus haut sommet de Santorin. La bouche de ce cône n'était pas au point même où s'exerce aujourd'hui la poussée principale de l'action volcanique, qui a produit les trois Kammènes, et donne encore

naissance à l'éruption actuelle; elle a changé de place, comme au Vésuve; elle était plus au nord qu'aujourd'hui, entre l'île actuelle de Thérasia et l'anse de Mousacha dans l'île de Santorin. Le volcan primitif vomit d'abord des masses considérables de laves et de cendres, dont les couches, en se répandant autour de son orifice, se superposaient régulièrement les unes sur les autres, et il forma ainsi une grande île circulaire, dont la périphérie s'élevait en pente douce au-dessus de la mer et montait vers le cratère, constituant une sorte de dôme haut d'environ 700 mètres. Sa dernière période d'activité fut marquée par une pluie monstrueuse de pierres ponces de toutes les grosseurs, qui recouvrit toute la surface de l'île, même les portions du terrain calcaire, d'une couche blanchâtre dont l'épaisseur varie de 7 à 30 mètres.

Mais il est évident qu'à chaque éruption, à chaque poussée nouvelle des forces souterraines, non seulement de nouvelles couches de lave venaient se surperposer aux couches antérieurement vomies par le cratère, mais la masse même du cône se soulevait à une plus grande hauteur au-dessus des flots. Un jour vint où le relèvement des couches atteignit son maximum d'excès, où le progrès du soulèvement laissa sous la partie centrale du cône des cavités qui n'étaient plus en rapport avec la masse qu'elles avaient à supporter. Alors un mouvement inévitable de bascule et de déchirement se produisit. Le sommet du cône s'effondra dans une catastrophe subite, en-

traînant avec lui dans l'abîme tout le centre de l'île, et ne laissant plus, autour d'un gouffre de 2,000 pieds de profondeur, que des rebords ébréchés, tels qu'on les voit aujourd'hui. Du côté de l'orient, et sur les deux tiers de la circonférence, s'étend l'île principale appelée Théra dans l'antiquité et Santorin aujourd'hui, qui a la forme d'un grand croissant; au nord-ouest est l'île de Thérasia; au sud-ouest et entre les deux, l'îlot d'Aspronisi. En même temps que le centre du cône primitif s'effondrait, la mer se précipita dans l'abîme que laissait cet écroulement et qu'elle remplit désormais.

Ce n'est point là une conjecture téméraire sur les révolutions primitives de l'île; les traces de la catastrophe sont aussi fraîches et aussi visibles sur les flancs du cratère qu'on aurait pu les voir au lendemain du jour où elle se produisit. Que du centre du bassin de la rade de Santorin on regarde cette déchirure circulaire, ces falaises de Thérasia, de Théra et d'Aspronisi dont l'escarpement perpendiculaire semble une coupe faite à plaisir pour l'instruction des géologues, et l'on reconnaîtra des deux côtés, dans les flancs déchirés de ces îles, une entière symétrie de couches horizontales de diverses couleurs, rouges, grises, verdâtres, noires, jaunâtres et blanches, où la lave et les *rapilli* se superposent en alternant, et qui se correspondent aux mêmes hauteurs dans un ordre semblable. On ne peut douter, en voyant ainsi à nu ces stratifications régulières, qu'elles n'aient formé une seule île dans l'origine.

Le cataclysme géologique que je viens de décrire, et que M. Fouqué fait remonter entre 2000 et 1800 ans avant J.-C., trouva l'île habitée par les aborigènes. Les restes de leurs demeures ont été trouvés sous les déjections de la dernière période d'activité du volcan primitif. On a pu constater d'une manière certaine que ces demeures avaient été surprises et écrasées, comme celles de Pompéi et d'Herculanum, sous la pluie de cendres et de ponces de l'éruption gigantesque qui précéda de peu l'effondrement du cône, et peut-être le détermina. La pioche des fouilleurs a même rencontré les squelettes d'habitants qui avaient été étouffés par les matières volcaniques sans avoir pu fuir le danger. Il n'est pas probable que la population ait pu survivre, même en partie, à une convulsion aussi formidable de la nature. Mais l'île se repeupla bientôt par des gens de même race que ses premiers habitants, car on retrouve au-dessus de la couche de tuf ponceux produite par la grande éruption finale des débris identiques à ceux qui se rencontrent au-dessous, avec les mêmes poteries et les mêmes outils de pierre. C'est au milieu de cette seconde population que s'établirent les Phéniciens. Grâce à la supériorité de leur civilisation, ils paraissent l'avoir complètement absorbée.

Pausanias (1) atteste que 110 ans après la guerre de Troie, lorsque Théras, fils d'Autésion, qui se faisait remonter à la race des Cadméens de Thèbes,

(1) III, 1, 7 et 8.

conduisit une colonie lacédémonienne et minyenne dans l'île à laquelle il donna son nom (1), la population y était toute phénicienne, et que c'était même à cause de cette communauté de race que les derniers descendants de princes Sidoniens de la Béotie l'avaient choisie comme lieu d'établissement. Les auteurs anciens nous signalent dans l'île de Théra une très-ancienne industrie dont l'origine orientale est évidente. C'est celle des broderies, représentant des animaux et d'autres figures que l'on appelait *théréennes*, selon les uns à cause du lieu où on les fabriquait, selon les autres à cause des sujets qu'elles représentaient (2). Il est probable que le nom de Pœcilès, attribué au père de Membliaros, le chef de la colonie phénicienne de Théra, fait allusion à l'introduction de cette industrie.

Trois siècles seulement avant Jésus-Christ, le héros Phœnix, personnification des Phéniciens, était l'objet d'un culte à Théra (3).

L'île de Mélos est située un peu en arrière de Théra. L'établissement d'une colonie phénicienne dans cette

(1) Cette étymologie est-elle certaine et doit-on considérer Théras comme un personnage réellement historique? Θήρα ressemble beaucoup au mot θήρ, θῆρα, « monstre, animal sauvage, » et un tel nom aurait été naturellement appliqué au volcan redoutable qui sommeillait sous l'île de Théra, révélant de temps à autre son existence par des convulsions comme celles dont cette année a été témoin.

(2) Hesych., v^is Θήραιον et Θηροειδεῖς. — Pollux, *Onom.*, VII, 48 et 77.

Des broderies semblables sont attribuées dans Homère aux ouvriers phéniciens. (*Iliad.*, II, v. 289.)

(3) Bœckh, *Corp. inscr. græc.*, t. II, p. 361, n° 2148.

île est attesté par Festus (1) et placé par les chronographes à la même date que celui de la colonie de Théra (2). Étienne de Byzance (3) en attribue la fondation aux gens de Byblos et rapporte que l'île fut d'abord appelée elle-même Byblos, d'après la patrie de ses premiers colons. Étendue et d'une réelle importance comme poste pour commander la mer, même pour ceux qui possédaient déjà Théra, cette île fournissait de plus des produits naturels qui avaient dû faire attacher un intérêt considérable à sa possession par un peuple aussi essentiellement commerçant que les Phéniciens. Le soufre de Mélos, encore exploité de nos jours, était le meilleur avec celui de Lipara (4) ; l'alun de cette île le cédait à peine à celui d'Égypte (5). Enfin on tirait de là un autre produit minéral fort recherché sur les marchés, que l'on appelait « terre de Mélos » (6). Les naturalistes anciens rapportent que l'on s'en servait pour s'épiler le corps, pour faire passer les dartres, et que, contenant une assez forte quantité d'alun, elle était employée par les peintres pour donner plus de fixité à leurs couleurs. Au rapport de Thucydide, 700 ans environ avant sa prise par les Athéniens dans

(1) V° *Melos.*

(2) Syncell., p. 299. — Cramer., *Anecdot. græc. Paris,* t. II, p. 190. — Barhebræus, *Chron, Syr.*, p. 16.

(3) V° Μῆλος.

(4) Diosc., v, 124. — Plin., xxxv, 50.

(5) Diosc., v, 123. — Diod. Sic., v, 11. — Plin., xxxv, 52.

(6) Diosc., v, 180. — Plin., xxxv, 19.

la guerre du Péloponèse, Mélos fut occupée, comme Rhodes et Théra, par les Doriens, qui y trouvèrent encore les Phéniciens et les en expulsèrent (1).

Ainsi que nous l'avons fait tout à l'heure pour Rhodes, nous demanderons maintenant aux monuments la confirmation de ce que les auteurs disent sur l'établissement des Phéniciens à Théra et à Mélos. La mission que j'ai remplie en 1866 à Santorin avec la commission scientifique envoyée pour étudier la dernière éruption m'a mis à même de rechercher plus attentivement et plus complètement qu'on n'avait pu le faire jusqu'alors les vestiges de l'occupation chananéenne dans l'antique Théra. Ils sont nombreux, plus même qu'on n'aurait pu s'y attendre, et je dois maintenant les passer en revue.

En première ligne, il faut citer les importants tombeaux de la nécropole du cap Couloumbos, au nord-ouest de l'île (2). Ces tombeaux, voisins du village au nom bien significatif de Φοίνικα, sont sans ornements architectoniques à l'extérieur. Ils se composent tous d'une chambre assez développée, de forme carrée ou rectangulaire, dans la paroi du fond de laquelle on voit une série d'ouvertures cintrées par où les corps étaient introduits dans des fours à cercueils. Des tombeaux de la même disposition se retrouvent à Milo et, comme nous le verrons plus loin, à Cimolos et à Ana-

(1) Thucyd., v, 84.

(2) Voy. mon *Rapport à l'Empereur,* dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* 1866, p. 272.

phé, deux îles dont l'occupation primitive par les Phéniciens est certaine; mais on en chercherait vainement des exemples dans le reste de la Grèce. Ce n'est donc pas trop s'avancer que d'attribuer les tombeaux du cap Couloumbos aux fils de Chanaan, et d'y voir des monuments de ces premiers dominateurs de Callisté. Et la conclusion devient encore plus nécessaire et certaine, si, le mètre à la main, on remarque que toutes les proportions de ces tombeaux ont pour base la coudée phénicienne. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Les fours à cercueils y ont constamment 2m 10 de long sur un 1m 05 de large et 1m 57 de haut, c'est-à-dire quatre, deux et trois coudées phéniciennes. Les tombeaux du cap Couloumbos sont creusés dans la couche même du tuf ponceux sous laquelle ont été trouvées les ruines des habitations des aborigènes primitifs, et à la surface de laquelle se rencontrent toujours les autres vestiges du séjour des Phéniciens dont je vais parler (1). Ainsi se confirme et se démontre ce que j'avançais tout à l'heure, que le cataclysme de l'effondrement du volcan originaire, qui avait dû détruire les premiers habitants, avait été antérieur à la venue des Phéniciens, et que ceux-ci avaient trouvé l'île dans l'état même où nous la voyons aujourd'hui.

J'ai vu à Athènes, dans la riche collection d'empreintes de pierres gravées formée par M. Papado-

(1) *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1866, p. 271.

poulos, l'empreinte de deux beaux scarabées phéniciens découverts à Milo. Le premier (1), possédé par M. Schaubert, est en jaspe rouge, et représente une divinité virile debout sur un lion, avec une sorte de lion cornu devant elle. Le second (2), de la collection du même amateur, est en porcelaine bleue semblable à celle d'Égypte ; on y voit sous le plat un dieu ou un roi en costume égyptien, coiffé du schent et tenant à la main le sceptre à tête de cucupha, et, en face de lui, un uræus colossal aussi grand que la figure humaine, la tête surmontée du disque solaire. Le travail de ces deux monuments est absolument identique à celui des pierres gravées qui viennent maintenant en si grand nombre de la côte de Phénicie ou des nécropoles phéniciennes de la Sardaigne. Je n'ai pas été assez heureux pour rencontrer aucun objet du même genre pendant mon séjour à Santorin, mais les habitants m'ont affirmé qu'on en découvrait quelquefois.

C'est encore à la domination phénicienne que je rapporte certaines figurines en marbre ou en terre cuite, d'un travail aussi grossier et d'un aspect aussi étrange que les idoles sardes, retraçant l'image de la Vénus asiatique, nue et les bras croisés, telle que nous la trouvons aussi dans la Phénicie, dans l'Aramée et à Babylone (3). Mais je reviendrai plus loin,

(1) Papadopoulos, Περιγραφὴ ἐκτυπωμάτων ἀρχαίων σφραγιδολίθων ἀνεκδότων, nº 283.

(2) Papadopoulos, nº 284.

(3) *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1866, p. 272.

avec d'amples détails, dans mon § VII, sur ces curieuses statuettes qui se rencontrent beaucoup plus fréquemment dans les Cyclades qu'à Théra, car j'en ai apporté à Paris les premiers échantillons connus pour provenir de cette dernière île.

Il me reste à parler maintenant de ces vases extrêmement antiques que l'on trouve en grand nombre dans les îles de l'Archipel, particulièrement à Santorin et à Milo (1), dont on rencontre aussi quelques exemplaires isolés à Égine (2), à Athènes (3), à Mycènes (4) et dans certaines autres localités, mais dont la fabrique paraît avoir été concentrée à Théra et à Mélos. L'ancienneté de ces vases dépasse celle de tous les autres monuments fournis par le sol de la Grèce, à part les enceintes de Mycènes et de Tirynthe, les restes des murs de la Cadmée à Thèbes et des fortifications pélasgiques de l'Acropole d'Athènes. A Santorin, on les trouve dans les tombes les plus anciennes, et j'en ai recueilli moi-même des fragments dans la nécropole du cap Couloumbos (5).

(1) Abeken, *Mittel-Italien*, p. 19. — Birch, *History of ancient pottery*, t. I, p. 253. — Voy. mon *Rapport à l'Empereur,* dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1866, p. 273.

(2) Brongniart, *Musée céramique de Sèvres*, pl. XIII.

(3) Stackelberg, *Græber der Hellenen*, pl. IX. — Burgon, *Transactions of the Royal Society of Literature,* t. II, p. 258.

(4) Gell, *Argolis*, p. 42. — Dodwel, *Classical tour in Greece,* t. II, p. 237. — R. Rochette, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, nouv. sér., t. XVII, part. II, p. 78.

(5) Il ne faut pas cependant ajouter foi à l'assertion de Bory de Saint-Vincent, qui prétendait avoir trouvé quelques-uns de ces vases, aujourd'hui conservés au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque

A Athènes, Burgon a découvert des vases de cette espèce dans des sépultures placées sur le flanc méridional de l'Acropole (1), et datant, par conséquent, de l'époque où la ville était bornée au sommet de la citadelle de Cécrops. D'autres fouilles en ont mis au jour dans le centre des *tumuli* de la Troade (2). La présence des monuments de cette espèce à Mycènes n'indique pas une date moins élevée. Enfin quelques fragments de poteries semblables, qui de la collection de Raoul Rochette ont passé entre mes mains, se sont rencontrés à Cumes, notablement au-dessous de la couche des tombeaux de l'âge hellénique (3).

La distinction de cette fabrique céramique d'avec celle des plus anciens vases peints d'un art réellement hellénique, tels que ceux de Corinthe et de ses colonies, de Mégare (4), d'Égine, etc., n'a jusqu'à présent

nationale et au Musée céramique de Sèvres, dans des tombeaux antérieurs à l'effondrement du volcan primitif et recouverts par toute l'épaisseur de la couche du tuf ponceux (Brongniart, *Traité des arts céramiques*, t. I, p. 577). J'ai pu constater *de visu* la fausseté de cette assertion (*Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1866, p. 270). Les tombeaux fouillés par Bory de Saint-Vincent à Mésa-Vouno sont creusés dans la roche calcaire du Saint-Élie ; le tuf ponceux ne les recouvre aucunement. Ils ne sont pas même parmi les plus anciens de l'île, et je ne crois pas qu'on doive les faire remonter avant l'établissement des Doriens.

(1) Burgon, *Transact. of the Roy. Soc. of Literature*, t. II, p. 258. — Birch., *Hist. of anc. pott.*, t. I, p. 256 et 257.

(2) Birch., *ibid.*, p. 253.

(3) R. Rochette, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, nouv. sér., t. XII, part. II, pl. VIII, nos 1 et 9 ; *Ann. de l'Inst. arch.*, t. XIX, p. 242.

(4) En exécutant des fouilles à Mégare, nous avons trouvé de

été établie nulle part d'une manière absolument nette (1). Cependant elle est facile à faire, et, par tous les caractères de la nature de la pâte, des formes et du système d'ornementation, les vases primitifs manufacturés à Mélos et à Théra diffèrent autant des vases grecs archaïques que ceux-ci des vases postérieurs. La pâte des poteries dont nous voulons parler est d'une couleur gris jaunâtre, d'une densité et d'une dureté peu éloignée de celle du grès cérame. Mon compagnon de voyage à Santorin, M. Fouqué, l'un de nos plus habiles chimistes, qui a bien voulu à ma demande en analyser quelques fragments, a reconnu qu'elle était le produit d'une combinaison d'argile avec la pouzzolane blanche ou tuf ponceux qui recouvre toute la surface de l'île de Santorin (2). D'autres fragments, provenant de Milo, présentent une texture et un aspect un peu différents, qui tiennent à la nature particulière des argiles modifiées par des accidents volcaniques qui ont été employées à en former la pâte et qui ne se rencontrent que dans cette île. Dans les vases du même style découverts à Athènes,

nombreux fragments de vases d'un style analogue à celui des vases de Corinthe, mais d'une fabrique différente. Des échantillons de ces fragments ont été déposés par nous au Musée du Louvre. Ce sont les poteries mégariennes dont parlent les anciens : Athen. I, p. 28. — Steph. Byz. v° Μέγαρα.

(1) Voyez cependant Brongniart, *Traité des arts céramiques*, t. I, p. 577 et 586. — Birch, *History of ancient pottery*, t. I, p. 252-256. — De Witte, *Gazette des Beaux-Arts*, t. XIV. p. 264.

(2) Voy. *Archæologische Zeitung*, *Archæologischer Anzeiger*, 1866, p. 258.

dans les fragments fournis par le sol de Mycènes, la pâte est toujours de l'une des deux espèces que je viens d'indiquer, preuve irréfragable que sur ces points du continent hellénique les poteries qui nous occupent n'étaient pas le produit d'une fabrication locale, mais avaient été apportées par le commerce maritime des deux îles de l'Archipel habitées par les Phéniciens. La pâte des vases de Corinthe, d'Égine, de Mégare est, au contraire, fine et d'un jaune rougeâtre, comme la donnent les marnes argileuses des terrains tertiaires répandues dans toutes les parties de la Grèce (1).

Bien que les vases de Mélos et de Théra soient encore peu multipliés dans les collections de l'Europe, on en connaît déjà de propres à tous les usages pour lesquels on employait la poterie; on y retrouve l'amphore, le pithos, l'œnochoé, la cylix, le scyphos, le cratère, mais toujours avec des formes entièrement différentes de celles qu'ont employées les artistes grecs, même dans le style archaïque. Brongniart a réuni un certain nombre de ces formes dans la planche XIII de la *Description du Musée céramique*

(1) Les argiles d'Egine, qu'employaient les céramistes antiques, servent encore aujourd'hui à fabriquer en très-grande quantité des sortes de bardaques à rafraîchir l'eau, dont la pâte est semblable à celle des vases peints que l'on découvre dans les tombeaux de cette île, avec la différence qu'elle est poreuse, particularité qu'on obtient en mélangeant à l'argile du sel marin, que l'eau, mise pour la première fois dans le vase, dissout, laissant dans la pâte un grand nombre de petites vacuoles.

de Sèvres, et M. Birch en a donné quelques autres dans les vignettes de son ouvrage sur l'histoire de la poterie antique.

Les poteries primitives dont je parle se distinguent par un système d'ornementation fort particulier. La disposition et la nature des sujets, le principe des ornements les plus habituels, enfin le choix des couleurs, diffèrent absolument de ce qu'on voit sur les vases archaïques dont Corinthe a fourni les plus beaux spécimens. Les fonds sont généralement d'un blanc jaunâtre, et les peintures presque toujours rouges ou brunes; le noir et le violet, qui sont les couleurs fondamentales des décorations des vases de Corinthe, ne se voient qu'extrêmement rarement sur ceux des îles phéniciennes, et presque toujours y sont les indices d'une fabrication que l'on ne doit pas considérer comme la plus ancienne. Les ornements constants sont des lignes horizontales, des chevrons, des zigzags, des enroulements pareils à ceux qu'on voit à la Giganteja du Gozzo (1), dans la mosaïque du temple de Vénus à Paphos (2), dans les fragments de la porte du trésor d'Atrée à Mycènes (3) et sur les tombeaux des anciens rois phrygiens (4), des séries de cercles

(1) *Mon. inéd. de l'Inst. arch., sect. franc.*, t. I, pl. I et II.

(2) Hammer, *Topographische Ansichten gesammelt auf einer Reise in die Levante*, p. 151. — Münter, *Der Tempel der Himmlischen Gœttin zu Paphos*, p. 34.

(3) Dodwell, *Tour in Greece*, t. II, p. 232. — Gell, *Argolis*, pl. VII. — *Supplement to the antiquities of Athens*, pl. IV.

(4) Texier, *Voyage en Asie mineure*, t. I, pl. LIV, LVIII et LIX.

concentriques, des lignes spirales, des méandres, des damiers, des étoiles, des roues à quatre rayons. Les figures sont disposées, soit dans des compartiments en forme de métopes, séparés, au lieu de triglyphes, par des diglyphes, soit en frises placées l'une au-dessus de l'autre. Ce sont presque toujours des animaux, dont quelques-uns appartiennent à la faune orientale et ne se sont jamais trouvés en Grèce; nous avons noté sur les vases de cette catégorie le cheval (1), la chèvre (2), le sanglier (3), le rhinocéros (4), le lion (5), l'ibis (6), la poule d'eau (7), le cygne (8) et le dauphin (9). Tous ces animaux sont représentés avec un style étrange, une raideur extraordinaire d'attitudes, des proportions étroites et d'une longueur exagérée, enfin une absence complète de détails anatomiques. Les êtres réels sont quelquefois, particulièrement sur les vases en formes de cylix ou de scyphos provenant de Milo, remplacés par des monstres fantastiques, comme le sphinx ailé (10) des religions

(1) Cabinet des Médailles de Paris, Musée Britannique et Musée du Temple de Thésée, à Athènes.

(2) Musée Britannique.

(3) Stackelberg, *Græber der Hellenen*, pl. IX.

(4) Cabinet des Médailles.

(5) Musée Britannique : Birch, *History of ancient pottery*, t. I, p. 257.

(6) Cabinet des Médailles, Musée Britannique et Musée du Temple de Thésée à Athènes.

(7) Musée Britannique.

(8) Musée Britannique.

(9) Musée Britannique.

(10) Cabinet des Médailles et collection de M. le comte de Vogüé.

asiatiques (1). Quant à la figure humaine, elle est d'une excessive rareté sur les poteries de cette catégorie. Parmi celles qui proviennent de Santorin, on ne trouve de représentations de ce genre que sur des vases qui n'appartiennent déjà plus à la première époque purement phénicienne, comme le pithos d'où M. Gerhard a tiré la peinture expliquée par lui comme représentant la Diane Persique (2). Sur les poteries de Mélos la représentation de la figure humaine semble avoir apparu, mais comme une rare exception, à une date plus antique que sur les poteries de Théra. Entre autres exemples, nous citerons celui d'un précieux scyphos de la collection de M. Comnos, à Athènes, antérieurement chez M. Orphanidis, qui représente une procession de femmes ailées portant des couronnes (3).

(1) Sur ces animaux fantastiques, voy. Ch. Lenormant, *Revue numismatique*, 1842, p. 101.

(2) *Archæologische Zeitung*, 1854, pl. LXI.

(3) Cependant différentes circonstances à relever sur les curieuses amphores primitives trouvées à Milo et publiées par M. Conze (*Melische Thongefæsse*, Leipzig, 1862), prouvent que la plupart des vases où l'on voit la figure humaine, même ceux qui paraissent le plus archaïques, sont d'origine hellénique et plus récents que ceux où l'on voit seulement des ornements et des images grossières d'animaux. (Voy. de Witte, *Revue archéologique*, 1862, p. 401 et suiv.)

Je suis également porté à croire avec M. le baron de Witte (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XIV, p. 264), que, parmi les vases de Théra, ceux qui sont décorés de figures d'animaux, même étrangers à la faune de la Grèce, sont d'un âge moins reculé que ceux qui ne présentent que des ornements insignifiants. (Voy. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1866, p. 273.)

Ces figures ailées sont très-multipliées sur les vases de Corinthe et des fabriques analogues. Mais le style est tout différent. Tandis que les peintures des poteries de Théra et de Mélos sont les produits incontestables d'un art oriental, celles des poteries de Corinthe ont été évidemment exécutées par des artistes grecs imitateurs des Orientaux, et on y sent toujours, même dans celles qui ont l'aspect le plus asiatique, la trace d'un faire particulier qui les distingue des premières tout autant que les peintures de Cimabue se distinguent de celles de ses maîtres byzantins. De plus, si on rencontre quelquefois dans le champ des vases de Mélos et de Théra, derrière les figures, des astres et des symboles en forme d'ailes de moulin, on n'y voit jamais ce semis serré de fleurs et de rosaces qui constitue un des caractères principaux de la fabrique corinthienne et des fabriques analogues. Sous ce rapport même, le principe d'ornementation des deux classes de monuments céramographiques que nous comparons est si absolument différent que l'une n'est certainement pas la copie de l'autre. Et, selon l'ingénieuse observation de M. Birch (1), la décoration des vases de Corinthe est beaucoup plutôt imitée de broderies ou d'étoffes brochées, apportées de l'Asie par le commerce, que des plus anciens produits de la céramique des îles de l'Archipel.

Les caractères spéciaux de la sorte de poterie que

(1) *History of ancient pottery*, t. I, p. 260.

nous avons cherché à définir étant une fois bien établis, son origine asiatique et phénicienne nous paraît incontestable. Il suffit pour s'en convaincre de regarder le style des figures et des ornements de ces vases. La découverte que j'ai faite de fragments qui en proviennent dans la nécropole du cap Couloumbos est aussi une preuve irréfragable, car toutes les tombes de cette nécropole sont du même type, incontestablement chananéen comme je l'ai démontré tout à l'heure, et on n'y a point jusqu'à présent rencontré de vestiges de sépultures de l'âge hellénique.

Il faut remarquer, en outre, qu'on a trouvé des vases d'une fabrique différente, à la pâte composée d'une autre argile, mais avec des peintures toutes semblables sur deux points où les Phéniciens ont été longtemps les maîtres, à Rhodes (1) et à Chypre (2). M. le marquis de Lagoy en possédait un dans sa collection, découvert à Calès, près de Lamanon (département des Bouches-du-Rhône), dans des grottes sépulcrales dont l'aspect rappelle d'une manière frappante les tombeaux des côtes de la Phénicie, et nous-même, dans ces grottes, nous en avons ramassé un fragment que nous avons déposé dans la collection du Cabinet des Médailles. Enfin, ce qui est bien plus important, l'Asie a maintenant fourni son contingent de poteries absolument pareilles à celles de Mélos et

(1) Dans les fouilles de M. Saltzmann à Camirus, et antérieurement.

(2) Ross, *Inseln.*, t. IV, p. 44.

de Théra. Tel est un vase rapporté d'Assyrie par M. Victor Place et donné par lui au musée du Louvre (1); tels sont des fragments recueillis par M. de Saulcy dans la Moabitide et offerts par lui au même musée (2).

Dans les peintures du célèbre tombeau dit de Hoskins à Qournah, reproduites à la fin du tome Ier des *Manners and customs of ancient Egyptians* de Wilkinson, on voit les habitants du pays de *Kéfa* apportant les produits manufacturés de leur patrie en tribut au pharaon Toutmès III, et l'on sait aujourd'hui positivement, par la version grecque du Décret de Canope, que *Kefa* ou *Kef-t* est le nom égyptien de la Phénicie. Or, parmi les objets que les gens de ce pays offrent au monarque thébain, à côté de magnifiques vases de métal travaillé au marteau, nous voyons des poteries peintes à décors bruns. Par leurs formes et par le dessin de leurs ornements (3), ces poteries sont absolument identiques aux vases les plus fins que l'on découvre dans les habitations enfouies à Santorin et à Thérasia sous le tuf ponceux, et qui se distinguent dès le premier coup d'œil des

(1) Des fragments de vases peints analogues avec des inscriptions araméennes sont conservés dans la collection assyrienne du Musée Britannique. Ils ont été découverts par M. Layard à Nimroud, et publiés dans son second recueil de planches.

(2) Voy. de Longpérier, *Journal asiatique*, 1855, p. 418; *Notice des antiquités assyriennes du Louvre*, 3e édit., p. 61, no 282, et p. 134-155, nos 576-578.

(3) Les mêmes ornements se retrouvent dans la peinture égyptienne sur les vêtements des hommes de Kéfa.

céramiques réellement indigènes des mêmes habitations, lesquelles rappellent par leur grossièreté les vases des dolmens et des villages lacustres de l'Occident. La pureté de l'argile, aussi bien que l'élégance des formes et la finesse de la pâte, atteste l'origine étrangère de celles parmi les poteries trouvées sous les déjections du volcan primitif de Théra, qui reproduisent trait pour trait les vases d'argile placés entre les mains des Phéniciens du tombeau de Qournah. Il est donc évident qu'un commerce maritime déjà actif les apportait de la côte d'Asie aux aborigènes de Callisté avant le grand cataclysme qui engloutit la majeure partie de l'île. Quand elle se fut repeuplée graduellement, le même commerce continua, fournissant aux nouveaux habitants des poteries semblables, car M. Fouqué en a trouvé à la surface du tuf ponceux dans plusieurs endroits de Santorin. Ces poteries importées de Phénicie par mer servirent de modèles à celles que l'on fabriqua plus tard dans le pays même et dont nous venons de parler longuement (1).

Ces dernières n'ont sans doute pas commencé avant l'établissement des Phéniciens à demeure dans l'île. D'un autre côté, il est certain que la fabrication dut continuer, en se perfectionnant d'une manière graduelle, après l'arrivée des Doriens. En effet, dans les deux grandes nécropoles de Mésa-Vouno et d'Exomyti, à Santorin, on a trouvé des vases de style pri-

(1) Cet alinéa constitue une addition à mon texte de 1867.

mitif et de la façon la plus ancienne en ce genre, dans les tombeaux doriens des huitième et neuvième siècles avant notre ère, dont les inscriptions ont fait connaître le plus ancien type de l'écriture grecque, le plus voisin de l'origine phénicienne (1).

Mais, commencée par les colons de la race de Chanaan, la fabrication de ces vases conserva, même alors, son caractère propre, bien distinct de ce qui se faisait dans le reste de la Grèce, et marque incontestable de son origine. Ainsi, qu'ils soient du temps où les Phéniciens étaient seuls maîtres à Mélos et à Théra, ou bien d'une date un peu postérieure, les vases dont je viens de dire en passant quelques mots fournissent une précieuse confirmation de ce que rapportent les auteurs au sujet de l'occupation primitive de ces îles par les Phéniciens à une époque extrêmement reculée,

VI

Mais un établissement des Phéniciens, bien plus important encore que ceux de Théra et de Mélos, et remontant à la même date, fut celui de Cythère. Située à l'entrée du golfe de Laconie, éloignée du continent de 40 stades seulement, Cythère commandait tout le littoral de la côte, et l'occupation militaire

(1) Ross, *Inseln*, t. I, p. 68. — *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1866, p. 273.

de cette position suffisait à protéger toutes les opérations commerciales que les négociants de la Phénicie venaient faire avec les habitants de cette partie de la Grèce. De plus, l'île de Cythère est située sur la route maritime qui conduit des ports de la Phénicie, en longeant les Cyclades, vers la partie occidentale de la Méditerranée. Maître de cette île, on commande absolument la route. Son port dans l'antiquité passait pour sûr et étendu ; enfin c'était encore, au temps de Thucydide, la dernière station des navires qui se dirigeaient en suivant les côtes pour aller en Sicile, avant d'être obligés de s'élever en pleine mer afin de gagner cette dernière contrée (1).

Voilà pour ce qui est de l'importance de Cythère comme position stratégique sur la mer (2). Quant à ce qui regarde les articles d'exportation que l'on pouvait tirer de cette île, il faut se souvenir que de très-bonne heure la pêche du *murex* sur les côtes de la Phénicie même avait cessé de suffire au commerce des villes chananéennes et aux demandes qu'on leur faisait de partout de vêtements teints en pourpre, qu'alors pour alimenter l'industrie locale on avait été obligé de chercher ailleurs le murex (3) et d'apporter dans les côtes de la Phénicie, pour y être mise en œuvre, « la pourpre des îles de la Grèce » (4).

(1) Thucyd., IV, 53.
(2) Cf. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, part. II, p. 270.
(3) *Id.*, *ibid.*
(4) Ézéchiel, XXVII, 7.

Or, nous savons par le rapport d'Aristote, cité dans Étienne de Byzance (1), que le coquillage de la pourpre se pêchait à Cythère en si grande quantité et y fournissait une si belle couleur que l'île avait reçu, à une certaine époque, le nom de *Porphyrussa* ou « île de la pourpre. » Les vestiges de ces pêcheries de pourpre se reconnaissent encore dans les énormes amas du coquillage du *murex brandaris* qui existent à Cérigo et sur la côte voisine de la Laconie, auprès de Gythium (2).

Toutes les circonstances que nous venons d'énumérer durent amener de très-bonne heure les Chananéens à fonder dans l'île de Cythère un établissement fixe. Ce fut là que le premier sanctuaire de l'Astarté phénicienne fut élevé sur les côtes de la Grèce (3), et de là que le culte de cette divinité se répandit dans tout le pays. Aussi les deux plus anciens poëtes grecs placent-ils à Cythère le centre et le point originaire du culte de Vénus; Hésiode y fait naître cette déesse, et ne la représente que comme

(1) V° Κύθηρα.

(2) *Expédition scientifique de Morée*, Histoire naturelle, t. III, p. 190. — De Saulcy, *Revue archéologique*, nouv. sér., t. IX, p. 216, 218.

C'est d'après mes observations que M. de Saulcy parle dans ce travail des amas de coquillages qui marquent l'emplacement des anciennes fabriques de pourpre à Cythère et sur la côte de Laconie. Le savant académicien y établit d'une manière décisive que ce n'était pas de la même espèce de mollusque que l'on tirait la matière tinctoriale de la pourpre en Grèce et à Tyr. En Laconie, on employait le *murex brandaris;* à Tyr, le *murex trunculus.*

(3) Herod. I, 105. — Pausan. I, 15, 5; III, 23, 1.

passant plus tard de cette île à Paphos (1), tradition que Diodore a enregistrée avec des détails empruntés à des auteurs aujourd'hui perdus (2). Homère, à plusieurs reprises, donne à Vénus le surnom de Κυθέρεια (3), qu'après lui la plupart des poètes ont répété.

Le nom de Cythère, qui n'a aucune signification en grec, semble lui-même un monument du séjour des Phéniciens. Étienne de Byzance (4) dit qu'il vient de Cythérus, fils de Phœnix; mais ce sont là deux de ces personnifications de peuples comme on en rencontre tant dans les traditions relatives aux établissements phéniciens. Ce qui est probable, c'est que *Cythère* dérive de l'une ou de l'autre des deux racines, sans doute originairement identiques, *kathar* ou *qatar*, qui toutes deux rendent les idées d'*enveloppement* et de *lien*, et dont la seconde a produit *Qitrôn,* nom d'une ville du territoire de Zébulon (5). Quant au petit îlot de Cothon, à côté de Cythère, son nom est encore purement phénicien, *qaton*, « le petit (6). » C'est le même que celui d'un des ports de Carthage.

Nous ignorons s'il existe actuellement à Cérigo,

(1) *Theog.* v. 192.
(2) Diod. Sic. v, 56.
(3) *Odyss.* VIII, v. 288; XVIII, v. 192. — *Hymn. in Ven.*, v. 1.
(4) V° Κύθηρα. — Ch. Eustath. *ad Dion.* v. 499, p, 195; *ad Iliad.* XV, 432.
(5) *Jud.* I, 30.
(6) Voy. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, part. 2, p. 270.

l'antique Cythère, des traces monumentales du séjour des Phéniciens (1). Mais dans la petite île de Cerigotto, l'ancienne Ægilia (2), qui semble avoir été presque déserte aux temps helléniques comme aujourd'hui, nous avons remarqué les ruines cyclopéennes d'une ville de quelque importance, où l'on distingue encore jusqu'aux maisons. Le rapport qu'offre la construction de ces maisons avec celle des édifices ruraux antiques dont les débris se rencontrent fréquemment en Phénicie (3), et cette circonstance que la ville était plus importante que n'a dû l'être la population d'Ægilia à l'époque grecque, nous font supposer que les monuments de cette île sont contemporains du séjour des Phéniciens. Nous nous bornons, du reste, à les signaler sommairement à l'attention des voyageurs futurs, n'ayant pu qu'y toucher un instant en passant, sur les indications d'un savant médecin ionien, M. Stamatélos Pylarinos de Céphalonie, qui demeura de 1851 à 1853 sur cette île où l'administration anglaise l'avait déporté.

(1) J'ai publié, postérieurement à la rédaction de ce travail, une statuette en bronze évidemment phénicienne, ou plus exactement d'imitation phénicienne, qui a été trouvée à Cythère et que possède le Musée Britannique : *Revue archéologique*, nouv. sér., t. XVIII, p. 124.

(2) Pomp. Mel. II, 7. — Plin. IV, 12. — Steph. Byz. v° Αἰγιλία.

(3) Elles ressemblent aussi d'une manière frappante aux maisons dont on trouve les ruines dans toute l'enceinte de la ville proprement dite de Mycènes, en avant de l'Acropole, et à celle que j'ai découverte, encore entière, à Mésa-Vouno de Santorin. (*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1866, p. 276.)

L'occupation de Cerigotto par les Phéniciens n'a, d'ailleurs, rien que de fort naturel. Cette île forme une station qui ne manque pas d'importance, à moitié chemin entre la Crète et Cythère, et elle renferme un port bon et sûr, principalement pour les bâtiments d'un faible tonnage, comme étaient les vaisseaux des anciens.

VII

Après s'être solidement installés dans les trois îles de Théra, de Mélos et de Cythère, les enfants de Chanaan pénétrèrent dans l'Archipel, où Thucydide nous aprend formellement qu'ils occupèrent presque toutes les îles (1). Malheureusement nous manquons de détails sur les lieux où ils y établirent des comptoirs ou des colonies ; mais, comme l'a judicieusement remarqué Movers (2), il est probable que les pêcheries de pourpre de Nisyrus, de Cos, de Gyarus et de la côte du Péloponèse, et les mines de Siphnos (3) leur durent leurs premières exploitations, et que ce furent eux qui introduisent à Cos et à Armogos, comme à Théra, la fabrication des tissus bariolés et des broderies (4).

(1) Thucyd., I, 8.
(2) *Die Phœnizier*, t. II, part. 2, p. 265.
(3) Herod., III, 57. — Suid., v° Σίφνος.
(4) Cf. Bochart, *Chanaan*, l. I, c. 7 et 14.

Leur établissement est indiqué d'une manière positive dans la petite île d'Oliaros, voisine de celle de Paros (1). Movers (2) suppose, d'après cela, que ce furent les Phéniciens qui ouvrirent les carrières de marbre de cette île; le fait est fort vraisemblable, et nous en citerons tout à l'heure une preuve. Mais Movers ajoute que c'est à des apports faits par le commerce chananéen que doit se rattacher la porte de marbre de Paros indiquée dans le labyrinthe d'Égypte (3). Cependant on sait que le marbre, matière qui ne se rencontre nulle part en Égypte ou dans les contrées immédiatement limitrophes, n'apparaît dans les monuments de ce pays, et encore comme une rare exception, qu'au temps de Psammétique (4). La porte de marbre du labyrinthe, si tant est qu'elle ait jamais existé, devait donc être une des additions faites à ce monument sous la XXVIe dynastie, additions qui firent croire à Hérodote qu'il datait tout entier de cette époque (5). Or, sous le règne de Psammétique et de ses successeurs, il est probable que les blocs de marbre apportés de Paros en Égypte l'étaient par les Ioniens ou les Cariens, et non par les Phéniciens.

Dans l'île d'Anaphé, voisine de Théra, nous ren-

(1) Steph. Byz., v° Ὠλίαρος.
C'est l'île que l'on appelle actuellement Antiparos, célèbre par sa vaste grotte si riche en stalactites.

(2) *Die Phœnizier,* t. II, part. 2, p. 273.

(3) Plin., XXXVI, 19.

(4) Champollion, *Lettres d'Égypte*, p. 52.

(5) Herod., II, 148.

controns une tradition qui la fait coloniser par Membliaros, le chef de l'établissement phénicien de l'antique Callisté, et qui dit qu'elle s'appelait primitivement, d'après le nom de ce personnage, Membliaros ou Bliaros (1). Ios, selon Pline (2), aurait porté dans les époques les plus anciennes le nom de Phœnicé, qui indique incontestablement la présence des Phéniciens. Enfin, si dans les traditions mythologiques locales nous cherchons quelques souvenirs d'histoire primitive, nous trouvons à Astypalée la nymphe qui porte le nom même de l'île, Astypalæa, donnée pour fille de Phœnix (3), et à Céos, comme roi, Aristée, gendre de Cadmus par sa fille Autonoé (4).

A Céos, nous nous trouvons déjà dans la partie septentrionale de l'Archipel. Tout à côté, dans l'antique Syros, Le Bas (5) a reconnu le site d'un établissement des Phéniciens que ne mentionne aucun auteur, à un lieu appelé encore aujourd'hui Φοίνικας. L'Odyssée nous montre, du reste, les navigateurs et les marchands phéniciens, même après la diminution de leur grande prépondérance dans les mers de la Grèce, abordant fréquemment à Syros pour y trafiquer (6). A Φοίνικας, la conservation d'un nom tellement

(1) Steph. Byz., v^is^ Ἀνάφη et Μεμβλίαρος.
(2) IV, 12.
(3) Pausan., VII, 42. — Apollon. Rhod., *Argon*, II, v. 866. — Steph. Byz., v° Ἀστυπάλαια.
(4) Hesiod., *Theog.*, v. 977. — Pausan., X, 27, 3.
(5) *Voyage en Grèce, Itinéraire*, p. 29-32.
(6) *Odyss.*, XV, v. 416-483.

significatif au travers des siècles n'est pas le seul indice qui confirme l'opinion de Le Bas. En faisant ouvrir là quelques tombeaux qui paraissaient fort anciens, le savant académicien a constaté que les morts y avaient été placés la face tournée vers le couchant, et cette particularité des sépultures, contraire aux rites des autres peuples antiques, est attribuée formellement aux seuls Phéniciens par le scholiaste de Thucydide (1).

De semblables traces du séjour des enfants de Chanaan à Syros faut-il conclure, avec Bochart (2), dont Le Bas n'était pas éloigné de partager l'opinion, que le nom de cette île, fort difficile à expliquer en grec, dérive des langues orientales et d'un primitif *schourah* ou *ascherah*, « heureuse, riche, » nom qui n'aurait pas eu trait seulement à la situation privilégiée qui fait de Syros, encore de nos jours, l'entrepôt principal du commerce de l'Archipel, mais aussi à la fertilité du sol? L'île n'a pas, en effet, été toujours ce rocher nu et stérile que nous voyons aujourd'hui. Voici comment la décrivent les poèmes homériques (3): « Il y a une île appelée Syrie, dont tu as entendu parler; elle est au-dessus d'Ortygie, et c'est là qu'on voit les révolutions du soleil. Elle n'est pas très-grande, mais fertile, riche en troupeaux de bœufs et de brebis, féconde en vignes, et le froment y croît en abondance. La famine ne pénètre point

(1) Schol. *ad* Thucyd., I, 8.
(2) *Chanaan*, l. I, c. 14.
(3) *Odyss.*, XV, v. 403-407.

chez ce peuple. » C'est l'incurie des hommes pendant les siècles de barbarie, c'est le déboisement des montagnes, qui ont réduit à l'état où elle est maintenant cette île, jadis si fertile, dont la description dans l'Odyssée serait de nature à justifier l'étymologie proposée pour son nom par Bochart.

Ce qui, du moins, semble bien probable, c'est la justesse de l'interprétation proposée par l'auteur du *Chanaan* pour les vers d'Homère :

> *Νῆσός τις Συρίη κικλήσκεται, εἴπου ἀκούεις,*
> *Ὀρτυγίης καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.*

L'expression *τροπαὶ ἠελίοιο* ne peut guère être entendue que comme se rapportant à un cadran indiquant les solstices, qu'auraient établi à Syros les Phéniciens, renommés par leurs connaissances d'astronomie, qu'ils tenaient probablement des Chaldéens et dont ils avaient si fréquemment besoin dans leurs expéditions lointaines. Ce monument, conservé sous la domination carienne et jusqu'aux temps homériques, aurait été perfectionné par Phérécyde, qui, d'après le témoignage d'Hésychius de Milet (1), n'aurait dû ses progrès dans les sciences qu'à la possession d'ouvrages mystérieux des Phéniciens (2).

(1) *De sapient.*, v° Φερεκύδης.

(2) Je dois cependant signaler la nouvelle interprétation que M. Émile Burnouf propose des vers d'Homère, appliquant les mots *ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο* à la grotte sacrée que M. Lebègue vient de découvrir sur les flancs du Cynthe à Délos (*Revue archéologique*, nouv. sér., t. XXVIII, p. 105.) Il est pourtant difficile de rapporter à Or-

L'ancienne habitation des Phéniciens n'a pas laissé moins de traces monumentales dans les Cyclades méridionales qu'à Mélos et à Théra.

J'ai publié dans la *Revue archéologique* (1) le plan et la coupe d'un tombeau de l'île de Cimolos, que sa disposition et ses mesures révèlent d'une manière indubitable comme d'origine phénicienne, aussi bien que ceux du cap Couloumbos à Santorin. Cimolos, malgré son peu d'étendue, n'avait pas dû être un point négligé des navigateurs marchands de Chanaan. Cette île se recommandait d'abord à eux par ses mines d'argent, encore exploitées au moyen âge, qui lui avaient valu des marins provençaux le nom de l'Argentière. Mais la principale célébrité de Cimolos, dans l'antiquité, venait d'une terre qui est particulière, et que les éléments qui la composent rendent propre à blanchir la laine (2). Les foulons et les baigneurs de l'antiquité (3) en faisaient un fréquent usage, et les femmes de l'île s'en servent encore aujourd'hui en guise de savon (4). La terre de Cimolos passait en outre pour avoir de précieuses qualités médicinales (5).

tygie un membre de phrase qui s'applique bien plus naturellement dans les vers à Syros, ainsi que l'ont entendu jusqu'ici tous les interprètes antiques et modernes.

(1) Nouv. sér., t. XIV, p. 56.

(2) Plin., xxxv, 57.

(3) Aristophan., *Ran.*, v. 713.

(4) Tournefort, *Voyage du Levant*, t. I, p. 144, édit. in-4°. — Lacroix, *Iles de la Grèce*, p. 473.

(5) Plin., xx, 81; xxvi, 74; xxviii, 28 et 46; xxix, 35; xxxi, 46; xxxiv, 46; xxxv, 56 et 57.

Les Phéniciens ne pouvaient avoir négligé un produit aussi précieux, et toutes les vraisemblances indiquent qu'ils avaient dû établir à Cimolos un comptoir pour son extraction et son exportation.

Des tombeaux pareils à celui que j'ai signalé à Cimolos, et également marqués du caractère phénicien le plus manifeste, existent encore à Anaphé (1), c'est-à-dire dans une île où nous avons vu tout à l'heure que les témoignages littéraires indiquaient une colonie de Chanaan.

Mais les vestiges les plus multipliés de l'occupation des Phéniciens dans les Cyclades méridionales sont ces figurines grossières de la Vénus Aschérah, nue, les bras croisés sous le sein, que l'on trouve fréquemment à Naxos, à Paros (2), à Ios, à Sicinos (3), à Anaphé (4), et même à Mélos et à Théra (5). Le plus souvent la figure est simple et complète (6); sur d'autres plus grossières encore, les bras ne sont pas indiqués (7), ou bien c'est la tête qui manque et qui n'a jamais existé, comme dans une figurine de cette espèce, provenant de Milo, que nous avons vue à Athènes dans la collection de M. Papadopoulos; enfin

(1) *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1866, p. 272.
(2) Thiersch, *Abhandl. der Bairisch. Akadem.*, t. I, p. 586.
(3) Ross, *Σίκινος*, *Progr.*, 1837.
(4) Ross, *Abhandl. der Bairisch. Akadem.*, t. II, p. 408 et suiv.
(5) *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1866, p. 272.
(6) Fiedler, *Griech. Reisen*, pl. v, n° 3. — Gerhard, *Ueber die Kunst der Phœnicier*, pl, IV, n° 1.
(7) Fiedler, pl. v, nos 1 et 2. — Gerhard, pl. IV, nos 2 et 4.

une quatrième variété de la même représentation, de toutes la plus rare, est beaucoup plus compliquée; on y voit une plus petite figure, également nue et dans la même attitude que la première qui semble sortir de sa tête (1). A part M. Thiersch (2), qui les a attribuées aux Cariens, tous les savants, même les plus sceptiques à l'égard des antiquités phéniciennes des pays helléniques, M. Rœth (3), M. Welcker (4), M. Gerhard (5), y ont vu des produits de l'industrie des Phéniciens, opinion que rend évidente le rapport du style barbare de ces figurines avec celui des idoles sardes (6) et leur frappante ressemblance avec des images phéniciennes d'Aschérah ou d'Astarté découvertes à Malte (7) et dans les cités de la Basse Égypte, où les fils de Chanaan possédaient des comp-

(1) Fiedler, p. 586. — Gerhard, pl. IV, n° 3.

(2) *Loc. cit.*

(3) *Abendl. Philos.*, I, p. 92.

(4) Dans ses suppléments au *Handb. der Archæol.* d'Ottfried Müller, § 72, 1.

(5) *Ueber die Kunst der Phœnicier,* p. 14.

(6) L'origine proprement phénicienne des célèbres idoles de Sardaigne, bien qu'admise par les savants les plus compétents, a été quelquefois contestée. Elle me paraît démontrée d'une manière certaine par la publication qu'a faite M. Albert de La Marmora (*Mémoires de l'Académie de Turin pour 1854*, p. 185) d'une image de bronze exactement semblable, trouvée à Beyrouth. J'ajouterai que j'ai possédé une petite statuette du même style et du même travail que les idoles sardes, ramassée par moi-même dans le sable de la plage de Beyrouth (*Catalogue Raifé,* n° 551), et qu'on en voit une autre, provenant du même lieu, dans le musée d'Aix-les-Bains, auquel elle a été donnée par M. le vicomte Lepic.

(7) Ch. Lenormant, *Revue de l'Architecture,* t. II, p. 498, pl. XXI, n° 3.

toirs (1), ainsi qu'avec certaines figurines de Zarpanit en terre cuite trouvées à Babylone et dans les contrées environnantes (2). Il est vrai que Ross (3) a prétendu que ces statuettes se rencontraient dans les tombeaux d'Anaphé, en compagnie de pointes de flèches ou de lances en obsidienne. Si le fait était vrai, il les ferait remonter avant l'époque des Phéniciens, au temps des aborigènes à demi-sauvages de l'Archipel, les *Kittim* de la Bible, qui — les découvertes récentes de Santorin nous en font foi — se servaient d'armes et d'instruments de pierre. Mais les gens d'Anaphé m'ont affirmé, contrairement au dire de Ross, qu'ils trouvaient les armes de pierre dans des sépultures ne contenant aucun autre objet, si ce n'est quelquefois des poteries grossières (4), et qu'ils rencontraient des statuettes d'Aschérah dans des sépultures d'une couche supérieure. Toutes les Vénus phéniciennes des Cyclades, parvenues à notre connaissance, sont en marbre de Paros (5), et elles sortent évidemment d'une même fabrique, qui devait être concen-

(1) Ch. Lenormant et de Witte, *Él. des mon. céramogr.*, t. IV, p. 54.

(2) *Ibid.*, p. 62. — Layard, *Monuments of Niniveh,* pl. xcv, n°s 5 et 6. — Birch, *History of ancient pottery*, t. I, p. 124.

(3) *Archæologische Aufsætze*, t. II, p. 492.

(4) *Revue archéologique*, nouv. sér., t. XV.

(5) Il faut en excepter une que j'ai rapportée en 1866, et qui est en terre cuite. (De Witte, *Gazette des Beaux-Arts,* t. XXI, p. 114.) Celle-ci offre une identité presque parfaite avec les statuettes provenant de la Babylonie. Elle se trouve actuellement au Musée Britannique.

trée, soit à Paros même, soit à Oliaros, comme celle des vases à Théra et à Mélos.

VIII

Le voisinage de Sparte et de Cythère permet de croire que le culte d'Aphrodite Uranie, c'est-à-dire de l'Astarté phénicienne, que nous trouvons établi très-anciennement dans cette cité (1), y avait pénétré par le contact qui devait être continuel entre les Laconiens et les colons chananéens de Cythère.

Le culte d'Aphrodite Uranie était aussi fort ancien dans l'Attique (2). Doit-on lui assigner dans ce pays une origine analogue? On attribuait à Égée la construction du temple de Vénus Céleste élevé dans Athènes même, mais les habitants du dème d'Athmonum prétendaient l'adorer depuis bien plus longtemps et attribuaient l'introduction de son culte à Porphyrion, roi, selon eux, plus ancien qu'Actæus lui-même, considéré pourtant comme le premier souverain de l'Attique. Or, comme l'ont fait remarquer mon père et M. de Witte (3), la traduction du nom phénicien de l'historien Malchus en Porphyre donne lieu de penser que le nom de Porphyrion recèle quelque appellation

(1) Pausan., III, 13, 19; III, 15, 10; III, 17, 5.
(2) Pausan., I, 14, 6; I, 19, 2.
(3) *Él. des mon. céramogr.*, t. IV, p. 26.

chananéenne. La date qu'indiquaient les traditions d'Athmonum est évidemment beaucoup trop élevée; mais on doit conclure de ces traditions que, bien que les récits des Grecs ne mentionnent aucun établissement étranger dans l'Attique après la colonie de Cécrops, les Phéniciens prirent quelque peu pied dans ce pays. Cependant, à cause du silence des historiens et des logographes à ce sujet, il est probable que leurs établissements en Attique ne furent pas des colonies, mais de simples comptoirs commerciaux, lesquels suffirent pour influer sur la religion du pays.

Ce qui est certain, c'est que plusieurs familles d'Eupatrides de l'Attique prétendaient avoir une origine phénicienne. Les Géphyréens, dont sortirent Harmodius et Aristogiton, se disaient descendants des compagnons de Cadmus dans la colonie de Thèbes (1). Hésychius mentionne en outre une famille de Φοίνικες (2), et dans la liste des discours de Dinarque conservée par Denys d'Halycarnasse (3) nous en voyons un intitulé : Διαδικασία Φαληρέων πρὸς Φοίνικας ὑπὲρ τῆς ἱερωσύνης τοῦ Ποσειδῶνος.

Ces derniers Phéniciens ne semblent pas avoir été issus de la Béotie; ils descendaient probablement des Chananéens très-anciennement établis dans le pays pour le commerce, et dont les rejetons avaient été

(1) Herodot., v, 57. — Voy. ma *Monographie de la Voie Sacrée Eleusinienne*, t. I, p. 246 et suiv.

(2) Bossler, *De gentibus Atticæ sacerdotalibus*.

(3) *De Dinarch.*, p. 653, ed. Reiske.

compris parmi les métèques que Clisthène distribua entre les tribus et les dèmes de l'Attique (1).

Il existe à Phalère un tombeau creusé dans le roc et du type purement phénicien. M. Renan m'en avait signalé l'existence, et je l'ai visité en 1866. Mais peut-on lui assigner une date bien ancienne? N'est-ce pas tout simplement la sépulture d'un de ces métèques phéniciens établis à Athènes pendant sa splendeur, dont on a déjà trouvé plusieurs épitaphes?

Ne doit-on pas, au contraire, reconnaître les traces d'un antique séjour des Phéniciens dans l'île de la côte d'Attique que la défaite de Xerxès a pour jamais immortalisée? Le nom de Salamine est difficile à expliquer par le grec ou par les idiomes voisins; il offre, au contraire, une ressemblance frappante avec celui d'une des cités de l'île de Chypre, Salamis. La ressemblance est tellement frappante que la première impression reçue en les comparant est que les deux noms sont identiques, ont tous deux une origine sémitique et dérivent de la racine *schalam*, « être sauvé, être en paix, » d'où dérivait également *Schalem* ou Solyme, nom primitif de Jérusalem (2).

Mais cette ressemblance de noms ne constituerait pas une autorité suffisante, si, comme l'a déjà remarqué Bochart (3), nous ne rencontrions pas au

(1) Aristot., *Politic.*, III, 2. — Voyez les observations de M. Wordsworth, *Athens and Attica*, p. 225, note 1.

(2) *Genes.*, XIV, 18. — *Psalm.*, LXXVI, 3. — Joseph., *Ant. jud.*, I, 10.

(3) *Chanaan*, l. I, c. 21.

début de l'histoire fabuleuse de Salamine un mythe qui reproduit trait pour trait la légende de Cadmus, sous d'autres noms, presque aussi significatifs, et qui, inspirée à la même source, nous ramène toujours au γέρων ὀφίων de la Phénicie. Cychrée ou Cenchrée (dont le nom doit être mis en parallèle avec l'épithète de Gingras donnée à Adonis par les Phéniciens et les Cypriens) (1), fils de Posidon, un dieu dont les rapports avec les navigateurs de l'Asie sont bien fréquents dans les traditions historico-mythologiques, et de Salamine, fille du fleuve béotien Asopus, arrive dans l'île qui reçut le nom de sa mère, et y tue, comme Cadmus, un énorme serpent, qui causait les plus grands ravages parmi les habitants.

Après avoir rendu ce service considérable au pays, il en devient roi (3). Mais Cychrée, comme Cadmus, est lui-même serpent, et se confond avec le monstre qu'il a tué; il reçoit, après sa victoire, le nom de « roi serpent » (4), ou simplement « serpent » (5). Enfin Pausanias (6) raconte qu'au moment où la flotte grecque réunie à Salamine se préparait à combattre les Perses, un serpent apparut sur les navires et qu'Apollon, consulté sur ce sujet, répondit que le serpent était le héros Cychrée.

(1) Pollux, IV, 10, 76.
(2) Diod. Sic., V, 72.
(3) Apollodor, III, 12, 6 et 7.
(4) Tzetz *ad* Lycophr. Cassandr., v. 175.
(5) Steph. Byz., v° Σάλαμις.
(6) I, 36, 1.

Les deux légendes sont trop semblables pour ne pas être originairement la même. Si donc, avec MM. Movers et Maury, nous avons reconnu un caractère purement phénicien dans l'histoire de Cadmus, il faut reconnaître le même caractère dans celle de Cychrée, et, en rencontrant ce mythe chananéen dans les souvenirs locaux de Salamine, on est assez porté à admettre que les Phéniciens, d'une manière quelconque, ont dû prendre pied dans l'île et ont pu lui donner son nom.

Les traces, même matérielles, du commerce phénicien et de l'existence des comptoirs de ce peuple sont manifestes dans toute la contrée environnante.

A Mégare, j'ai découvert en 1860, le long des murs cyclopéens de l'Acropole de la Carie (1), dans l'intérieur de la ville hellénique, un tombeau d'une date extrêmement ancienne. Tous les objets découverts dans ce tombeau ont été rapportés par moi au musée du Louvre, et j'en ferai quelque jour l'objet d'une publication spéciale, avec les autres résultats de mes recherches à Mégare. La sépulture se composait d'une sorte de sarcophage grossièrement formé de sept dalles du calcaire coquillier du pays, le κογχίτης λίθος des anciens (2). A l'intérieur, avec les ossements ré-

(1) Sur la distinction des deux acropoles de Mégare, Caria et Alkathoos, voy. Rhangabé, *Mém. prés. par div. sav. étr. à l'Acad. des Inscr.*, sér. 1, t. V, part. I, p. 275.

(2) Sur cette pierre, et son identité avec le κογχίτης λίθος dont parle Pausanias, voy. Rhangabé, *Mém. présent. par div. sav. étr. à l'Acad. des Inscr.*, sér. 1, t. V, part. I, 296 et suiv.

duits en poussière par la vétusté, nous avons recueilli trois ornements d'or exécutés au repoussé, qui étaient peut-être des boucles d'oreilles ou d'autres objets de toilette dont l'usage nous échappe, décorés de têtes humaines de face coiffées à l'égyptienne, et traités dans ce style égyptisant qu'on remarque sur tant de monuments phéniciens (1); d'énormes fibules en bronze, imitant dans leur forme la coquille de la pinne marine et rappelant les grandes fibules du même métal découvertes avec les coupes phéniciennes dans les plus anciens tombeaux de Cæré (2); les débris d'un collier en petites perles d'émail bleuâtre; un scarabée en cornaline offrant sous son plat la figure d'un scarabée les ailes ouvertes, dont le faire et la gravure sont pareils à ceux des scarabées qui nous viennent des nécropoles de la Phénicie; les fragments d'un vase de style tout à fait asiatique, avec des ornements incrustés en pâte d'une autre nature et d'une autre couleur que celle qui forme le corps de la poterie; ce vase semble avoir été primitivement recouvert d'un vernis assez analogue à celui de la porcelaine égyptienne; enfin une figurine en terre cuite portant des traces de peinture et représentant, croyons-nous, l'Astarté phénicienne de Sidon et de Paphos, sous sa forme primitive d'un cône

(1) Ces bijoux sont maintenant exposés dans une vitrine du Louvre.

(2) Voy. Raoul-Rochette, *Journal des savants*, 1843, p. 354 et 355. — De Witte, *Bullet. de l'Acad. de Bruxelles*, t. XI, part. I, p. 246.

armé de bras et surmonté d'une tête grossière, telle que l'image de la déesse est représentée dans son temple sur les monnaies des Cypriens (1), telle

(1) Millin, *Galerie mythologique*, pl. XLIII, nos 171-173. — Münter, *Der Tempel der Himmlischen Gœttin zu Paphos*, pl. IV. — Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, pl. I, nos 10-12, — Gerhard, *Ueber die Kunst der Phœnicier*, pl. III, no 17; *Ueber das Metroon zu Athen und über die Gœttermutter*, pl. I, no 11.

Tacite (*Hist.*, II, 3), Philostrate (*Vit. Apollon. Tyan.*, III, 48), Maxime de Tyr (*Dissert.*, VIII, 8) et Servius (*ad* Virg. *Æneid.*, I, v. 720) sont d'accord avec le témoignage des médailles de Cypre, et décrivent la Vénus de Paphos comme adorée sous la forme d'une pierre conique. Le même cône se voit placé entre deux cyprès sous le portique du temple d'Astarté, au revers d'une curieuse médaille d'Ælia Capitolina (Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, pl. XV, no 7). D'autres monuments monétaires de l'Asie occidentale, et notamment une médaille coloniale d'Héliopolis, frappée en l'honneur de Philippe père (Lajard, *Culte de Vénus*, pl. XV, no 2), nous offrent l'image d'Astarté debout entre deux personnages supportés chacun par un cône ou par un cippe de forme conique. Je renvoie dans la note suivante à l'image tracée sur les *ex voto* du temple de la *Dea cœlestis* à Carthage. Dans les ruines de cette même ville, on a découvert un cône de dimensions considérables, qui avait évidemment servi d'idole (Hamaker, *Diatribe philologico-critica monumentorum aliquot punicorum nuper in Africa repertorum interpretationem exhibens*, pl. I, nos 1-4. — Münter, *Der Tempel des Himmlischen Gœttin*, p. 11), et un autre dans la Giganteja du Gozzo (La Marmora, *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 18 et suiv. — *Mon. inéd. de la sect. franç. de l'Inst. arch.*, pl. II, *o, o, o*).

Tout montre, ainsi que le cône, une des trois formes divines par excellence (les deux autres sont la sphère et le cylindre), suivant une inscription découverte à Pergame, où le culte de la Vénus de Paphos était florissant (Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, p. 171; *Corp. inscr. græc.*, no 3546), était le symbole essentiel de la Vénus asiatique. Mais le cône, comme le Lingam indien, n'est qu'une forme déguisée et épurée du phallus; les académiciens d'Herculanum l'ont entrevu les premiers (*Pitture d'Ercolano*, t. III, p. 275); après eux, Creuzer (*Symbolik*, l. IV, c. 6, § 2; t. II, p. 221 et suiv. de la traduction de M. Guigniault) et

qu'elle est retracée sur les ex-voto du temple de la *Dea celestis* à Carthage (1) et sur les monnaies de Cossura (2).

Tous ces objets ont un caractère oriental commun. Cependant une partie qui a dû être manufacturée sur place, la figurine de terre cuite en première ligne, est peut-être, non pas l'œuvre des Phéniciens, mais celle des Cariens, que les traditions historiques nous représentent comme les premiers fondateurs de Mégare (3) et comme habitant l'enceinte de laquelle dépendaient les sépultures dont nous avons fouillé une. Au reste, qu'ils fussent Sémites comme le pense M. Lassen (4), ou Kouschites comme l'a prétendu le baron d'Eckstein (5), les Cariens appartenaient au

M. Guigniaut (*La Vénus de Paphos et son temple*, à la fin du tome IV de la traduction de Tacite par Burnouf, p. 429), en ont complété la démonstration de la manière la plus positive. Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, II, p. 13, ed. Potter) et Arnobe (*Adv. gen.*, V, 18) racontent que l'on distribuait des phallus aux initiés du temple de Paphos ; mais Münter a fort bien établi que ce devaient être seulement de petits cônes analogues à ceux, si multipliés dans les collections d'antiquités, qui portent gravé sur le plat un sujet de travail asiatique. Tout ceci nous donne le droit de supposer que les deux grands phallus que Lucien (*De dea Syr.*, 16) dit avoir vus en avant du temple d'Hiérapolis de Syrie devaient être des cônes analogues à celui de l'Astarté paphienne, ou plutôt des monolithes analogues par leur forme aux *moughazil* d'Amrith.

(1) Gesenius, *Mon. phœnic.*, pl. XXIII et XXIV.

(2) *Ibid.*, pl. XXXIX, 13, D.

(3) Pausan., I, 37, 5 ; I, 50, 5.

(4) *Ueber die Lykischen Inschriften und die alten Sprachen Kleinasiens*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. X, p. 381.

(5) *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques*, p. 37.

monde oriental, et leur civilisation devait bien peu s'éloigner de celle des Phéniciens, tellement que M. Movers, s'appuyant sur des arguments ingénieux, mais insuffisants, tendait à les confondre avec ces derniers. Mais dans le mobilier du tombeau de Mégare, il est certaines pièces, et avant tout le scarabée, les bijoux d'or et le vase, qui nous paraissent avoir été certainement fabriquées en Phénicie, à cause de leur similitude absolue avec les objets analogues qu'on trouve dans ce pays. Ainsi, que la sépulture fouillée par nous fût celle d'un Carien ou celle d'un Pélasge de la Mégaride, nous croyons pouvoir conclure qu'à l'époque où elle a été faite les rapports de commerce étaient continuels et étroits entre les Phéniciens et les habitants de Mégare, et que ces derniers tiraient, soit de Sidon, soit de Tyr, les principaux articles de luxe composant leur parure.

Un fait curieux est à noter au sujet de l'influence exercée par les religions asiatiques sur le culte local de Mégare, influence résultant des relations de cette ville avec la Phénicie et de la parenté, déjà signalée par M. Curtius (1), de la civilisation des Cariens, ses premiers fondateurs, avec celles des Chananéens. Dans l'amas de terres cuites brisées qui se voit sur le flanc septentrional de la colline de la Carie à Mégare, non loin de l'endroit où j'ai fait exhumer le colosse de l'Apollon Agreus, amas qui semble renfermer

(1) *Die Ionien vor der ionischen Wanderung*, p. 15.

les déchets de fabriques locales et qui peut se comparer à celui qu'on a déjà depuis quelques années signalé à Tarse, quelques sondages exécutés par mes soins ont fait reconnaître que dans les couches inférieures on rencontrait en assez grand nombre des figurines d'Astarté en bétyle pareilles à celle qu'avait fourni le tombeau dont je viens de parler (1). Les couches supérieures, qui semblent correspondre aux

(1) M. Gerhard (*Ueber das Metroon zu Athen.*, pl. III) a publié deux figurines analogues, découvertes auprès de Platées par Ross, et passées récemment dans les vitrines du musée de Berlin, avec toute la collection de ce savant. L'illustre archéologue prussien appelle ces figurines *Dædalische Idole*, et leur assigne une origine pélasgique. Mais le caractère primitivement phénicien de ces représentations, que nous considérons comme étant celles d'Astarté, me semble rendu indubitable par les considérations que l'on a vues plus haut sur le rapport étroit et essentiel entre le symbole du cône et le culte de la Vénus asiatique, ainsi que par l'existence d'une figurine de terre cuite également en forme de cône et armée de bras, mais sans tête, que j'ai rapporté de Thèbes de Béotie, et offert au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale. On distingue, en effet, sur la partie postérieure de cette figurine, trois lettres phéniciennes incontestables tracées à la pointe.

Ce monument a été trouvé en 1859 dans un tombeau extrêmement ancien, à l'intérieur de la ville hellénique et romaine, le long des murailles cyclopéennes de la Cadmée. Une semblable situation indique une date très-haute, quoique cependant bien postérieure à celle où l'élément chananéen prédominait dans la population de Thèbes. Mais, malgré cela, la découverte d'un objet indubitablement phénicien dans les ruines de cette ville n'en est pas moins curieuse et digne d'être notée.

J'ai rapporté de Thèbes en 1866 trois autres figurines de style très-ancien, plates et grossières, représentant une déesse en forme de cône ou de bétyle, avec deux bras rudimentaires et une tête (actuellement au Musée Britannique). Elles portent une couronne élevée; de grandes boucles d'oreilles pendent jusque dans le cou.

âges hellénique et romain, n'en renferment plus. Mais, en revanche, on y trouve par milliers des débris de statuettes d'une Vénus coiffée du polos et enveloppée de voiles, dont la tête offre tous les degrés de transition, depuis la tête informe des Astartés primitives jusqu'à un visage empreint des caractères du véritable style grec (1). Aphrodite, sous le nom d'Epistrophia, était, d'après Pausanias, une des principales divinités de Mégare (2).

Une de ces figurines a la tête ornée d'un diadème ; une autre a un disque placé devant la couronne élevée. (Voy. de Witte, *Gazette des Beaux-Arts*, t. XXI, p. 108.) C'est bien évidemment la même divinité que celle dont l'image était retracée par le cône simple que j'ai acquis aux mêmes lieux en 1860; son image a été en se perfectionnant graduellement par une progression exactement semblable à celle que l'on a déjà suivie pour la figure de l'Artémis de Perga (Ch. Lenormant, *Revue numismatique*, 1843, p. 272). « S'il fallait donner un nom à ces déesses, on peut penser à Harmonie, forme héroïque d'Astarté, plutôt qu'à Vénus, » dit M. de Witte. Et, en effet, j'ai déjà rappelé dans le paragraphe II du présent travail qu'Harmonie devait être rapprochée de l'Astarté sidonienne. Son nom même, Ἁρμονία, n'est que l'exacte traduction du nom d'une des formes de la divinité féminine chez les Chananéens (Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 508 et suiv.), la Θουρῶ ἡ μετονομασθεῖσα Χούσαρθις (*Thorah*, appelée aussi *Hhaschereth*) de Sanchoniathon (p. 42, ed. Orelli).

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il ressort des monuments que je viens de passer en revue qu'à Thèbes on adorait une déesse issue directement de l'Astarté de la Phénicie, et ayant gardé dans sa représentation jusqu'à une époque assez tardive les marques incontestables de son origine. C'est une donnée à ajouter à celles que j'ai rassemblées plus haut, dans le paragraphe III, au sujet du caractère phénicien empreint dans les principaux cultes de Thèbes.

(1) *Catalogue Raifé*, n° 1032.

J'ai déposé un certain nombre d'échantillons de ces figurines au Louvre et au musée archéologique d'Orléans.

(2) I, 40, 5.

Dans les terres cuites que fournit en si grand nombre le sol de la patrie de Théognis, il faut reconnaître cette forme de Vénus, et la manière dont elle est enveloppée, ἐπιστρεφομένη, dans ses voiles semble contenir une allusion à son nom même. Mais le type des représentations de l'Aphrodite Épistrophia et ses modifications, dont nous pouvons, grâce aux terres cuites de Mégare, suivre exactement toute l'histoire, montrent clairement que cette Vénus était une Astarté asiatique, apportée soit par les Cariens, soit par les Phéniciens, et plus tard hellénisée.

Les tombeaux les plus anciens d'Égine ont fourni, comme ceux de Mégare, quelques objets manufacturés en Phénicie, dont la présence atteste les anciennes relations commerciales avec ce pays. M. Finlay, dans sa collection à Athènes, possède un scarabée que lui-même, dès 1840, considérait comme phénicien (1), qui est semblable à ceux que l'on rapporte de la Syrie et de la Sardaigne, et dont la pierre est un jaspe vert, matière étrangère à la Grèce et très-habituellement travaillée par les Phéniciens. Ce scarabée a été trouvé dans une sépulture de l'île d'Égine, pendant les fouilles exécutées en 1829 par les ordres du président Capodistria.

L'apport d'objets de ce genre semble avoir même été à une certaine époque, fort reculée, si fréquent à Égine, que les habitants se mirent à imiter les scara-

(1) *Bullet. de l'Inst. arch.*, 1841, p. 141.

bées d'origine orientale. Ainsi les fouilles de 1829 avaient fourni à M. Finlay deux scarabées d'agate de très-ancien style grec, dont l'un, encore en sa possession, montre sous le plat un scarabée avec les éployées comme celui que nous avons trouvé à Mégare, avec l'inscription : ΚΡΕΟΝΤΙΔΑΕΜΙ, Κρεοντίδα ἐμί, « j'appartiens à Créontide (1), » et dont l'autre, aujourd'hui perdu, représentait un bouc debout (2). La fabrication de ces scarabées grecs semble avoir duré peu de temps et avoir eu bien moins de développement que la fabrique d'objets analogues en Étrurie, car ils sont de la plus grande rareté ; de plus on n'en a guère trouvé qu'à Égine, et on pourrait peut-être en conclure que c'était là seulement qu'on en faisait.

Il faut joindre aux faits que nous venons de signaler celui de l'importance du culte de Palémon ou Mélicerte à Corinthe. Nous avons plus haut, dans notre § III, montré le rapport de ce dieu avec le Melqarth tyrien, et par conséquent son culte à Corinthe paraît indiquer, sur l'isthme qui sépare le Péloponèse de la Grèce contentinale, l'existence d'un comptoir phénicien par lequel il aura été introduit.

« Dès que les colonies de marins et de marchands envoyés de l'Orient commencèrent à explorer les côtes de la Grèce, remarque M. Beulé (3), une position

(1) Finlay, *loc. cit.*, p. 140. — Papadopoulos, Περιγρ. ἐκτυπ. ἀρχ. σφραγιδ. ἀνεκδ., n° 453.

(2) Finlay, *loc. cit.*, p. 141.

(3) *Gazette des Beaux-Arts*, t. XIV, p. 204.

aussi merveilleuse, sur un isthme qui unissait deux grands pays et deux mers, dut frapper les explorateurs. Les souvenirs populaires avaient conservé le nom d'une Océanide, Éphyre (Ophir?), qui avait donné son nom à la ville naissante. A la querelle du Soleil et de Neptune, qu'on prétendait s'être disputé la possession de la ville d'Éphyre, se rattachait la double idée d'Orientaux et de navigateurs. L'importance et la nature du culte de Vénus à Corinthe attestent également des liens étroits avec la Phénicie. Le voyage du Corinthien Bellérophon en Lycie, Médée venant de Colchide pour régner à Corinthe, sont de nouvelles preuves de cette constante parenté avec l'Orient. Le commerce des Corinthiens avec l'Orient était bien plus considérable que leur commerce avec l'Occident; aussi avaient-ils construit deux ports, le Schœnus et Cenchrées, sur la côte orientale de leur isthme, tandis qu'ils n'en avaient qu'un seul, le port Léchée, sur la côte occidentale. »

Ajoutons le fait, déjà signalé dans notre § V, de la découverte de vases phéniciens, fabriqués à Mélos ou à Théra, dans les plus anciens tombeaux d'Athènes, et nous aurons ainsi recueilli les preuves nombreuses et surabondantes de l'extension et de l'importance qu'avait le commerce des Phéniciens, venus soit de leur patrie lointaine, soit de leurs colonies de l'Archipel, dans le golfe Saronique, alors que ce peuple dominait sur les mers de la Grèce.

En même temps les poteries phéniciennes décou-

vertes à Mycènes attestent le commerce de ce peuple et de ses colonies avec l'Argolide.

IX

Les récits mythologiques relatifs à Cadmus, après avoir conduit ce héros à Rhodes et à Théra, ne le font aller ni dans aucune autre île de l'Archipel, ni en Attique, ni dans le Péloponèse, mais le font remonter plus loin au nord, à Samothrace et dans les environs du Pangée, en même temps qu'ils établissent son frère Thasos dans l'île de ce nom. Ceci nous oblige à dire quelques mots des colonies phéniciennes de cette région, que la tradition, comme on le voit, faisait fonder dans la même période historique que celle de la mer Égée.

Parlons d'abord de Thasos, cette île que la richesse de ses mines avait fait surnommer par les poètes *Chrysé*, « la dorée. » Parmi les colonies chananéennes de la Grèce, il n'en est pas une seconde sur laquelle nous possédions des documents aussi précis que ceux fournis par Hérodote sur l'établissement de ce peuple à Thasos. « J'ai vu moi-même, dit le père de l'histoire, les mines de cette île. Les plus remarquables sont celles que découvrirent les Phéniciens, qui avec Thasos occupèrent le pays, lequel reçut son nom du Phénicien Thasos. Ces mines phéniciennes sont

situées entre le village d'Ényra et celui de Cényra, en face de Samothrace. Une montagne entière a été retournée pour y chercher le métal (1). »

Scymnus (2), Arrien (3) et Pausanias (4) attestent aussi la première occupation de l'île de Thasos par les Phéniciens, qui soumirent à leur autorité la population indigène. On sait que le dieu principal de cette île était Hercule (5), la divinité assimilée au Melqarth de Tyr, et Hérodote affirme avoir vu à Tyr même un temple consacré à l'Hercule Thasien (6). Après des renseignements historiques aussi positifs, il est à peine besoin de mentionner les récits mythologiques relatifs au personnage de Thasos, représentant héroïque des colons phéniciens. Ainsi que nous l'avons remarqué plus haut en exposant le mythe de Cadmus, un grand nombre d'auteurs font de Thasos le fils d'Agénor et le frère de Cadmus (7) ; d'autres le font naître de Phœnix (8), les troisièmes enfin de Posidon (9). De toutes les colonies phéniciennes dans

(1) Herodot., VI, 47.
(2) V. 658.
(3) *Ap.* Eustath. *ad Dionys.*, v. 517, p. 202 et suiv.
(4) V. 25, 12.
(5) Polyæn., *Stratag.*, I, 45, 4.
Voy. les médailles d'argent à la légende ΠΡΑΚΛΕΟΥΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΘΑΣΙΩΝ, Eckhel, *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 54.
(6) Herodot., II, 44.
(7) Pausan., V, 25, 12. — Apollodor., III, 1, 1. — Conon., *Narrat.*, 37. — Steph. Byz., v° Θάσος. — Schol. *ad* Euripid. *Phœniss.*, v. s.
(8) Arrian. *ap.* Eustath. *ad Dionys.*, v. 517, p. 202. — Apollodor., III, 1, 1.
(9) Arrian., *ibid.* — Apollodor., *ibid.*

les mers helléniques, celle de Thasos fut celle qui subsista le plus longtemps. Les Chananéens n'en furent, en effet, chassés que par les Pariens, dans l'expédition à laquelle prit part Archiloque, expédition placée par Denys à la XVe olympiade, vers 720 avant Jésus-Christ, par d'autres à la XVIIIe vers 708 (1). Telle est du moins l'opinion de Movers (2), qui l'appuie par un synchronisme ingénieux avec le siége de Tyr par Salmanassar en 707 ou 706, et avec la chute des colonies de Citium (3) et de Tartessus (4), contre-coup de cet événement. Cependant on doit remarquer que, d'après les fragments des poésies d'Archiloque, ce furent des Thraces plutôt que des Phéniciens qui furent trouvés, habitant l'île de Thasos, par les colons pariens (5).

(1) Clem. Alex., *Stromat.*, I, 21. — Cf. Fischer, *Griechisch. Zeittafeln*, p. 78 et 79.

(2) *Die Phœnizier*, t. II, part. I, p. 278 et 279.

(3) *Ibid.*, p. 386.

(4) *Ibid.*, part. I, p. 410 et suiv.

(5) J'ai laissé subsister ici ma rédaction de 1867. Mais je crois aujourd'hui que les monuments épigraphiques de l'Assyrie lèvent cette difficulté. Le siége de Tyr commença sous Salmanassar VI, comme celui de Samarie, vers 724 av. J.-C. Poursuivi pendant cinq ans, au témoignage de Ménandre (*ap.* Joseph. *Ant. jud.*, IX, 14, 2), il se termina vers 719 par la chute de la ville, sous le règne de Sargon, qui se vante en effet d'avoir pris Tyr (voy. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 76 et 268). Ne pouvant plus recevoir de secours de la métropole bloquée, la colonie phénicienne de Thasos dut succomber dans cet intervalle. Si donc les colons pariens n'arrivèrent qu'en 708, ils durent en effet trouver les Thraces indigènes seuls maîtres depuis quelques années des anciens établissements chananéens. (*Note de 1873.*)

Les récents explorateurs de Thasos, MM. Perrot, Conze et Miller, n'ont jusqu'à présent signalé aucun vestige des établissements phéniciens de cette île.

L'occupation de Samothrace et de Lemnos par les Phéniciens n'est pas aussi positivement prouvée que celle de Thasos; cependant elle nous semble avoir pour elle de très-grandes vraisemblances (1). Si nous manquons, en effet, de récits d'un caractère purement historique, les traditions mythologiques qui font aller Cadmus à Samothrace sont claires et précises. Quant à la question de l'origine du culte des Cabires à Samothrace et à Lemnos, l'examen en réclamerait des développements qui dépasseraient les bornes raisonnables de ce mémoire. Nous nous contenterons donc de dire que nous sommes de ceux qui voient dans ces divinités les *Kabirim* de la Phénicie, mentionnés par Sanchoniathon (2).

Pour ce qui se rapporte à l'établissement des colonies phéniciennes sur la côte du continent en face de Samothrace et de Thasos, et à l'ouverture des mines du mont Pangée par ces colonies, la tradition faisant partie du cycle de Cadmus est la seule qui soit parvenue jusqu'à nous et qui s'y rattache. Movers (3) a voulu, d'après les noms d'un grand nombre de localités de la Thrace et de la Macédoine,

(1) Voyez Movers, *Die Phœnizier*, t. II, part. II, p. 280 et suiv.

(2) Pag. 39, ed. Orelli. — Voy. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, part. II, p. 1096. — Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 652.

(3) *Die Phœnizier*, t. II, part. II, p. 284.

placer des établissements phéniciens tout le long de ces deux pays. Mais, à part celui d'Abdère dont la ressemblance avec le nom de l'Abdère espagnole, *'Abderath,* est très-frappante, la plupart des noms allégués par Movers n'offrent avec des noms de villes phéniciennes qu'une coïncidence tout à fait fortuite et s'expliquent d'une manière bien plus satisfaisante par la langue schkype ou albanaise, laquelle paraît tenir de très-près à l'idiome originaire des habitants de la Macédoine (1).

X

Le caractère commun de tous les établissements phéniciens que nous venons de passer en revue est celui de comptoirs plus ou moins développés pour le commerce maritime. Dans la colonie de Thèbes, nous trouvons un autre caractère. Cadmus part à la recherche de sa sœur Europe ; c'est, dissimulé sous la forme du symbole et confondu avec les doctrines mythologiques, un fait historique dont la véritable physionomie est facile à deviner. Cadmus personnifie ici le colon phénicien partant pour fonder un établissement fixe, où les premiers navigateurs de sa nation n'ont fait que passer rapidement et répandre, par le contact avec les indigènes, l'influence de leurs

(1) Voy. Hahn, *Albanesische Studien*, p. 211-279.

idées. Il faut distinguer, en effet, nettement la nature de la physionomie prêtée par la tradition à ces deux personnages que l'on place cependant dans la même famille. Cadmus est un personnage plutôt historique que mythique ; il représente un fait de l'ordre positif et matériel, l'établissement des Phéniciens. Dans la figure d'Europe, au contraire, le mythe prend complètement le dessus. C'est que le côté historique de la légende de la fille d'Agénor se rapporte à un fait de l'ordre des idées. Europe représente la doctrine religieuse de la Phénicie, dont elle est elle-même un des plus importants personnages, transportée au-delà des mers et communiquée aux plus anciennes populations de la Grèce.

L'aspect de personnification des colonies fixes, que nous reconnaissons à Cadmus, est bien plus frappant dans les récits qui le font s'établir en Béotie que dans ceux qui parlent de son séjour en Crète, à Rhodes, à Théra ou à Samothrace. Son père Agénor lui a défendu de revenir en Phénicie ; il quitte donc sa patrie définitivement, sans esprit de retour. La ville où il va fixer son séjour est éloignée de la mer ; elle ne peut servir d'entrepôt au commerce ; toute son importance est dans la fertilité de la plaine qui l'entoure. C'est donc pour la première fois que les Phéniciens vont fonder une colonie véritable, occuper tout un territoire et s'y établir sans relations directes avec la terre natale ni même avec la mer, devenue pour eux une seconde patrie.

Aussi la fondation de l'empire des Cadméens en Béotie rencontre-t-elle de la part des indigènes une résistance dont nous n'avons pas trouvé de traces à l'origine des colonies purement commerciales des Phéniciens, résistance symbolisée dans le récit mythologique par la lutte de Cadmus contre le Serpent fils de Mars. Pausanias (1) nous a conservé sur cette lutte avec les populations indigènes une tradition purement historique, dépouillée de tout mélange d'idées religieuses. D'après cet auteur, lors de l'arrivée de Cadmus et des colons phéniciens, la Béotie était habitée par les Aones et les Hyantes ; ces derniers essayèrent de résister aux envahisseurs étrangers, mais furent vaincus et expulsés du pays. Les Aones, au contraire, instruits par leur sort, se soumirent et se mêlèrent aux Phéniciens. Clavier (2), avec un bonheur qu'il n'a pas eu dans l'explication de beaucoup d'autres mythes, a montré, dans le récit du combat que se livrent après la venue de Cadmus les Spartes nés de la terre, une forme fabuleuse de la discorde soulevée entre les Autochthones par l'arrivée des colons chananéens. Dès lors, ceux des Spartes qui survivent à la lutte et deviennent les compagnons de Cadmus sont les représentants des principales familles aoniennes qui acceptèrent la domination étrangère.

Cette explication de la fable des Spartes, adoptée

(1) IX, 5, 1.
(2) *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. I, p. 142 et suiv.

aussi par Clinton (1), permet de bien comprendre le caractère des événements de l'histoire de la Béotie, depuis Cadmus jusqu'à la guerre des Épigones.

Cadmus ne reste pas longtemps paisible possesseur de son empire; il est bientôt chassé et forcé de se retirer chez les Enchéliens. C'est l'élément indigène qui reprend le dessus; après avoir accepté l'autorité des Phéniciens, après en avoir reçu les bienfaits de la civilisation, il réagit contre eux et cherche à les expulser. Aussi est-ce le fils d'un des Spartes alliés à la famille de Cadmus, Penthée, enfant d'Échion, qui occupe le trône à la place du héros phénicien (2). Mais bientôt l'élément asiatique reprend la suprématie au nom de la religion. Penthée est déchiré par les Bacchantes, dans une de ces orgies d'origine orientale que les Phéniciens avaient enseignées au peuple de la Béotie, et dont on attribuait l'introduction à Cadmus lui-même (3). Alors un prince de la dynastie phénicienne recouvre le sceptre, Polydorus, que l'on dit fils de Cadmus; mais, pour assurer la tranquillité de son pouvoir, il a soin de s'allier à une des familles nationales. Les récits légendaires lui font épouser Nyctéis, que l'on désigne comme fille de Nyctée et petite-fille de Chthonius, l'un des Spartes (4). Cela ne l'empêche pas d'être chassé à son

(1) *Fasti hellenici*, t. I, p. 87.
(2) Pausan., IX, 5, 2.
(3) Pausan., IX, 5, 1 et 2.
(4) *Ibid.* — Apollodor., III, 5, 2.

tour par son père Nyctée (1). A celui-ci succède Labdacus, fils de Polydorus, qui ramène au pouvoir la dynastie cadméenne (2). Mais Labdacus est assassiné à son tour, et les indigènes se saisissent encore de la prépondérance avec Lycus, frère de Nyctée, et ses deux fils, Amphion et Zéthus (3). Laïus, fils de Labdacus, chassé tout enfant du pays, profite de la mort d'Amphion pour rentrer et s'emparer de nouveau de la couronne paternelle (4). La race royale d'origine phénicienne l'emporte donc encore une fois sur les descendants des Spartes. Seulement Laïus cherche à s'appuyer sur une partie des indigènes contre l'autre partie. Pour affermir sa puissance, il exploite la jalousie qui devait exister entre la famille d'Échion, un moment au pouvoir sous Penthée, et celle de Chthonius, qui depuis lors l'avait supplantée. Pour opposer les Échionides aux Chthonides, il s'allie aux premiers en expulsant les derniers, et la tradition lui fait épouser Jocaste, descendante de Penthée et d'Échion (5). Après la mort de Laïus, Créon s'empare quelque temps de l'autorité, puis Œdipe rétablit encore la dynastie cadméenne.

Dans toute cette histoire, les noms des princes et leur enchaînement successif n'ont qu'une bien mé-

(1) Pausan., *loc. cit.*
(2) Apollodor., III, 5, 3. — Pausan., *loc. cit.*
(3) Pausan., IX, 5, 3. — Apollodor., *loc. cit.*
(4) Pausan., *loc. cit.* — Apollodor., *loc. cit.*
(5) Pausan., IX, 5, 3. — Apollodor., III, 5, 3.

diocre autorité. Mais ce qui nous paraît en résulter d'une manière incontestable est l'existence de deux dynasties rivales, qui, avec des chances diverses, se disputaient le trône, l'une phénicienne et l'autre nationale.

Les malheurs d'Œdipe et de sa famille, ses crimes involontaires et ceux de ses fils, ne sont pas du domaine de l'histoire. Ils appartiennent purement à la mythologie, que les Grecs ont toujours eu l'habitude de mêler aux traditions de leurs primitives annales, d'une manière telle qu'on ne peut souvent y distinguer ce qui est de l'histoire et ce qui est de la religion. Tout ce qu'on peut discerner de vraiment historique dans cette partie des récits relatifs aux Cadméens est l'horreur profonde que leur race, en tant qu'étrangère, et leur culte, encore empreint de toute la barbarie et de toute l'obscénité orientales, inspiraient aux Grecs, dont cependant ils avaient été les instituteurs.

Aussi, dans les traditions helléniques, une terreur superstitieuse s'attache-t-elle au souvenir des rois de la race de Cadmus. Ce sont eux qui fournissent le plus de sujets à la tragédie antique. A leurs noms sont accolées mille histoires étranges et monstrueuses. Tous les mythes impurs et immoraux de la religion phénicienne deviennent dans la bouche du peuple des crimes réels que l'on attribue aux Cadméens. Laïus, amoureux de Chrysippe, fournit dans la Grèce le premier exemple des passions contre nature (1). Œdipe

(1) Schol. *ad Æschyl.*, *Sept. adv. Theb.*, v. 81.

son fils, en épousant sa mère Jocaste, réalise l'inceste sacré que l'on retrouve au fond de toutes les doctrines religieuses de l'Orient. Ajoutons à ces fables l'exposition d'Œdipe enfant et l'histoire des deux frères Étéocle et Polynice s'entre-tuant sous les murs de Thèbes, et nous aurons une suite de récits dans lesquels on reconnaît sans peine, en les étudiant de près, des mythes asiatiques transportés dans l'histoire.

Ce qui est vraiment du domaine de cette dernière science, c'est la discorde qui succède au règne d'Œdipe, l'appel fait par un des princes de la dynastie phénicienne aux chefs des peuples de la Grèce pour l'aider à combattre son heureux compétiteur, et l'empressement de ces chefs à répondre à son appel. L'expédition dirigée par Polynice échoue, mais la guerre contre Thèbes n'est pas seulement pour les Grecs l'occasion de servir l'ambition d'un des descendants de Cadmus; c'est celle de briser la puissance de la dynastie étrangère. Comme telle, c'est une cause nationale, et l'on doit y voir le premier acte de la lutte de la Grèce pour s'affranchir de la suprématie asiatique, lutte dont le second acte se termine à la ruine de Troie, et le troisième à l'expulsion des Pélopides par les Doriens. Aussi, dix ans après l'échec des Sept Chefs (1), voyons-nous les Épigones revenir sous les murs de Thèbes, et cette fois la puissance des Cadméens est détruite sans retour. Le plus grand

(1) Pausan., IX, 9, 2. — Apollodor., III, 7, 2.

diocre autorité. Mais ce qui nous paraît en résulter d'une manière incontestable est l'existence de deux dynasties rivales, qui, avec des chances diverses, se disputaient le trône, l'une phénicienne et l'autre nationale.

Les malheurs d'Œdipe et de sa famille, ses crimes involontaires et ceux de ses fils, ne sont pas du domaine de l'histoire. Ils appartiennent purement à la mythologie, que les Grecs ont toujours eu l'habitude de mêler aux traditions de leurs primitives annales, d'une manière telle qu'on ne peut souvent y distinguer ce qui est de l'histoire et ce qui est de la religion. Tout ce qu'on peut discerner de vraiment historique dans cette partie des récits relatifs aux Cadméens est l'horreur profonde que leur race, en tant qu'étrangère, et leur culte, encore empreint de toute la barbarie et de toute l'obscénité orientales, inspiraient aux Grecs, dont cependant ils avaient été les instituteurs.

Aussi, dans les traditions helléniques, une terreur superstitieuse s'attache-t-elle au souvenir des rois de la race de Cadmus. Ce sont eux qui fournissent le plus de sujets à la tragédie antique. A leurs noms sont accolées mille histoires étranges et monstrueuses. Tous les mythes impurs et immoraux de la religion phénicienne deviennent dans la bouche du peuple des crimes réels que l'on attribue aux Cadméens. Laïus, amoureux de Chrysippe, fournit dans la Grèce le premier exemple des passions contre nature (1). Œdipe

(1) Schol. *ad Æschyl.*, *Sept. adv. Theb.*, v. 81.

son fils, en épousant On ne peut arriver qu'à une ap-
sacré que l'on retrouve use quant à la date de tel ou
religieuses de l'Orient. Ajoui est de la colonie phéni-
tion d'Œdipe enfant et l'histou'on est en droit d'en
Étéocle et Polynice s'entre-tuant oit être de plus de
Thèbes, et nous aurons une suite de re Troie. Mais
quels on reconnaît sans peine, en les ét déjà une
près, des mythes asiatiques transportés dans l'his enten-

Ce qui est vraiment du domaine de cette dernière science, c'est la discorde qui succède au règne d'Œdipe, l'appel fait par un des princes de la dynastie phénicienne aux chefs des peuples de la Grèce pour l'aider à combattre son heureux compétiteur, et l'empressement de ces chefs à répondre à son appel. L'expédition dirigée par Polynice échoue, mais la guerre contre Thèbes n'est pas seulement pour les Grecs l'occasion de servir l'ambition d'un des descendants de Cadmus; c'est celle de briser la puissance de la dynastie étrangère. Comme telle, c'est une cause nationale, et l'on doit y voir le premier acte de la lutte de la Grèce pour s'affranchir de la suprématie asiatique, lutte dont le second acte se termine à la ruine de Troie, et le troisième à l'expulsion des Pélopides par les Doriens. Aussi, dix ans après l'échec des Sept Chefs (1), voyons-nous les Épigones revenir sous les murs de Thèbes, et cette fois la puissance des Cadméens est détruite sans retour. Le plus grand

(1) Pausan., IX, 9, 2. — Apollodor., III, 7, 2.

diocre autorité. Mais ce qui nous paraît en résulter d'une manière incontestable est l'existence de deux dynasties rivales, qui, avec des chances diverses, se disputaient le trône, l'une phénicienne et l'autre nationale.

Les malheurs d'Œdipe et de sa famille, ses crimes involontaires et ceux de ses fils, ne sont pas du domaine de l'histoire. Ils appartiennent purement à la mythologie, que les Grecs ont toujours eu l'habitude de mêler aux traditions de leurs primitives annales, d'une manière telle qu'on ne peut souvent y distinguer ce qui est de l'histoire et ce qui est de la religion. Tout ce qu'on peut discerner de vraiment historique dans cette partie des récits relatifs aux Cadméens est l'horreur profonde que leur race, en tant qu'étrangère, et leur culte, encore empreint de toute la barbarie et de toute l'obscénité orientales, inspiraient aux Grecs, dont cependant ils avaient été les instituteurs.

Aussi, dans les traditions helléniques, une terreur superstitieuse s'attache-t-elle au souvenir des rois de la race de Cadmus. Ce sont eux qui fournissent le plus de sujets à la tragédie antique. A leurs noms sont accolées mille histoires étranges et monstrueuses. Tous les mythes impurs et immoraux de la religion phénicienne deviennent dans la bouche du peuple des crimes réels que l'on attribue aux Cadméens. Laïus, amoureux de Chrysippe, fournit dans la Grèce le premier exemple des passions contre nature (1). Œdipe

(1) Schol. *ad* Æschyl., *Sept. adv. Theb.*, v. 81.

absolument défaut. On ne peut arriver qu'à une approximation bien douteuse quant à la date de tel ou tel événement. Pour ce qui est de la colonie phénicienne de la Béotie, tout ce qu'on est en droit d'en dire avec certitude, c'est qu'elle doit être de plus de deux siècles antérieure à la guerre de Troie. Mais quelle est l'époque de cette guerre ? C'est déjà une question sur laquelle les auteurs anciens ne s'entendent pas.

Pour Hérodote, le siége de Troie tombe dans une année qui, en la rapportant à notre ère, est 1263 avant Jésus-Christ (1). Or l'historien d'Halicarnasse place la colonie de Cadmus cinq générations avant l'Hercule thébain (2), et celui-ci une génération avant la chute de Troie. Les générations étant pour lui de 33 ans, c'est 198 années que nous devons ajouter à 1263, et par conséquent nous remonterions d'après Hérodote à 1461 pour la colonie de Cadmus. Mais, on le sait, le calcul du père de l'histoire pour la guerre troyenne ne repose sur aucune autorité solide ; c'est, il l'avoue lui-même, un simple calcul artificiel et approximatif de générations, et, comme celui de Duris, il est évidemment trop élevé.

On ne peut hésiter sérieusement qu'entre deux chiffres : celui de Trogue-Pompée, d'accord avec celui d'Ératosthène, et celui tiré par Ménandre des annales tyriennes.

(1) Cf. Clinton, *Fasti hellenici*, t. I, p. 103.
(2) Herodot., II, 44.

nombre des descendants des colons de Chanaan se retirent avec Loadamus (1). Le fils de Polynice, Thersandre, est bien, il est vrai, remis sur le trône (2), mais son pouvoir n'est que précaire. Il essaie de faire oublier son origine étrangère, en s'associant à l'expédition des Grecs contre Troie; mais il est tué en Mysie, au début de la guerre (3). Alors les Thébains adoptent la forme du gouvernement républicain. Un moment Tisamène, fils de Thersandre, essaie de ressaisir le sceptre et de restaurer la dynastie cadméenne; mais poursuivi, dit-on, par les Furies, il est obligé de s'enfuir chez les Doriens (4), du pays desquels son descendant Théras ne revient un peu plus tard que pour aller se fixer au milieu de la population de Théra, tout entière d'origine phénicienne.

XI

Après avoir revendiqué pour les traditions relatives à la colonie cadméenne de Béotie un caractère purement historique, pouvons-nous espérer d'en fixer, au moins approximativement, l'époque probable ?

Des données chronologiques quelque peu certaines sur l'histoire primitive des Grecs sont chose qui fait

(1) Herodot., v, 60. — Pausan., *loc. cit.*
(2) Pausan., IX, 8, 3.
(3) Pausan., IX, 5, 7.
(4) Pausan., IX, 5, 8.

absolument défaut. On ne peut arriver qu'à une approximation bien douteuse quant à la date de tel ou tel événement. Pour ce qui est de la colonie phénicienne de la Béotie, tout ce qu'on est en droit d'en dire avec certitude, c'est qu'elle doit être de plus de deux siècles antérieure à la guerre de Troie. Mais quelle est l'époque de cette guerre? C'est déjà une question sur laquelle les auteurs anciens ne s'entendent pas.

Pour Hérodote, le siége de Troie tombe dans une année qui, en la rapportant à notre ère, est 1263 avant Jésus-Christ (1). Or l'historien d'Halicarnasse place la colonie de Cadmus cinq générations avant l'Hercule thébain (2), et celui-ci une génération avant la chute de Troie. Les générations étant pour lui de 33 ans, c'est 198 années que nous devons ajouter à 1263, et par conséquent nous remonterions d'après Hérodote à 1461 pour la colonie de Cadmus. Mais, on le sait, le calcul du père de l'histoire pour la guerre troyenne ne repose sur aucune autorité solide; c'est, il l'avoue lui-même, un simple calcul artificiel et approximatif de générations, et, comme celui de Duris, il est évidemment trop élevé.

On ne peut hésiter sérieusement qu'entre deux chiffres : celui de Trogue-Pompée, d'accord avec celui d'Ératosthène, et celui tiré par Ménandre des annales tyriennes.

(1) Cf. Clinton, *Fasti hellenici*, t. I, p. 103.
(2) Herodot., II, 44.

diocre autorité. Mais ce qui nous paraît en résulter d'une manière incontestable est l'existence de deux dynasties rivales, qui, avec des chances diverses, se disputaient le trône, l'une phénicienne et l'autre nationale.

Les malheurs d'Œdipe et de sa famille, ses crimes involontaires et ceux de ses fils, ne sont pas du domaine de l'histoire. Ils appartiennent purement à la mythologie, que les Grecs ont toujours eu l'habitude de mêler aux traditions de leurs primitives annales, d'une manière telle qu'on ne peut souvent y distinguer ce qui est de l'histoire et ce qui est de la religion. Tout ce qu'on peut discerner de vraiment historique dans cette partie des récits relatifs aux Cadméens est l'horreur profonde que leur race, en tant qu'étrangère, et leur culte, encore empreint de toute la barbarie et de toute l'obscénité orientales, inspiraient aux Grecs, dont cependant ils avaient été les instituteurs.

Aussi, dans les traditions helléniques, une terreur superstitieuse s'attache-t-elle au souvenir des rois de la race de Cadmus. Ce sont eux qui fournissent le plus de sujets à la tragédie antique. A leurs noms sont accolées mille histoires étranges et monstrueuses. Tous les mythes impurs et immoraux de la religion phénicienne deviennent dans la bouche du peuple des crimes réels que l'on attribue aux Cadméens. Laïus, amoureux de Chrysippe, fournit dans la Grèce le premier exemple des passions contre nature (1). Œdipe

(1) Schol. *ad* Æschyl., *Sept. adv. Theb.*, v. 81.

son fils, en épousant sa mère Jocaste, réalise l'inceste sacré que l'on retrouve au fond de toutes les doctrines religieuses de l'Orient. Ajoutons à ces fables l'exposition d'Œdipe enfant et l'histoire des deux frères Étéocle et Polynice s'entre-tuant sous les murs de Thèbes, et nous aurons une suite de récits dans lesquels on reconnaît sans peine, en les étudiant de près, des mythes asiatiques transportés dans l'histoire.

Ce qui est vraiment du domaine de cette dernière science, c'est la discorde qui succède au règne d'Œdipe, l'appel fait par un des princes de la dynastie phénicienne aux chefs des peuples de la Grèce pour l'aider à combattre son heureux compétiteur, et l'empressement de ces chefs à répondre à son appel. L'expédition dirigée par Polynice échoue, mais la guerre contre Thèbes n'est pas seulement pour les Grecs l'occasion de servir l'ambition d'un des descendants de Cadmus ; c'est celle de briser la puissance de la dynastie étrangère. Comme telle, c'est une cause nationale, et l'on doit y voir le premier acte de la lutte de la Grèce pour s'affranchir de la suprématie asiatique, lutte dont le second acte se termine à la ruine de Troie, et le troisième à l'expulsion des Pélopides par les Doriens. Aussi, dix ans après l'échec des Sept Chefs (1), voyons-nous les Épigones revenir sous les murs de Thèbes, et cette fois la puissance des Cadméens est détruite sans retour. Le plus grand

(1) Pausan., IX, 9, 2. — Apollodor., III, 7, 2.

adoptées Isocrate (1), Éphore (2) et Démocrite (3), et qui varient de 1150 à 1120, à celle de Phanias d'Érésus (4), 1128, et à celle de Callimaque (5), 1127.

Ainsi que Volney l'a reconnu et l'a prouvé par d'excellents arguments (6), la seule date pour la prise de Troie qui présente de vrais caractères d'authenticité est celle de Ménandre, empruntée aux annales fixes et certaines d'une ville d'Asie (7) et concordant exactement avec celle que Ctésias prétendait avoir tirée des livres historiques assyriens (8). De cette date il résulterait que Ménélas serait venu à Tyr sous le règne de Hiram, vers le temps du mariage de la fille de ce prince avec Salomon, et que par conséquent la chute de Troie aurait eu lieu vers 1023 ou 1022 avant notre ère. Ctésias, de son côté, rapporte qu'en 1023 un souverain du grand empire d'Assyrie, qu'il appelle Teutamès, envoya au secours de Troie Memnon, satrape de Susiane, avec une armée d'Éthiopiens. Or, quoique les récits de Ctésias soient en général fabuleux et que le roi d'Assyrie, qu'il cite en cet endroit, n'ait rien à voir avec ceux des monuments indigènes,

(1) Cf. Clinton, *Fasti hellenici,* t. I, p. 128.

(2) *Ap.* Clem. Alex., *Stromat.,* I, p. 403, ed. Potter.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Cf. Clinton, *op. cit.,* p. 128.

(6) *Chronologie d'Hérodote,* dans ses *Œuvres complètes*, 2e édit., t. V, p. 439 et suiv.

(7) *Ap.* Clem. Alex., *Stromat.*, I, p. 388, ed. Potter. — Tatian., *Or. adv. Græc.*, 37. — Euseb., *Præpar. evang.*, p. 493 B.

(8) *Ap.* Diod. Sic., II, 22.

il est probable que cette partie de la narration contient l'écho d'un souvenir réel, car on ne saurait méconnaître dans la figure de Priam tous les caractères d'un satrape héréditaire de l'empire asiatique, et dans l'expédition de Memnon, l'Ethiopien ou le Kouschite d'Asie, ceux d'un secours envoyé par le monarque suzerain à son vassal en danger (1).

L'exactitude de la date de Ménandre et de Ctésias est encore confirmée par un autre synchronisme avec l'histoire de l'Asie. Quelles que soient les variations, assez faibles du reste, qui s'offrent à nous pour l'époque de l'établissement des Pélopides en Grèce, les récits et les calculs des auteurs anciens s'accordent à placer cet établissement cent ans environ avant la guerre de Troie (2). Or, lorsqu'on examine avec soin l'histoire des Pélopides, on est amené à voir en eux une branche des Satrapes héréditaires de la Lydie (3) ou de la Phrygie (4), passant sur la terre de Grèce et

(1) Volney, *loc. cit.* — Ch. Lenormant, *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*, p. 24.

Ce qui est certain par le témoignage des textes assyriens eux-mêmes, c'est qu'aux XII[e] et XIII[e] siècles avant notre ère, la puissance guerrière des rois d'Assyrie s'exerçait principalement sur l'Asie-Mineure (voyez mon *Commentaire des fragments de Bérose*, p. 146 et suiv.). Aussi, faut-il attacher une très-sérieuse valeur au témoignage d'Hérodote (I, 7) sur l'établissement d'une dynastie d'origine assyrienne en Lydie à cette époque. (*Note de 1873.*)

(2) Cf. Clinton, *Fasti hellenici,* t. I, p. 80 et suiv.

(3) Thucyd., I, 9.

(4) Pausan., II, 22, 4; V, 13, 4.

Selon d'autres auteurs, Pélops était Paphlagonien : Apollon Rhod., *Argon.*, II, v. 358. — Diod. Sic., IV, 74. — Schol. *ad* Pindar., *Olymp.*, I, 37.

venant y implanter la civilisation avec la suzeraineté de l'empire asiatique (1), puis plus tard se révoltant contre le Grand Roi, et entraînant les Grecs dans cette guerre de Troie qui devait rompre tous leurs liens avec l'Asie. La fondation de la monarchie pélopide n'a donc pu avoir lieu qu'après le développement du grand empire d'Assyrie, et la constitution de cet em

(1) La civilisation en Grèce fut à son origine purement asiatique, et ne prit que plus tard une physionomie propre, sous l'empreinte du génie de la nation hellénique. L'influence formatrice de l'Asie s'exerça par deux courants principaux sur cette terre classique, l'un venant de la Phénicie et l'autre de l'Asie-Mineure. Nous venons d'étudier dans ce mémoire le courant phénicien, dont l'action se porta principalement sur les îles de l'Archipel et sur la Béotie, et pénétra par là dans le reste du pays. Le courant d'influence de l'Asie-Mineure réclamerait une étude pareille. Ce n'est pas ici le lieu de la faire. Mais nous remarquerons seulement que le foyer principal et incontestable en a été l'Argolide, c'est-à-dire le centre même de la monarchie des descendants de Pélops.

Lorsque les Grecs encore barbares n'étaient point en état de construire par eux-mêmes une enceinte fortifiée, c'est de la Lycie que toutes les traditions nous montrent les rois d'Argos faisant venir les Cyclopes pour bâtir les murailles de Tirynthe (Pausan., II, 25), de Mycènes (Pausan., II, 16; VIII, 25. — Euripid., *Hercul. fur.*, v. 945; *Elect.*, v. 1166; *Iphig. Aul.*, v. 265) et de leur capitale (Euripid., *Troad.*, v. 1094). Le fameux bas-relief des lions, sculpté au-dessus de la porte de l'acropole de Mycènes (Gell., *Argolis*, pl. VIII-X) est la confirmation la plus puissante et la plus décisive de ces souvenirs. Le style de ce bas-relief dénote, à n'en pouvoir douter, la main d'ouvriers venus de l'Asie-Mineure; c'est cet art, issu de l'art assyrien, mais plus grossier et ayant sa physionomie à part, que nous voyons concentré dans l'Asie-Mineure à une époque extrêmement ancienne et dont on trouve des monuments çà et là sculptés sur les rochers, en Lydie et en Phrygie, à Nymphi, à Ghiaour-Kalé, à Plérium (G. Perrot, *Revue archéologique*, nouv. sér., t. XII, p. 1-14; t. XIII, p. 425-436; voy. surtout le beau mémoire du même écrivain sur l'art de l'Asie-Mineure, dans la *Revue*

pire est fixée par le témoignage de Bérose (1) et par les monuments assyriens eux-mêmes (2) à l'an 1250 environ avant notre ère. Si l'on adoptait le calcul d'Ératosthène, ou même celui de Callimaque, pour la prise de Troie (nous ne parlons pas de ceux d'Hérodote et de Duris), on aurait pour l'arrivée de Pélops en Grèce les dates approximatives de 1283 ou de 1227, impossibles l'une et l'autre, car celle de 1283 est antérieure à l'empire assyrien, et celle de 1227 n'est postérieure que de moins de 25 ans au début de cet

archéologique, nouv. sér., t. XXVII, p. 336-345, 373-383). Le sujet lui-même, qui n'a rien à voir avec la religion grecque, est purement asiatique, non phénicien, mais inspiré par les cultes de l'Asie au-delà de l'Euphrate, dont l'action était puissante sur l'Asie-Mineure. C'est le pyrée ou autel de feu, chargé du bois qui doit entretenir la flamme sacrée, entre les deux lions qui représentent les deux principes en antagonisme dans le monde, suivant le système adopté et épuré par Zoroastre (Creuzer, *Symbolik*, l. II, chap. v; t. I, p. 368-377 de la traduction de M. Guigniaut. — Ch. Lenormant, dans les *Mélanges d'archéologie* des RR. PP. Martin et Cahier, t. III, p. 118 et 134-140).

Le culte du feu, issu de la Haute-Asie, est celui qui donna naissance au culte de Hestia ou Vesta, et des Pénates, dont on suit la marche avec certitude depuis l'Asie-Mineure jusqu'en Italie, et que toutes les traditions antiques font venir de la Péninsule asiatique comme de son berceau (voy. Klausen, *Æneas und die Penaten*, in-8°).

Nous ne pouvons ici qu'indiquer sommairement ces faits, ces rapprochements et cet ordre d'idées, qui demanderaient pour être développés un mémoire spécial d'une certaine étendue. Mais il ne faut jamais les perdre de vue lorsqu'il s'agit du caractère originaire de la monarchie des Pélopides et des contrées que les traditions indiquent comme point de départ de leur famille.

(1) Euseb. Armen., p. 18, ed. Mai.

(2) Oppert, *Rapport au ministre de l'Instruction publique*, p. 31 et suiv.

empire et ne correspond pas, en conséquence, à l'époque de son grand développement. Avec les chiffres de Ménandre et de Ctésias, au contraire, un siècle avant 1023 fournit l'époque de 1123 environ, qui produit un synchronisme excellent (1).

(1) Ceci doit être profondément modifié, non pas au point de vue du résultat chronologique, que je crois toujours exact et en faveur duquel j'ai à produire des arguments plus solides, non plus en ce qui est du caractère tout asiatique de la dynastie des Pélopides. Mais le rapport que j'avais cru entrevoir entre la fondation de cette dynastie et le développement de l'empire d'Assyrie n'était qu'une illusion. Les progrès de l'étude des documents assyriens ont dissipé la fantasmagorie d'un empire ninivite immense dès ses débuts, à laquelle avaient trop longtemps fait croire les récits de Ctésias. La date de l'avènement de la dynastie assyrienne dans Bérose, qui coïncide assez exactement avec celle du commencement de la domination de l'Assyrie d'après Hérodote, n'est autre en réalité que la date de la première conquête de Babylone par un monarque assyrien (voy. plus haut, p. 214). Sans doute les rois d'Assyrie au XII[e] siècle portaient leurs armes fort loin dans l'Asie-Mineure, mais ils ne l'avaient pas soumise à leur sceptre ; et quand les Pélopides vinrent de Lydie ou de Phrygie en Grèce, ils n'y apportèrent certainement pas une suzeraineté que leur pays d'origine ne reconnaissait pas.

Mais les monuments égyptiens nous fournissent aujourd'hui pour les annales primitives de la Grèce des synchronismes infiniment précieux et d'un caractère très-positif, qui confirment les époques adoptées par nous pour la guerre de Troie et pour l'avènement des Pélopides.

S'il est deux faits d'histoire primitive sur lesquels les traditions de la Grèce s'accordent d'une manière frappante, ce sont incontestablement la substitution de la dynastie de Danaüs à la dynastie pélasgique d'Inachus et de Phoronée trois siècles avant la guerre de Troie et cent soixante-deux ans environ avant la venue de Pélops (voy. Clinton, *Fasti hellenici,* t. I, p. 8 et 73); puis la fondation un peu antérieure de l'empire des Dardaniens dans la Troade (Voy. Clinton, t. I, p. 88).

Or, voici les faits que l'on constate sur les monuments de l'Égypte.

Appliquons maintenant à l'époque de la colonie cadméenne les données que nous venons de recueillir et d'examiner sur celle de la guerre de Troie. Si l'on conserve pour l'intervalle entre ces deux événements le chiffre de six générations ou 198 ans, et si on le considère comme un nombre fixe et certain, on est

Le royaume des Dardaniens (*Dardani*), avec ses villes d'Ilion (*Ilouna*) et de Pédasa (*Pâdasa*), étendant sa puissance sur la Mysie (*Masou*), était déjà florissant au temps de Ramsès II, et tenait une des premières places dans la grande confédération asiatique combattue par le monarque égyptien dans la guerre que chante le poème de Pentaour (voy. Maspéro, *De Carchemis oppidi situ*, p. 37-39).

Dans la grande tentative d'invasion de l'Égypte par les populations des côtes de la Méditerranée, sous le règne de Mérenphtah, fils de Ramsès II, le rôle prépondérant et l'hégémonie sur ceux qui viennent de la Grèce appartient aux *Akaiouscha* (voy. tous les textes relatifs à cette guerre dans Chabas, *Études sur l'antiquité historique,* p. 193-226), c'est-à-dire aux Achéens, que Denys d'Halicarnasse (*Ant. rom.,* I, 17), d'accord avec Hérodote (VIII, 73), identifie aux anciens Pélasges d'Argos.

En revanche, dans les guerres de Ramsès III contre les mêmes populations (voy. la traduction des textes dans Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 230-231), le nom des *Akaiouscha* ne figure plus, et leur place est remplie dans la confédération par les *Daanaou* ou *Danaou*, dont le nom est manifestement celui des Δαναοί.

Ainsi, nous voyons l'appellation de *Daanaou*=Δαναοί se substituer sous Ramsès III à celle d'*Akaiouscha*=Ἀχαιοί pour désigner les habitants du Péloponèse. La coïncidence de ce changement avec celui que produisit la substitution de la dynastie de Danaüs à celle d'Inachus sur le trône d'Argos est trop frappante pour qu'on puisse la regarder comme purement fortuite. Pour ma part, je vois là une indication précise sur la date où les Danaëns succédèrent à la vieille dynastie pélasgo-achéenne en Argolide, et cette date, se trouvant ainsi placée entre les règnes de Mérenphtah et de Ramsès III en Égypte, c'est-à-dire entre la fin du XV[e] et la fin du XIV[e] siècle av. J.-C., reporte forcément l'avènement des Pélopides au XII[e] siècle, et la prise de Troie en 1023. (*Note de 1873.*)

tenté de donner la préférence au calcul d'Ératosthène ou aux autres calculs analogues.

Prenant en effet les deux points extrêmes des calculs de cette classe, nous avons pour la colonie cadméenne 1212 + 198 = 1410, ou 1171 + 198 = 1369, deux dates fort séduisantes, car elles nous font tomber exactement dans la période de la prospérité sidonienne. Avec le calcul de Ménandre, 1023 + 198 = 1221, nous sommes rejetés dans une époque où aucune colonie phénicienne n'a pu être fondée, dans l'intervalle d'anéantissement de la puissance chananéenne par les Philistins, entre la destruction de Sidon, en 1254, et la fondation de Tyr, en 1209.

Mais après avoir refusé toute autorité au calcul par générations pour l'espace qui s'étend de la première Olympiade à la guerre de Troie, comment lui accorderions-nous une autre valeur lorsqu'il s'agit de mesurer le temps écoulé entre cette même guerre et l'établissement des Phéniciens en Béotie?

L'évaluation d'Hérodote est uniquement fondée sur la succession des rois cadméens :

Cadmus.
|
Polydorus.
|
Labdacus.
|
Laïus.
|
Œdipe.

Étéocle.	Polynice.
|	|
Laodamas.	Thersandre.

Mais comme nous l'avons fait remarquer plus haut, cette généalogie ne peut être considérée comme ayant une valeur historique absolue et fournissant une filiation authentique. Si elle est intéressante pour nous faire connaître la lutte et les alternatives de domination des princes phéniciens et indigènes, rien n'est plus douteux que le caractère positivement historique de chacun des noms qui la composent, et, quand même tous ces personnages appartiendraient à l'histoire exacte, il est évident que là, comme dans les généalogies primitives de tous les peuples conservées uniquement par tradition, il a dû y avoir plusieurs degrés omis. La filiation qui a servi de base aux calculs d'Hérodote ne saurait donc être valablement opposée à toutes les vraisemblances qui montrent que la colonie cadméenne en Béotie a dû avoir lieu plus de cent ans avant l'établissement des Pélopides en Grèce.

On peut par conséquent, tout en fixant, comme c'est le résultat le plus probable, la chute de Troie en 1023 ou 1022 avant notre ère, placer l'établissement des Phéniciens en Béotie au seizième siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire dans les derniers temps de la puissance florissante de Sidon.

Plusieurs raisons très-fortes militent en faveur de cette conclusion.

Il faut noter, en effet, dans les colonies parties des pays phéniciens deux périodes bien distinctes, celle des colonies sidoniennes et celle des colonies tyrien-

nes. La direction où s'étendirent principalement les secondes est bien connue : c'est la partie occidentale de la Méditerranée, le littoral nord de l'Afrique, l'Espagne et la Sicile. Les Sidoniens avaient bien pénétré sur quelques points de cette région, fondé en Afrique Hippone et Cambé là où fut plus tard Carthage (1). Mais le grand courant de leurs navigations s'était porté d'un autre côté en Cilicie, en Chypre, en Crète. Les colonies de la Grèce se rattachent à ce dernier ensemble, et la tradition hellénique, faisant aller Cadmus en Crète et lui donnant pour frère le fondateur des établissements de la Cilicie, s'accorde complètement avec la vraisemblance géographique.

Nous n'attachons qu'une importance secondaire à un argument très-fort aux yeux de quelques savants ; c'est que les récits et les poëmes les plus anciens des Grecs nomment toujours les Sidoniens et non les Tyriens. On ne peut pas, croyons-nous, en tirer une preuve positive de ce que les rapports intimes et primitifs des populations de la Grèce avec les Chananéens eurent lieu dans la période sidonienne. Nous savons aujourd'hui à n'en pas douter que le nom de Sidoniens demeura l'appellation commune des Phéniciens, lors même que Sidon eut été détruite et que Tyr l'eut remplacée comme capitale du pays (2).

(1) Voy. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, part. II, p. 134 et suiv. — Et mon *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 3e édit., t. III, p. 35.

(2) Movers, *Die Phœnizier*, t. II, part. I, p. 322.

Dans l'Ancien Testament (1), le roi de Tyr dans la période d'hégémonie de cette cité reçoit encore le titre de « roi des Sidoniens. »

Les arguments tirés des récits d'Homère où figurent les Phéniciens ont une bien autre valeur. Au temps du grand poète de l'Ionie, les souvenirs de la guerre de Troie étaient encore vivants, et on doit considérer ses vers comme offrant, à part les endroits où la mythologie vient s'y mêler à l'histoire, un tableau fidèle de la vie héroïque à cette époque. Or, dans quelle situation nous montre-t-il les Phéniciens naviguant sur les mers de la Grèce, au moment de la guerre de Troie et dans les années qui précédèrent ? Il faut lire à ce sujet le récit qu'Eumée fait, dans l'*Odyssée,* de son enfance et de son enlèvement par les pirates sidoniens (2). On y voit clairement que dès lors les Phéniciens n'étaient plus les maîtres exclusifs de la mer. Les Grecs, à leur exemple, s'étaient créé une marine, et ils usaient de représailles en faisant des courses jusque sur la côte de Phénicie. Les enfants de Chanaan parcouraient encore la mer Égée, mais en simples commerçants et non plus en dominateurs ; leurs produits manufacturés étaient célèbres et fort recherchés (3). De plus, ils profitaient des discordes des Grecs entre eux pour vendre aux uns

(1) I *Reg.,* XVI, 31.

(2) *Odyss.,* XV, v. 403 et suiv.

(3) *Iliad.,* IV, v. 288 et suiv. — *Odyss.,* IV, v. 215 et suiv. Cf. *Odyss.,* XIV, v. 256-258.

les esclaves enlevés aux autres; mais pour les trouver établis partout, possesseurs exclusifs de la navigation, il fallait remonter bien plus haut dans les souvenirs.

La puissance de la monarchie des Pélopides dut influer beaucoup sur le développement d'une marine nationale chez les Grecs; mais les débuts de cette marine remontaient peut-être à une époque un peu antérieure à celle de la grande prépondérance de cette monarchie. La mythologie, dans la fable des Argonautes, nous a transmis un souvenir des premières expéditions dirigées par les Grecs pour remplacer les navigateurs phéniciens, et de l'admiration superstitieuse qu'excita la hardiesse de ces premières expéditions. C'est le temps où les monuments de la terre des Pharaons, particulièrement les sculptures du palais de Médinet-Abou, nous montrent les aborigènes déjà plus qu'à demi-civilisés « des îles et des côtes de la mer du Nord, » c'est-à-dire de l'Archipel et du Péloponèse, lesquels, d'après les noms de leurs peuplades, paraissent de souche pélasgique, en possession d'une marine, confédérés avec les Dardaniens et Teucriens de l'Asie-Mineure, ainsi qu'avec les Sicules et les habitants de l'Italie méridionale (1), se livrant à

(1) Les textes égyptiens relatifs à cet état de choses ont été rassemblés d'une manière plus complète que nulle part ailleurs par M. Chabas, dans ses *Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes* (Châlon et Paris, 1872). J'ai essayé de déterminer d'une manière que je crois exacte, dans mon *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient,* la place des luttes des Égyptiens contre

des navigations assez étendues et ayant en particu-

les peuples de la Méditerranée dans le cadre de l'histoire générale, et j'ai vu avec satisfaction mes idées à ce sujet adoptées par M. Gladstone (*Juventus mundi*, Londres, 1869).

Le souvenir de la confédération que les monuments égyptiens nous montrent luttant avec les Pharaons de la XIXe et de la XXe dynastie me paraît s'être maintenu très-exactement dans les traditions de la Grèce, en revêtant la forme de cette thalassocratie crétoise de Minos, le premier des Grecs qui eut, dit-on, une marine puissante, thalassocratie à laquelle les témoignages d'Hérodote (III, 122), de Thucydide (I, 4 et 8), d'Aristote (*Politic.*, II, 8) et de Strabon (I, p. 83) attribuent un caractère très-positivement historique (voy. Bolanachi et H. Fazy, *Précis de l'histoire de Crète*, p. 104-112). C'est d'après cette idée que j'ai dressé l'une des cartes de la pl. IX de mon *Atlas d'histoire ancienne de l'Orient;* mais je crois qu'il est nécessaire de préciser les faits qui m'y ont conduit.

La confédération des peuples de la Méditerranée, combattue par Mérenphtah, se divise en deux groupes : d'un côté les peuples de race libyque, Libyens proprement dits (*Lebou*), Maxyes (*Maschouasch*), *Kahaka* et Sardones (*Schardana*) ; de l'autre, les peuples pélasgiques de l'Italie et de la Grèce, Sicules (*Schekoulscha*), Tyrrhéniens ou Tusques (*Tourscha*), Achéens (*Akaiouscha*) et Laconiens (*Lekou*). Sous Ramsès III, les peuples italo-grecs agissent indépendamment des Libyens ; à leur tête, dit-on formellement, marchent les Teucriens (*T'ekkri*) et les Pélasges de la Crète, les ancêtres des Philistins (*Pelesta*), non encore établis sur la côte de la Palestine, comme ils le furent un siècle plus tard, et cherchant à y prendre pied. Ce sont même ces derniers qui ont l'hégémonie la plus caractérisée, et ils entraînent à leur suite les Danaëns du Péléponèse (*Daanaou*), les Tyrrhéniens (*Tourscha*), les Osques (*Ouaschascha*) et les Sicules (*Schakalscha*). La confédération, dirigée par « les Philistins du milieu de la mer, » c'est-à-dire par les Pélasges de la Crète, étend donc son autorité sur les îles de l'Archipel, le Péloponèse, le midi de l'Italie et la Sicile, dont les habitants ont pris les armes aux ordres de *Pelesta*. En même temps un des principaux peuples de la côte d'Asie-Mineure, les Teucriens, prend part à la guerre sur un pied d'égalité avec les chefs de la confédération qui embrasse la Grèce et l'Italie.

Que nous disent maintenant les traditions grecques sur la thalassocratie crétoise ? Minos, ayant formé la première marine nationale,

lier des relations étroites avec les populations libyennes (1).

domine les Cyclades et étend son hégémonie sur toute la Grèce (Thucyd., I, 4). On signale des établissements crétois de cette époque dans la plupart des îles de l'Archipel (voy. Bolanachi et Fazy, p. 118-121). On en place également un à Ténare, en Laconie (Plutarch., *De ser. numin. vindict.,* p. 550. — Hesych., v° Τέττιγος). Minos, avec sa flotte, soumet une partie de la Sicile, où il lutte contre les Sicanes, les rivaux des Sicules (Diod. Sic., IV, 79. — Herodot., VII, 170), et il y fonde Heraclea, Minoa et Engyon. De son temps, un peu après lui, les Crétois dominent sur la Iapygie, où ils bâtissent Hyria, Brentésion et Tarente (Herodot., VII, 170. — Strab., VI, p. 279. — Conon., *Narrat.*, 25). Son frère Rhadamanthe réunit sous son sceptre une partie de la côte d'Asie-Mineure aux îles septentrionales de l'Archipel (Diod. Sic., V, 79). Enfin son autre frère, Sarpédon, se forme un royaume indépendant, mais allié, en Lycie (Herodot., I, 173. — Diod. Sic., V, 79), et dans une portion de la Carie et de l'Ionie (voy. Bolanachi et Fazy, p. 121-126).

Ainsi, la thalassocratie que les monuments égyptiens nous montrent contemporaine de Ramsès III, et celle que la légende grecque attribue à Minos, ont le même centre et embrassent exactement les mêmes contrées. Il me semble donc assez difficile de ne pas les identifier. Mais dans ce cas, si l'on admet la date de 1023, que je crois la meilleure pour la guerre de Troie, il deviendra évident que la donnée la plus généralement admise des Grecs rapproche trop Minos de ce dernier événement, en n'admettant qu'un intervalle de trois ou quatre générations (voy. Clinton, *Fasti hellenici*, t. I, p. 71). Diodore de Sicile (IV, 60) serait davantage dans le vrai en admettant un plus grand nombre de générations. Par contre, la tradition grecque me paraît fort juste et concordant bien avec le cadre des événements de l'histoire de l'Asie et de l'Égypte, quand elle met Minos un peu après la colonie cadméenne. Enfin, si l'on doit, comme nous le pensons, faire coïncider la thalassocratie crétoise de Minos avec le règne de Ramsès III en Égypte, la relation que nous essayons d'établir à la fin de ce paragraphe entre la colonie chananéenne de la Béotie et l'invasion du pays de Chanaan par les Israélites tend à se confirmer. (*Note de 1873.*)

(1) Il faut se souvenir ici du grand rôle que jouent les fables libyennes dans les plus vieilles légendes de la Grèce.

Ce qui prouve, du reste, la très-haute antiquité de la domination des Phéniciens dans les mers de la Grèce et de leurs établissements de ce côté est ce fait qu'à l'époque du retour des Héraclides, c'est-à-dire 80 ans seulement après la prise de Troie, les Doriens ne trouvèrent plus ce peuple qu'à Théra, à Mélos et à Thasos. Partout ailleurs les Cariens avaient pris leur place. Nous n'avons aucune donnée sur l'âge où commença cette thalassocratie carienne; mais ses débuts seraient difficiles à placer, si l'on attribuait aux Tyriens les colonies phéniciennes de la Grèce. Entre la fondation de Tyr et le règne d'Hiram ou de ses premiers successeurs, il n'y a pas pour cette ville de période d'affaiblissement où elle ait pu perdre ses colonies. Au contraire, l'anéantissement de la plupart des comptoirs sidoniens se place tout naturellement dans le temps où les navigations phéniciennes cessèrent pendant près de cinquante ans, sous la prépondérance des Philistins, entre la ruine de Sidon et la fondation de Tyr.

Un dernier argument confirme l'attribution que nous faisons de la colonie de Cadmus en Béotie à l'ère de la prospérité sidonienne : c'est la nature même de cette colonie. Tous les établissements tyriens, qu'elle qu'ait été plus tard leur fortune, présentent ce caractère commun d'avoir été originairement commerciaux. A la période sidonienne seule convient un établissement du genre de celui de Thèbes. Les derniers temps de la puissance de Sidon

coïncident, en effet, avec le moment où les tribus chananéennes, refoulées par les Israélites, se virent obligées d'abandonner en grande partie l'intérieur des terres où elles vivaient de la vie agricole, pour faire place aux envahisseurs, et de se refugier chez leurs frères du littoral qui débutaient dans la carrière des expéditions maritimes. A la suite de la conquête de la Terre-Promise par les Hébreux, il devait y avoir autour de Sidon et sur tout le littoral phénicien un trop plein de population habituée à l'agriculture, chassée des campagnes de l'intérieur, qu'il importait de transplanter ailleurs et de fixer dans des pays où elle pût prospérer. D'après ses résultats et la manière dont elle occupa tout le pays, nous devons attribuer une origine de ce genre à la colonie phénicienne de la Cilicie, laquelle remonte certainement au temps des Sidoniens. C'est seulement aussi la cause que nous venons d'indiquer qui dut porter à établir des émigrants chananéens dans une contrée uniquement propre à l'agriculture, comme l'est la plaine de Thèbes (1).

Un fait absolument semblable se produisit plusieurs siècles après dans l'histoire de la Grèce. Les Ioniens,

(1) Jusque fort tard, la tradition nationale des habitants de la Byzacène et de la Zeugitane revendiquait comme un titre de gloire de descendre aussi des Chananéens de la Palestine méridionale obligés de s'expatrier devant les Israélites, principalement de Gergéséens et de Jébuséens (Procop., *Bell. Vandal.*, II, 20. — Syncell., p. 87. — Voy. ce que disent le Talmud de Jérusalem *Scheb.*, c. 6, f. 35, et le Talmud de Babylone, *Synbedr.*, c. 11, f. 91), et l'on n'a

refoulés dans l'Attique par l'invasion dorienne, s'y trouvèrent infiniment trop nombreux pour pouvoir y vivre tous. Il fallut qu'une partie d'entre eux se décidât à quitter l'Europe et à aller chercher une nouvelle patrie sur la côte de l'Asie-Mineure, où ils fondèrent les magnifiques cités de l'Ionie. Ainsi, dans les annales de l'humanité, des causes identiques, par une loi qui semble immuable, produisent les mêmes résultats.

XII

Obligés de nous attacher à des indices souvent bien fugitifs pour essayer de reconstituer quelques traits des événements d'une époque aussi reculée, nous devons faire appel à tous les ordres d'informations pour leur demander des lueurs de la vérité. Aussi, après avoir scruté les traditions dans lesquelles les Hellènes conservaient les premiers souvenirs de leur race plus ou moins dénaturée par le mélange avec les mythes religieux, après avoir recherché les traces monumen-

pas d'objections sérieuses à opposer à l'authenticité de cette tradition; aussi les savants modernes qui peuvent faire autorité en semblable matière, Movers (*Die Phœnizier*, t. II, part. II, p. 427-435) et Munk (*Palestine*, p. 81), n'ont-ils pas hésité à l'admettre. Les Sidoniens avaient dû être assez naturellement amenés à établir des réfugiés dans cette région, car ils y avaient eux-mêmes déjà fondé les villes d'Hippone et de Cambé. (Voyez encore mon *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 3e édit., t. III, p. 48 et suiv.)

tales que les Phéniciens ont pu laisser de leur passage dans la Grèce, il nous faut interroger à son tour la philologie, ce précieux, bien que parfois trompeur, instrument d'investigations dont les sciences historiques sont entrées en possession dans notre siècle, et lui demander si son témoignage doit venir confirmer ou détruire les conjectures que nous avons laborieusement édifiées.

Depuis longtemps déjà les philologues ont constaté dans la langue grecque l'existence d'un certain nombre de mots qui ne se rattachent naturellement à aucune racine des idiomes de la famille aryenne, et qui sortent, au contraire, d'une manière évidente des langues sémitiques (1). Que la communication de ces mots, pour la plupart du moins, ait eu lieu directement des Phéniciens aux populations de la Grèce, en même temps que celle des lettres alphabétiques et de leurs appellations, c'est encore un point sur lequel on est d'accord, et personne n'est venu contester le témoignage des auteurs anciens qui, pour quelques-uns de ces mots, nomment formellement les gens de Chanaan comme les ayant apportés en Grèce (2).

Les mots qui ont été déjà reconnus comme empruntés anciennement par le grec aux langues sémi-

(1) Bogan, *Homerus ebraizans*, Oxford, 1658. — Ernesti, *Opuscula philologica*, p. 178 et suiv. — *De vestigiis linguæ hebraicæ in lingua græca.* — Gesenius, *Geschichte der hebræischen Sprache*, part. I, § 18. *Mon. phœnec.*, p. 383. Renan, *Hist. des langues sémit.*, 1re édit., p. 192 et suiv.

(2) Hesych., v° Σαμβύκη.

tiques, par l'intermédiaire des Phéniciens, sont d'abord ceux qui désignent les métaux qu'ils venaient chercher dans les îles ou sur le continent hellénique, les travaux d'exploitation minière qu'ils y exécutaient et certains végétaux qu'ils y trouvaient.

χρυσός = *hharouts ;*
νίτρον = *nether ;*
μέταλλον = *matal* (1) ;
κυπάρισσος = *gopher ;*

2° Les noms de végétaux ou de substances diverses portées d'Orient en Occident :

ὕσσωπος = *ezôb ;*
βάλσαμον = *besem ;*
φῦκος = *pouk ;*
ἔβενος = *habni ;*
χαλβάνη = *hhelbonah ;*
κύμινον = *kammon ;*
κύπρος = *kopher ;*
λίβανος = *lebonah ;*
λῆδον, λάδανον = *lot ;*
μύρρα = *mor,* forme araméenne *murrah ;*
κάννα = *qaneh ;*
κασσία = *qetsiâ'h ;*
κίνναμον, κιννάμωμον = *qinnamôn ;*
συκάμινος = *schiqmah ;*
μάννα = *man* ;
σοῦσον = *schouschan ;*
σίκερα = *schechar ;*

(1) Il faut encore joindre χαλκὸς, de la racine *hhalaq,* « lisser, polir, » et ensuite « former, travailler. »

νέτωπον = *netophah ;*

μάλθη = *melet ;*

σμῖρις = *schamir ;*

σάπφειρος = *sapir ;*

ἴασπις = *yaschpheh ;*

3° Ceux d'animaux originaires de l'Asie, comme :

κάμηλος = *gamal ;*

4° Ceux d'instruments, de poids et mesures et d'objets d'usage de diverses natures, dont les navigateurs phéniciens apportèrent la connaissance aux populations encore barbares des contrées helléniques :

μνᾶ = *maneh* (1) ;

κάδος = *kad ;*

κλωβὸς = *kloub ;*

χαύων, χαυνών = *kawan ;*

χιτών = *chthoneth ;*

σάκκος = *saq ;*

5° Ceux d'instruments de musique dont l'usage avait été emprunté à l'Asie :

νάβλα = *nebel ;*

κινύρα = *kinnôr ;*

σαμβύκη = *sabkah ;*

ὀθόνη = *etôn ;*

6° Ceux de diverses choses se rapportant au commerce et à la navigation :

(1) Ce nom est venu, plutôt que par les Phéniciens, d'Assyrie en Grèce par l'Asie-Mineure, avec le poids même de la mine, qui s'appelait en assyrien *mana* (Voy. mon *Essai sur un document mathématique chaldéen*, Paris, 1868). Ὀβολὸς me paraît aussi dériver de l'assyrien *aplous,* qui désignait une des plus petites divisions pondérales dans le système métrique de Babylone et de Ninive,

ἀρραβών = *érabôn ;*

κιξάλλης. — Ce mot, qui, dans l'ancienne antiquité grecque, signifiait « un pirate (1), » et qui devait se prononcer originairement κισσάλλης, nous semble, comme à M. Renan, ne pouvoir dériver que de la racine sémitique *schalal,* « dépouiller, piller, » avec un redoublement initial. Le nom du *schin* aura passé au son *k* dans la première syllabe, d'après une analogie très-familière au sanscrit.

L'origine sémitique et phénicienne des mots que nous venons de citer est, nous l'avons déjà dit, reconnue par tout le monde; mais les avis diffèrent sur l'époque où ils ont été introduits dans l'idiome des Grecs. M. Bertheau (2) prétend qu'ils sont étrangers pour la plupart à la langue homérique, et en tire un argument en faveur de l'opinion d'Ottfried Müller pour placer l'influence des Phéniciens dans les régions helléniques vers le huitième siècle avant Jésus-Christ. M. Renan se range à cette opinion; mais nous croyons devoir soutenir une manière de voir entièrement opposée.

Il faut, suivant nous, distinguer deux catégories dans les mots empruntés par les Grecs aux langues sémitiques. Pour les uns, l'emprunt doit être extrêmement antique; ils se sont fondus dans la langue et en font partie essentielle. Ce sont surtout les noms

(1) Democrit. *ap* Stob., *Serm.* XLII. — Hesych., v° Κιξάλλης. — Boeckh, *Corp. inscr. græc.*, n° 3044.

(2) *Zur Geschichte der Israeliten*, p. 5.

des matières que les Phéniciens allaient chercher en Grèce, un ou deux tout au plus des substances d'origine asiatique, ceux des objets d'usage et ceux des choses relatives au négoce. Ils correspondent parfaitement à la nature de ce commerce primitif de la race de Chanaan avec les populations les plus anciennes de la Grèce dont nous avons essayé de retracer le tableau; car ce commerce devait être nécessairement celui de tout peuple civilisé avec des peuples encore barbares; il consistait à aller chercher en Grèce à l'état brut des matières premières dont l'industrie phénicienne avait besoin, et à porter en échange des produits manufacturés que les habitants du pays ne savaient pas encore fabriquer. Quant aux noms d'animaux de l'Asie, à ceux de la plupart des parfums, des pierres précieuses et des résines végétales usitées pour la médecine, comme à ceux des instruments de musique, ils n'ont jamais pris qu'assez imparfaitement droit de bourgeoisie dans le grec, où ils ont toujours gardé le caractère de mots étrangers empruntés pour rendre des idées qui n'avaient pas d'expression dans la langue. On doit les rattacher à des rapports postérieurs avec la Phénicie et à l'époque du plein développement de la civilisation hellénique. Ce n'est que lorsqu'il en est arrivé à un très-grand raffinement qu'un peuple consomme les objets désignés par ces mots. Les rudes habitants de la Grèce au temps des colonies cadméennes ne devaient pas en demander aux navigateurs venus de Sidon.

Cette distinction une fois établie, prenons les poèmes d'Homère. Bien loin d'y trouver la confirmation du fait affirmé par M. Bertheau, nous y rencontrons l'emploi multiplié de cinq des mots de la première catégorie, sur treize que nous y rangeons. Ce sont χρυσὸς (1), avec les nombreux dérivés dans la composition desquels entre ce mot (2) κυπάρισσος (3), φῦκος (4), χιτών (5) ; quant à μύρρα, le mot même ne se trouve pas, mais il était déjà tellement entré dans la langue qu'Homère emploie souvent le verbe μύρομαι, qui en est directement dérivé (6). De plus, nous rencontrons dans l'*Odyssée* un verbe qui ne se retrouve nulle part ailleurs, et qui paraît être tombé en désuétude dès

(1) *Iliad.*, IX, 126. — *Odyss.*, II, v. 338 ; IX, v. 202 ; XIII, v. 273.

(2) Χρυσάμπυξ : *Iliad.*, V, v. 358 et 363.
Χρυσάορος : *Iliad.*, V, v. 509 ; XV, v. 256.
Χρύσειος : *Iliad.*, IV, v. 134 ; V, v. 730.
Χρυσῆ : *Iliad.*, V, v. 425 ; XXII, v. 470.
Χρυσηλάκατος : *Iliad.*, XVI, v. 183 ; XX, v. 70. — *Odyss.*, IV, v. 122.
Χρυσήνιος : *Iliad.*, VI, v. 205. — *Odyss.*, XIII, v. 285.
Χρυσόθρονος : *Iliad.*, I, v. 611 ; IX, v. 529.
Χρυσόπτερος : *Iliad.*, VIII, v. 398 ; XI, v. 185.
Χρυσόρραπις : *Odyss.*, XI, v. 227 et 331.
Χρυσοχόος : *Odyss.*, III, v. 425.

(3) *Odyss.*, V, v. 64.
Κυπαρισσήεις : *Iliad.*, II, v. 593.
Κυπαρίσσινος : *Odyss.*, XVII, v. 348.

(4) *Iliad.*, IX, v. 7.

(5) *Iliad.*, II, v. 42 ; III, v. 57 ; V, v. 113 ; XII, v. 439 ; XVIII, v. 25 ; XXI, v. 31 ; XXVI, v. 580. — *Odyss.*, VIII, v. 441 ; XII, v. 434 ; XIV, v. 515 ; XV, v. 60 ; XIX, v. 242 ; XXIV, v. 226.

(6) *Iliad.*, VI, v. 373 ; XVII, v. 441 ; XVIII, v. 234 ; XIX, v. 6 et 213 ; XXIII, v. 106.

une époque fort ancienne, τιθαιβώσσω, en parlant des abeilles qui font leurs rayons,

ἔνθα τιθαιβώσσουσι μέλισσαι (1).

et ce verbe semble bien manifestement devoir son origine au sémitique *debasch* « miel, » avec le redoublement initial τι.

Ce dernier mot nous révèle l'existence d'une autre catégorie d'emprunts très-anciennement faits par le grec aux langues sémitiques. Ce sont un certain nombre de mots relatifs aux choses de l'agriculture et de la campagne, particulièrement de noms d'animaux, qui semblent indiquer qu'une portion des colons chananéens dans les contrées helléniques s'était adonnée à la vie agricole et avait fourni des leçons dans ce genre aux populations indigènes, confirmant ainsi ce que nous avons dit de la nature de la colonie cadméenne de la Béotie.

Un des plus frappants parmi ces mots est celui de σής, qui désigne les insectes qui rongent le blé et d'autres plantes. On ne saurait en effet y méconnaître le *sas,* « teigne, » du lexique hébraïque. Pour désigner les animaux de l'espèce bovine, le grec possède deux mots différents; le premier, βοῦς, est le nom proprement aryen appartenant à la même racine que le sanscrit *go, gaûs;* le second ne se ramène aussi naturellement à aucun radical de la famille indo-euro-

(1) *Odyss.,* XIII, v. 106.

péenne : c'est ταῦρος, qui fait déjà partie de la langue homérique (1) et y produit même des dérivés (2). Comment y méconnaître le mot sémitique désignant le même animal, qui en hébreu s'offre à nous sous la forme *schôr* et en araméen sous la forme *tôra* (3)? Ταῦρος se retrouve en latin, *taurus*. Il semble, du reste, que les populations primitives de l'Italie, si étroitement apparentées avec celles de la Grèce et parlant des idiomes très-voisins, aient emprunté encore plus de mots que ces derniers aux navigateurs phéniciens pour désigner des animaux vivant dans leur propre pays ; car nous trouvons en latin :

Turtur = *tor* et *drôr*,

Corvus = *'oreb*,

Taxus, taxo = *takhasch*,

qui ne se retrouvaient pas en grec (4).

Les noms hellénique et latin de vin, οἶνος, et *vinum*

(1) *Iliad.*, VII, v. 223; XVI, v. 487; XVIII, v. 580; XX, v. 403. — *Odyss.*, II, v. 6 et 8; XII, v. 181.

(2) *Iliad.*, X, A. 2658; XII, v. 161.

(3) D'après Plutarque, dans la vie de Sylla, les Phéniciens disaient θώρ.

Cependant ταῦρος et *taurus* peuvent être aussi rapprochés du sanscrit *sthira*, gothique *situr*, ancien allemand *stior*. En général, les noms du bœuf et du taureau offrent, suivant l'expression de M. Pictet, « de ces *bivia* à l'entrée desquels on s'arrête incertain. » Ils sont presque identiques dans les langues aryennes et sémitiques, et même en égyptien (voy. Pictet, *Les origines indo-européennes*, t. I, p. 330-343); aussi, l'on est en droit de les faire remonter avant la séparation des trois grandes races rattachées par la Bible à la souche Noachide.

(1) Le latin *ferrum*, qui suppose un primitif *fersum* et même *fersrum*, est peut-être aussi à rattacher au sémitique *barzil*.

n'ont de correspondants dans aucun autre idiome aryen, excepté en arménien; mais si on chercherait vainement l'étymologie à l'aide du sanscrit, les diverses langues sémitiques nous offrent un mot identique *yain* en hébreu et en araméen, et *wayn* en arabe. Et ce mot est bien proprement d'origine sémitique, car il sort du radical *yavan,* qui implique l'idée de la fermentation. Le grec κέγχρος et le latin *cicer* font défaut au sanscrit et à toutes les langues voisines. N'est-il pas naturel d'en rapporter la naissance au sémitique *kikkar,* « orbe, cercle, » puisque justement le pois-chiche est la plus exactement ronde et sphérique de toutes les graines légumineuses? Le radical qui en grec s'applique à toute espèce d'herbe et de légume, χόρτος, et en latin fournit le nom du jardin, *hortus,* a aussi été depuis longtemps signalé comme ne se retrouvant pas dans les autres idiomes de la famille indo-européenne; mais dans la famille sémitique, nous voyons *hharasch,* « labourer, » *hhoresch,* « forêt, fourré, » qui, par une permutation très-habituelle, devient *hhereth.* Entre *hhereth* et *hortus,* ou χόρτος, le rapprochement est bien naturel et bien séduisant; mais celui qu'il faut établir entre le nom du concombre en grec, σίκυς, et dans les langues sémitiques, *paqqu'oth, phaqqu'oth,* déjà indiqué par M. Hitzig (1), est plus certain encore.

Tous les mots que nous venons d'étudier se ratta-

(1) *Zeitschr der deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, 1855, p. 752.

chent évidemment par leur origine à des colonies chananéennes de nature agricole, analogues à ce que nous avons vu qu'avait dû être celle des Cadméens à Thèbes; mais en voici un bien plus curieux encore pour nous, puisque les traditions helléniques en rapportent le point de départ à la colonie cadméenne elle-même: c'est le nom du « pont » γέφυρα. Ce mot, dit-on, vient du nom des Géphyréens, qui descendaient des Phéniciens venus avec Cadmus en Béotie (1). Établis d'abord à Thèbes, puis à Érétrie en Eubée (2), les Géphyréens avaient fixé plus tard leur demeure à Tanagra dans la Béotie (3), ville qui s'était alors appelée Géphyra (4), et où ils avaient établi les premiers ponts, γέφυραι, que l'on eût vus en Grèce (5). Expulsés de Tanagra quelque temps après la guerre des Épigones (6), ils avaient enfin cherche un asile en Attique, où les Athéniens les avaient reçus au nombre des citoyens, sous certaines conditions, ἐπὶ ῥητοῖσι, dit Hérodote. On leur avait, en effet, fixé pour demeure les bords du Céphise au point où il était traversé par la voie sacrée d'Éleusis; et les conditions qui leur avaient été imposées étaient la construction et l'entretien du pont jeté sur cette rivière, qui rendait d'un accès plus sûr et plus facile la principale

(1) Herodot., v, 57.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Etym. Magn.*, v° Γέφυρα.
(6) Herod., v, 57. — Schol. *ad* Euripid.

artère des communications d'Athènes avec le reste de la Grèce par la voie de terre (1). On le voit dans les récits dont nous venons d'analyser la substance, les Géphyréens sont présentés comme d'origine chananéenne et comme de grands constructeurs de ponts ; l'origine même du nom de cette sorte de constructions est rattachée constamment à leur souvenir ; seulement on ne dit pas s'ils s'appelaient Géphyréens comme bâtisseurs de ponts, ou si les ponts avaient reçu le nom de γέφυραι en tant que l'œuvre des Géphyréens. Γέφυρα, n'est certainement pas un mot d'origine aryenne ; il ne cadre avec aucun radical du sanscrit ou des idiomes congénères. Mais si nous cherchons quel est le mot qui exprime l'idée de « pont » dans les langues sémitiques, nous trouvons en hébreu *geschour* et en arabe *djisr*. Entre *geschour* et γέφυρα, il semble au premier abord qu'il y ait une très-grande distance, et cependant nous regardons les deux mots comme identiques. Il faut, en effet, tenir d'abord compte de la facilité de permutation du *sch* et du *th*, constante dans les idiomes sémitiques, et presque de règle lorsqu'on passe de l'hébreu à l'araméen. Une forme *gethour* pour *geschour* n'a donc rien que de parfaitement naturel, et a dû exister. Dès lors on est en droit de la tenir pour l'origine de γέφυρα, car une des permutations les plus

(1) Voy. notre *Monographie de la Voie Sacrée éleusinienne*, t. I, p. 246-219.

habituelles et les plus normales de la langue grecque est celle du *t* aspiré ou θ en φ.

Remarquons, du reste, en passant, comme une coïncidence qui ne doit pas être fortuite, que si nous rencontrons en Grèce, à côté du mot γέφυρα, « pont, » une localité du nom de Γέφυρα et une population de Γεφυραῖοι, à laquelle on assigne une origine chananéenne, en Syrie, à côté du mot *geschour*, « pont, » nous voyons une localité du nom de *Geschour* (1) et une population de *Geschouriim* (2).

M. Oppert disait, en 1866, dans la leçon d'ouverture de son cours de philologie comparée près la Bibliothèque alors impériale : « La grammaire grecque nous indique un organisme analogue à la grammaire sanscrite, latine, slave ; mais le dictionnaire, quoique montrant une très-grande majorité de mots, surtout de racines verbales, évidemment aryens, nous révèle une minorité très-respectable de termes étrangers à toutes les autres langues indo-européennes, et des vocables sémitiques. Ces termes ne se bornent pas aux expressions désignant des animaux, des métaux, des végé-

(1) II Sam. III, 3; XIII, 37; XV, 8.

(2) *Deuteron.*, III, 14. — Jos., XII, 5; XIII, 13. — I *Chronic.*, II, 23.

M. Hitzig, dans un mémoire fort érudit et fort intéressant (*Zeitschr. der deutsch. Morgenl. Gessellsch.*, 1855, p. 747-779), rapproche comme nous γέφυρα de *geschour* et les Γεφυραῖοι de la Béotie des *Geschouriim* de la Syrie. Mais il entreprend de démontrer que ces derniers étaient une population aryenne habitant au milieu des Araméens. Nous soutenons, on le voit, la thèse diamétralement contraire à la sienne.

taux, mais expriment en partie les notions les plus essentielles à la vie civile et politique, et pour lesquelles les Hellènes seuls se séparent de l'unanimité des nations indo-européennes. » Il ajoutait en note : « Je compte prouver assez prochainement l'existence d'un élément sémitique dans le dictionnaire de la plus belle des langues indo-européennes. »

Nous attendons avec une vive impatience le travail ainsi annoncé par M. Oppert, dans lequel cet éminent érudit développera et complètera avec son savoir philologique si immense et si sûr la démonstration du fait que nous n'avons pu qu'indiquer en passant. D'après ce qu'il annonce, M. Oppert étendra la preuve des emprunts faits par le grec aux langues sémitiques aux expressions d'ordres d'idées dans lesquels on n'avait pas jusqu'à présent recherché ces emprunts. Il démontrera de plus en plus, de cette manière, combien fut puissante et à quelle haute antiquité remonte l'influence des colons chananéens sur les habitants encore barbares de la Grèce, avec lesquels ils se trouvèrent en contact, influence à laquelle les races du continent hellénique durent la communication de l'écriture et de l'alphabet.

Mais dès à présent, et par nos seuls efforts, nous arrivons à cette conclusion que, parmi les mots que la langue grecque a reçus des Phéniciens, ceux qui paraissent le plus anciennement introduits, et somme toute, les plus importants, sont antérieurs à l'âge

des poésies homériques, qu'à cette époque l'adoption en remontait assez haut pour qu'ils eussent déjà pris rang parmi les racines mêmes de la langue, et pour qu'ils eussent fourni toute une série de dérivés, soit à eux seuls, soit en entrant en composition avec d'autres racines.

Le fait que nous constatons a bien son importance. Il fournit une des meilleures et des plus sûres preuves de la date reculée que nous assignons aux colonies phéniciennes qui communiquèrent aux races de la Grèce un grand nombre de connaissances, dont la plus importante fut celle de l'écriture alphabétique.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

III. — CHALDÉE ET ASSYRIE.

IV. — PHÉNICIE.

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DE L'ASSYRIEN

Lenormant (Fr.). Premier mémoire de mythologie comparative. La Légende de Sémiramis. Paris, 1873, in-4 broché. . . . 5 fr.

Etude sérieuse, pleine d'intérêt, et destinée à éclaircir bien des points obscurs de l'assyriologie.

— Choix de textes cunéiformes inédits ou incomplètement publiés jusqu'à ce jour. 1er fascicule. Paris, 1873, in-4 broché. . . 5 fr.

Ménant (Joachim). Les Écritures cunéiformes. Exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie. Seconde édition. Paris, 1864, grand in-8 broché, planches. 310 pages. Epuisé . . . . 20 fr.

Cet ouvrage, divisé en deux parties : *Ecriture aryenne* et *Ecritures anariennes*, est un résumé critique et historique des travaux faits sur le déchiffrement des écritures dans lesquelles sont conçus les textes assyriens.

— Exposé des éléments de la grammaire assyrienne. Paris, imp. Imp., 1868, grand in-8 broché. 392 pages. Epuisé. . . . . 15 fr.

Le premier ouvrage de ce genre, destiné à vulgariser les études de l'écriture cunéiforme et à offrir à la philologie comparée un précieux secours.

— Leçons d'épigraphie assyrienne professées au cours libre de la Sorbonne pendant l'année 1869. Paris, 1873, in-8 broché. . 6 fr.

— Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone (XVIe siècle avant J.-C.), traduites et publiées avec un commentaire à l'appui. Paris, 1863, in-8 broché, 12 planches et 80 pages. . . . . 10 fr.

— Les noms propres assyriens. Recherches sur la formation des expressions idéographiques. Paris, 1861, in-8 br., 64 pages. 5 fr.

— Inscriptions des revers des plaques du palais de Khorsabad, traduites sur le texte assyrien. Paris, imp. Imp., 1865, in-fol. broché (Texte, transcription et traduction). 23 pages. . . . . . . 10 fr.

— Syllabaire assyrien. Exposé des éléments du système phonétique de l'Ecriture anarienne. Paris, 1873, 2 vol. in-4. (Extrait du tome VII des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.) . . . . 30 fr.

— Annales des rois d'Assyrie, traduites et mises en ordre sur le texte assyrien. Paris, 1873, un beau volume grand in-8 orné de 7 cartes et plans . . . . 15 fr.

Norris (E.). Assyrian Dictionary. London, 1869-72, vol. I à III, grand in-8 cartonné. . . . . 105 fr.

Oppert et **Ménant.** Les fastes de Sargon, roi d'Assyrie (721 à 703 avant J.-C.). Traduits et publiés d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles du palais de Khorsabad. Paris, imp. Imp., 1863, in-fol. broché, 11 pages et 11 planches . . . . 20 fr.

Oppert (J.). Les inscriptions cunéiformes déchiffrées une seconde fois. Paris, 1859, in-8 broché, 13 pages . . . . 1 fr. 25

Oppert (J.). Les inscriptions assyriennes des Sargonides et les fastes de Ninive. Paris, 1862, in-8 broché, 60 pages . . . . 4 fr.

— Grande inscription du palais de Khorsabad. Paris, 1863, 3 vol. in-8 brochés. . . . . 20 fr.

— Commentaire historique et philologique du livre d'Esther, d'après la lecture des inscriptions perses. Paris, 1854, in-8 broché. 2 fr.

— Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie, d'après les monuments, depuis l'établissement définitif des Sémites en Mésopotamie (2000 ans avant J.-C.) jusqu'aux Séleucides (150 ans avant J.-C.). Paris, 1865, in-8 broché . . . . 6 fr.

— Les inscriptions commerciales en caractères cunéiformes. Paris, 1866, in-8 broché, 8 pages. . . . . 2 fr.

— Un traité babylonien sur brique. Paris, 1866, in-8 broché, 16 pages. . . . . 2 fr. 50

— Babylone et les Babyloniens. Paris, 1869, in-8 br., 8 pages. 2 fr.

— La chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes, et en conformité avec les textes de la Bible, suivie d'une étude sur le fils de Tabeël. Paris, 1870, in-8 broché, 38 pages . . . . 3 fr.

— Expédition scientifique en Mésopotamie. Paris, 1862, 5 liv. de texte et planches. Epuisé . . . . 200 fr.

— Les inscriptions de Dour-Sarkayan (Korsabad), provenant des fouilles de M. V. Place, déchiffrées et interprétées. Paris, 1870, in-folio broché, 39 pages. . . . . 30 fr.

Ce volume in-folio renferme la valeur d'un volume de 200 pages ordinaire. On peut dire que c'est une des œuvres les plus importantes sur les inscriptions cunéiformes qui aient paru jusqu'à ce jour. Il contient entre autres la traductiou complète du texte des Taureaux qui sont exposés dans la salle assyrienne du Louvre, et qui est interprété dans le savant cours que M. Oppert professe au Collége de France. Sous le rapport scientifique, cet ouvrage représente un progrès considérable sur tout ce qui a été publié jusqu'ici en assyriologie.

Rosny (Léon de). Les écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes. 2e édition. Paris, 1870, in-4 broché, 12 planches noires et coloriées, 2 tableaux. . 8 fr.

Le deuxième livre traite des *Ecritures cunéiformes;* il occupe les pages 53-72, et est orné de 2 planches et de tableaux. — Le premier livre de cette intéressante publication comprend les écritures chinoises, coréennes, mexicaines et égyptiennes. Cette partie, illustrée de 8 planches en couleur, contient un précieux travail *inédit* de M. Dévéria sur les *hiéroglyphes égyptiens*, et un magnifique tableau des signes hiéroglyphiques les plus usités, avec leur signification et leur valeur phonétique.

Schrader (E.). Die Keilinschriften und das Alte Testament. Giessen, 1872, in-8 broché. . . . . 10 fr. 50

Lenormant (F.) : Premier mémoire de mythologie comparative. La Légende de Sémiramis. Paris, 1873, in-4 broché. . . . 5 fr.

Étude sérieuse, pleine d'intérêt et destinée à éclaircir bien des points obscurs de l'assyriologie.

— Choix de textes cunéiformes inédits ou incomplètement publiés jusqu'à ce jour. 1er fascicule. Paris, 1873, in-4 broché. . . 5 fr.

Ménant (Joachim). Les Écritures cunéiformes. Exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie. Seconde édition. Paris, 1864, grand in-8 broché, plan, [illegible] 310 pages. Épuisé . . . . 20 fr.

Cet ouvrage, divisé en deux parties : *Écriture aryenne* et *Écritures anariennes*, est un résumé critique et historique des travaux faits sur le déchiffrement des écritures dans lesquelles sont conçus les textes assyriens.

— Exposé des éléments de la grammaire assyrienne. Paris, imp. Imp., 1868, grand in-8 broché, 392 pages. Épuisé. . . . . 15 fr.

Le premier ouvrage de ce genre, destiné à vulgariser les études de l'écriture cunéiforme et à offrir à la philologie comparée un précieux secours.

— Leçons d'épigraphie assyrienne professées au cours libre de la Sorbonne pendant l'année 1869. Paris, 1873, in-8 broché. . 6 fr.

— *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone (XVIe siècle avant J.-C.), traduites et publiées avec un commentaire à l'appui.* Paris, 1863, in-8 broché, 12 planches et 80 pages. . . . . 10 fr.

— *Les noms propres assyriens. Recherches sur la formation des expressions idéographiques.* Paris, 1861, in-8 br., 64 pages. 5 fr.

— Inscriptions des revers des plaques du palais de Khorsabad, traduites sur le texte assyrien. Paris, imp. Imp., 1865, in-fol. broché (Texte, transcription et traduction). 23 pages. . . . . . . 10 fr.

— Syllabaire assyrien. Exposé des éléments du système phonétique de l'Écriture anarienne. Paris, 1873, 2 vol. in-4. (Extrait du tome VII des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.) . . . . 30 fr.

— Annales des rois d'Assyrie, traduites et mises en ordre sur le texte assyrien. Paris, 1873, un beau volume grand in-8 orné de 7 cartes et plans [illegible] . . . . 15 fr.

Norris (E.), A[illegible]onary. London, 1868-72, vol. I à III, grand in-8 [illegible] . . . . 105 fr.

Oppert [illegible] [illegible]tes de Sargon, roi d'Assyrie (721 à 703 avant [illegible] publiés [illegible] le texte assyrien de la grand[illegible] [illegible]d. Paris, imp. [illegible] . . . 20 fr.

Op[illegible] [illegible]me seconde [illegible] . 1 fr. 25

Oppert (J.). Les inscriptions assyriennes des Sargonides et les fastes de Ninive. Paris. 1862. in-8 broché. 60 pages . . . . 4 fr.

— Grande inscription du palais de Khorsabad. Paris. 1863. 3 vol. in-8 brochés. . . . . 20 fr.

— Commentaire historique et philologique du livre d'Esther. d'après la lecture des inscriptions perses. Paris. 1864. in-8 broché. 2 fr.

— Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie. d'après les monuments, depuis l'établissement définitif des Sémites en Mésopotamie (2000 ans avant J.-C.) jusqu'aux Séleucides (150 ans avant J.-C.). Paris, 1865, in-8 broché . . . . 6 fr.

— Les inscriptions commerciales en caractères cunéiformes. Paris. 1866, in-8 broché, 8 pages. . . . . 2 fr.

— Un traité babylonien sur brique. Paris. 1866. in-8 broché. 16 pages. . . . . 2 fr. 50

— Babylone et les Babyloniens. Paris, 1869, in-8 br., 8 pages. 2 fr.

— La chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes, et en conformité avec les textes de la Bible, suivie d'une étude sur le fils de Tabeel. Paris, 1870, in-8 broché, 38 pages . . . . 3 fr.

— Expédition scientifique en Mésopotamie. Paris, 1862, 5 liv. de texte et planches. Epuisé . . . . 200 fr.

— Les inscriptions de Dour-Sarkayan (Korsabad), provenant des fouilles de M. V. Place, déchiffrées et interprétées. Paris, 1870, in-folio broché, 39 pages. . . . . 30 fr.

Ce volume in-folio renferme la valeur d'un volume de 200 pages ordinaire. On peut dire que c'est une des œuvres les plus importantes sur les inscriptions cunéiformes qui aient paru jusqu'à ce jour. Il contient entre autres la traductiou complète du texte des Taureaux qui sont exposés dans la salle assyrienne du Louvre, et qui est interprété dans le savant cours que M. Oppert professe au Collége de France. Sous le rapport scientifique, cet ouvrage représente un progrès considérable sur tout ce qui a été publié jusqu'ici en assyriologie.

Rosny (Léon de). Les écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes. 2e édition. Paris, 1870, in-4 broché, 12 planches noires et coloriées, 2 tableaux. . 8 fr.

Le deuxième livre traite des *Ecritures cunéiformes;* il occupe les pages 53-72, et est orné de 2 planches et de tableaux. — Le premier livre de cette intéressante publication comprend les écritures chinoises, coréennes, mexicaines et égyptiennes. Cette partie, illustrée de 8 planches en couleur, contient un précieux travail *inéd*[illegible] M. DÉVÉRIA sur les *hiéroglyphes égyptiens,* et un magr[illegible] signes hiéroglyphiques les plus [illegible] avec le[illegible] ur valeur phonétique.

[illegible] schriften und das [illegible]

[illegible] . . . .

Smith (George). History of Assurbanipal; edited and translated from the cuneiform inscriptions. London, 1871, grand in-8 cartonné. . . . . 35 fr.

— Chaldæan account of the Deluge from terra cotta Tablets found at Nineveh, and now in the British Museum. London, 1872, in-folio broché, planches. 9 fr. 80

OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DE L'ÉGYPTIEN (HIÉROGLYPHES)

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

Brugsch (H.). Grammaire hiéroglyphique, contenant les principes généraux de la langue et de l'écriture sacrée des anciens Égyptiens. Leipzig, 1872, in-4 cartonné, 132 pages. . . . . . 32 fr.

— Index des hiéroglyphes phonétiques, y compris les valeurs de l'écriture secrète et des signes déterminatifs qui se rencontrent dans le même système graphique des anciens Égyptiens. Leipzig, 1872, in-4 broché. 4 fr. 50

Chabas (F.). Le Papyrus magique Harris. — Traduction analytique et commentée d'un manuscrit égyptien, comprenant le texte hiératique, publié pour la première fois, avec un tableau phonétique et un glossaire. Châlons et Paris, 1860, in-4 broché, 250 pages, 10 planches . . . . 40 fr.

— Mélanges égyptologiques, comprenant onze dissertations sur différents sujets. Paris, 1862, in-8 broché, 120 pages. . . . . 10 fr.

Cette publication, dont il ne reste que quelques exemplaires, est d'une importance capitale pour les études égyptiennes ; aucune autre n'aura fait faire à la méthode un pas plus large dans la voie du progrès. La curiosité des savants sera d'ailleurs intéressée par les recherches de l'auteur sur le régime des esclaves, sur le commerce, les salaires, les poids et les signes monétaires, etc. Ce sont de véritables découvertes que M. Chabas a faites sur la peste aux temps pharaoniques, sur le nom des Pasteurs, sur les témoignages monumentaux du séjour des Hébreux en Egypte, et de leur emploi à la construction de divers édifices.

— Mélanges égyptologiques, 3e série, contenant 23 mémoires et 30 planches de textes hiér. Paris, 1870-73, 2 vol. in-8 br. 36 fr.

Chabas (F.). Les Papyrus hiératiques de Berlin, récits d'il y a 4000 ans, avec un index géographique et deux planches de fac-simile. Paris, 1863, in-8 broché, 94 pages. . . . . 6 fr. 50

— Recherches sur le nom égyptien de Thèbes, avec quelques observations sur l'alphabet sémitico-egyptien et sur les singularités orthographiques. Paris, 1863, in-8 broché, 44 pages. . . 5 fr. 50

— Les inscriptions des mines d'or. Dissertation sur les textes égyptiens relatifs à l'exploitation des terrains aurifères du désert de Nubie, enrichie du texte hiéroglyphique de l'inscription de Kouban et d'une carte égyptienne antique des mines d'or. Paris, 1862, in-4 broché, 36 pages. . . . . 10 fr.

— Observations sur le chapitre VI du Rituel égyptien, à propos d'une statuette funéraire du musée de Langres. Paris, 1863, in-4 broché, 12 pages, 2 planches. . . . . 10 fr.

— Scène mystique peinte sur un sarcophage égyptien. Paris, 1862, in-8 broché, 7 pages. . . . . 2 fr.

— La circoncision chez les Egyptiens. Paris, 1861, in-8 br. 2 fr. 50

— L'inscription hiéroglyphique de Rosette, analysée et comparée à la version grecque. Paris, 1867, in-8 br., 124 pages, 2 pl. 6 fr. 50

— Mémoire sur une pathère égyptienne du musée du Louvre, par S. Birch, traduit de l'anglais par Chabas. Paris, 1858, in-8 broché, 74 pages. . . . . 5 fr.

— Note sur un poids égyptien. Paris, 1861, in-8 broché. . 2 fr. 50

— Le calendrier des jours fastes et néfastes de l'année égyptienne. Paris, 1870, in-8 broché, 136 pages. . . . . 7 fr.

— Sur l'étude de la langue égyptienne. Amsterdam, 1865, in-8 broché, 10 pages. . . . . 2 fr. 50

— Note sur quelques outils égyptiens du musée de Leyde. Amsterdam, 1866, in-8 broché. 5 pages. . . . . 2 fr. 50

— Revue rétrospective à propos de la publication de la liste royale d'Abydos. Châlons, 1865, 2 brochures in-8 de 72 pages. . . 6 fr.

— Etudes sur l'antiquité historique, d'après les sources égyptiennes et les monuments réputés préhistoriques. Seconde édition, revue et augmentée. Paris, 1873, in-8, 6 planches et 260 figures dans le texte . . . . 25 fr.

— Traduction complète des inscriptions hiéroglyphiques de l'obélisque de Louqsor, à Paris. Paris, 1868, in-8 broché, 13 pages, 1 planche. . . . . 4 fr.

— Le cèdre dans les hiéroglyphes. Paris, 1861, in-8 broché, 7 pages . . . . 2 fr. 50

— Hébræo-Ægyptiaca. London, 1872, in-8 broché. . . . . 2 fr. 50

Chabas (F.). Notice sur la momie conservée à Saint-Lazare de Venise. Venise, 1870, in-18 broché. . . . . 2 fr.

— Détermination métrique de deux mesures égyptiennes de capacité. Paris, 1867, in-8 broché, 20 pages, 1 planche. . . . . 4 fr.

— Lettre au directeur de la *France littéraire*, au sujet des discussions soulevées par la publication de la table royale d'Abydos. Lyon, 1855, in-8 broché, 37 pages . . . . 1 fr. 50

— Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie, et spécialement à celle des temps de l'Exode. Paris, 1873, in-4 broché. . . . . 15 fr.

— Nouvelle explication d'une particule grammaticale de la langue hiéroglyphique. Châlons, 1858, in-4 broché . . . . 2 fr. 50

— Trois articles de polémique à propos de la publication de la nouvelle table royale d'Abydos. Paris, 1865, in-8 br., 64 pages. 4 fr.

— Sur les papyrus hiératiques, par W. Godwin, traduit par Chabas. Paris, 1860-61, 2 brochures in-8, 44 pages . . . . 7 fr. 50

— Les Pasteurs en Égypte. Amsterdam, 1866, in-4 cartonné, 56 pages . . . . 6 fr.

— Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au XVe siècle avant notre ère. Traduction analytique d'un papyrus du Musée Britannique, comprenant le fac-simile du texte hiératique, et sa description complète en hiéroglyphes et en lettres coptes, avec 13 planches et un glossaire. Publié avec la collaboration de M. W. Godwin. Paris, 1868, in-4, broché, 418 pages . . . . 70 fr.

Cet ouvrage, tiré à 150 exemplaires, aujourd'hui déjà dispersés, contient le texte hiératique de l'un des documents les plus importants de la littérature de l'ancienne Egypte, ainsi qu'une double transcription en hiéroglyphes et en lettres coptes. L'auteur en donne une traduction complète, justifiée mot à mot, phrase à phrase, par de solides commentaires. En un mot, ce beau livre offre aux savants qui veulent se perfectionner dans la science égyptologique des facilités qu'on chercherait vainement ailleurs, même dans les ouvrages méthodiques.

En dehors de l'importance de ce volume au point de vue philologique, ce papyrus est un document historique de la plus haute valeur, en ce qu'il nous donne les noms de villes aujourd'hui entièrement disparues ou oubliées.

— Réponse à la critique du Voyage d'un Égyptien de M. Brugsch. Paris, 1868, in-4 broché, 104 pages. . . . . 5 fr.

Sous ce titre : *Réponse à la critique,* l'auteur, répondant à certaines objections qui lui ont été faites, a publié une brochure qui fait pour ainsi dire partie de l'ouvrage précédent, et qui contient un grand nombre d'observations lexicographiques de grande importance.

Chabas et **Lieblein.** Deux papyrus hiératiques du Musée de Turin, publiés en fac-simile. Christiana, 1868, in-8 broché, 43 pages, 5 planches . . . . 13 fr.

Champollion le jeune. Mémoire snr les signes employés par les anciens Egyptiens à la notation des divisions du temps dans leurs trois systèmes d'écritures. Paris, 1841, in-4 broché, 64 pages, planche . . . . 8 fr.

Champollion-Figeac. Notice sur les manuscrits autographes de Champollion le jeune. Paris, 1842, in-8 broché, fac-simile. 47 pages . . . . 3 fr.

D'Eichthal (G.). La sortie d'Égypte, d'après les récits combinés du Pentateuque et de Manethon ; son caractère et ses conséquences historiques. Paris, 1850-72, in-4 cartonné . . . . 5 fr.

Tiré à petit nombre.

Deveria (Th.). Spécimen de l'interprétation des écritures de l'ancienne Egypte. Paris, 1858, in-4 broché, 17 pages. . . . 1 fr. 50

Lenormant (Fr.). Notes sur un voyage en Égypte (découverte des restes de l'âge de pierre en Egypte, sur l'antiquité de l'âne et du cheval comme animaux domestiques en Egypte et en Syrie, etc.). Paris, 1870, 2 brochures in-4. . . . . 5 fr.

Rosny (Léon de). Les écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes. 2e édition. Paris, 1870, in-4 broché. 12 planches coloriées et 2 tableaux. . . . . . 8 fr.

Le premier livre de cet intéressant travail, chapitre troisième (p. 22-52) traite de l'écriture égyptienne. On remarque dans cette partie des recherches inédites de M. Deveria sur l'interprétation des textes hiéroglyphiques, et un magnifique tableau des signes les plus usités avec leur signification et leur valeur phonétique. Les autres chapitres traitent des écritures chinoise, coréenne, américaine et assyrienne.

Salvolini (Fr.). Analyse grammaticale et raisonnée des différents textes anciens égyptiens. Volume I, texte hiéroglyphique et démotique de la pierre de Rosette. Paris, 1836, in-4 broché, et atlas . . . . 18 fr.

— Traduction et analyse grammaticale des inscriptions sculptées sur l'obélisque égyptien de Paris, suivie d'une notice relative à la lecture des noms de rois qui y sont mentionnés. Paris, 1837, in-4 broché, planche. . . . . 8 fr.

Saulcy (F. de). Analyse grammaticale du texte démotique du décret de Rosette. Paris, 1845, in-4 broché, 264 pages et 2 pl. 7 fr.

Vincent (J.-H.), membre de l'Institut. Observations relatives à la note de M. de Rougé sur le calendrier et les dates épyptiennes. Paris, in-8 broché, 8 pages. . . . . 1 fr. 50

Vincent (J.-H.), membre de l'Institut. Mémoire sur le calendrier des Lagides, à l'occasion de la découverte du décret de Canope. Paris, 1868, in-8 broché, 32 pages. . . . . 2 fr. 50

— Le même ouvrage. Paris, 1869, in-4 broché, 42 pages. . 2 fr. 50

— Recherches sur le calendrier des Lagides, notamment sur la date de la pierre de Rosette et sur celle du décret de Canope (analyse). Paris, 1867, in-8 broché, 18 pages. . . . . 1 fr.

— Recherches sur l'année égyptienne. Paris, 1865, in-8 broché, 31 pages . . . . 2 fr.

— Note sur un papyrus astronomique cité par Letronne. Paris, 1864, in-8, 4 pages . . . . 50 c.

PHÉNICIEN

Bourgade (F.). Toison d'or de la langue phénicienne. Paris, 1856, in-fol. broché, 24 pages et 40 planches (55 fr.). . . . . . . 18 fr.

Daux (A.). Recherches sur l'origine et l'emplacement des Emporia phéniciens dans le Zeugis et le Byzacium (Afrique septentrionale). Paris, imp. Imp., 1869, in-8 broché, 307 pages et figures. 10 fr.

Faidherbe (le général). Épigraphie phénicienne. Lille, 1873, in-8 broché, 6 pages et 1 planche. . . . . 2 fr. 50

— Nouvelles inscriptions numidiques de Sidi-Arrath. Lille, 1872, in-8 broché, 7 pages et 1 planche . . . . 2 fr. 50

Heath (D. I.). Phœnician Inscriptions. London, 1873, in-8 cartonné, vol. I. . . . . 7 fr.

Lenormant (F.). Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde. Développement d'un Mémoire couronné par l'Institut. Tomes I et II, partie I. Paris, 1871-73, 3 parties grand in-8 broché. . . . . 37 fr. 50

L'ouvrage complet se composera de 5 volumes de 24 feuilles et de 21 planches. Il paraîtra par demi-volume dans l'espace de quatre années.

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

LES

PREMIÈRES CIVILISATIONS

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

TOME SECOND

CHALDÉE & ASSYRIE

PHÉNICIE

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1874